


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

by Paul Barret

Wrongly attributed to [illegible].

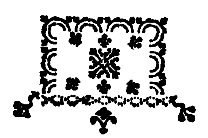


L'HOMME,
OU
LE TABLEAU
DE LA VIE;
HISTOIRE DES PASSIONS,
DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS
DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

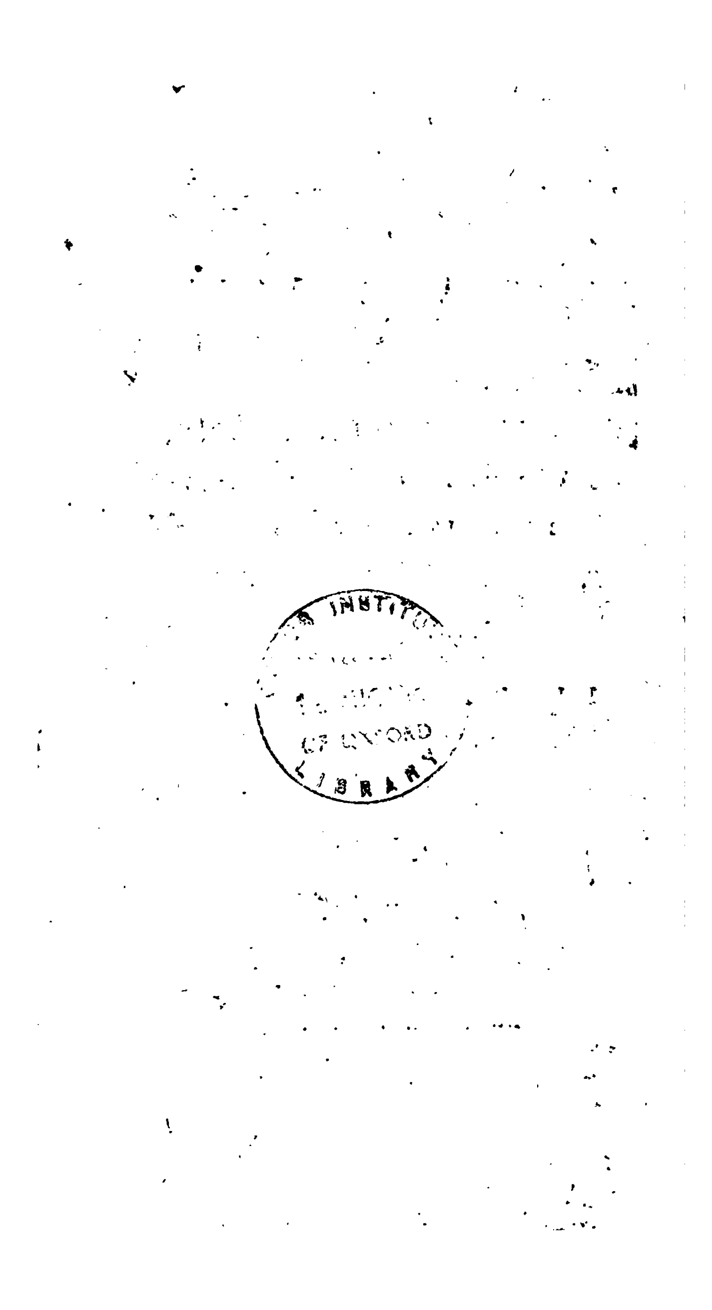
Quis est homo? Omnis est; nihil est.

LIVRE PREMIER.



A PARIS,
Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.
Avec Permission.


LIBRARY

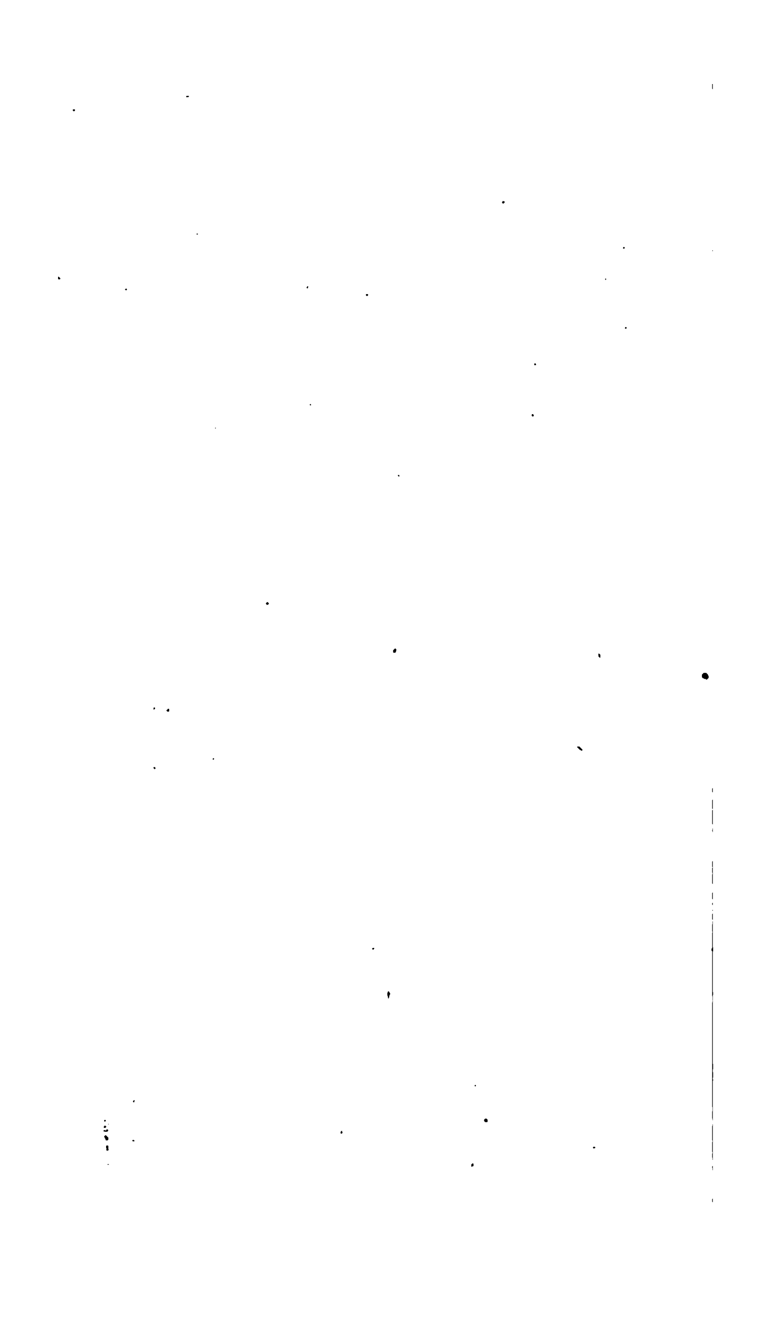
AVIS DU RÉDACTEUR.

Le vif intérêt que j'ai toujours pris à cet Ouvrage, m'auroit fait souhaiter de le voir imprimé il y a long-temps ; mais des raiſons très-eſſentielles me forçent depuis quelques années à le garder en manuſcrit. Il ne ſeroit même jamais ſorti de mon cabinet, ſi pluſieurs perſonnes de qualité n'avoient exigé de ma complaiſance que je le leur prêtaſſe, non pour s'en amuſer, mais pour y apprendre à penſer. Comme je touche au terme de mes jours, & que je vois du même œil les ans diſparoître & l'éternité


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

by Paul Baret.

Wrongly attributed to Prév



L'HOMME,

OU

LE TABLEAU DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

Quis est homo? Omnis est; nihil est.

LIVRE PREMIER.



A PARIS,
Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.
Avec Permission.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

by Paul Baret.

Wrongly attributed to Prévo


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



by Paul Baret.

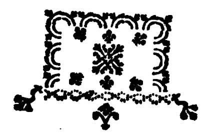
Wrongly attributed to Prévost

L'HOMME,
OU
LE TABLEAU DE LA VIE;
HISTOIRE DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

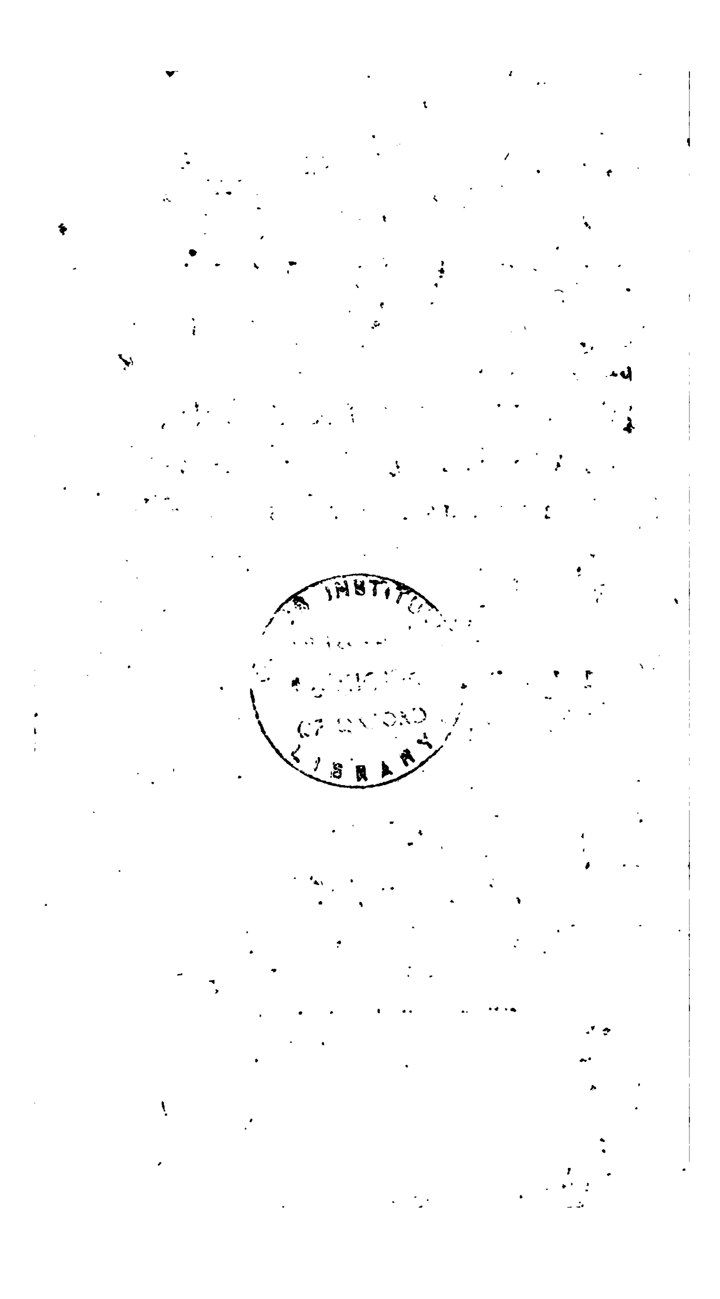
Quis est homo? Omnis est; nihil est.

LIVRE PREMIER.



A PARIS,
Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

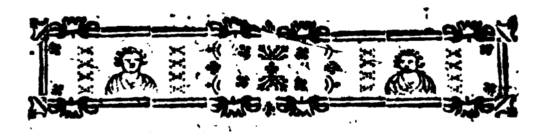
M. DCC. LXIV.
Avec Permission.


LIBRARY

AVIS DU RÉDACTEUR.

LE vif intérêt que j'ai toujours pris à cet Ouvrage, m'auroit fait souhaiter de le voir imprimé il y a long-temps; mais des raiſons très-eſſentielles me forçent depuis quelques années à le garder en manuſcrit. Il ne ſeroit même jamais ſorti de mon cabinet, ſi pluſieurs perſonnes de qualité n'avoient exigé de ma complaiſance que je le leur prêtaſſe, non pour s'en amuſer, mais pour y apprendre à penſer. Comme je touche au terme de mes jours, & que je vois du même œil les ans diſparoître & l'éternité

s'ouvrir ; je déclare que ma derniere intention est que ce Livre ne paroisse que six mois après ma mort. Je n'ai rien à dire pour mendier la bienveillance du Public en sa faveur. Que m'importent les hommes ? je vais à Dieu.



LETTRE

DU CHEVALIER

DE SENNEVAL,

AU RÉDACTEUR

DE SES MÉMOIRES.

MONSIEUR,

IL m'eut été bien satisfaisant de commencer cette Lettre, que vous me demandez, par votre éloge; mais vous me le défendez expressément, & je me retiens à peine. Il vous suffit d'en mériter, mille pour n'en vouloir aucun.

Bon Dieu! quelle tâche m'imposez-vous, Monsieur? Vous voulez que je rende compte au Public du but de mon Ouvrage, & de la maniere dont je l'ai rempli; c'est faire une Préface, c'est s'avouer Auteur. Eh! le moyen que je hasarde seul deux choses aussi dangereuses; moi, qui ai besoin de tous vos secours pour faire supporter mes écrits aux Lecteurs? Cependant vous l'exigez, & c'est une raison pour me faire tenter l'impossible.

Les bisarres évenements de ma vie, qui, vûs par des yeux ordinaires, n'eussent offert que la matière d'un Roman singulier, m'ont paru, à l'aide du microscope philosophique, le sujet de l'histoire de l'Humanité. J'ai reconnu dans l'enchaînement de mes aventures, & de celles des gens qui m'ont intéressé, le tableau des passions, des vertus, des vices & des évenements de tous les âges. J'y ai vu l'Homme tel qu'il est; c'est-à-dire, s'élevant & s'abaissant tour à tour au-dessus & au-dessous de sa sphere; (& s'il m'est permis de le dire) tantôt planant avec l'aigle, & tantôt rampant avec le serpent.

C'est de ces différentes vicissitudes de la vie, c'est de cet assemblage monstrueux de bien & de mal, que j'ai conçu l'idée de donner à mon Histoire le titre de L'HOMME. *Je me suis servi des mains de la Vérité pour lui arracher le masque de l'Imposture; j'ai voulu qu'on le vît tel qu'il est, pour l'admirer quelquefois, le mépriser souvent, & le plaindre toujours. J'ai peint en grand ses vertus & ses vices. Les unes sont assez parées d'elles-mêmes; les autres ne sauroient paroître trop hideuses. J'ai voulu également qu'un seul soupir de M.* Leblanc *exprimât un sentiment, & qu'un seul regard de M. S*** annonçât une scélératesse.*

Je n'ai pas plus adouci mes crayons pour me peindre moi-même, je me suis représenté tantôt vertueux, tantôt criminel, & souvent foible; c'est-à-dire, toujours homme. J'honore mon espece en secourant M. Hervey; *mais je l'avilis en tentant* Sophie. *Plusieurs personnes vouloient que je supprimasse cette particularité de ma vie, ainsi que toutes celles où j'ai blessé la saine raison & la véritable délicatesse-*

se; mais ç'eut été adopter le caractere de l'Homme dissimulé, pour cacher au Lecteur les écarts de l'Homme foible.

*Je ris quand je vois nos Auteurs de Romans s'efforcer de nous faire des hommes intacts & parfaits, des Héros de leurs Livres, tandis qu'*Homere*, ce Maître de l'Art, n'hésite pas de montrer nos foiblesses, & de caractériser l'Homme en peignant le Héros.*

> Vos exemplaria Græca
> Nocturna versate manu, versate diurna.

Il est encore une autre espece de Héros qu'on a voulu peindre depuis quelques années; ce sont ces êtres superficiels, ces femmes manquées, que les François appellent Petits-Maîtres, *à qui l'Auteur fait faire mille impertinences par la protection d'une Fée, qui sont croisées par autant d'extravagances d'un génie. Pour combler le ridicule de ces sortes d'Ouvrages, leurs Auteurs affectent d'y répandre un jargon précieux & des mots inintelligibles; nouveauté qu'on qualifie sottement du nom de* Persiflage.

Il me paroît bien étonnant que des Auteurs fassent leurs Héros de ces hommes qui deshonorent tout à la fois leur espece & leur pays, & qui ne sont bons, tout au plus, qu'à être des personnages comiques dans une piece de Théatre. Je ne suis pas moins surpris de voir que des Ecrivains prennent plaisir à défigurer la plus agréable Langue vivante, & qu'on la néglige dans la Capitale de la France & des Lettres, tandis qu'on la recherche, qu'on l'apprend & qu'on la parle dans presque toutes les Cours du Monde.

Qu'alleguent ces Auteurs pour leur défense?

qu'ils peignent ainsi les mœurs : n'est-ce pas abuser des termes, que d'appeller mœurs en général, des ridicules momentanés qui en sont une très-petite partie, & qui tiennent plus à la mode présente qu'aux usages ordinaires?

Pour moi, j'ai pris ce mot dans sa signification propre; je n'ai pas représenté les ridicules actuels de tel ou tel autre Pays; j'ai peint les mœurs du Monde entier, j'ai représenté les caracteres de tous les hommes qui l'habitent. La Terre & l'Homme; voilà le Pays, voilà le Citoyen. Un Joueur Russe, un Banquier Persan, un Jurisconsulte Turc, seront ce que sont ces trois personnages que j'ai chargés de couleurs si noires.

Si j'ai observé quelques nuances dans les mœurs, ce sont celles des âges, que notre Maître Horace *recommande si sagement; je suis moi-même dans mon printemps ce qu'est son jeune homme :*

> Cereus in vicium flecti, monitoribus asper,
> Utilium tardus provisor, prodigus æris,
> . . . .

A l'égard des évenements, je ne les fais voir aux yeux que pour les faire sentir au cœur; je ne m'appésantis point sur les petits détails. Que m'importe, en lisant certaines historiettes, qu'une femme enlevée par des gens masqués, entende siffler des balles de fusil aux côtés de sa voiture? cela me fait moins d'impression que le plomb que l'on tire aux moineaux dans mon jardin. Je n'insiste sur les circonstances qu'autant qu'elles frappent, qu'elles secouent, qu'elles déchirent l'ame; je ne recours pas aux agrémens, mais au désordre du style, pour y parvenir. Une exclamation, un sou-

pir, mes larmes mêmes me tiennent lieu de phrases :

Si vis me flerè, dolendum est.
Primùm ipsi tibi : . . . . .

Je ne me suis pas fait une loi de ne rapporter que des catastrophes extraordinaires pour frapper mon Lecteur ; j'ai cru que les simples vicissitudes de la vie pouvoient l'intéresser. La seule maladie d'un véritable ami, la mort naturelle d'un tendre protecteur, les inquiétudes qu'elles occasionnent, les malheurs qu'elles entraînent, m'ont parus dignes d'intéresser & d'attendrir l'humanité. Je me suis dit ce Vers de Terence :

Homo sum ; humani nihil à me alienum puto.

Quand j'ai rapporté comme vraies des choses qui paroissent fabuleuses, telles que le Repas de la Tour *& la Description de la Ville de* Bochnia, *c'est que je me suis piqué de sincérité dans une pure histoire, où l'imagination n'a aucune part, & que j'ai pensé que ce n'étoit pas pour l'Historien, mais pour l'Inventeur, qu'*Horace *recommandoit la vraisemblance.*

Il me reste à parler de la maniere dont j'ai écrit cet Ouvrage. Je n'aurois rien à en dire, Monsieur, si j'avois entiérement confié à votre plume la refonte de ces Mémoires ; mais j'ai exigé de votre bonté que vous me laissiez reconnoître, & vous avez sans doute, en cela, sacrifié le goût à la complaisance.

Si je vous ai demandé ce sacrifice, ce n'est point que je croie m'exprimer mieux qu'un autre ; mais je puis penser aussi-bien en fait de Morale : cette partie de la Philosophie me

semble appartenir à tous les hommes assez heureux pour en connoître le prix; & mon Jardinier, qui loue l'Être suprême en admirant un moucheron, me paroît aussi bon Philosophe que ce Savant, qui s'efforce de démontrer les causes de son existence.

J'ai donc prétendu partager avec ce bonhomme le don de penser, sans trop m'embarrasser de celui d'écrire. Des mots à la portée de tout le monde, des phrases mesurées sur l'étendue des pensées, des dialogues proportionnés aux personnages, un style aussi simple que naturel; voilà la rhétorique que j'ai employée pour raconter mes aventures, ainsi que pour raisonner & disserter sur les égarements de l'esprit, sur les foiblesses du cœur, sur les vices de l'ame.

Ces méditations ont rapproché le Contemplateur & l'objet contemplé, de leurs modeles; je me suis cru plus ignorant que le Jardinier, & j'ai vu l'Homme aussi petit que le moucheron.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Le plus intime de vos Amis, & le plus partisan de vos Ouvrages,

LE CH. DE SENNEVAL.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU DE LA VIE.

LIVRE PREMIER.

VICTIME de l'Amour, esclave des Passions, jouet de la Fortune, j'ai vécu dans un tourbillon de maux, dont le souvenir m'arrache encore des larmes. Je leur dois cependant l'étude philosophique que j'ai faite de l'humanité. Les évenements singuliers de ma vie me l'ont fait considérer sous ses différents aspects. Si l'occasion m'a montré l'homme foible, la réflexion m'a fait voir l'homme vertueux; s'il suit la premiere impression des sens, le premier mouvement des passions, il se portera à tous les excès, il sera capable de tous les crimes; mais qu'il descende en lui-même, qu'il lise dans son cœur, il y reconnoîtra les précieux caracteres de la

vertu. En un mot, l'horreur du crime, la honte du coupable sont de nouvelles preuves du pouvoir qu'elle a sur nous. Qu'on me pardonne des réflexions morales que l'enchaînement de mes malheurs, & la multiplicité de mes foiblesses, m'ont insensiblement accoutumé à faire.

Si j'ai quelque goût pour la vertu, je le dois aux préceptes & aux exemples que m'en a donné le Comte de *Senneval*. Les soins assidus qu'il a apportés à mon éducation, la tendre affection qu'il m'a vouée dès ma jeunesse, me le faisoient regarder tout à la fois & comme un ami intime, & comme un pere inestimable. Tel étoit à peu près le portrait de cet honnête homme, & celui de la personne qu'il s'étoit associée pour compagne.

M. de *Senneval*, ou plutôt mon généreux pere, après s'être répandu dans les vains plaisirs où l'état militaire entraîne la jeune Noblesse, étoit revenu sur ses pas en quittant le service, & avoir appris à peser les hommes, & leurs erreurs, au poids de la raison.

En vain essaya-t-il de jouir de sa liberté, qu'il regardoit comme le plus grand bien ; les travaux de la guerre & le poids de l'âge avoient tellement affoibli son tempérament, qu'il fut obligé de s'attacher à une femme propre à lui rendre la vie plus agréable.

Il s'étoit persuadé que la vivacité du caractere de Madame de *Senneval*, la pureté de ses mœurs & la fraîcheur de ses charmes, vaincroient sans peine la répugnance qu'il avoit pour tout engagement.

Julie, le premier fruit de leur amour, sembloit devoir en resserrer les liens ; son esprit tourné à l'étude, & son cœur à la vertu, faisoient le charme de leur société.

J'en ai joui de bonne heure, & c'est la premiere satisfaction que j'aie éprouvée en ma vie. Je faisois mes études au College de Juvisy, où Monsieur le Comte me visitoit toutes les fois que sa santé le lui permettoit. Lorsque j'eus achevé ma Rhétorique, il me prit un jour à part, & m'adressa ces mots, que mon respect, ou plutôt ma reconnoissance a gravé pour jamais dans ma mémoire.

Chevalier, (c'est ainsi que l'on me nommoit,) je vois avec satisfaction les progrès que vous avez faits. Je loue le Ciel de vous avoir donné du goût pour le travail; je vous exhorte à ne l'appliquer qu'à l'étude de la sagesse; elle nous fait estimer dans l'opulence: & nous console dans l'infortune; mais je crois que mes avis, de bonnes lectures & votre raison même, suffiront pour vous instruire de la Philosophie & de la Religion. Suivez-moi, mon fils, venez m'aider à supporter le poids de ma vieillesse; ce n'est point par les liens du sang, mais au nom de l'amitié la plus tendre que je vous en conjure. Il m'embrassoit en prononçant ces mots, & ces marques d'amitié faisoient renaître les couleurs de la jeunesse sur la physionomie de ce Vieillard. J'étois pénétré de joie & d'attendrissement; mon cœur, né sensible, recevoit pour la premiere fois ces délicates impulsions qu'il a tant éprouvé dans le cours de ma vie.

J'étois trop saisi, pour pouvoir répondre. Le Comte interpréta favorablement mon silence, me fit monter dans son carrosse, & m'emmena à son Hôtel. Ce ne fut point la magnificence qui l'ornoit, ni l'air de grandeur qui y regnoit qui captiverent mes regards; mais les charmes de ma sœur & les caresses de ma mere, fixerent toute mon attention.

Des amis zélés & estimables par leur esprit, m'arracherent à mes réflexions, en me comblant de politesses. La pureté de leur langage, l'agrément de leur conversation, la délicatesse de leurs sentiments, me firent bientôt secouer la poussiere de l'École. Je jugeois de Paris par ce qui m'environnoit, & j'en pensois avantageusement. J'en voyois la magnificence des habits, la beauté des promenades, la pureté des spectacles, l'abondance des talents; je n'en connoissois pas le cœur des hommes, & j'en estimois le séjour.

M. de *Senneval* se faisoit un plaisir d'exercer mon jugement, & de former mon goût, en me demandant mon avis sur ce que je voyois. Graces à ses soins, la raison fit tant de progrès en moi, qu'en moins de deux ans je fus en état de soutenir & de goûter ses entretiens philosophiques.

Je lus avec avidité tous nos Traités de Morale; un juste discernement me fit prendre un parti entre les systêmes sophistiques & les mensonges sacrés; mon ame trouva une assiette tranquille au milieu du fanatisme & de l'impiété. Heureux si j'eusse su l'y maintenir! mais j'étois jeune, je connus l'amour, & je perdis ma tranquillité.

Un jour que je revenois de l'Académie de Vandeuil, un homme, assez proprement vêtu, m'aborda : je compris, à sa triste & humiliante posture, qu'il imploroit ma charité; son air de candeur, la vigueur de son âge & la propreté de ses habits, m'intéresserent à son sort. Je satisfis à ses demandes & lui fis en même-temps plusieurs questions. Vous me paroissez propre au service, lui dis-je; & quelque vil que paroisse cet état, il l'est, sans doute, moins que celui

ou l'infortune vous a réduit. Manquez-vous de place, ajoutai-je? suivez-moi; je vous en assure d'une dès l'instant que votre probité me sera connue. Hélas! Monsieur, me répondit-il, je préfere la mienne, toute pauvre qu'elle soit, aux meilleures de Paris. Je sers une Famille illustre, qui n'a d'autres biens que l'honneur, & d'autres secours que les miens. Un pareil début m'intéressa vivement; je fis entrer cet homme dans une allée, & m'appercevant qu'il cachoit une espece de poignard sous son habit, je me tins sur mes gardes. Que fais-tu de cette arme, lui dis-je avec indignation? C'est, me répondit-il, un couteau de chasse qui restoit à mon Maître pour honorer sa noblesse, & que la famine nous forçoit de vendre aujourd'hui: mais Monsieur, votre générosité nous le conserve, & je vais le reporter à la maison.

Les cœurs droits sont naturellement peu défiants; j'avois plus de pitié que de soupçon sur cet homme. Où demeurez-vous, lui dis-je en le retenant? C'est un mystere, reprit-il encore, que je ne pourrois révéler sans compromettre ma discrétion & la délicatesse de mon Maître. Sa seule consolation est d'ensevelir l'ignominie de son état. On ne doit rougir que du vice, & non du malheur, insistai-je; vous aurez tout lieu d'être satisfait de cette confidence. L'infortune de votre Maître, est un titre pour mériter mon amitié, & mon opulence en est un autre, pour qu'il obtienne mes secours: satisfaites-moi au plutôt, ou je serai fondé à vous croire un imposteur. Le vertueux comme le scélérat, rougit de l'apparence du crime: cet homme tout troublé, m'indiqua une demeure éloignée, que les renseignements me faisoient regarder comme

fausse ou suspecte. Il me quitta & s'éloigna avec précipitation de ma vue.

Que penser de tout ceci, me disois-je, en revenant chez moi ? Y a-t-il des hommes assez méchants pour vouloir me tromper par un stratagême pareil, ou serois-je assez heureux pour soulager ces misérables ? J'étois encore tout occupé de ces réflexions lorsque je rentrai à l'Hôtel.

La pitié l'emporta sur la défiance. Je me rappellai l'air de candeur de l'Inconnu, & je lui accordai toute ma confiance. Je me peignis l'horrible situation de ses Maîtres, & j'en fus pénétré de douleur. Courons, disois-je en moi-même, leur tendre un bras secourable ; courons racheter la vie à une Famille illustre, à des gens vertueux, à des hommes enfin. Je fus tenté d'intéresser le Comte en leur faveur ; mais, outre que je craignois qu'il ne me détournât d'une démarche qui paroissoit aussi folle que hasardée, j'avois assez d'amour-propre pour vouloir me réserver à moi seul le plaisir de faire des heureux. Il est si rare de le pouvoir ! Il est si satisfaisant d'y réussir !

Avec de telles dispositions, je portai bientôt mes pas au lieu indiqué. C'étoit au haut de la rue Mouffetard ; mon Domestique qui me devançoit, s'informoit des mœurs de M. *Hervey*. (Ainsi se faisoit appeller le Gentilhomme que je cherchois.) Aucun de ceux à qui ce garçon s'adressa, ne connoissoit la personne que nous cherchions, ou ne daignoit la connoître ; on eut dit même, aux réponses de certaines gens, que c'eût été une connoissance honteuse.

Le mépris qu'on faisoit de M. *Hervey*, ne servit qu'à redoubler mon zele : je démêlai moi-même sa maison dans la crainte de lui offrir un

insolent témoin de ses disgraces, j'ordonnai à mon Laquais de s'en retourner. Je m'avançai seul dans une allée longue & étroite; je traversai une petite cour, & je passai encore dans un corridor obscur, par des détours obliques, à une espece de salle, où un Soldat Suisse fumoit. La présence du Soldat me surprit. Je me remis cependant assez pour lui demander si c'étoit ici M. *Hervey* ? *Hervey* ou non, me répliqua-t-il en mauvais françois ; apportes-tu de l'argent ? Il m'en faut. J'apporte de l'argent & du courage, lui dis-je, mon ami. Tu seras des nôtres, reprit-il encore, en sortant dans la cour & en tirant la porte sur lui. O Dieu ! qui connoissez mon innocence, m'écriai-je du fond du cœur, sauvez mes jours. Il est des situations, où une multiplicité d'idées assaillissent à la fois l'esprit, & l'occupent tumultueusement. La crainte & l'espérance, le désespoir & la fureur s'emparerent tout-à-coup de moi. Je tirai mon épée, & le regard enflammée, je parcourus à grands pas l'espece de cachot où j'étois. En marchant ainsi, j'entendis une voix plaintive, qui sembloit sortir d'un lieu voisin, dont on apperçevoit la porte au défaut de la tapisserie : je m'en approchai, & j'entendis qu'on disoit : Eh bien, s'il faut périr, je fais volontiers le sacrifice d'une vie odieuse : ce n'est point la mienne que je vous demande, c'est celle de ces deux illustres malheureux. Des soupirs & des sanglots succéderent à ces exclamations & me déroberent les mots qu'une autre personne sembloit articuler. Eh ! quoi, reprit langoureusement la premiere ? M'enviez-vous jusqu'à la satisfaction de mourir vertueuse ? J'entendis alors un homme qui répondit : Il est temps de finir ; mourez donc, vous & tous les vôtres.

Quelque chose qui tomba sur le champ, me fit croire qu'on venoit d'égorger la femme qui s'étoit plaint. Je fus tenté d'enfoncer la porte; mais persuadé que la perte de mes jours ne pourroit racheter ceux de cette infortunée, je me tins ferme au poste que j'occupois, bien résolu de me défendre contre toutes sortes d'attaques. Tout en ce lieu m'inspiroit de l'horreur. Quelques cris d'un enfant du premier âge, me firent encore conjecturer que ce pouvoit être une nouvelle victime sacrifiée par le barbare que j'avois entendu. Il est des moments si tristes, que nous tirons mauvaise augure de tout ce qui frappe nos sens. Je fus cependant détrompé, lorsque l'homme en question dit d'une voix brusque: Faites taire ce *Piaillard*; on ne voit & on n'entend ici que des choses désagréables. Eh! Monsieur, reprit l'infortunée que je croyois morte; qui vous presse d'y venir? Trop de bonté pour vous, ingrate... O Ciel! Quelle bontés!...... Mes caresses vous forceront à les reconnoître, dit-il, en l'embrassant avec brutalité. Retirez-vous, reprit celle pour qui je m'intéressois déja; les moindres faveurs sont des crimes avec des gens tels que vous.... Vous me résistez en vain; ma force vous arrachera ce que vous dédaignez d'accorder à mon amour. O scélérat, s'écria la personne poursuivie, en fuyant du côté de la porte où j'étois! Les voix cesserent alors, & je n'entendis plus qu'un trépignement de pieds & des coups sourds; ils cesserent aussi, & le cri le plus aigu me força d'ouvrir la porte. Quel spectacle pour mon ame attendrie. Une fille échevelée, le visage tout en sang, étoit étendue sur le plancher, & roidissoit ses bras contre un homme qui la terrassoit. Il demeura déconcerté en me voyant entrer. Voi-

là, dit-il en se remettant, voilà le faquin que tu me préferes. C'est bien plutôt le complice de tes crimes, dit la fille...... Malheureuse, oses-tu bien m'en imposer ainsi ? Je m'empressai de les séparer ; & dans la prévention où ils étoient tous deux, je devins l'objet de leur colere mutuelle. En vain essayai-je de me justifier ; l'un & l'autre me frappoient à la fois. Nos communs débats firent répandre la lampe, seule lumiere qui éclairât cette obscure retraite. Elle rétentit bientôt du bruit de nos coups rédoublés, des cris d'un enfant, & des plaintes d'un malade. Qu'on juge de mon embarras ; je ne pouvois voir, l'homme ; je craignois de blesser la femme ; & l'un & l'autre m'accabloient. J'appellai du secours ; les voisins vinrent au bruit, & ne purent encore nous séparer qu'après avoir apporté de la lumiere.

Je n'oublierai jamais cette derniere époque ; elle me racheta la vie, & me fit perdre ma liberté. Je vis la beauté qui m'avoit chargé de coups ; elle m'accabla de chaînes ; l'amour étoit le premier tribut qu'on fut forcé de rendre à tant de charmes. Nous vîmes alors entrer le Suisse le sable à la main ; en homme de sa Nation, il en vouloit faire un moyen de réconciliation, & faisoit indifféremment main basse sur nous. La présence d'une femme respectable qui se trouva là, ou plutôt la force de ses Domestiques, fit cesser cette mêlée. On ferma les portes, & l'on donna ordre d'aller chercher la Garde ; elle vint, comme le vigoureux athléte que j'avois eu à combattre prioit la Dame d'empêcher les suites de cette affaire. Il lui dit à part des choses qui la fléchirent, & l'engagerent sans doute à tourner tout son ressentiment sur moi ;

elle donna ordre de m'arrêter. Je ne fus jamais assez éloquent pour la persuader de mon innocence. Le Guet me conduisit, malgré moi, chez un Commissaire.

Assis tristement dans un carrosse, au milieu de quatre Archers, j'eus le temps en chemin de méditer sur ma fâcheuse aventure. Est-ce donc un crime, m'écriai-je du fond du cœur, que de vouloir obliger? Et les soins de l'humanité doivent-ils être suivis des opprobres de la scélératesse? Que pensera le Comte de cet événement? Faudra-t-il publier la générosité de mes intentions & la honte des ressources de cette Famille pour justifier ma démarche? Pourrai-je prétendre au cœur de la Beauté que j'adore, en commettant une indiscrétion capable de l'avilir?

Nous descendîmes chez le Commissaire, où on ne daigna pas m'écouter, & l'on dit à la Garde de m'emmener au Châtelet jusqu'à plus ample information: telle fut la courte formule de celui qui m'y condamna. Je voulus m'excuser. Qu'oses-tu dire pour ta défense, me dit cet Homme de Loi? On te surprend dans un lieu ténébreux, l'épée nue à la main, avec une jeune personne couverte de sang, on t'envoie en prison, & tu as l'insolence de murmurer?

Je ne murmure point, lui dis-je, Monsieur: si j'avois à le faire, ce seroit du ton de vos dernieres paroles: vous ignorez que vous parlez à un Gentilhomme. Quand un Gentilhomme, reprit-il encore, est un coquin, on le traite comme je fais, & il doit se taire. Puis s'adressant aux Archers, il leur dit; faites votre devoir. J'étois débout, sans armes, les mains retenues, les cheveux épars, mes vêtements en désordre: je lui repliquai avec la fierté qui convenoit à

mon rang & à mon innocence. Sur ce qu'il réitéra ses ordres rigoureux, un des assistans lui dit: Mais, Monsieur, ce jeune homme a quelque chose d'intéressant dans la physionomie; ne seroit-il pas plus prudent d'attendre le retour du Commissaire? Allez, dit le Clerc, (car ce n'en étoit qu'un,) je prends tout sur mon compte.

J'étois fais pour les choses bisarres. Sur ces entrefaites, je vis entrer un petit homme en épée; je le reconnus, à son habit galant, à son air coquet, pour un Écolier qui alloit en Salle avec moi. Un cœur innocent s'étaye de la moindre connoissance. Monsieur peut vous dire qui je suis, dis-je au Clerc; nous nous voyons assez souvent. Cela se peut, dit le dernier venu, sans me regarder, & en ouvrant un cabinet où il s'assit. Je cherchois à démêler qui il étoit dans cette maison, lorsque j'eus tout lieu de l'apprendre au compte que lui rendit mon Juge insolent. J'envoie cet homme au Châtelet, lui dit-il. Le premier, s'occupant d'une Brochure qu'il parcouroit, lui répondit en lisant: Vous faites bien.

Mais, Monsieur, dis-je à mon tour, en m'approchant de lui, vous ignorez quelle est mon affaire. Mais, Monsieur, reprit-il sur le même ton, je la juge mauvaise, & je ne vois pas d'inconvénient à s'assurer de vous jusqu'à plus ample information.... Vous devez me connoître assez.... Je vous connois pour un Écolier en Salle, & pour un mauvais sujet ici. Allez, laissez-moi, acheva-t-il, en reprenant sa lecture.

L'esprit ne se tient pas toujours en garde contre les impertinens & sots propos: il arrive au contraire, qu'ils sont si au-dessous de sa sphere, qu'il ne trouve aucun raisonnement pour les détruire. La parole expira sur mes lévres, & je

suivois machinalement les Archers, lorsque je vis entrer le Domestique qui m'avoit indiqué la maison où l'on m'avoit pris. Je l'appellai; il me reconnut : les traits des gens qui obligent, se gravent sans peine dans les cœurs reconnoissants. C'est lui-même, dit-il en m'abordant, d'un air échauffé : puis s'adressant au Commissaire, il lui parla ainsi.

Monsieur, je suis de l'endroit où l'on a arrêté ce jeune homme. Je le connois; il est aussi innocent que généreux; il ne venoit chez nous que pour nous obliger : il ne s'est trouvé dans la querelle, que pour défendre la vertu de ma jeune Maîtresse : rendez-lui la liberté., c'est elle-même qui vous en fait prier.

Le Commissaire tournant alors foiblement ses regards vers moi, dit : Allons, puisque vous appartenez au Comte *de Senneval*, on peut vous élargir, sauf à vous reprendre si le cas le requiert; aussi-bien cette petite affaire-là me casse la tête. Déliez-le & qu'il s'en aille. Il étoit tard, j'avois besoin de rafraîchissement; je ne voulus cependant pas en prendre sans aller vouer à ma nouvelle conquête la liberté qu'elle m'avoit fait perdre & recouvrer. *Thurin*, ce généreux Domestique, prévint mes désirs, & ordonna au même Fiacre de me reconduire où il m'avoit pris. Retour, hélas! trop délicieux pour lors, que tu me devins fatale dans la suite! Heureux au moins s'il ne m'eut coûté que les larmes que l'humanité me fit répandre sur le champ!

J'entrai dans cette maison, où tout inspiroit le respect & la pitié; la propreté & le délabrement des meubles, y annonçoient la noblesse & l'infortune des maîtres. J'y fis moins d'attention pour lors qu'aux charmes de Mademoiselle *Her-*

vey. J'en ferois un portrait de fantaisie, si ces Mémoires n'étoient qu'un jeu de l'imagination. Assise près d'un lit dont je ne puis me rappeller la mauvaise structure sans verser des pleurs, elle serroit étroitement dans ses bras un homme entre deux âges, que je reconnus sans peine, à son air respectable & tendre, pour le pere de cette estimable fille. Elle le serroit, dis-je, & le couvroit de baisers & de larmes. Trop occupée de sa douleur pour faire attention à ma visite, Mademoiselle *Hervey* ne voyoit, ne regardoit qu'un pere affoibli, dont elle sembloit attendre les derniers soupirs. L'avouerai-je? Quelque touchante que fut cette situation, l'amour me faisoit goûter une langoureuse volupté, à considérer les traits d'une fille que la douleur paroissoit embellir.

Calmez, lui dis-je presque en tremblant, tant la vertu en impose même à l'amour, calmez votre douleur; l'état de Monsieur n'est pas désespéré, & le Ciel ne pourra le refuser à vos vœux. *Sophie*, dit avec peine le malade, en s'adressant à sa fille, est-ce là l'assassin, & veut-on hâter le moment de notre séparation? Non, Monsieur, reprit *Thurin*, c'est au contraire un galant homme, dont vous ne sauriez assez reconnoitre les bontés. La belle *Sophie* fit un vain effort de politesse, & retomba sur son siege en me disant: Ah! Monsieur, que vous voyez un spectacle bien humiliant pour nous! Son exclamation étoit fondée, & l'auroit été encore davantage quelques heures aprés. Je ne vois que vous & ce qui vous intéresse, lui dis-je tout ému.

Nous pleurions tous les quatre; nos bouches ne proféroient aucunes paroles; mais nos yeux se parloient. Qu'il est honteux aux gens de naif-

sance de laisser connoître leur misere, lisois-je dans les yeux de la Demoiselle & de son Pere ! Rachetez la vie à des Maîtres respectables, me disoient ceux du Domestique. Comment puis-je vous secourir sans blesser votre délicatesse, exprimoient les miens ?

L'altération qui regnoit sur les visages de ces malheureux me peignoit leur affoiblissement. Le besoin étoit pressant, & il falloit passer sur toutes considérations ; j'employai cependant le plus d'art qu'il me fut possible pour engager la belle *Sophie* à me permettre de faire apporter un repas chez elle. Plus vous mettez de noblesse dans votre générosité, me dit-elle, plus j'en connois le prix ; & plus je rougis d'être forcée à la recevoir.

Essayer de soulager l'amour-propre de ces infortunés, eut été peser sur mes services ; je fis tourner la conversation sur d'autres choses. Je m'approchai du petit enfant qui reposoit au pied du lit de Monsieur *Hervey*. Nouvel objet de compassion & de douleur pour moi ; cet innocent manquoit de tout, & portoit dès le berceau les marques de la misere. Je fus tenté de couler de l'argent dans ses hardes ; mais bien persuadé que ce secours arracheroit encore des larmes à ses parens, je me proposai d'employer une maniere plus généreuse.

Le repas vint, & nous le prîmes avec l'appétit que la disette & la fatigue exigeoient. *Sophie* baissoit les yeux, comme si elle n'eut pu soutenir les regards de son bienfacteur ; son pere jettoit de profonds soupirs, comme s'il eut pénétré la confusion de sa fille ; & *Thurin*, dont les sentiments me faisoient chérir la présence, s'écrioit de moments à autres : Mon pauvre Maître !

Maître! ma chere Maîtresse! Je fouillois assez bien dans le cœur de ce vertueux Domestique, pour sentir toute l'énergie de ces exclamations qui honoroient en même-temps & son état & l'humanité.

Je l'ai dit, ce jour en étoit un de tribulation pour mes Hôtes. Nous avions à peine fini de manger, que nous vîmes entrer une Sœur de Charité. Ma présence la surprit d'abord; puis s'étant remise, elle nous dit : N'est-ce pas ici où il y a un petit enfant? Oui, lui répondîmes-nous. N'y a-t-il pas aussi un pauvre homme qui s'appelle *Harvey*, continua-t-elle, en me regardant toujours avec embarras? Oui, ma Sœur, dîmes-nous encore tous confus.

N'est-il pas honteux, reprit-elle avec aigreur, en s'adressant à *Sophie* : N'est-il pas indigne que vous voyiez périr d'inanition votre pere & votre frere, plutôt que d'employer notre charité? Vous feriez bien mieux, cœur dénaturé, continua-t-elle, de renoncer à toutes vanités mondaines, de brûler ces guenilles de fontanges, & de venir à la Paroisse chercher de la nourriture pour ce bon-homme & cet innocent.

Quelque pénétré que je fusse de cet aigre & bigot discours, il n'y eut cependant que moi qui put y répondre. *Sophie* & les deux autres, le cœur gonflé, les bras pendants, la vue baissée, ne pouvoient articuler. Ma Bonne, lui dis-je, vous remplissez mal les devoirs de votre état? Les débris de notre table doivent vous prouver l'inutilité de ce que vous appellez gratuitement votre charité; si vous eussiez été assez prudente pour attendre qu'on vous implorât, vous auriez peut-être remplis vos fonctions avec plus de décence.

Je fais ce que je dois, me repliqua-t-elle avec un air de dépit, & je suis fort scandalisée de l'intérêt qu'un jeune homme de votre trempe prend à ces gens-là. Il n'a rien qui doive vous étonner, lui dis-je ; cette famille me touche d'assez près pour prendre part à ce qui la regarde. L'intérêt que j'y prenois étoit en effet plus vif que je ne l'imaginois moi-même, en croyant en imposer à cette béguine. Elle sortit en proférant encore des injures, que je me fis une étude d'oublier.

Loin que son absence me laissât le loisir de satisfaire ma curiosité sur tout ce que j'avois vu d'extraordinaire dans cette maison, je ne m'y occupai qu'à m'attirer la confiance de mes Hôtes, en descendant, pour ainsi dire, dans leur situation, & en les invitant à mépriser les insolences de la canaille. En quelque état que se trouvent des gens tels que nous, leur disois-je, si l'éclat de notre naissance est une nouvelle raison de mortification, la grandeur de nos sentiments doit être aussi un nouveau motif de consolation. Ignorez-vous que ce n'est qu'au succès, au bonheur, & à l'opulence que le commun des hommes accorde son suffrage & sa considération? N'avez-vous pas vu sous vos yeux, disois-je encore à Monsieur *Hervey*, deux Princes illustres réduits à la condition la plus simple, à la situation la plus triste? Hélas! qui sait s'ils ne se fussent pas trouvés encore contents d'avoir un ami qui put faire pour eux ce que je jure de faire pour vous?

Monsieur *Hervey* me serroit la main, & me disoit tendrement: Ah! que n'êtes-vous mon fils! Plût à Dieu que je pusse le devenir! lui répondis-je avec une secrette émotion mêlée de respect

& d'attachement. Nous en étions là de notre triste entretien, lorsque le Suisse que j'avois déja vu entra: Que ne finissez-vous avec moi, dit-il au malade? Monsieur a bien de quoi payer votre Capitation, & j'irai coucher en meilleur logis que le vôtre. Eh! quoi? lui dis-je, mon ami, c'est là le motif de ton séjour ici? Si je n'y étois pas en garnison, je n'y aurois que faire, me repliqua-t-il. Croira-t-on que je pus débarrasser ces honnêtes gens, & satisfaire même la cupidité de ce soldat, à moins de six livres?

Ce seroit manquer de générosité que de rapporter de quelle ruse je me servis pour subvenir aux besoins de mes nouvelles connoissances; & ce seroit m'en payer avec usure, que de raconter aussi les témoignages de reconnoissance qu'on m'en prodigua dans la suite.

Il étoit tard; le devoir plus que la raison m'obligea à me retirer. Je pris congé de la belle *Sophie* en la pressant de me permettre de revenir. O Dieu! quel fut mon désespoir & ma surprise, quand elle me pria de m'en abstenir, dans la crainte, disoit-elle, que la jalousie de l'homme que j'avois eu à combattre, & le dépit de la Sœur qui venoit de sortir, ne s'en servissent comme de raison, pour insulter à sa vertu, & attenter à sa liberté!

Je mettrai tout en usage, repris-je, pour que nos entrevues soient secrettes. Ne craignez rien, continuai-je à voix basse, je ne vous reverrai qu'à la faveur du mystere, &.... je ne pus achever. Gardez-vous-en bien, repliqua-t-elle encore; vous hâteriez ma perte, en croyant m'obliger. Mais comment puis-je renoncer à vous voir, repris-je avec transport, en prenant une de ses mains? Comment puis-je me priver de jouir des

embrassemens de notre pere commun. ? (car mon ame se faisoit un délice de lui accorder ce titre.) *Thurin*, qui m'éclairoit, nous tira d'embarras, en m'assurant qu'il iroit chez moi dès le lendemain me donner des nouvelles de ses Maîtres, & qu'il continueroit de m'en porter, jusqu'à ce que les choses fussent changées.

L'absence est le martyre de l'amitié, comme de l'amour. Le Comte & la Comtesse m'attendoient avec impatience. Il ne m'étoit jamais arrivé de rester si long-temps & si tard dehors. Ils m'en firent mille tendres reproches, ausquels je répondis comme je le devois. Quelques charmes que je dusse goûter à leur compagnie, il me tardoit de pouvoir me livrer en secret à la multiplicité d'idées qui m'occupoient.

D'où me vient, me dis-je, lorsque je fus retiré, d'où me vient l'agitation de mon cœur ? Ce n'est point la pitié qui l'émeut; je suis tranquille sur la situation de ces malheureux amis; ce n'est point la joie de les avoir obligé qui l'occupe; je ressens trop de troubles; ce n'est point la crainte d'apprendre la mort de Monsieur *Hervey*; je pense moins à lui qu'à sa fille. Ah! c'est de l'amour que je sens; tout me l'assure: les charmes, l'esprit, les malheurs, la vertu de *Sophie* me la font adorer. Mais qu'osai-je attendre d'elle après l'exemple qu'elle m'a fait voir de sa sagesse ? L'inégalité de nos fortunes ne m'empêchera-t-elle pas d'obtenir sa main ? Ne seroit-il pas honteux de mettre son cœur à prix par mes bienfaits ? Que peuvent les efforts de la raison contre le pouvoir de l'amour ? Je ne vis bientôt plus rien de criminel dans mes transports, rien de dangereux dans leur suite; au contraire, je m'endormis avec les idées les plus flatteuses,

je les conservai même au milieu du sommeil.

L'amour & la paix ne furent jamais amis; je ne devois pas garder long-temps ma sécurité; je n'eus que trop de raisons de la perdre. En vain restai-je plusieurs jours sans sortir; je ne reçus aucune nouvelle de Monsieur & de Mademoiselle *Hervey*. Un si long silence m'annonçoit un éternel oubli; & par une fatalité ordinaire aux Amants, moins j'avois d'espoir, plus je brûlois d'amour. J'éprouvois tous les sentiments qu'il inspire aux cœurs bien épris; le mien passoit successivement du desir à l'espérance; de l'espérance au désespoir; du désespoir à la haine : mais la haine des Amants n'est-elle pas elle-même un véritable amour?

Je ressentois trop d'agitation au-dedans pour ne pas laisser paroître de l'abattement au-dehors. Mes généreux parents m'en témoignerent leur inquiétude : j'aimai mieux dissiper leur crainte que d'avouer ma foiblesse. Mais quel fut mon étonnement, quand le Comte me fit appercevoir qu'il connoissoit la cause de mon changement! Il me prit à part & m'adressa ces mots : Ne me cachez rien, mon fils; que la sincérité de votre aveu, justifie la franchise de votre caractere? Vous aimez, je le sais, ne rougissez point d'en convenir. L'amour n'est un crime que pour les cœurs corrompus; mais il n'est qu'une foiblesse dans les ames délicates. Rassurez-vous avec moi; vous n'avez point à faire à un pere rigoureux, mais à un ami sensible. Quelque idée que j'aie des femmes, je crois qu'il en est de respectables, qui nous font bientôt passer de l'estime à l'amour. Telle est sans doute celle pour qui vous soupirez; je me tiens pour convaincu qu'elle a de la naissance & de la beauté, de la jeunesse & de

la vertu : autrement, elle feroit indigne de votre choix. Mais j'aurois cru être affez votre ami pour obtenir votre confiance: je fuis même au défefpoir que cette paffion faffe obftacle à mes deffeins : quelle qu'elle foit, elle ne pourra que m'affliger. Vous foupirez, continua-t-il : êtes vous fâché que j'aie pénétré le myftere de vos amours ? Pouvois-je l'ignorer, après l'éclat qu'il fit ces jours paffés ? Votre aventure du Commiffaire n'eft que trop connue, & je vous avoue que je ne vois pas fans chagrin que ce foit la premiere qui vous annonce dans le monde. Allez, mon fils, ce feroit trop exiger de votre cœur prévenu, que de vous demander une confidence entiere : qu'il vous fuffife de ce que je fais pour vous guérir d'une paffion dont le début ne peut que vous deshonorer. A ces mots il me quitta, & me laiffa en proie à toutes fortes de réflexions.

Si le Comte connoiffoit *Sophie*, il ne craindroit point qu'elle pût contribuer à mon deshonneur, me difois-je en moi-même; mais à quelle autre qu'à *Sophie* peut aller le beau portrait qu'il fait de l'objet de mon choix. Oui fans doute, il a raifon; les fuites de cet amour ne peuvent que m'être funeftes, l'ingratitude de cette beauté femble me le prédire : renonçons à la voir, oublions jufqu'au nom de la perfide. Mais que dis-je ? Courons venger notre foibleffe en mortifiant fa fierté. Allons lui faire un dernier adieu, & lui jurer un éternel abandon. Ah! fi je la vois, fans doute elle faura juftifier fa conduite. Qui fait même, fi, toute ingrate qu'elle eft, fa beauté, ou plutôt mon amour ne fuffira pas pour lui pardonner ?

Je ne favois encore à quoi me réfoudre, lorf-

qu'après quelques jours de retraite, m'étant déterminé à dissiper, ou plutôt à charmer mon ennui par la promenade : je rencontrai à quelques pas de l'Hôtel un commissionnaire qui me remit la Lettre suivante. Je frémis de plaisir & de crainte en la décachetant : je croyois déja y voir les caracteres de la personne que j'adorois ; elle ne contenoit que ces mots; ils sont encore présents à ma mémoire.

Si vous revoyez Sophie, vous êtes mort.

Soit que ce billet fût un avis ou une menace, je n'en courois pas moins de risques. Quels qu'ils fussent, & quoique j'eusse tout à appréhender de la personne que je soupçonnois, je me serois encore exposé avec plaisir au danger, si j'avois pensé être autorisé à l'encourir. Après avoir projetté plusieurs moyens de m'assurer des sentiments & de la situation de *Sophie*, je m'arrêtai à ce dernier.

J'allai trouver une femme âgée, dont le Comte & la Comtesse révéroient la dévotion, & assistoient l'indigence; je lui dis, en dissimulant mon amour, que j'étois inquiet de Monsieur & de Mademoiselle *Hervey*; que je la priois d'aller secrétement savoir d'eux, quel motif pouvoit les avoir refroidis à mon égard. La *Maunoir* (ainsi se nommoit cette femme,) me promit de remplir mes intentions, & m'invita même à écrire une Lettre. Je l'eus bientôt faite, & sans doute elle étoit expressive, puisque l'amour me la dictoit. Je retournai dès le lendemain chez cette dévote : elle m'assura que mes gens étoient délogés, & n'avoient laissé qu'une mauvaise idée d'eux dans le quartier. Ce n'est qu'aux cœurs tendres à juger de l'état où me mit cette nouvelle, & du désespoir, plus encore que du mépris, qu'elle fit naître en moi.

Je sortis pour dérober à l'œil dévot de la *Maumoir*, le trouble de mon cœur amoureux. Revenez demain, me dit-elle, je vous rendrai compte des nouvelles perquisitions que je ferai ce soir après le Salut. Le lendemain ne fut pas plus heureux pour moi. Cette femme m'assura, en présence d'une jeune personne qui étoit chez elle, qu'elle n'avoit rien pu découvrir; mais que les nouveaux propos qu'on lui avoit tenus, & le mérite des gens de qui ils venoient, devoient absolument me guérir : Puis se tournant soudain du côté de la fille dont j'ai parlé, elle me dit : C'est à des infortunées comme Mademoiselle, qu'il est beau de rendre service. Jeune & jolie comme vous la voyez, continua-t-elle en lui relevant la tête, elle préfere une triste indigence en travaillant de l'aiguille, à une fortune brillante, qui feroit tort à sa réputation. Que pensez-vous de cette conduite, continua-t-elle en souriant, & en m'approchant de la Demoiselle ? Elle est admirable, dis-je, plus frappé de la beauté, que de la vertu de cette jeune personne. Donnez-lui une preuve cordiale d'amour fraternel, ajouta-t-elle encore. Je crus qu'elle me disoit d'embrasser cette fille ; je suivis par instinct un conseil que je désapprouvai par réflexion. Ah! Monsieur le Chevalier, reprit la *Maumoir*, vous avez plus de pétulance, que de sagesse; & je pensois moins à exciter votre amour, qu'à implorer votre générosité en faveur de la petite. Je rougis de mon écart, & je remplis l'intention de ma correctrice.

Vous pouvez, dit alors cette femme à la Grisette, vous pouvez rendre à Monsieur par reconnoissance, ce qu'il vous a donné par amour. La petite personne s'acquitta de sa commission avec

un zele extraordinaire, que je n'osai attribuer qu'à la vivacité de sa joie.

La diversité des objets est le seul soulagement de l'amour affligé. La nouvelle connoissance que j'avois faite chez cette intriguante, faisoit diversion à mes chagrins. Je voulois découvrir qui elle étoit, ce qu'elle pensoit; si le germe de la vertu n'étoit point étouffé dans son cœur, si les conseils de la *Maunoir* servoient à le détruire ou à l'accroître. Je revis souvent ces femmes; je leur montrai de l'amitié pour obtenir de la confiance. La bigotte fut la moins facile à étudier. Je ne trouvois que de l'ambiguité en elle.

Un événement où je faillis perdre la vie, servit à satisfaire ma curiosité. Un jour que j'allois chez la *Maunoir* à une autre heure qu'à l'ordinaire, je fus surpris des difficultés qu'on faisoit pour me laisser entrer. Un homme en veste, l'œil hagard, & le visage couvert de sueur, n'ouvrit simplement qu'un petit guichet de la porte : puis il me dit : Etes-vous des nôtres; venez-vous seul? Je ne répondis à ces singulieres questions qu'en déclinant mon nom. Il referma le guichet en question, & me pria d'attendre qu'il m'eut annoncé. L'instant d'après, on vint ouvrir la serrure & les verroux. Ensuite une femme me prit par la main, repoussa promptement la porte, & m'introduisit à tâtons dans une place où le jour étoit intercepté de tous côtés. Venez-vous demander du secours ou en apporter, me dit-elle à voix basse, en m'approchant d'un lieu où j'entendois tout à la fois pousser des gémissements, porter des coups & claquer des mains. Je n'eus pas la force de lui répondre, & je serois mort de saisissement, sans la pâle lueur d'une lumiere qui me fit au moins espérer de

voir le danger. Taisez-vous sur tout ce que vous verrez, me dit un jeune Gentilhomme, qui se faisoit appeller le Baron *de la Tour*, & que je reconnus pour l'ami le plus familier de la maison de mon pere. Comme il achevoit de parler, nous entrâmes dans l'endroit éclairé. J'y vis une multitude de gens assis, d'autres debout, qui fixoient d'avides regards sur un lit où plusieurs personnes épuisoient leurs forces en frappant la petite fille que je cherchois chez Madame *Maunoir*; celle-ci debout, au chevet, lui parloit tout bas, l'embrassoit & lui frappoit elle-même sa poitrine à coups redoublés; à cela, la petite faisoit un soupir & s'écrioit ? Ah! que vous me faites de bien!

Si je n'avois pas été témoin du fait que je vais rapporter, & si même je n'eusse fait que le voir, superficiellement, j'aurois du scrupule à le donner pour vrai; mais j'y ai eu trop de part pour en douter. Le Lecteur me permettra au moins de lui rendre compte de l'évenement sans en chercher la cause. Contribuez à cette bonne œuvre, me dit le Baron *de la Tour*; poussez votre épée sur le sein de notre sœur. Mais je la tuerai, lui dis-je. Que vous êtes scrupuleux, répondit-il en riant! poussez toujours. Ah! je vous en conjure, reprit aussi la fille : ne me refusez pas cette grace. Je ne pus jamais y consentir. Le Baron s'offrit à me remplacer. Il tira son épée, la posa sur le sein de cette fille, poussa de toutes ses forces, & fit plier l'arme sans entamer la chair. J'avoue que cela m'étonna, & que me méfiant de quelque supercherie, je voulus en faire l'épreuve. Ce qui me surprend encore, c'est qu'elle eut le même succès.

Je dois enfin apprendre au Lecteur quelle étoit

l'espece de gens chez qui je me trouvois. C'étoient ce qu'on appelloit alors des *Convulsionnaires*. Ce n'est que chez le Vulgaire que la superstition accrédite le culte. Je m'ouvris trop facilement sur mon incrédulité ; elle fut regardée comme un crime aux yeux de ces fanatiques. Je leur niai hardiment le miraculeux du fait. Je ne l'attribuai qu'à des causes physiques. Ils me traiterent de blasphémateur, & voulurent m'ôter la vie pour venger l'honneur des froides cendres du personnage à qui ils attribuoient tant de pouvoir. Trois d'entr'eux sortirent à dessein de me poursuivre *in thumulo*. Quel sujet de réflexions s'offrit à mon esprit sur l'inhumaine superstition de ces fanatiques ! Mais je ne voulus point m'y livrer, dans la crainte de refroidir, le courage dont j'allois avoir besoin pour défendre mes jours.

Nous arrivâmes enfin au lieu designé : là, je tirai l'épée ; j'attendis le premier combattant : mais quelle fut ma frayeur, quand je me vis attaqué par ces trois enthousiastes à la fois ! Je soutins leur premiere attaque avec plus de courage que de force. Le Baron *de la Tour* nous avoit suivi pour tâcher d'appaiser la querelle ; mais me voyant en si grand danger, il franchit le péril, croisa nos épées, & poussa même la générosité jusqu'à me servir de plastron. Son courage ranima le mien ; je m'avançai à côté de lui, & me battis plus encore pour le défendre que pour me venger. Les propos généreux qu'il m'adressa, malgré la chaleur du combat, lui valurent dès l'instant toute mon estime & mon amitié. J'avois déja reçu plusieurs blessures, lorsqu'on me porta une vigoureuse botte au flanc, qui me fit perdre toute connoissance.

Des cris aigus que j'entendis bientôt autour

de moi, me tirerent de ma léthargie. J'ouvris les yeux; je vis à mes côtés, & dans la contenance la plus triste, la belle *Sophie* qui s'efforçoit de me rappeller à la vie. On saura dans la suite quel événement je dus la rencontre de cette fille. Je serrai sa main, moins pour lui marquer mon existence, que pour lui prouver mon amour. S'asseoir à terre, étancher le sang de mes plaies d'une main, soutenir ma tête sur ses genoux de l'autre, ne furent qu'un même mouvement pour cette tendre beauté, tandis que la Dame que j'avois vu chez elle, me faisoit avaler quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse. On me porta chez un Chirurgien; il mit le premier appareil à mes blessures, & rassura les craintes de la sensible *Sophie*, en protestant qu'il n'y avoit aucun danger pour mes jours.

Les éclatants ajustements de cette aimable fille, furent ce qui me frappa le plus dès que je me trouvai dans un état tranquille. La vie me deviendra odieuse, lui dis-je en tournant mes foibles regards sur elle, si vous m'abandonnez une seconde fois. Vous me pardonnerez la premiere, me répondit-elle, lorsque vous en saurez le motif. Laissez-moi au moins votre adresse, continuois-je, avant que nous nous séparions. Pouvez-vous l'ignorer, repliqua-t-elle en me quittant? L'on me transporta chez le Comte & la Comtesse, dont j'éprouvai plus que jamais la tendre amitié.

Ce fut cependant moins encore à leurs soins qu'au souvenir de *Sophie*, que je dus le rétablissement de ma santé. Un soir que je cherchois dans mon esprit quelle pouvoit être la cause de la magnificence des habits que j'avois vus à cette Demoiselle, mon Laquais m'apporta en secret une Lettre conçue en ces termes:

„ Tranquillisez-moi, Monsieur, sur votre
„ état; ménagez une santé & une réputation
„ qui me seront cheres malgré vous. Renoncez
„ sur-tout à me voir; mais plaignez au moins
„ les nouveaux malheurs de celle qui vous jure
„ une reconnoissance éternelle.

Sophie.

Non, je ne renoncerai jamais à jouir de votre vue, marquai-je dans la réponse que je fis sur le champ : j'irai vous donner moi-même une preuve de mon rétablissement : partager ou soulager vos chagrins, vous jurer la sincérité de la plus parfaite estime & du plus violent amour.

On ne me marquoit point de nouvelle adresse, & je jugeai par là que la *Maunoir* m'avoit trompé sur le prétendu déménagement. J'envoyai à tout hasard mon Domestique dans la maison où j'avois connu *Sophie* : il ne la trouva pas, & se contenta de remettre mon billet à des voisins.

De toutes mes blessures, la plus considérable étoit celle que m'avoit fait l'amour. Les inquiétudes que me donnoit la lettre de *Sophie*, & la privation de la voir, ne faisoient qu'accroître mes maux. Je pris la ferme résolution de m'exposer à tout pour me satisfaire. Je me fis voiturer à l'entrée de la nuit chez Monsieur *Hervey*. Visite, hélas! aussi dangereuse que satisfaisante pour moi. Je trouvai *Sophie* qui refermoit des rouleaux de Louis. Un homme à ses côtés lui faisoit voir l'étiquette de deux sacs d'argent blanc.

Comme j'entrois il lui disoit : Cela fait bien, Mademoiselle, quatre mille huit cents livres en tout, dont moitié servira dès demain à vous meubler une maison; quant à l'autre moitié, serrez-la pour vos autres dépenses.

Ne me félicitez-vous pas, Monsieur, me dit *Sophie* avec un sourire forcé ? Ne me trouvez-vous pas heureuse de posséder cette somme dans une situation aussi triste que la mienne ? Si c'est un bonheur, lui répondis-je, comptez que je le partage avec vous. Voilà pourtant, continua-t-elle, en touchant un de ces rouleaux, voilà l'amorce dont les hommes se servent pour surprendre la vertu ; voilà ce qui la force de succomber dans l'indigence ? Allez, Monsieur, reprit-elle avec fermeté, remportez ces vils présents, & dites à votre Maître, que le mépris est le seul sentiment qu'ils m'inspirent. La fortune est capricieuse, reprit cet homme ; ne la rejettez point Mademoiselle, lorsqu'elle se présente. Vous n'aurez pas toujours des attraits dignes de ses faveurs. Il y a plus de préjugés que de principes, dans ce que vous appellez honneur ; & supposez que vous commettiez une faute, la réparerez-vous pas en rendant la liberté à un homme qui vous est si cher ? Les gens de votre sorte, répondit fierement *Sophie*, sont indignes de mes réponses : sortez de chez moi. Je veux bien en sortir, répondit l'Agent, mais je me crois obligé en ami, de vous prédire de fâcheuses suites. Encore un coup, Mademoiselle, Monsieur S*** tient un certain rang dans la Finance. Son crédit égale sa fortune ; vous avez méprisé ses soins pendant trois mois. La scene qu'il a essuyée, sans doute, avec Monsieur, a cruellement mortifié son amour-propre ; craignez que vos injures & vos refus ne lassent sa patience, & n'excitent sa colere.

Ses remords seront mes vengeurs, repartit encore la fiere *Sophie*. Sortez, vous dis-je, & ne me repliquez plus. Voyez, me dit-elle lors-

que nous fûmes seuls, voyez de quoi est capable cette ame de boue, cette sangsue du Peuple, dont le brutal amour m'outragea en votre présence! Le croiriez-vous, Monsieur, ce chagrin est le moindre qui m'accable. J'avois à peine réchappé mon pere des bras de la mort, que le sort barbare m'a ravi en un moment le confident de mes peines, le soutien de mon infortune, l'objet de mon estime. Ah! Monsieur, *Thurin*, le pauvre *Thurin*, est dans les fers. Oh! de grace, ma chere *Sophie*, m'écriai-je, calmez votre douleur; j'en jure par l'amour, j'en jure par vous-même; j'employerai mon rang, ma fortune & mon crédit pour racheter sa liberté. Quoi! Monsieur me dit cette Belle, vous pourriez le rendre à notre estime, à notre amitié même? N'en doutez pas, repris-je vivement, vous le reverrez; &, plus heureux que moi, il jouira du plaisir de vous entretenir sans cesse. Où est-il, demandai-je, cette infortuné que j'estime, & qui vous est cher? Où est-il? Je cours lui annoncer sa prochaine délivrance. Hélas! Monsieur, vous ne pourrez le voir; il est dans l'état le plus désespérant. La prison la plus honteuse: il est, il est aux *Cabanons*... Elle se tut, & reprit: Depuis le jour que nous vous avons rencontré, nous faisons d'inutiles démarches pour l'en tirer.

Monsieur *Hervey* qui rentra me fournit d'autres sujets d'inquiétudes. Eh! quoi, dit-il, ma fille, vous souffrez Monsieur ici; & vous ne tremblez pas, & pour nous, & pour lui? Ah! mon pere, répondit *Sophie*, il vous a rendu la vie, il va délivrer *Thurin*! Seriez-vous assez cruel, dis-je à ce vieillard, pour me priver du plaisir de vous voir & de vous obliger? L'estime & la reconnoissance m'engagent à vous recevoir, reprit-

il; mais, Monsieur, il y va de la vie : jugez-en par ces Lettres. Il m'en montra deux, que j'ai gardées pour ma sûreté. La premiere ne contenoit que ces mots.

„ Renoncez à voir le Chevalier : vos vies & „ la sienne en dépendent. "

La seconde, écrite par une femme, étoit conçue en ces termes :

„ Le petit de *Sennoval* est enfin dégoûté de „ vous, Mademoiselle, & me charge de vous „ exhorter à ne plus disputer un cœur qu'il me „ donne tout entier. Ressouvenez-vous que „ c'est un Amant méprisé qui dicte cette Let- „ tre, & que c'est une Rivale préférée qui vous „ l'adresse. "

Qu'on juge de ma surprise par mon innocence ! Cependant j'essayai de rassurer Monsieur *Hervey*. Je le détrompai sur mon compte, & ne le quittai pas sans lui donner une nouvelle preuve d'un généreux attachement. Que de peine n'eus-je point à la faire accepter, & combien en ressentis-je moi-même à la lui offrir, tant je partageois l'humilité de son état !

Je ne sais encore à quoi attribuer un espece de frémissement qui s'empara de moi en sortant de chez lui. Tout ce qui s'offrit à mes regards me parut un fâcheux pronostic de ce qui devoit m'arriver. Cependant je chassai cette foiblesse de mon esprit, & je ne m'occupai plus que des moyens de racheter la liberté du pauvre *Thurin*. On est naturellement porté à aimer ceux pour qui l'on a de l'estime ; & quand on n'obligeroit qu'à cette derniere considération, le service n'en seroit pas rendu avec moins de zele ; peut-être même s'en acquitteroit-on avec plus de prudence. Je ne négligeai rien pour savoir ce digne serviteur : je

courus dès le lendemain chez le Lieutenant de Police, avec une Dame de sa connoissance & de la mienne.

La malice de nos ennemis avoit prévenu notre zele à ce Tribunal; elle ne s'y étoit que trop bien accréditée aux dépens du malheureux *Thurin*, & même de sa vertueuse Maîtresse. Tout ce que nous pûmes obtenir du Magistrat, ce fut de savoir que notre protégé étoit au service du Roi. Est-ce donc aux gens en place à se laisser ainsi prévenir? ... Oui, sans doute; car l'intégrité magistrale n'exclut pas la foiblesse humaine; elle se trouve sous la simare du Juge, & sous le manteau des Rois.

Nous sortîmes la Dame & moi, confus & désespérés de notre démarche, & dès lors je bornai tous mes soins à découvrir le nom & la demeure de l'Officier de *Thurin*. La journée ne se passa pas sans que j'apprisse l'un & l'autre; j'eus même avant la nuit un entretien avec ce Militaire. Il se promenoit les mains derriere le dos, dans sa chambre, & ne répondoit à mes questions & à mes prieres, que par ces monosyllabes, oui & non. Il finit par m'assurer en ricannant, que quoiqu'il connût tous ceux qui s'intéressoient pour ce désastreux soldat, il ne laisseroit pas de le faire partir quand il lui en prendroit fantaisie. Les affaires de guerre se menent vite, ajouta-t-il; celle-ci est finie, & nous pouvons nous quitter. Nous nous séparâmes en effet; un homme de cette trempe ne pouvoit me retenir long-temps.

Quelques désespérées que fussent les choses, je crus au moins devoir en rendre compte à *Sophie*. Ce n'est pas absolument sans raison que certains malheureux croyent à la fatalité du Destin. J'ai éprouvé plusieurs fois dans le cours

de ma vie, qu'il est des jours, où tout ce qui nous arrive semble combiné par le sort, pour contrarier nos desseins, & précipiter notre perte. En allant chez *Sophie* je crus reconnoître un homme qui m'avoit suivi la veille; je n'en dis cependant rien à ma tendre Maîtresse, mais je lui donnai le coup de la mort, en lui apprenant le nom du Capitaine de *Thurin*. O Dieu! s'écria-t-il, Monsieur De ***. c'est le neveu du Barbare S***. je suis plus malheureux que *Thurin*, dis-je à *Sophie*, & j'envie presque son sort; il a perdu la liberté pour vous, tandis que moi je ne pourrois, même en exposant ma vie, combler vos desirs. Je ne disois, hélas rien que de trop vrai! & j'eus dans la suite occasion de me rappeller ce discours.

Le soin d'obliger est la premiere affaire, & le plus grand plaisir des cœurs sensibles & généreux. Je n'avois pas besoin des pleurs de mes infortunés amis, pour réiterer mes sollicitations. Je leur promis de faire de nouvelles tentatives auprès du Ministre; & je les quittai pour travailler encore d'une autre maniere à leur soulagement. Je l'aurois fait sur le champ, sans un nouvel incident qui m'obligea de différer.

Le lendemain comme je sortois de l'Hôtel, j'apperçus *Julie* qui fuyoit ma présence, & qui passoit rapidement du Sallon au Jardin. Sa précipitation ne servit qu'à irriter ma curiosité. Je volai sur ses pas; elle redoubla de vîtesse, & voyant enfin qu'elle ne pouvoit m'éviter, elle mit son mouchoir devant ses yeux, pour me dérober la situation de son ame. Que vous êtes espiegle, lui dis-je d'un ton enjoué, en lui saisissant les mains! Mais que je changeai bientôt de langage, en voyant tomber le mouchoir au pre-

mier effort que je fis pour m'en emparer. Il étoit *humide* des pleurs qu'elle versoit : elle n'eut pas la force de me répondre, & se laissa aller sur un banc où je la pressai de m'apprendre la cause de son chagrin. La plus sensible de toutes, me répondit-elle, en jettant un profond soupir; c'est l'amour. L'amour! m'écriai-je, avec une émotion dont je ne pus me rendre compte pour lors: Oui, repliqua-t-elle, j'aime, & je suis méprisée. J'avois cru pendant quelque temps éprouver pareil déplaisir, & je jugeois par moi-même de l'effet qu'il devoit produire sur le cœur d'une femme. Apprenez-moi le nom du perfide qui vous outrage, lui dis-je, & je cours l'immoler à votre ressentiment. La punition du coupable, me répondit-elle langoureusement, ne feroit qu'accroître le tourment de l'offensé. Ne vous dis-je pas que je l'aime ?.. Eh bien, je respecterai en lui l'objet de votre amour; mais au moins ma chere sœur, procurez-moi le moyen de lui parler, de lui rappeller vos attraits, votre esprit, votre vertu, & de le ramener répentant, & soumis à vos pieds. Du caractere léger dont est l'infidele *la Tour*, me repliqua-t-elle, vous ne pouvez y réussir. Ce nom fit naître quelques rayons d'espérance dans mon ame. J'embrassai l'aimable *Julie* avec autant de transport que si c'eut été une Amante, & je courus chez le Baron. Les scellés étoient opposés sur ses portes; je ne pus rien apprendre de lui, sinon qu'il étoit au Fort-l'Evêque; je voulus d'abord en savoir la cause; mais personne n'ayant pu me la dire, je me hâtai d'aller l'apprendre de lui-même. Il m'avoit sauvé la vie si généreusement, il étoit si cher à ma sœur, que je me croyois obligé à tout entreprendre pour le tirer d'affaire. Personne de la prison ne

put ou ne voulut me dire s'il y étoit. Son affaire est mauvaise, m'apprit quelqu'un en place, à qui je m'adressai. Il n'est que trop vrai qu'il y soit. Je ne puis rien vous ajouter de plus.

Le coup de la mort m'auroit peut-être été moins sensible, & j'aurois cru le donner à ma sœur, que de lui rendre compte de mes informations. J'essayai seulement de soulager l'amour-propre naturel à son sexe, & de lui insinuer quelques inquiétudes sur le sort de son Amant. Grand Dieu! Quel art auroit pu la préparer au funeste événement qui arriva dans la suite? J'ai tout lieu de croire, lui dis-je, ma chere sœur, que le Baron n'a rompu brusquement avec vous que pour s'attirer votre indignation, & ne pas vous exposer à ressentir les coups que la fortune lui réserve.

La plus puissante consolation qu'on puisse donner aux affligés, c'est de pleurer avec eux. S'ils trouvent du soulagement à épancher leur douleur dans le sein d'un ami, ils goûtent une langoureuse satisfaction à la lui voir partager sincérement. En croyant appaiser le mal de la tendre *Julie*, je ne fis que l'irriter. Cher Chevalier, me dit-elle, que vous me portez de coups à la fois! Se peut-il qu'il éprouve de tristes revers? Se peut-il qu'il m'aime encore? Se peut-il qu'il ne rende pas assez de justice à sa malheureuse *Julie*, pour croire qu'elle rougisse de l'épouser au sein des disgraces, après l'avoir aimé dans la prospérité? L'avez-vous vu? Vous a-t-il parlé? M'aime-t-il encore? Est-il sincere? Dois-je vous en croire? continua-t-elle avec précipitation?

Je la regardois tristement & je ne pouvois lui répondre. Vous vous taisez, ajouta-t-elle en se

frappant le front, il est mort! Non, ma chere sœur, repris-je, en lui serrant les mains. Il existe, & vous aime sans doute. Mais plus raisonnable que vous, & plus malheureux peut-être, il s'occupe de soins plus importants. Je vous réponds de sa vie. Laissez au temps & à mes soins à vous assurer de la vérité de ses sentiments. Elle se calma, moins cependant par raison que par abattement, & me pria instamment de continuer mes soins obligeants.

Il semble que le Ciel m'ait fait naître pour éprouver des disgraces & pour partager celles des autres. Je me dérobai à la douleur de ma sœur, pour travailler au bonheur de mon Amante. Après avoir occupé la journée à le préparer, j'employai le soir à le faire accepter. J'allai chez Monsieur & Mademoiselle *Harvey*, & les priai de me suivre dans un endroit où nous pourrions trouver quelques soulagements à leur affliction. Ils n'étoient occupés que de *Thurin*, & s'empresserent à faire une démarche qu'ils imaginoient être nécessaire à sa liberté. Pressé par mes ordres réitérés, notre Fiacre nous arrêta bientôt à la porte d'une Maison du Pont aux Choux. La magnificence & la profusion en étoient bannies, mais le goût & la propreté en faisoient l'ornement : j'y donnois la main à *Sophie*, & je goûtois par avance le plaisir que j'allois lui procurer. Cette retraite me paroît vous plaire, lui dis-je ? Pourroit-elle charmer vos ennuis ? Est-elle digne de vous ? Voudrez-vous l'accepter de ma main, continuai-je en lui en remettant les clefs ? Regnez-y comme dans mon ame ; vous y serez souveraine. La vertu s'allarme aisément. *Sophie* rougit de cette offre, & voulut la refuser ; mais je la contraignis d'accepter un bienfait

que son pere devoit partager avec elle; leur reconnoissance & ma satisfaction éclaterent par des larmes de joie.

Ils ne purent cependant occuper cette maison dès le jour même: il falloit avant mettre ordre aux affaires domestiques qu'ils avoient dans l'autre, & prendre le petit enfant pour qui je me sentois déja un intérêt extraordinaire.

Je ne crus pas devoir faire un meilleur usage du temps que ces arrangements demandoient, qu'en l'employant ou à consoler ma sœur, ou à servir son Amant. L'amitié m'en faisoit un plaisir, & la reconnoissance un devoir. Les peines de *Julie* étoient d'autant plus vives, que le malheur de *la Tour* devenoit plus certain. Sa détention étoit déja ébruitée; on commençoit même à en soupçonner la cause. On le voyoit déchu de son rang, de sa fortune, de sa liberté; il ne jouissoit plus des seuls avantages qui l'avoient fait estimer; on n'en attendoit plus rien: il étoit devenu l'objet du mépris & de la risée du public. Nous étions les seuls, ma sœur & moi, qui osions le plaindre & le servir; l'amour & le sentiment justifioient nos démarches: elles n'eurent pas tout le succès que j'en attendois. Elles ne purent même me procurer la satisfaction de voir le malheureux à qui je devois la vie. Il étoit encore au secret, & subissoit journellement des Interrogatoires. Il fallut attendre quelques jours pour savoir de lui-même quelle étoit son affaire au vrai.

Il suffit de connoître l'amour, pour juger de mon empressement à retourner chez mes nouveaux Hôtes, & à partager le plaisir que je leur avois procuré. Depuis que le lieu de la scene avoit changé, le spectacle ne m'offroit plus rien de tragique; la vertu étoit récompensée, & je

m'applaudiſſois même d'avoir préparé cet heureux dénouement. Il étoit temps d'apprendre l'Hiſtoire de ces illuſtres infortunés. Monſieur *Hervey* ſatisfit ma curioſité par ce court récit.

HISTOIRE

DE MONSIEUR HERVEY.

JE frémis en vous avouant que l'origine de mes malheurs, eſt la ſuite de mes crimes. Les voici tels que la mémoire, ou plutôt les remords me les retracent.

Iſſu d'une des plus conſidérables familles de l'Angleterre; j'éprouvai le ſort trop ordinaire aux Grands. L'intérêt fut le mobile de mon triſte hymenée. J'avois donné mon cœur à Julie *Bridget*, quand on diſpoſa de ma main en faveur de *Milady Wartſon*. Celle-ci joignoit la naiſſance à la fortune; mais l'autre allioit l'eſprit à la beauté : je l'aimois en un mot; & j'aurois cru diminuer du mérite de mon Amante, en reconnoiſſant celui de ma femme. En l'une, les moindres attentions me paroiſſoient des faveurs; en l'autre, elles étoient un devoir. Les conſeils de mes amis, les remontrances de mes parents n'auroient pu me corriger. *Milady* s'en apperçut; &, loin de ſe fâcher de mon indifférence, elle plaignit ma foibleſſe; elle voulut la guérir en la ſervant. Biſarre projet! Elle prétendoit me ſouſtraire à l'amour, & m'amener à l'amitié par la reconnoiſſance. Elle ſe fit amie de ſa rivale; elle m'entretint de ſes charmes : elle ſe l'aſſocia même pour compagne. Ainſi vivant entre le crime &

la vertu, j'en étois tout aussi flatté. Qui le croiroit, ces deux femmes, étroitement attachées l'une à l'autre, se disputoient à l'envi, & la primauté d'amitié entr'elles, & l'empire absolu sur mon cœur. Celle-là en arrachoit toute l'estime; celle-ci en obtenoit tout l'amour. Né généreux, comme vous êtes, continua Monsieur *Hervey*, vous devez juger combien mes plaisirs étoient empoisonnés. L'artificieux amour-propre cherche en vain à pallier nos foiblesses. Le cri de la vertu, cet apanage de l'humanité, nous remontre toujours nos devoirs. A ces tourments de mon cœur en succéderent bientôt de plus horribles encore. Je devins jaloux & de *Miss Bridget* & de *Milady Wartson*. L'honneur & l'amour étoient les tisons de cette funeste passion. Tout me devint suspect dans ces deux femmes. La taciturnité de mon épouse, l'enjouement de ma Maîtresse, me semblerent une adroite invention pour mieux me tromper. Que l'homme est en bute à de tyranniques passions! Qu'elles l'exposent à de tristes accidents! Je résolus d'épier mon Amante & ma femme. Un François de mes amis, qu'elles voyoient souvent en secret, me parut le commun objet de leur amour. Je formai le dessein de m'en venger. La mort devoit être le prix de tant de perfidies. L'amour justifie ceux qu'il accuse: mon Amante s'apperçut de mon trouble, & sut détruire les soupçons que j'avois formés sur elle-même; je n'en eus plus que sur mon épouse: cependant plus on aime, plus on est soupçonneux. Un Domestique que j'avois mis dans mes intérêts, fit renaître mes défiances sur ma Maîtresse. J'étois d'autant plus outré contre elle, qu'elle avoit su me persuader de son innocence: je jurai sa perte,

& je ne négligeai rien pour hâter le moment de la confondre & de la punir. On vint m'avertir qu'elle étoit seule dans un endroit écarté de Londres. Je la demandai aux gens de la maison: ils me protesterent qu'ils ne l'avoient pas vue. Ils me parurent trop suspects pour les en croire. Je m'introduisis dans l'appartement ; l'obscurité de la nuit favorisa mon dessein. Je m'avance à petit bruit, je me coule dans une embrasure de fenêtre ; je n'y fus pas long-temps sans voir confirmer mes soupçons sur mon Amante. Je crois l'entendre entrer au frottement de sa robe ; un homme la suit à petit pas, s'assied à côté d'elle, lui demande si elle est résolue de partir. Je ferai tout ce que vous voudrez, dit-elle à voix basse. Hâtons-nous de profiter de cette généreuse résolution, lui répliqua-t-il : partons dès demain.... Mon aveugle fureur ne lui donne pas le temps de répondre ; je cours sur elle, & la perce de mon épée. Elle tombe, & dit en poussant un soupir : Dieu, recevez mon ame ! Je meurs Catholique. Le François se sauve; on vient au bruit ; on m'éclaire sur mon crime, & je vois. O Ciel ! quel spectacle! Ma femme baignée dans son sang, rendoit la vie avant que de l'avoir donné au second fruit de notre hymen !.. A ces mots, un torrent de larmes inonda le visage de l'Anglois. *Sophie*, la tendre *Sophie*, s'efforca de le consoler, me pria d'interrompre un si triste récit ; ensuite elle l'acheva elle-même ; m'apprit l'évasion de Monsieur *Hervey* ; son mariage avec *Bridget*, & la conversion de cette malheureuse famille. Nouveaux sujets de tristesse pour moi. Cette narration me donna lieu de pleurer la perte des biens de ces Anglois, le refus qu'on faisoit de les soulager, la naissance du foible enfant de

mon ami, & la mort récente de son épouse.

Je m'engageai à travailler à leur obtenir la pension de la Cour qu'ils avoient demandée sans succès. Je devois joindre ces démarches à celles que je me promettois de faire pour racheter la liberté du malheureux *Thurin*. Ils acheverent de satisfaire ma curiosité à son sujet, en m'apprenant qu'ils avoient eu lieu de reconnoître ses sentiments, depuis le temps que sous un nom inconnu, ils éprouvoient les rigueurs de la fortune en France. Il les avoit servi dans l'opulence, & les avoit secourus dans l'infortune.

On seroit trop satisfait si l'on pouvoit obliger avec autant de promptitude que de zele; mais comme il est rare que les gens à qui l'on s'adresse soient susceptibles de générosité, ils préferent l'orgueilleux plaisir de se faire valoir, à celui de faire promptement des heureux. Je l'éprouvai dans le cours des longues sollicitations, où m'engagerent les trois affaires que j'avois à cœur. Il s'en fallut de beaucoup que celle de *Thurin* réussît comme je l'aurois desiré.

Le scrupuleux devoir que je me suis imposé, m'oblige à rapporter fidelement les faits dans le même ordre qu'ils se sont passés. L'empressement que je montrois à obliger Monsieur & Mademoiselle *Hervey*, leur faisant appréhender que mes intentions ne fussent suspectes, ils m'en firent l'aveu, & me dirent qu'ils aimoient mieux renoncer à jamais aux faveurs de la fortune, que d'exposer leur honneur aux moindres soupçons. Ils me prierent de m'expliquer avec sincérité sur mes sentiments, & de leur permettre de se retirer, dans le cas où ils ne répondroient pas à toute la pureté des leurs. Je n'ai d'autre dessein, leur dis-je, que de m'obliger moi-même, en vengeant

les personnes qui me sont les plus cheres, des injustices de la fortune. Ah! Chevalier, me répondit Monsieur *Hervey*, à l'âge où vous êtes, il est facile de se tromper soi-même, & d'introduire l'amour dans son cœur, sous le beau nom d'amitié. Je connois, ajouta-t-il, tous les dangers de cette passion, & je craindrois d'y être entraîné par mon meilleur ami; c'est le moindre titre que je puisse vous donner en reconnoissance de vos services généreux.

Quand il seroit vrai, lui répondis-je, que j'osasse aimer l'inestimable *Sophie*, je ne pourrois avoir pour tant de vertus qu'un amour épuré par le sentiment, & couronné par l'hymen. La naissance de Mademoiselle seroit seule capable de rendre mes intentions téméraires. Il n'est que trop vrai que vous aimez, me dit ce Gentilhomme; une flatteuse illusion soutient & trompe votre amour. Vous croyez qu'il vous suffira de demander *Sophie*. Pour l'obtenir, quand je balancerois à vous l'accorder, les obligations que je vous ai, m'en feroient un devoir. Mais qui vous assure que Monsieur votre pere veuille vous allier à une famille étrangere, bannie de sa Patrie, & chargée d'opprobres? Ne vous en flattez pas; l'intérêt & l'ambition contrarieront votre goût. Cessez, lui répondis-je, de me porter les plus sensibles coups: laissez-moi au moins la foible consolation d'espérer; c'est la seule que je possede au milieu de vos malheurs: travaillons à les faire finir, avant que de penser aux miens. J'y consens, me dit-il, la pureté de votre cœur & la vertu de ma fille, calmeront sans doute mes inquiétudes.

La présence de ces sages infortunés ne faisoit qu'accroître l'embarras de mon cœur: je sortis,

moins pour le soulager, que pour le leur dérober. Il n'a que trop raison, me disois-je à moi-même; on me refusera *Sophie*. Je suis trop malheureux pour l'obtenir, quelqu'estimable que fût toute autre, elle lui seroit toujours fort inférieure. Que l'amour est inventif? Qu'il me suggera des sujets de désespoir & d'espérance! Que ne devois-je point faire pour toucher le Comte? De quel expédient n'aurois-je point usé pour me rendre heureux malgré lui? Vaines résolutions d'un cœur affligé! elles ne sont suivies d'aucun effet. Je ne pris d'autre parti que celui de continuer à cacher ma nouvelle passion à celui qui sembloit devoir la contrarier; & comme si j'eusse déja éprouvé du ressentiment d'une pareille contrariété, je fuyois l'occasion de me trouver avec un homme qui pourroit ne pas aimer mon Amante.

Mon cœur n'étoit cependant pas tellement occupé de *Sophie*, qu'il ne s'intéressât pour ma sœur. A force de sollicitations, j'obtins la permission de voir *la Tour*. Je courus le trouver dès qu'il fut sorti du *Secret*. Il étoit avec un Ecclésiastique qui l'exhortoit à la patience, & qui employoit éloquemment tous les lieux communs dont se servent ces Messieurs dans de pareilles circonstances: l'esprit faisoit l'office du cœur. Suivant lui, le prisonnier étoit heureux de souffrir; son état étoit digne d'envie. Il ne savoit que l'exhorter, & ne daignoit pas le plaindre: les pleurs qu'il auroit versés sur son sort, n'auroient été, disoit-il, qu'une puérile consolation. Le secours qu'on lui auroit accordé, n'auroit pu le tirer d'affaire. L'Ecclésiastique se levoit, se promenoit dans la chambre, chantonnoit à la fenêtre, me demandoit des nouvelles, jettoit un regard moqueur sur le prisonnier, & tenoit des propos

trop méprisables pour être rapportés. On étouffe ici; les prisons sont toujours désagréables, dit ce Ministre en sortant. Au revoir, ajouta-il.

Le pauvre *la Tour*, la tête appuyée sur une main & le coude sur la table, me regardoit languissamment, & sembloit m'adresser ses plaintes par ce muet langage. Cet homme, me dit-il enfin, sent mieux sa prospérité que mes disgraces. Il fuit ces tristes lieux pour courir à la joie, mais moi, s'écria-t-il, je ne vois point d'intervalle entre la prison & la mort; eh! quelle mort encore! ..... Un triste silence acheva de me peindre sa douleur.

Ami, lui dis-je vivement en lui serrant la main, je vous dois la vie, & vous désespérez de la vôtre! Je la sauvai moi, reprit-il, à un honnête-homme; mais, vous.... A ces mots il s'arrêta, & fixa sur moi un œil hagard.

Quand vous parviendriez à m'ôter toute mon estime pour vous, lui dis-je, il vous sera toujours impossible de me priver de la compassion & de la reconnoissance. Éclaircissez-moi votre affaire; procurez-moi les moyens de vous rendre à la Société & à la Sagesse.... Non, Monsieur, interrompit-il, en se levant avec fureur, je ne dois plus attendre que la mort, & je saurai la braver. Si votre sœur m'aime encore, qu'elle apprenne à me haïr; l'honneur l'y engage: pour moi, tout criminel que je suis, je l'adore; c'est la seule passion qui me soit glorieuse. J'essayai en vain de le tranquilliser; l'horreur du supplice, la honte du crime, excitoient en lui une agitation frénétique. Je le quittai, moins troublé, mais plus abattu que lui-même.

Je me peignois l'état de ma sœur; je plaignois sa foiblesse. O vertueuse *Julie*, m'écriai-je, quel-

le douleur vous accable ! Combien d'autres chagrins vont fondre sur vous ! Les remords de ce misérable prouvent sa scélératesse ; mais l'amour vous l'avoit peint estimable, & vous le verrez toujours de même ; ou, s'il cesse de vous le paroître, quels regrets n'éprouverez-vous pas, de voir votre Amant devenir indigne d'en mériter le titre ? Que de reproches ne vous ferez-vous pas à vous-même ? Que vous me voudrez de mal d'avoir nourri une passion que j'aurois du, & que je n'aurois pu détruire.... Si j'apprends à *Julie*, reprennois-je, que son Amant est visible, elle courra prodiguer ses bontés à un malheureux au-dessous de son amour. Si je lui dis que je l'ai vu, elle voudra savoir ce que je rougirois & ce que je craindrois de lui dire. En lui avouant la vérité, je lui donne la mort ; en la lui dissimulant, je verse le poison dans son cœur. Ce fait, qui dans tel autre ouvrage ne feroit qu'un incident romanesque, s'est trouvé l'une des plus touchantes & des plus délicates situations de ma vie. L'amour & l'amitié, la reconnoissance & la pitié avoient trop d'empire sur mon cœur pour ne pas lui faire éprouver les peines les plus fortes.

Eh ! bien, Chevalier, me dit *Julie* dès qu'elle pût me joindre, êtes-vous un ami compatissant, ou n'êtes-vous qu'un frere ? Avez-vous vu mon malheureux Amant ? & daignez-vous en le consolant dans son affliction, soulager la mienne ? J'ai fait ce qu'il convenoit, lui dis-je ; mais je vous avoue que je ne vois pas, sans en être étonné, qu'une fille élevée comme vous êtes, s'écarte de la vertu, & se passionne à l'insu de ses parents pour un jeune étourdi dont elle ignore & les mœurs & la naissance.... Les larmes de ma sœur interrompirent une remontrance qui me coûtoit plus qu'à elle.

Julie se retira en ne me disant que ces mots : J'ai tort. J'en avois sans doute plus qu'elle, de vouloir irriter son mal en contrariant sa folle passion : je dis folle passion ; car à regarder l'amour de sang-froid, on verra que ce n'est très-souvent qu'une maladie frénétique, occasionnée par les sens. En effet, qu'on remonte à l'origine de ce qu'on appelle Amour, qu'on le voye naître, s'accroître & s'éteindre ; on verra que c'est par les yeux que ce mal entre dans le cœur. Un objet nous frappe ; un transport machinal nous y attache : le feu coule dans nos veines, agite notre cœur, excite nos desirs, nous embrasse sans raison & nous consume sans réflexions. Notre amour est-il éteint par satiété ou par dégoût, l'indifférence lui succede, la raison reprend le dessus, le calme se rétablit, & nous sommes tout étonnés de nos anciens égarements. Semblable à un homme, guéri du délire qui reverroit la loge & les joujoux qui auroient servi à sa folie ; l'Amant redevenu raisonnable, revoit avec confusion les lieux qu'il remplissoit de ses soupirs, & l'objet qui les fit naître jette un rire moqueur sur l'un & sur l'autre, & se méconnoît dans le portrait qu'on lui fait de lui-même.

Ce seroit manquer d'égards pour les Dames, que d'insister sur une réflexion qui ne tourne pas tout-à-fait au profit de leur amour-propre. Laissons-les jouir de leur erreur & de nos foiblesses ; on ne peut leur refuser ce petit avantage. J'en ai connues de trop estimables, pour m'expliquer sur le général. *Sophie*, au moins étoit telle, que j'en aurois imaginé une pour faire honneur à ce sexe. Elle revient sous ma plume comme elle étoit dans mon cœur, & je vais m'occuper d'elle.

Je connoissois assez l'excellence de son caractere, pour hasarder de lui confier une chose où ses conseils pouvoient m'être nécessaires. Ma famille est faite pour aimer, & si vous en jugez d'après moi, lui dis-je, vous devez voir que cette passion ne nous est pas heureuse : cependant ma sœur éprouve un sort encore plus rigoureux que le mien, puisque mon malheur vient de m'attacher à un objet trop au-dessus de mon amour, & qu'elle au contraire s'est éprise pour un homme indigne de la moindre considération. Puis lui racontant toute l'histoire de *Julie*, je finis par lui demander des avis à ce sujet.

Il y a une vertu sympathique entre les belles ames: *Sophie* ressentit tout le chagrin de ma sœur, & fut curieuse de la connoître ; elle me persuada même que *Julie* trouveroit de la consolation dans cette connoissance. Elle devoit servir à l'intérêt de mon amour, & je ne balançai pas à la lui procurer. Je sentis alors ce que j'aurois prévu plutôt dans ces Mémoires, s'ils n'eussent été qu'un jeu de l'imagination : je vis, dis-je, que l'intérêt seroit plus vif en cessant d'être partagé. Je consentis aux desirs de *Sophie* : M. *Hervey* parut même satisfait d'associer une nouvelle compagne à sa vertueuse fille.

Je ne sais, mon cher Chevalier, me dit-il, comment votre cœur peut suffire à toutes les inquiétudes qui l'agitent. La tristesse de votre sœur; l'infortune, ou plutôt l'opprobre de son Amant, la rigueur de notre sort, la peine de *Thurin* ; tous ces objets n'en font qu'un dans votre ame, & partagent vos soins. Je crus démêler dans les regards de *Sophie*, & dans le discours de son pere, qu'on cherchoit à me reprocher l'espece d'oubli où j'étois tombé par rapport à ce fidele serviteur,

ou qu'on vouloit adroitement ranimer mon zele à son égard. Je fis usage de cette réflexion, & je me promis de renouveller mes sollicitations pour obtenir la liberté de ce soldat. J'ai dit que la chose étoit difficile, & je me reprocherois encore de la faire trop valoir en rapportant toutes les démarches qu'elle me coûta.

On ne me fit espérer le retour de *Tharin* qu'après ce que l'on appelle, en terme militaire, la revue de l'Inspecteur. J'avois eu soin de mettre ordre aux besoins pressants de ce malheureux; j'étois tranquille sur son sort à venir, & je croyois n'avoir rien à appréhender à cet égard. La suite de mon Histoire éclaircira le fait.

Le bien que je faisois de ce côté, ne pouvoit balancer le tort que j'avois de sacrifier les droits de la nature aux intérêts de mon amour mais telle est la foiblesse des hommes, qu'ils négligent souvent ceux qui leur ont donné la vie, pour ne s'occuper que d'une passion qui sert à l'empoisonner. Un événement imprévu ne me fit que trop malheureusement reconnoître ma faute. Un soir que je faisois la partie de Monsieur & de Madame de *Senneval* avec leurs amis, (car ils étoient communs chez eux,) on vint me dire qu'une personne demandoit à m'entretenir en secret. Je passai dans une Salle voisine. Je suis au désespoir de la nouvelle que je vous apporte; me dit l'homme qui m'attendoit; mais je remplis les fonctions de ma Charge, en vous exhortant à suivre les ordres du Roi. Je suis obligé de m'assurer de vous. Je voulois insister sur mon innocence; mais cet Exempt (car c'en étoit un,) me fit sentir l'inutilité de mes explications, & m'invita à me préparer promptement. Comme il exigea que je lui donnasse mes papiers, je le fis

passer chez moi, où la perquisition ne put se faire sans exciter quelques inquiétudes dans la maison. Monsieur de *Senneval* vint à moi : Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous fait ? Où vous mene-t-on, mon fils, me dit-il précipitamment ? Rien, Monsieur, répondit l'Exempt en s'approchant de lui ; votre fils est innocent ; c'est moi seul qui ai tort ; excusez-moi. Mais la conformité de nom, & sans doute celle de vos habits actuels, ont occasionné la méprise de mes gens & la mienne. C'est vous que j'ai ordre d'arrêter : je le fais à regret ; mais je dois obéir. Fermez la porte, me dit mon pere. Ensuite se tournant du côté de l'Officier : Combien êtes-vous ? & de quel ordre êtes-vous entré chez moi, lui demanda-t-il ? Pour s'assurer d'un galant homme tel que vous, répondit l'Exempt, il suffit de l'ordre du Roi mon maître & le vôtre. Qu'on juge de mon étonnement & de ma douleur ! Quel cas pouvois-je faire d'une liberté qu'on ne me rendoit, qu'en ravissant celle de mon pere ? Chevalier, me dit-il, les larmes que vous répandez avilissent votre courage, sans secourir mon infortune. Dussai-je mourir, je suis innocent, cela me suffit. Je voulus repliquer, son regard m'imposa silence : les femmes, me dit-il, ne sont pas à l'épreuve de pareils événéments ; dérobons, s'il se peut, celui-ci à leur puérile foiblesse. Où me mene-t-on, demanda-t-il ? Fort loin, Monsieur, repliqua l'Exempt ; vous allez dans le Roussillon. Sans doute, au Fort-Mont-Louis, dit mon pere avec une tranquillité stoïque ? On se contente de vous exiler dans votre Terre de B***. Il faut vous accoutumer de bonne heure aux vicissitudes de la vie, me dit-il tout de suite ; voyons comment vous supporte-

rez cet événement? Suivez-moi, mon fils. Une réponse généreuse en pareille situation, n'eut été qu'une déclamation de Rhéteur. Je suivois mon pere, mais je quittois mon Amante; j'obéis en silence. Une Chaise de Poste nous attendoit à quelques pas du logis: nous y montâmes tous trois, & partîmes.

Ce ne fut pas sans surprise que je vis mon pere rire avec gaieté en me regardant, & me dire: Quoi vous vous affligez sérieusement de mon exil? Quel fruit avez-vous donc tiré du commerce du monde? Quand on m'accuseroit sans raisons, je n'en serois point étonné; par-tout où des hommes ont droit sur d'autres, l'innocent peut être traité en coupable. De quel usage vous ont été vos lectures? Mon sort est-il comparable à celui d'un *Annibal*? Me traite-t-on avec autant d'ingratitude? Ai-je rendu d'aussi grands services que lui?

Il se rappelloit avec facilité nombre d'autres exemples de l'injustice & de la tyrannie des hommes, quand l'Exempt, que je connus dans la suite pour avoir de l'esprit, nous fit observer qu'il y avoit de l'imprudence à laisser notre monde en proie aux inquiétudes & à la douleur. Je serois d'avis, continua-t-il, que Monsieur retournât dissiper les mauvais bruits, travailler à votre liberté, & consoler votre famille. L'avouerai-je? Plus je voyois de prudence dans ses conseils, plus je ressentois de joie dans mon ame. Je le répète, j'accompagnois un pere, mais je m'absentois d'une Amante. Le Comte approuva sans doute d'autant plus les réflexions de l'Exempt, qu'il ne m'avoit vraisemblablement engagé à cette sortie que pour éprouver la fermeté de mon courage. Il me fit descendre à la premiere poste, me recommanda sa famille, m'em-

brassa & continua sa route. Je revins au grand galop à Paris; & ce que je ne me pardonne pas encore, c'est d'avoir eu la foiblesse de délibérer si je devois descendre chez *Sophie*, ou chez ma mere. Je pris cependant le dernier parti : la honte ramene souvent au devoir.

Mais quelle route ont-ils prise? Qu'ont-ils dit en s'en allant, demandoit la Comtesse lorsque j'entrai ? Je courus l'embrasser, autant pour la tranquilliser, que pour interrompre son discours; je cherchois à pénétrer dans ses regards & dans ceux de *Julie*, si elles n'étoient pas déja trop instruites.

Je dus à la bonté de mon cœur l'adresse de mon esprit : je supposai une partie de campagne; j'écartai les soupçons, je prévis des incidents & je préparai les esprits. De pareils détails ne paroîtront pas puérils aux cœurs assez tendres pour partager la délicatesse de la situation des nôtres.

Si j'ai dit plus haut, que la passion d'aimer n'est qu'une maladie frénétique, je dois ajouter ici qu'elle est bien plus dangereuse, quand elle s'empare d'un cœur aussi tendre que le mien. J'éprouvois toute la force de ce mal depuis que je connoissois Mademoiselle *Hervey* : il me souvient que, malgré les nouveaux chagrins de mon pere & de ma sœur que je partageois avec eux, je ne laissois pas d'être passionné pour la belle *Sophie*.

Suivant le cours du temps, je lui devois au plus deux visites : suivant le calcul des Amants, je lui en devois mille. Je courus chez elle ; on n'a rien de secret pour ce que l'on aime. J'usai d'indiscrétion pour justifier mon absence : que dis-je? l'indiscrétion même fut à son tour justifiée par l'Amour. Je regardai ma confiance comme le moin-

dre tribut que je dus accorder à la Souveraine de mon cœur. Je l'entretenois complaiſamment de ce qui m'intéreſſoit le plus. Il me ſembloit que ce qui lui ſeroit étranger me devoit l'être. Je rapportois tout à elle ; elle étoit tout pour moi.

Si vieux que je ſois, je me rappelle encore avec plaiſir ces courts moments de la vie, où deux cœurs délicats ſemblent ſe réunir avec volupté par un mutuel épanchement. Cette ivreſſe me paroît même plus délicate & plus ſenſuelle que celle que la fougue des ſens fait naître, & que leur foibleſſe rend momentanée.

Je ne devois pas jouir long-temps de cette ſécurité ; l'objet de ma ſatisfaction le devint de mes inquiétudes : la douce familiarité que j'éprouvois avec *Sophie*, me portoit machinalement à lui prendre les mains, à les baiſer, à devenir plus entreprenant : elle en impoſa à mon amour pétulant avec cette noble fierté qui ſied ſi bien à la vertu : un ſeul de ſes regards ſuffit pour me confondre.

O farouche vertu ! m'écriai-je en me retirant ; faut-il que tu ſois contraire aux intentions de la Nature ? Pourquoi nous fais-tu un crime de ce qu'elle nous commande ? S'il eſt permis d'aimer, ne devroit-il pas l'être de s'en donner des preuves ? Mais hélas ! continuois-je, quelles honteuſes preuves que celles qui nous abaiſſent à la condition des animaux. Oui ! ſans doute, *Sophie*, je vous aimerai, mais de cet amour que le ſentiment épure, & que l'eſtime autoriſe. Ainſi m'entretenois-je en moi-même, quand on m'apporta une Lettre du malheureux *la Tour*. Il me prioit de l'aller voir le lendemain, pour méditer enſemble ſur les moyens d'empêcher ſon affaire de s'ébruiter. C'étoit, diſoit-il, tout ce

qu'il pouvoit espérer de plus consolant. Ce fut ma sœur qui prit le soin d'introduire & d'accompagner le Commissionnaire de ce Prisonnier.

Il me restoit à découvrir le vrai motif de l'absence du Comte à sa tendre épouse; cet aveu devenoit utile au soulagement de l'un & de l'autre. Ce seroit grossir inutilement ces Mémoires, que de rapporter quel art j'employai pour faire cet aveu & quelle impression il fit sur le cœur de cette Dame. On sait que le sexe, naturellement plus pusillanime que tendre, est sujet à des foiblesses subites, d'autant moins dangereuses, que l'inconséquence de son caractere le rend bientôt aussi sensible aux moindres impressions du plaisir.

Après avoir pris des mesures sur ce qui concernoit Monsieur *de Senneval*, je m'empressai d'aller trouver le pauvre *la Tour* pour le secourir, ou tout au moins pour le consoler. Trop persuadé de la rigueur de son sort, il étoit peu disposé à goûter aucune douce espérance. Eh! Monsieur, me dit-il du ton le plus amer, que voudriez-vous que j'espérasse? Je sais que mon adverse partie sollicite en ce moment même mon Rapporteur contre moi. Les apparences me sont contraires; elles lui sont favorables, il a juré ma perte, il est riche; le Juge est homme: que de raisons pour m'affliger! Quelqu'un entra comme je renouvellois mes efforts pour consoler ce malheureux, s'assit près de la porte & garda le silence. Ce témoin me paroit de trop ici, dis-je à *la Tour*; puis-je le renvoyer? Quel est-il? C'est un Agent, me répondit doucement l'imprudent prisonnier, qui sait & connoît mes affaires. Ingrat, reprit l'homme en s'approchant, quitte ton insolent orgueil, & ne rougis pas de me devoir le jour. Malheureux! ce seroit à moi de te

méconnoître. Oh! sotte vanité, *la Tour* fut plus confus de la présence de son pere, que de l'horreur de son crime. Il baissa les yeux & se mordit les levres avec fureur. Instruisez-moi de ses fautes, dis-je à ce bon-homme, en le faisant asseoir à mes côtés.

Vous le voyez, me dit-il, Monsieur; ce coquin est mon fils. Trop fier pour s'en tenir, comme moi, à la qualité d'artisan, il s'est répandu dans le grand monde, dont il a pris les manieres, les ridicules & les vices; un nom emprunté, un commerce honteux avec les femmes, les fripponeries du jeu l'ont mis en état de soutenir l'orgueil de sa nouvelle condition. Des amis pernicieux, une débauche effrénée l'ont rendu coupable des plus grands forfaits: il a assassiné une fille, après l'avoir arrachée à ses parents & prostituée dans le monde. Si vous l'écoutez, la malignité de son étoile est la seule cause de son infortune; il est incapable de ce crime & ne l'a pas même vu sans frémir. Quelque horreur que m'inspirât ce récit, je ne crus pas devoir renoncer pour cela à l'entreprise de ravir *la Tour* à la honte qu'on lui préparoit. Je devois cette persévérance à l'objet du triste amour de ma sœur, au fils d'un honnête homme, & au libérateur de ma vie. Je courus sur le champ chez le Rapporteur pour détruire ou balancer au moins les impressions que l'adverse Partie auroit pu faire dans son esprit. Dieu, quelle fut ma surprise quand je le vis assis entre un vieillard & ma sœur, Ils parloient & pleuroient tous deux à la fois. J'étois trop surpris, trop touché pour réfléchir. Ah, de grace, lui disoit *Julie*, sauvez la vie à mon Amant, Eh, Monsieur, s'écrioit le vieillard, vengez la tendresse d'un

pere, L'amour & l'amitié vous parlent par ma voix, disoit encore ma sœur. L'honneur & la nature sont mes interpretes, reprenoit l'Étranger : puis s'adressant à moi, ils me disoient l'un & l'autre jurez-moi la perte de l'assassin de ma fille ; promettez-moi la vie de l'amant de votre sœur. L'horreur de cette situation est plus aisée à sentir qu'à peindre. De combien de divers mouvements n'étois-je pas agité? Quel parti pouvois-je prendre ? Quelle seroit la fin de cette scene ? Que les suites devoient en être funestes pour ma chere sœur & pour le conservateur de mes jours.

Est-ce par l'effusion du sang qu'on lave le crime, dis-je au vieillard? La mort du coupable vaut-elle son repentir ? La perte de cet homme vous rendra-t-elle votre fille ? Non, Monsieur, me répondit-il, mais elle la vengera: qu'il meure, & je suis content. Ma sœur, panchée sur un fauteuil, ne parloit plus ; la seule expression de ses yeux me peignoit toute la douleur & l'amour de son ame. Je les regardois tous trois, je fouillois dans leurs cœurs, j'en connoissois la foiblesse, la haine, le désespoir. La pitié occupoit le mien en entier : j'aurois voulu pouvoir leur accorder tout ce qu'ils souhaitoient. En vain employai-je mille raisonnements pour faire sentir à ma sœur la témérité & l'imprudence de sa démarche : son esprit n'étoit pas assez libre pour goûter la sagesse de mes remontrances.

Je la reconduisis à l'Hôtel, où nous trouvâmes des Lettres de mon pere. Il soutenoit la dureté de son sort avec la fermeté que je lui connoissois. Il nous exhortoit à la patience, & s'efforçoit même de nous inspirer de la joie par l'agrément de son style. S'il n'y réussit pas, au moins contribua-t-il à réveiller notre zele. Ma

mere parla dès le jour même à un ancien ami de Monſieur *de Senneval*, qui promit de s'intéreſſer ſérieuſement à ſa liberté.

L'abſence de ce généreux pere ſembloit me donner plus d'empire dans l'Hôtel : tous les gens & la Comteſſe elle-même m'accordoit preſque les honneurs du Maître. *Julie* ſeule, trop occupée de ſes propres affaires ne s'intéreſſoit que foiblement à celles de la maiſon. Sa ſanté ſe reſſentit du trouble de ſon cœur ; elle s'enferma dans ſon appartement pour ſe livrer toute entiere à ſon chagrin. J'allai la voir, & je cherchai moins à la conſoler qu'à lui faire oublier ſon amour.

Si j'euſſe jugé du ſien par le mien propre, je n'aurois pas cru la cure ſi facile ; il devenoit ſi véhément, qu'il étoit prêt de tout oſer pour ſe ſatisfaire : il étoit ſi aveugle, qu'il ſe perſuadoit tout ce qui pouvoit le favoriſer. J'avois donné une femme de chambre à *Sophie*, qui crut baſſement mériter ma bienveillance en flattant ma folle paſſion. Depuis quelque temps elle m'aſſuroit que mon Amante partageoit ma tendreſſe. Elle fit plus : un ſoir elle me perſuada que ſa Maîtreſſe ne rejetteroit pas mes careſſes. Les fumées du vin dont j'avois bu un peu plus que de coutume ; la fougue de la jeuneſſe, & plus que tout cela, la foibleſſe humaine, aiderent à me perſuader. J'en crus cette impudente domeſtique ; ſa main criminel dirigea mes pas ; elle me conduiſit, après le ſouper, dans une garde-robe voiſine de la chambre de *Sophie* ; j'y attendis avec impatience l'heure qui devoit combler mes deſirs ; je m'en faiſois déja une idée flatteuſe. O imprudente jeuneſſe, que tes plaiſirs ſont déréglés ! que les ſuites en ſont honteuſes ! Je vis arriver le moment deſiré. *Sophie* entre dans ſa chambre,

converse avec son pere; ils s'entretiennent de ma générosité, & se louent de ma sagesse. Monsieur *Hervey* quitte sa fille; elle prend un Livre & en lit haut quelques pages : elle fait sa Priere, congédie son monde, & passe sous ses rideaux. La vertu a seule droit de désarmer le vice. L'acte de Piété de l'Amante en impose à la fureur de l'Amant. L'ivresse de l'amour se dissipe avec celle du vin. Malheureux, qu'oses-tu, me disois-je en moi-même? Meure mille fois plutôt que d'accomplir un pareil crime : mais le projetter n'est-ce pas le commettre? ... Je m'entretenois ainsi lorsque *Sophie* sonne, ordonne à sa femme de chambre de prendre la lumiere, la fait passer devant elle, & s'approche du cabinet où j'étois : elle en ouvre la porte, elle y entre : je me glisse derriere un fauteuil : elle promene ses regards, retire le siege, & me surprend caché. Quel est ce coquin ou cet insolent, dit-elle fierement avant que je me sois relevé? L'enfer ouvert sous mes pieds m'auroit moins confondu que ces honteuses épithetes. Egalement incapable de demander pardon ou de prendre la fuite, j'étois demeuré immobile, lorsque *Sophie* m'adressa ces mots : Quoi? c'est vous, Monsieur? Vous vous abaissez à ce vile stratagême pour séduire la vertu d'une fille que vous comblez de bienfaits? Ce n'est donc pas l'estime, ce n'est donc pas la générosité; c'est un amour insolent, c'est une honteuse brutalité qui vous font agir. Allez, Monsieur, reprenez ces bienfaits; laissez-moi ma vertu, elle me suffit.... A qui donc accorder son estime, dit-elle en laissant couler des pleurs qu'elle avoit retenues jusqu'alors?

Quelle que soit la grandeur de l'offense, lui dis-je à genoux, elle ne put égaler la sincérité

du repentir. [Accordez-moi ma grace, ou je meurs à vos pieds, Voilà mon épée, voilà mon sein, continuois-je, frappez, vengez-moi, punissez-moi. *Sophie* releve foiblement la paupiere, fait un soupir, & se laisse aller sur le fauteuil. Je me rapproche d'elle dans la même posture; je prends ses mains, j'y cole mes levres, je les arrose de pleurs, & je redemande mon pardon avec instance. C'est peut-être, me dit-elle, la seule voie par où je puisse m'acquitter de tous vos dons. Allez, Monsieur, oublions cette faute; elle fait honte à une aussi belle ame que la vôtre.

Tout confus que j'étois, je cherchois encore à affermir ma paix avec *Sophie*. La froideur de ses regards, l'indifférence de ses réponses me désespéroient. Je me sentois trop coupable pour oser m'en plaindre; mais j'étois trop amoureux pour m'imposer silence. De grace, reprenez d'autres sentiments pour moi, lui disois-je; rendez-moi votre estime, puisque je ne puis obtenir votre amour sans crime. J'aurai toujours pour vous les sentiments que la sagesse & la reconnoissance autorisent, me répondit-elle : la confiance est le seul que je ne puisse plus vous accorder. Plus je mettois d'amour dans mes réponses, moins elles étoient persuasives.

J'eusse été trop heureux si la générosité du pardon eut seule comblé la honte de l'offense mais j'étois réservé à de plus grands chagrins. Reveillé par le bruit que nous venions de faire, Monsieur *Hervey* accourut; le flambeau lui tomba des mains en me voyant à une heure de nuit embrasser les genoux de sa fille. Malheureuse! s'écria-t-il, en se laissant aller sur un siege! l'instant d'après joignant les mains, & élevant ses

yeux humides vers le Ciel : O mon Dieu, dit-il ! Ne m'avez-vous donc laissé vivre que pour voir de pareils forfaits ? Puis promenant ses regards & sur sa fille, & sur moi, il nous disoit : Est-ce là le fruit de mes leçons ? Est-ce là la générosité de vos bienfaits ? Les larmes de l'innocence, celles du repentir étoient nos seules réponses. La femme de chambre veut en vain prendre notre défense ; il lui ordonne de se taire. Jaloux de justifier l'honneur de mon Amante, désespéré d'y avoir donné la moindre atteinte, je bégaye quelques mots pour nous défendre. Dangereux ami, lâche bienfacteur, interrompt ce respectable Anglois, qu'oserez-vous m'alléguer contre l'évidence ? L'heure, le lieu, votre posture ne prouvent-ils pas.... Malheureux pere ! indigne fille ! continua-t-il en se frappant le front. *Sophie* court à lui & l'embrasse. Mon pere, mon cher pere, s'écrie-t-elle.... Il recule, la repousse & lui dit : Disparoissez, vous êtes indigne de moi. L'accusation mortifie l'innocence, & ne démonte que le coupable. *Sophie* reste un moment en silence, & reprend à son tour : Un pere qui doute de ma vertu, n'a pu me donner l'être. Quoi, ma fille, s'écrie t-il aussi, en lui tendant les bras, ma chere fille, tu serois innocente ? Ce n'est qu'à ce titre que je fais gloire de vous appartenir, répond l'estimable *Sophie*, en l'embrassant étroitement....

La plume me tombe des mains quand je me rappelle une scene où je parus si criminel, & qui me coûta tant de larmes dans la suite. La voix de la vertu, est le premier supplice des coupables.

Fin du premier Livre.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

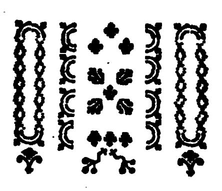
DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS

DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

Quis eſt homo? Omnis eſt; nihil eſt.

LIVRE SECOND.

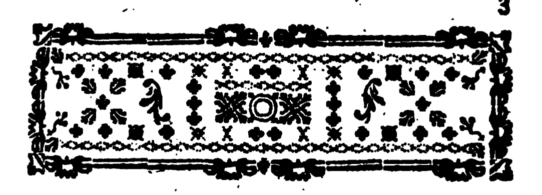


A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Permiſſion.



L'HOMME, OU LE TABLEAU DE LA VIE.

LIVRE SECOND.

TRISTE condition de l'humanité! Chaque état a ses travers; chaque âge a ses foiblesses; chaque homme a ses chagrins. Les passions déréglées, les coups de la fortune, les infirmités de la vie, semblent composer une roue de calamités; que le sort fait accroître en la poussant sur nos pas, & dont le poids nous écrase à la fin de la carriere. Hélas! je touche à ce terme fatal, & je ne me rappelle pas sans frémir tous les malheurs qui m'y ont conduit. L'incident dont je n'ai pas eu la force d'achever le récit, en est l'époque funeste. Offrons-la aux yeux du Lecteur, moins comme une prouesse digne de l'a-

muser, que comme un exemple propre à l'instruire.

Comment pourrois-je exprimer toute l'humilité & l'abattement de mon ame, en voyant Monsieur *Hervey* revenu à ses premiers sentiments sur le compte de sa fille? Elle ne pouvoit être coupable; & plus elle étoit vertueuse, plus je me sentois criminel. Il ne me restoit d'autre parti à prendre que de me justifier, ou de faire l'aveu de mon crime. L'un étoit un artifice qui répugnoit à mon cœur; l'autre me rendoit indigne de la possession de *Sophie*. J'avois même à appréhender qu'on ne se défiât de la sincérité du repentir d'un homme capable d'une pareille tentative. Si mes larmes étoient une preuve de ma honte présente, elles ne pouvoient être un gage de ma sagesse à venir. Je lisois dans les yeux de mon ami; je n'y voyois plus que la sévérité d'un Juge: son silence même me paroissoit une condamnation: je voulois parler, & ma langue restoit immobile. Au même moment je regardois *Sophie* comme pour l'intéresser en ma faveur, & je baissois les yeux, comme si j'eusse craint de retrouver un Juge encore plus rigoureux. L'amour l'emporta sur le sentiment, & m'enhardit assez pour me faire rompre le silence.

Considérez les charmes de votre fille, dis-je à Monsieur *Hervey*, & plaignez les foiblesses de mon âge; rendez justice à la droiture de mon cœur, & voyez-y toute l'humilité & la sincérité de mon repentir. Je sais que penser de tout ceci, me dit-il; je connois les hommes; je vous connois vous-même: je vous dois trop de reconnoissance pour vous adresser des reproches. Retirez-vous, Monsieur; & vous, ma fille, suivez-moi. La femme de chambre se mit en devoir

voir de les accompagner; mais *Sophie* me regardant encore avec pitié, lui ordonna de rester auprès de moi. Le pere & la fille monterent & me laisserent en proie à tout mon désespoir. Il n'éclata, ni par des cris ni par des gémissements; je n'en avois pas la force. L'oppression de mon cœur ne lui laissoit que la faculté de pousser des soupirs par intervalle. Cette femme de chambre s'efforça vainement de me tranquilliser. Quiconque invite au crime, ne peut appaiser les remords. Je bannis pour jamais de ma présence un monstre dont les conseils m'avoient deshonnoré à mes propres yeux. Je lui aurois arraché la vie, si ce n'eût été commettre un nouveau forfait. L'appartement de Monsieur *Hervey* donnoit au-dessus de celui où je me trouvois. J'entendois marcher fréquemment, & craignant encore quelque chose de fâcheux, j'envoyai un Domestique savoir ce qui s'y passoit: il redescendit bientôt, & me dit qu'on s'obstinoit à lui refuser d'entrer.

Le jour commençant à luir, ce garçon me pressa de me retirer, en des termes si persuasifs, que je me déterminai à sortir, après avoir pris cependant toutes les précautions imaginables, pour que mes amis n'en pussent faire autant.

De retour chez moi, je m'enfonçai dans un abyme de réflexions, toutes plus tristes les unes que les autres. Ma faute me paroissoit irrémissible. Monsieur & Mademoiselle *Hervey* me sembloient se venger plus cruellement par leur froideur, qu'ils ne l'auroient fait par la colere; & cette froideur m'annonçoit les choses les plus funestes. La perte d'une Maîtresse, est le plus grand supplice d'un véritable Amant. Je la présageois, je la sentois déja. J'étois encore tout oc-

vois dans les fers, je le vois dans les tourmens. Je .... Le Ministre, qui depuis long-temps tendoit la main à cette affligée, l'interrompit, la pressa de calmer sa douleur, & demanda toute de suite à un Secretaire, quel étoit le fruit des recherches qu'il avoit ordonnées au sujet de ces deux personnes. Celui-ci répondit avec la dureté trop ordinaire à ces sortes de subalternes: *l'Enfant est perdu, & l'Homme est mort*. A cette triste réponse, l'Inconnue pâlit, s'évanouit & tomba dans les bras de la Comtesse qui s'étoit approchée d'elle par un mouvement sympathique. Ses prieres avoient affecté toute l'assemblée; sa situation attendrit tous les cœurs; chacun court & s'empresse pour lui procurer des secours. Nous sommes des premiers à lui en donner; ma mere & ma sœur paroissent sur-tout les plus sensibles à ses malheurs, & les plus intéressées à sa vie; elle la doit à leurs soins. Elle ouvre les yeux, & les fixe sur ses deux bienfactrices avec un sentiment si vif, qu'il semble aller au-delà de la reconnoissance. Nous lui offrîmes tous quatre de la reconduire, afin de prévenir une nouvelle chûte. Elle ne voulut jamais y consentir; & comme nous présumâmes qu'elle pouvoit avoir quelques raisons pour cacher sa demeure, nous nous contentâmes de la confier à la garde de notre Domestique, à qui Madame de *Senneval* & *Julie* la recommanderent mille fois. Elle leur serra la main affectueusement, & leur jura de les revoir dans peu.

En sortant de chez le Ministre, ma sœur versoit des larmes, sans doute sur les chagrins que la nature & l'amour lui faisoient éprouver. Si je n'eusse consulté que l'intérêt de son cœur, j'aurois été sur le champ visiter *la Tour*, & j'aurois vu dès lors les malheurs qui le menaçoient; mais

j'étois moi-même épris d'une passion aussi triste que violente. Je m'empressai d'aller chez Monsieur *Hervey*, où je me promettois de remettre sur le tapis l'affaire du fidele *Thurin*. Les Domestiques m'engagerent à entrer dans une Salle basse en attendant qu'il fût jour chez leur Maître. Quoique la matinée fut fort avancée, j'attribuai un si long sommeil aux fatigues de la veille. Je pris un Livre & j'attendis l'heure du réveil : mais impatient de ce qu'elle étoit tant différée, je pressai le laquais de m'annoncer : il s'en défendit & protesta avoir des ordres contraires. Je pris sur moi l'événement ; je me présentai seul ; je visitai l'appartement de Monsieur *Hervey*, celui de sa fille, le funeste cabinet. Tous ces lieux me peignoient leurs images ; aucun ne m'offroit leurs personnes.

En promenant mes regards pour découvrir au moins quelques vestiges d'eux, j'apperçus une Lettre cachetée : j'en lus le dessus : elle s'adressoit à moi. Si affligeante qu'elle me parût devoir être, j'en eusse baisé les caracteres, si c'eut été ceux de *Sophie*. Je la copie telle qu'elle est encore sous mes yeux.

„ Ce n'est point le ressentiment, Monsieur, „ c'est la prudence qui m'oblige à fuir un hom„ me que je regarde moins comme un ennemi „ que comme un bienfacteur. Il ne me restoit „ au milieu de mes maux que les qualités de pe„ re & d'honnête homme ; j'ai voulu les conser„ ver dans leur pureté. Notre séparation y étoit „ néceſſaire, & je souhaite que vous approu„ viez la résolution que j'ai prise pour me con„ server votre estime : accordez-la toujours à „ des cœurs aussi droits que reconnoissants.

HERVEY.

Et Par. P. S. „Ne recherchez point des in-
„ fortunés qui mettent au nombre de leurs plus
„ grandes disgraces celle d'être obligés de vous
„ cacher leur asyle.

C'est le propre des malheureux de s'attendre toujours à de nouveaux chagrins. Ce coup me surprit moins qu'il ne m'affligea; je l'avois prévu; & quoique je m'y attendisse, je ne pus me tenir en garde contre la douleur qu'il m'occasionna. Je m'accusois moi-même, j'accusois mes amis; ma faute étoit extrême; mais leur vengeance étoit cruelle! Monsieur *Hervey* me paroissoit le plus coupable: j'adorois sa fille, & je la voyois victime de cette étrange résolution. Plus on sent le poids de ses maux, plus on les exagere. J'appellai les gens de la maison, je les accusai de perfidie à mon égard. Les larmes qu'ils répandoient eux-mêmes, les auroient justifiés à mes yeux, si j'eusse pu trouver un prétexte à leur innocence. Ils parcouroient tumultueusement toute la maison, & s'étonnoient d'une évasion qui leur paroissoit plus impossible qu'à moi. Comme ils marchoient ainsi, un d'eux ouvrit une porte secrette pratiquée dans un mur. Il s'avance & voit un petit escalier dérobé: il le descend & se trouve bientôt dans une basse-cour qui conduisoit à la Campagne. Il remonte promptement, me fait part de cette découverte, m'éclaire sur la sortie de mes Hôtes. Trop sûr de mon malheur, il m'eut été inutile d'en examiner davantage. Monsieur & Mademoiselle *Hervey* s'étoient sans doute sauvés dans la nuit; personne ne les avoit vus. Leur barbare honneur, me disois-je, n'a que trop intéressé leur prudence. Où sont-ils, continuois-je? Quels sont leurs secours? Que deviendront-ils? Que deviendrai-je moi-même?

Il falloit sortir d'un séjour qui me devenoit odieux depuis qu'il étoit abandonné par ce que j'avois de plus cher. Séjour où je retrouvois à chaque pas son image, séjour qui me reprochoit sans cesse mon imprudence. J'en sortis en effet. J'étois encore sur le seuil de la porte, lorsque je reçus une Lettre que je reconnus pour être de *Sophie*.

„ Notre imprudence nous coûtera la vie, „ m'écrivoit-elle avec du charbon : on nous en„ leve mon pere & moi. J'ignore où je suis & „ où je vais; on me cache l'un & l'autre... Je „ ne puis achever cette Lettre qui peut-être ne „ vous sera pas remise. „

Le Commissionnaire, quoique sincere dans ses réponses, ne me satisfit qu'imparfaitement : ce que je sus de lui ne put m'apprendre au vrai ce qu'étoient devenus mes amis. Je me retirai pour méditer sur les moyens de découvrir où étoit Monsieur *Hervey*, ou plutôt sa fille; car par une suite de la foiblesse humaine, l'amour & l'amitié ne gardent jamais l'équilibre dans le cœur de l'homme.

La Tour m'avoit déja envoyé chercher plusieurs fois : il avoit des choses essentielles à me dire. Ma sœur n'eut pas besoin de me presser d'aller à la prison; j'y volai. Le Baron, plus affligé que jamais, me dit qu'on devoit le jour même prononcer son Arrêt funeste. Il étoit debout & remuoit un bouillon qu'il se préparoit à prendre. Avez-vous à me parler, me dit-il? dépêchez-vous pendant qu'il est encore temps. En disant ces mots il portoit le bouillon sur ses levres. Arrête, malheureux, s'écria son pere en entrant & en lui arrachant le vase des mains! Barbare pitié, soins cruels! dit le prisonnier! Aimez-vous mieux qu'un

châtiment ignominieux termine mes jours, que de m'en voir débarrasser par un généreux expédient? Oui, mon pere, la honte du supplice m'est plus sensible que la privation de la vie. Je compris sans peine que ce désespéré avoit voulu s'empoisonner. Je partageai sa douleur; j'approuvai même d'abord son désespoir pour en arrêter le cours. Je fis renaître l'espérance dans son ame: je lui persuadai ensuite, je lui soutins même, qu'il y avoit plus de fermeté à résister au malheur qu'à l'éviter. Le Philosophe tranquille trouve sans doute autant de raisons pour ce sentiment que pour l'opposé: mais l'Homme, qui, semblable à *la Tour*, est assez désespéré pour regarder la mort comme un bien, n'a pas le flegme de rougir d'un pareil expédient. Il se persuade qu'il y a plus de fermeté à s'arracher la vie, qu'à la passer dans l'ignominie. Cependant je lui inspirai tant d'espoir, que je le ramenai à l'amour naturel de sa propre conservation.

J'étois moi-même trop pénétré de la douleur de *la Tour* pour entreprendre de l'en guérir. Les consolateurs les plus éloquents sont presque toujours les moins sensibles. Je voulus au moins lui dérober les larmes que m'arrachoit sa situation; je me retirai chez moi en recommandant cet infortuné aux soins paternels. En est-il de plus empressés? Cette visite m'avoit plongé dans une profonde tristesse & je n'en serois pas sorti de long-temps, sans l'aspect de l'Inconnue dont la situation m'avoit intéressé quelque temps auparavant chez le Ministre. Je la trouvai avec ma mere & ma sœur. Ces Dames s'entretenoient avec la plus grande intimité. On eut dit qu'elles n'avoient qu'une ame entr'elles trois, j'éprouvai une sorte de satisfaction, en voyant

une union si désirable & si rare entre les hommes en général. Eh! vîte, Chevalier, me dit la Comtesse, venez partager nos embrassements & notre curiosité. Nous jouissons de Madame; nous allons l'entendre raconter ses aventures. Je m'assis auprès de cette infortunée, où je prêtai la plus grande attention au récit attendrissant de ses malheurs, qu'elle commença, à peu de chose près, comme je vais le rapporter.

HISTOIRE
DE L'INCONNUE.

JE ne vous dirai rien de la Hollande, ma Nation, si fameuse par la sagesse de son Gouvernement, si puissante par l'étendue de son commerce, si remarquable par la singularité de sa situation. Personne n'ignore comment ses Peuples ingénieux ont su enchaîner la mer par des digues, favoriser leur commerce par des canaux, embellir le Pays par des jardins. Tout le monde sait aussi que la liberté des Religions, l'autorité populaire, & la simplicité des mœurs font de nos États l'asyle des Sciences, le Domaine de l'Humanité & le Pays du bonheur. Je ne l'oublierai jamais, quoique mes malheurs semblent m'en avoir bannie pour toujours. Cette idée me rappelle celle d'un Amant qui fit mes délices, & d'un époux qui cause mon désespoir.

Un zele religieux, que tout autre nommeroit fureur fanatique, ayant chassé en 1685. quantité de François d'un Royaume qu'ils honoroient par leurs mœurs, qu'ils enrichissoient

par leurs travaux, mon ayeul aima mieux renoncer à ses foyers qu'à ses principes : il se réfugia avec sa famille en Hollànde. Il se fixa à Amsterdam, où il employa les débris de sa fortune au Commerce ; cet utile emploi de ses fonds le mit à portée de laisser de gros biens, & une banque considérable à Monsieur *Doptin*, son fils & mon pere. Celui-ci, au moyen de cette aisance, donna une brillante éducation à une sœur aînée que j'avois & à moi. Nous étions toutes deux dans l'âge de la beauté & de l'amour, lorsqu'un jeune François, nommé *de la Palme*, que le goût des Voyages avoit conduit à Amsterdam, fut adressé à la maison : il étoit d'une trop jolie figure ; il avoit trop d'esprit, trop de talents, pour que nous le vissions impunément. A son premier regard, l'amour nous perça du même trait.

Tandis que nous nous livrions en aveugles à cette passion naissante pour un jeune homme aimable, mon pere délibéroit gravement s'il accorderoit son estime à un voyageur François. Enfin l'excellence de son caractere la lui arracha, & la franchise Hollandoise n'y laissa point de bornes. *La Palme* devint l'ami le plus intime de la maison : la liberté dans laquelle il y vivoit n'en donna que trop à notre flamme. Cependant nous ne pûmes avec décence la lui déclarer de bouche, mais nous la lui peignîmes innocemment des yeux. Il étoit d'une humeur trop dissipée pour s'en appercevoir ; nous étions trop ingénues pour la croire criminelle. Nous nous prouvâmes, ma sœur & moi, notre amitié réciproque, en nous confiant une passion amoureuse, qui devoit nous rendre mutuelles ennemies. L'innocence des jeunes personnes Hollan-

doiſes ne nous permit pas d'appercevoir l'impoſſibilité où nous étions de la ſatisfaire toutes deux. *La Palme*, courtiſan François, mais Amant indifférent, irritoit notre amour par des attentions ſéduiſantes, & le déſeſpéroit par des froideurs marquées.

Les moyens que nous employâmes toutes deux pour le captiver ne ſervirent qu'à redoubler ſon indéciſion. Comme il ne nous paroiſſoit pas riche, nous imaginâmes de lui faire en ſecret l'une de l'autre des préſents anonymes. Ainſi nous procurâmes-nous le plaiſir de parer notre Amant de nos couleurs, ſans qu'il eut à rougir de nous les devoir. Nous y joignîmes encore des bijoux, parmi leſquels l'une lui fit tenir une Montre à répétition, avec un billet où elle avoit écrit : *Penſez à moi à toutes heures.* L'autre lui envoya ſon portrait en migniature, au bas duquel étoit gravé : *Voyez-moi toujours.* Ce jeune homme, flatté de ces galanteries, ne nous en donnoit cependant pas le véritable prix.

Tant d'indifférence de ſa part nous fit croire que quelque raiſon l'empêchoit de penſer au mariage. Nous lui demandâmes quelle étoit ſa fortune & ſa naiſſance? Il nous répondit de maniere à nous perſuader qu'il étoit d'une famille riche & diſtinguée. Ç'en fut aſſez pour lui propoſer notre main, & pour occaſionner dès lors une diviſion marquée entre ma ſœur & moi. Nous ayant répondu naturellement qu'il ne pouvoit pas nous épouſer toutes deux, chacune de nous crut devoir l'emporter ſur l'autre, & fit tous ſes efforts pour y parvenir.

L'indifférent *La Palme*, dégoûté par nos ſollicitations, & trop droit pour ſoutenir une impoſture, fut obligé de nous avouer qu'il nous

avoit trompé par de fausses apparences. Je rougirois, nous dit-il, de vous tenir plus longtemps dans une erreur qui vous donne une trop bonne opinion de moi, & qui vous porte à me vouloir faire un honneur dont je ne me crois pas digne. La vanité, naturelle aux gens de ma nation, m'a porté à vous dire que j'étois issu d'une famille illustre & riche; mais la vérité est que j'appartiens à des parents qui n'ont que l'honneur pour fortune & pour noblesse. Quoique ce soit le plus grand avantage, je conçois très-bien qu'il ne me suffiroit pas pour obtenir l'une de vous: d'ailleurs je vous aime, je vous estime tant toutes deux, que je ne pourrois me résoudre à préférer l'une à l'autre; quelle que fût la préférence, elle ne pourroit être qu'injuste entre deux personnes d'un si rare mérite.

Nous nous plaignîmes de son indifférence; nous nous désespérâmes de sa froideur. Je ne vous rappellerai pas tout ce que nous lui dîmes pour attendrir son cœur. La passion des femmes les porte à des excés que leur amour-propre a intérêt de cacher. Nous éprouvons déja assez d'injustice de la part des hommes, sans leur donner ce nouveau triomphe sur nous.

Je suis jalouse de vous faire valoir les nobles sentiments de notre inestimable François: je vais vous rapporter un des plus beaux traits de sa vie & qui eut les suites les plus funestes. Ma sœur qui ne désiroit rien tant que de l'emporter sur moi, employa le moyen le plus hardi, mais le moins noble, pour y parvenir. Elle fut un soir frapper à la porte de *la Palme*; puis entrant à bas bruit dans sa chambre: Voici, lui dit-elle, mon cher ami, de quoi pourvoir à tous les inconvéniens qui pourroient empêcher notre union.

Ce sacrifice te prouve combien je merite la préférence sur ma sœur. Notre Amant pâlit, & reste immobile à la vue de quantité dor & d'argent dont elle est chargée. D'où vous vient, lui demande-t-il, après s'être remis, d'où vous vient une si grosse somme? Elle m'appartient, répond-elle..... Quoi? vous joignez le mensonge à l'infidélité; & vous, l'Image de la vertu, vous pouvez-vous souiller de deux crimes à la fois?.... Ce n'est pas sans efforts qu'on s'écarte de l'honneur : ma sœur rougit d'abord de son forfait; mais l'excès de son amour étouffe ses remords. Elle se débarrasse de son fardeau, prend les mains de l'Etranger, & lui dit : Appaise, cher ami, ton ressentiment. Cet argent m'appartient puisqu'il est à mon pere. C'est moins un fonds que je lui ai dérobé, qu'une dot que je me suis procurée; dot d'autant plus nécessaire, que sans elle je ne puis jouir de toi; sans elle je te perds pour jamais : mais avec elle nous pouvons passer en d'autres Pays, & nous y unir pour toujours. Qu'osez-vous me proposer, dit avec mépris cet Amant délicat? Vous voulez que l'objet de votre passion devienne l'objet du mépris public; vous voulez que, renonçant à l'honneur, il viole les droits de l'hospitalité, de l'amitié, & de la reconnoissance; qu'il dérobe à la fois à son hôte, à son ami, à son bienfacteur, sa fille & sa fortune? Pouvez-vous concevoir l'idée d'attrister, d'appauvrir, de deshonorer l'auteur de votre être? Vous m'estimez donc bien lâche pour m'associer à de tels crimes? Fille ingrate & dénaturée, est-ce ainsi que vous reconnoissez le jour que vous lui devez, l'éducation que vous en avez reçue, & la tendresse qu'il vous témoigne?... Allez, ame foible & criminelle, repor-

tez un fardeau qui vous deshonore, & évitez pour jamais un homme dont le regard seul suffiroit pour vous confondre.

Ma sœur, dans le premier accablement de la douleur, & de la honte, garda quelques instants le silence : après, se remettant avec une fermeté qui tenoit du dépit, elle regarda *la Palme* d'un œil sec, & lui dit en se mordant les levres. Vous serez satisfait, Monsieur, vous le serez ; mais j'exige une grace de vous, & je prétends l'obtenir. Quelle qu'elle soit, lui répondit-il, comptez que j'acquiescerai toujours à tout ce qui ne pourra pas nous compromettre. C'est celle-ci, reprit-elle en l'embrassant avec plus de fureur que de volupté. Ensuite elle s'éloigna de son Amant, & lui lançant encore un regard, elle le quitta précipitamment. Hélas! elle ne fut bientôt plus en état de le revoir.....

Monsieur *le Blanc* entra comme l'inconnue en étoit là de son récit. Elle l'interrompit volontiers, pour témoigner à ce galant homme la satisfaction qu'elle avoit de le revoir. Il lui répondit non-seulement avec la politesse naturelle aux vieux Militaires François, mais encore avec l'affection qui lui étoit propre. La Comtesse lui parla avec tant de chaleur des aventures de l'Étrangere, qu'il fut curieux de les apprendre. On pria cette infortunée de vouloir bien en reprendre le fil; mais elle s'en excusa pour ce jour-là, & demanda même la permission de se retirer. Nous la vîmes tous partir à regret, & nous ne consentîmes à cette séparation que sous la promesse de la revoir bientôt.

Je l'avouerai, quelque touchante que fût l'Histoire de cette Dame, l'impression qu'elle fit sur mon cœur ne l'empêcha pas d'être encore tout

occupé de *Sophie*. Elle étoit loin de moi, & je favois être la caufe de fon abfence. Elle fouffroit; & j'avois à me reprocher d'être l'auteur de fes maux. En un mot, je l'adorois, & j'étois privé de la voir. Comment, & où la retrouver? A qui devois-je m'adreffer? Que pouvois-je faire? Je roulai mille moyens dans ma tête; ils étoient auffitôt détruits qu'enfantés. On fe perfuadera fans doute que j'avois déja fait des recherches fur tous les Regiftres des voitures publiques: ou l'on avoit trompé ma prévoyance; ou l'on ne s'étoit pas mis dans le cas de la craindre. D'une & d'autre façon je reftois toujours dans le même embarras. Le coup ne peut partir que de Monfieur S.*** me dis-je: les plus terribles expédients lui auront été faciles pour flatter fon amour. Hélas! il l'aura fatisfait, m'écriois-je! Le barbare! il jouit impunément d'un plaifir dont on me faifoit un crime! Courons l'immoler à mon reffentiment. J'imaginai qu'en faifant épier mon Rival, je pourrois apprendre l'adreffe de *Sophie*, ou du moins en avoir quelques indices. Je mis plufieurs perfonnes en mouvement pour découvrir les campagnes, les démarches & les habitudes de Monfieur S.** d'autres furent chargées de faire des informations fur l'évafion de Monfieur & Mademoifelle *Hervey*. Inutiles recherches: foins fuperflus. Je n'eus pour lors que de vagues conjectures, que mon amour prenoit pour des certitudes.

J'écris l'Hiftoire de ma vie; j'y fais le récit fincere de mes foibleffes: je ne dois pas rougir d'avouer même les puérilités qui m'échapperent. Croira-t-on, qu'ayant eu le plus léger foupçon que M. S.*** avoit quelques habitudes à Mont-

martre, j'y allai ſans autre notion? Tout eſt ſuſpect à la jalouſie; tout ce qui s'offroit à mes yeux me paroiſſoit avoir ſervi aux deſſeins de mon rival. Préventions dignes de la foibleſſe de mon eſprit. Entre toutes les maiſons qui m'étoient ſuſpectes, je découvris celle de M. S. *** Mais j'eus tout lieu de me détromper ſur l'uſage qu'il en faiſoit, lorſque j'appris du Jardinier que ce Financier y venoit aſſez ſouvent preſque ſeul, s'y promenoit quelque inſtants, travailloit en paix le reſte du jour, & ſe retiroit ſans autre bruit.

Je prétextai être curieux d'en voir les appartements. Le Domeſtique me ſatisfit ſans héſiter, & je ſortis plus détrompé que jamais ſur mes ſoupçons. J'avois parcouru tous les détours de cette maiſon; rien n'y paroiſſoit myſtérieux. Le Jardinier me parloit avec une franchiſe ingénue. Il y auroit eu de l'extravagance à perſiſter dans mes ſoupçons: auſſi les écartai-je alors de mon eſprit; je me propoſai de faire de nouvelles recherches. D'un autre côté, je me perſuadai même que mon rival n'alloit quelquefois à cette maiſon, que pour donner le change à ceux qui pourroient épier ſes démarches. On vint me dire quelque temps après que M. S. *** logeoit alors à ſa campagne, qu'il n'y recevoit que de certaines perſonnes; qu'il n'y avoit qu'un Domeſtique; & qu'il avoit défendu d'y en ſouffrir aucun autre. On m'ajouta qu'on l'avoit vu pluſieurs fois à l'Abbaye de ce lieu, & que peut-être y avoit-il une intrigue. La choſe étoit difficile à vérifier; il ne demandoit ordinairement au parloir qu'une Religieuſe qui venoit lui parler en particulier. Il pouvoit avoir ſacrifié la liberté de *Sophie* par reſſentiment; ou bien cette

vertueuse fille pouvoit l'avoir engagé à consentir à cette honnête retraite. D'une ou d'autre maniere, je n'avois pas moins d'intérêt à m'en instruire, & à m'opposer à ce sacrifice. J'y retournai voir le Jardinier; il étoit chez son Maître, & sa femme qui étoit en querelle avec lui, me parut être jalouse de ce que M. S. *** avoit plus de confiance en son mari qu'en elle.

C'étoit une de ces femmes du commun, qui parlent sans réfléchir, & qui débitent inconsidérément ce que la passion actuelle leur suggere pour ou contre leur intérêt. Elle me fournit bientôt l'occasion de lui offrir mes services, pour satisfaire ma curiosité, & elle les accepta pour préparer sa vengeance.

Je retournai le lendemain à Montmartre ; je l'avois promis à la Jardiniere : elle m'attendoit avec impatience.

Nous nous glissâmes dans le corps de logis du Financier; on y étoit en grande agitation ; on montoit & on descendoit sans cesse. Nous nous apperçûmes, du lieu où nous étions cachés, que l'on étoit plus occupé dans le bas que dans le haut de la maison; cela nous engagea à y descendre. Dieu ! quelle fut notre frayeur, quand après avoir entendu descendre M. S. ***, nous le vîmes entrer dans le lieu obscur où nous nous étions cachés, s'approcher même du recoin que nous occupions! Je ne doutai pas alors qu'il ne fût informé de mes curieuses démarches, & qu'il ne s'avançât pour m'en punir. Il faut vaincre ou mourir, me disois-je en moi-même; s'il m'attaque, il est mort. Chacun de ses pas sembloit hâter le moment décisif; mais ce ne devoit pas être le plus terrible pour moi. Mon Rival ne s'approchoit de nous que pour passer dans une place

voisine de celle où nous étions : son Jardinier & un autre Domestique, portoient des flambeaux allumés devant lui. Un homme simplement vêtu l'accompagnoit. J'étois embarrassé de savoir pourquoi on avoit une si grande lumiere tandis qu'il faisoit jour, lorsque je les vis descendre un escalier qui alloit rendre aux cuisines : on ne pouvoit nous voir, & nous nous mîmes la femme & moi en devoir de les suivre. Arrivés près de ces cuisines, ils ouvrirent une porte contre laquelle étoit un autre escalier qui conduisoit aux souterreins. La Jardiniere me donnoit la main, & me menoit au bruit des voix par les chemins tortueux de ces caves : enfin nous arrivâmes à la porte de celle où ils étoient déja. On l'avoit poussée, & nous ne pouvions voir à notre aise ce qui se passoit dans l'intérieur du caveau; nous entendions seulement une personne qui pleuroit amérement; une autre qui poussoit des soupirs; d'autres gens parloient à voix basse & se remuoient confusément. La femme qui me conduisoit étoit saisie de peur. Je la rassurois sans parler, en lui serrant simplement la main. La porte n'étoit qu'entr'ouverte; j'avançai la tête pour voir ce qui se passoit dans l'intérieur du caveau. Je reconnus à la clarté des flambeaux Monsieur S. * * * assis à côté d'une personne couverte d'une robe éclatante. Quoiqu'elle eut le dos tourné de mon côté, j'en crus l'émotion de mon cœur, & je me persuadai facilement que c'étoit *Sophie*. Un homme en noir étoit devant eux & parloit bas à cette belle infortunée; car c'étoit elle. A quelque distance de ceux-ci étoit Monsieur *Hervey*, dont les soupirs marquoient assez la consternation. Il embrassoit son fils, qu'un Domestique tenoit dans ses bras. Cet en-

fant pleuroit fans crier : on eut dit que la nature même frémiffoit en lui de l'horreur d'un tel fpectacle. Si vous l'aimez, difoit-on à fon pere, confentez à ce que l'on vous demande.

Grand Dieu ! s'écrioit-il, les fcélérats peuvent-ils fe fouftraire à vos regards ? Ne daignerez-vous pas les jetter fur ces myfteres d'iniquité ? Faudra-t-il que ma bouche décide du fort de mon fils ou de ma fille ? O vertu ! ô nature ! continuoit-il encore, en regardant fes deux enfants. O mon pere ! O mon frere! s'écrioit à fon tour la tendre *Sophie* en les fixant l'un & l'autre. L'infenfible Financier étoit feul tranquille au milieu de tant d'horreurs. Toutes ces larmes ne fignifient rien, leur dit-il. Décidez de votre bonheur ou de votre perte. Optez de la mort ou du mariage. Monfieur *Hervey* & fa fille s'entreregardoient en pleurant. Les larmes font les plus vives expreffions de la douleur.

L'imagination auroit peine à fe repréfenter de plus grandes noirceurs : cependant j'en vis d'autres dont le récit me fait encore frémir. Le barbare S * * * fe leve, tire fon épée, la pofe fur le fein de l'Anglois, & dit à fa fille : Choififfez ou de votre fortune ou de fa mort. Je fuis à vous, s'écria-t-elle, épargnez mon pere !. Foible pitié ! dit M. *Hervey*. Ah ! ma fille, donnerez-vous la main à celui qui veut m'arracher la vie ? Son ennemi fe débarraffe des mains de cette vertueufe fille, murmure en lui-même, & court l'épée à la main fur le petit enfant. Le Domeftique qui le tenoit, recule d'horreur : fon Maître le fuit, en tenant toujours la pointe fur la poitrine du tendre innocent qui regardoit l'arme fans émotion. Il étoit dans cet âge heureux où l'on ignore les crimes de l'humanité. Prononcez, dit le féroce

ravisseur au pere & à la fille, prononcez. Ils s'écrierent tous deux : Arrête! malheureux, nous t'obéissons. Il revient à sa place. Je frémissois d'horreur & de rage; il me vint mille fois en idée de me précipiter sur mon cruel Rival : mais qu'eussai-je fait contre tant de bras armés pour le crime ? Le sacrifice s'accomplit; *Sophie* & Monsieur S * * * furent époux.

Triste situation, devois-je être témoin d'une cérémonie aussi funeste? On apporta l'Évangile, & l'on fit jurer à tous les assistants & aux intéressés mêmes, sur ce Livre sacré, qu'ils ne révéleroient jamais ce qui venoit de se passer. Je n'ai pas juré, me dit la Jardiniere à l'oreille, quand son Maître prononça à haute voix, que le poison, le fer & le feu seroient les moindres châtiments de quiconque commettroit la plus légere indiscrétion. Cette menace valut au moins un conseil à mon indiscrette compagne : & vous, Madame, dit ce barbare en sortant un pistolet de sa poche, & en l'approchant du front de son épouse; vous serez ma premiere victime, si rien de ce qui s'est passé transpire. Elle avoit juré ainsi que les autres, & ne put que répondre d'une voix languissante, j'y consens. Votre Amant me sera dans peu un gage de votre discrétion, reprit-il en se levant. Il voulut donner la main à son épouse, ou plutôt à sa victime; mais elle n'eut pas la force de marcher : deux des assistants la prirent dans leurs bras & la sortirent de ces lieux de ténebres & d'iniquités.

O Dieu, m'écriai-je en sortant aussi, laisserez-vous tant de forfaits impunis... Je ne me donnai pas le temps d'achever mon exclamation; le délire de la jalousie l'emporta sur le trouble de la crainte. J'osai proposer à la Jardiniere de me

laisser cacher en un lieu où je pusse être témoin du honteux triomphe de mon rival. Elle ne voulut jamais y consentir. Je la quittai en la priant de souffrir au moins que je la revinsse voir. Elle me le permit avec d'autant plus de zele que je fus la récompenser amplement de ses premieres complaisances.

Il suffit de connoître le pouvoir de l'amour, & la délicatesse des belles ames, pour juger des sentiments qui m'agitoient. La perte de ma Maîtresse, la rigueur de son sort, le sacrifice qu'elle alloit faire à son indigne époux; les délices dont il alloit jouir avec elle, tous ces objets m'occupoient à la fois. La douleur de Monsieur *Hervey*, le sort de son fils, les reproches que j'avois à me faire; mille autres sentiments me déchiroient encore le cœur. De quel moyen devois-je user pour arracher mon Amante des bras de son ravisseur? Que n'avois-je pas à craindre de la vengeance d'un homme capable de tant de crimes? Si je le dénonçois, il pouvoit être assez sûr de ses complices pour ne pas craindre d'indiscrétion de leur part. Il étoit assez riche pour les avoir expatriés. Il étoit assez mauvais pour s'en être défait. Dailleurs il étoit l'Epoux de *Sophie*, & elle respecteroit toujours cette qualité dans l'Auteur de ses maux: elle désapprouveroit peut-être les poursuites faites contre son mari; elle se refuseroit sûrement d'en être l'accusatrice. Il falloit au moins que je la visse, & que je l'entretinsse à ce sujet; & quand cela auroit été inutile, l'amour m'en auroit fait une nécessité; j'aurois plutôt renoncé à toute vengeance, que de désobliger la souveraine de mon cœur. Je n'aspirois qu'au moment de la voir & de lui jurer un amour éternel, ce qui ne se feroit pas sans beaucoup

de précautions & de risques. Mais que ne peut l'amour dans un cœur vivement épris? Que ne peut-il point encore dans un cœur absent de ce qui l'enflamme? Je sus si bien gagner la Jardiniere, que je l'amenai au point de me promettre une entrevue à la premiere occasion. Elle ne paroissoit pas prête à s'offrir? Monsieur ** ne quittoit plus sa femme; elle ne sortoit point de son appartement; elle y étoit seule avec lui. Son pere & son frere n'étoient pas même dans la maison; on ignoroit le lieu de leur demeure, & peut-être de leur captivité. Il fallut attendre que le hasard, ou plutôt une puissance divine favorisât mon dessein.

Le trouble d'un violent amour tient de la démence; croira-t-on que, seul dans ma chambre, je reprenois les Lettres de *Sophie*, que je collois mes levres sur chaque ligne de ses précieux caracteres? J'ai promis d'avouer toutes mes foiblesses, & je rapporte encore avec une espece de satisfaction celle qui faisoit le plus de honte à ma raison. J'ai dit que le dernier billet de cette adorable personne, n'étoit écrit qu'avec du charbon. Ces caracteres pouvoient s'effacer, & je me serois reproché de voir détruire quelque chose qui fût sorti de ses mains. Je repassois complaisamment de l'encre sur chacune de ses lignes; je m'étudiois à cet ouvrage, & j'aurois été fâché d'y rien altérer. Je faisois le portrait des vertus & des graces de cette aimable personne; j'écrivois l'Histoire de ses malheurs & des miens, & je me sers encore de ces enfants de la douleur pour rassembler les funestes événements de ma vie.

J'ai dit qu'il falloit attendre une occasion favorable pour revoir *Sophie*, & j'ajoute ici que cet intervalle fut rempli par des nouvelles inquié-

tudes. La bisarrerie de l'événement que je dois bientôt décrire, le ferra passer pour une fable aux yeux des gens assez caustiques pour nier les faits les plus constants, ou assez bornés pour trouver de l'impossibilité, où il ne manque que de la vraisemblance.

Ma sœur m'attendoit impatiemment, & ne savoit à qui confier le nouveau chagrin qui l'accabloit : elle étoit assise dans mon appartement où elle avoit cru me trouver ; elle arrosoit de pleurs un papier qu'elle tenoit à la main. Je le lui pris avec précipitation ; mon amitié pour elle autorisoit cette petite incivilité. Ce papier s'adressoit à moi. Il me venoit du pere de *la Tour*, qui m'apprenoit que son fils étoit deshonoré ; je rougis de le dire ; ce misérable étoit condamné au voyage honteux de Marseille. Toutes les Puissances Infernales, m'écriai-je, se sont elles liguées contre ma malheureuse famille ? Faut-il que nous éprouvions tous à la fois les plus terribles coups du sort ? Je suspendis les plaintes de mon désespoir pour m'efforçer d'appaiser celui de *Julie*. Je n'attendis pas d'avoir réussi pour courir porter du secours au malhureux prisonnier. On me reprochera peut-être de n'avoir pas fait assez d'efforts pour obtenir sa grace ; mais si j'ai supprimé le détail de mes tentatives à cet égard, c'est autant pour ne point interrompre le récit de mes propres aventures, que pour ne pas faire valoir des démarches qui me sont d'autant moins glorieuses, qu'elles n'eurent pas un heureux succès.

Je passe sous silence la triste & humiliante situation où je vis l'infortuné *la Tour*. Je veux exciter de la pitié, & non de l'horreur. Quelque désespérée que fût son affaire, je crus me promettre de sauver l'affront qu'elle devoit (sui-

vant le préjugé) répandre sur sa famille. J'userai de quelque art, si j'ose le dire, en ne l'annonçant point au Lecteur, pour l'intéresser davantage. C'est pourquoi je passe à quelque temps de là.

Que pensez-vous de ce papier, me dit un jour *Julie* d'un air riant, en me remettant un *Factum*, qui concernoit son Amant? Je le lus haut, quoique je le connusse avant elle : c'est, lui dis-je, une justification bien complette de notre prisonnier; c'est une réparation bien en forme de la part de son adverse Partie; mais remarquez, me dit-elle avec intérêt, remarquez que par ce moyen il est également justifié des moindres fautes. On nous prouve qu'il avoit droit de porter le nom *de la Tour*, qu'il n'a point eu de liaison honteuse; par conséquent il n'étoit point indigne de ma tendresse, & il la partageoit sincérement. Je sais que vous m'allez objecter sa naissance; mais, suivant mon pere même, toutes les conditions ne sont-elles pas égales aux yeux des Philosophes? d'ailleurs le sentiment ne suffit-il pas pour nous ennoblir? *Julie*, dont la hauteur surpassoit la naissance, ne voyoit rien que de relevé, rien que de grand dans le fils d'un simple Artisan. Elle l'aimoit, c'étoit assez pour l'illustrer à ses yeux.

Ma sœur n'auroit pas cessé sitôt de m'entretenir du cher objet de son amour, si l'on ne fût venu nous dire qu'il y avoit du monde chez la Comtesse, qui nous prioit d'y passer. Nous y fûmes; nous y trouvâmes le respectable Monsieur *le Blanc* & l'infortunée Hollandoise : elle avoit eu la complaisance de recommencer son Histoire pour en faire part à cet ami; & elle eut celle de la suspendre pour nous mettre à portée d'apprendre ce qui nous restoit à en savoir.

CONTINUATION

CONTINUATION DE L'HISTOIRE *DE L'INCONNUE.*

O Vous, jeunes gens, nous dit-elle à *Julie* & à moi, dont le cœur sans expérience est en butte aux traits de l'amour; écoutez-moi attentivement; vous apprendrez quelles en sont les suites funestes. Vous avez vu, reprit-elle, ma sœur emporter l'opprobre du crime & la honte du mépris Hélas! dès cet instant nous la perdîmes pour toujours. Son évasion jetta l'allarme dans toute la maison. Monsieur *Doptin*, qui nous accordoit presque l'amour conjugal avec l'amour paternel depuis la mort de notre mere, versa des larmes de sang en apprenant cette nouvelle, & jura la perte du ravisseur de sa fille, si jamais il venoit à le connoître. Il estimoit trop *la Palme* pour croire que ce fut lui. Il épancha sa douleur dans son sein; il lui demanda s'il ne pourroit point lui donner quelque éclaircissement au sujet de cette évasion. Le jeune François resta étourdi & parut déconcerté à cette nouvelle. Il étoit encore en cet état, lorsqu'un ancien Domestique vint dire à mon pere que son ami étoit sûrement l'auteur du rapt de sa fille; qu'on s'étoit apperçu depuis long-temps dans la maison de leur intimité; que l'on avoit même vu sortir ma sœur la veille, de la chambre de cet amant, à une heure après minuit, & qu'on y avoit trouvé à terre quelques restes de la somme qu'elle avoit empor-

tée. En croirai-je un pareil rapport, demanda Monſieur *Doptin*, en regardant l'Étranger avec indignation? Son ſilence parut une conviction. Ce pere déſeſpéré, ſe fia à de trop légeres apparences. Voilà ce que c'eſt que d'accorder ſa confiance à des François, s'écria-t-il! Leur lâche molleſſe eſt capable des plus grands crimes. Tu mérites que je t'arrache la vie, puiſque tu me ravis l'honneur, ajouta-t-il, en s'avançant ſur *la Palme*. Celui-ci recula quelques pas pour ſe mettre en défenſe. Je me jettai entr'eux. Je courus dans les bras de ſon ennemi pour déſarmer ſa colere. J'étois dans la plus cruelle ſituation; je voyois mon Amant & mon pere prêts à ſe tuer. S'il échappe à ma fureur, il ne pourra ſe ſouſtraire à la juſtice, dit Monſieur *Doptin* en ordonnant qu'on arrêtât le prétendu raviſſeur. Il fut bientôt après dans les mains des Archers, qui le traînerent en priſon; & comme ſi ce n'eut pas été aſſez pour moi de perdre ce cher Amant, mon pere m'ordonna avec ſévérité de renoncer pour toujours à le voir: il me fit jurer de ne lui donner aucun ſecours. Hélas! dans quelle ſituation me trouvois-je? L'objet de mon amour ſembloit avoir deshonoré ma ſœur en préférant ma rivale. L'auteur de mes jours me poignardoit en perdant mon infidele....... En cet endroit du récit de l'Étrangere, la Comteſſe la voyant verſer des larmes, en répandit elle-même, l'embraſſa, & lui dit: Ah! Madame, vous déchirez mon cœur, en m'apprenant les peines du vôtre. L'infortunée Hollandoiſe lui rendit ſes careſſes avec tranſport, & reprit ainſi:

Plus il ſe paſſoit de temps ſans qu'on apprît de nouvelles de ma ſœur, plus mon pere redoubloit ſes pourſuites contre mon Amant, & c'étoit tou-

jours à moi qu'il faisoit part du succès de ses sollicitations. Il me fit appeller un jour dans son cabinet & me dit : Ma fille partagez ma satisfaction ; je viens d'apprendre la plus heureuse nouvelle ; nous allons être tous contents. J'attendois impatiemment quelle pouvoit être cette nouvelle, & ma tendresse me persuadoit déja qu'on avoit appris l'asyle de l'objet de nos regrets ; qu'en le retrouvant, nous reçouvrions l'honneur & la joie ; dès lors, pensois-je en moi-même, nous nous jetterons toutes deux aux pieds de notre pere pour obtenir la grace de *la Palme*. Il ne pourra la refuser à nos sollicitations, à nos prieres, à nos larmes. Monsieur *Doptin* s'apperçevant de l'espoir de mon ame par la sérénité de mon visage, me remit un papier qu'on venoit de lui envoyer. Mais ô Ciel ! qu'y vis-je ! C'étoit une lettre par laquelle on lui marquoit que *la Palme* étoit condamné à perdre la vie comme ravisseur. Tout mon sang se glaça dans mes veines à cette lecture ; mon pere qui épioit jusqu'au moindre de mes mouvements, parut étonné & furieux de mon désordre. Il m'en fit les reproches les plus durs, & voulut me quitter. Mais le péril de mon Amant rappellant cette présence d'esprit si naturelle à notre sexe dans les plus grands dangers, l'amour me fit tromper la Nature ; j'affectai de partager le ressentiment de Monsieur *Doptin*. Je lui dis que si j'avois parue troublée, c'étoit parce que je craignois que la mort de son ennemi n'assurât la perte de sa fille. Qu'en quelque endroit qu'elle fût, sachant que son Amant avoit perdu la vie, elle appréhenderoit trop qu'on ne lui ôtât sa liberté lorsqu'elle reparoîtroit aux yeux d'un pere si justement courroucé. Mon adroite dissimula-

tion eut l'effet que j'en attendois. Mon pere résolut de demander que l'exécution de l'arrêt fût différée ; mais le temps me sembla hâter sa course. Le jour funeste arriva ; Monsieur *Doptin* s'empressa d'aller voir le supplice de son ennemi, & me laissa en proie à ma douleur. Le désespoir me suscitoit mille résolutions. Je me proposois d'aller demander aux Magistrats la vie de mon Amant. Je voulois l'obtenir ou mourir..... O Ciel! quelle situation! s'écrierent à la fois Madame de *Senneval* & *Julie*. Monsieur *le Blanc* & moi retînmes nos soupirs, & priâmes l'Étrangere de continuer.

J'étois, reprit-elle, dans la cruelle attente de la mort de mon Amant, quand on vint me remettre une Lettre pressée qui s'adressoit à mon pere. Quelle joie! Quel heureux incident! Cet écrit venoit de ma sœur : je ne me donnai pas le temps de le lire en entier ; il justifioit l'innocence de *la Palme*. C'en fut assez pour me faire voler à son secours : les moments étoient chers ; un instant de retard pouvoit rendre ma démarche inutile. Je m'élançai dans une gondole, & je me fis transporter au Tribunal. Je pousse les portes, je franchis la garde, je fends la presse ; j'arrive dans la Salle, je demande audience ; je remets la Lettre aux Magistrats, & je cours dans les bras du prétendu criminel : je pleure de le voir dans les fers, j'en veux rompre les liens, & je ne puis que les arroser de mes larmes. Mon François étoit trop généreux pour n'être pas reconnoissant. Il répondit à mon amour avec la même affection ; tandis que nos cœurs attendris se livroient au plaisir de se réunir, les Juges lisoient la Lettre de ma sœur. Cette vertueuse fille faisoit à son pere l'aveu sincere de sa

faute. Elle lui apprenoit qu'ayant attribué les rares vertus de *la Palme* à sa croyance, elle s'étoit résolue à embrasser la Religion Catholique; qu'à cet effet, elle avoit passé dans une Ville de la Flandre Françoise, où elle avoit abjuré tout à la fois les erreurs de l'ame & les égarements du cœur; qu'elle s'étoit consacrée au Service divin dans un Couvent; qu'elle venoit de faire Profession; qu'enfin elle avoit attendu jusqu'à ce moment à donner de ses nouvelles, ne voulant pas qu'on l'arrachât d'une solitude qui étoit au moins nécessaire à son repos. Elle confioit à mon pere seul, par un billet à part & bien cacheté, le Couvent & la Ville où elle étoit, dans l'appréhension que son Amant n'y vînt troubler sa langoureuse tranquillité, qui l'étoit déja assez par la vue continuelle de son portrait, dont elle ne pouvoit se priver. La sévérité des Juges ne put tenir contre la généreuse résolution d'une sœur, & contre les tendres empressements de l'autre. Ils révoquerent leur Arrêt, & jugerent que mon pere ne pouvoit réparer l'affront qu'il avoit fait à l'inestimable François, qu'en me donnant à lui. Nous y consentîmes avec empressement. Les cœurs tendres, & les grandes ames ne délibérent pas sur ce qui intéresse leur amour & leur gloire.

Six mois après nous les vîmes triompher tous deux par notre hymen. Monsieur *Doptin*, qui s'y étoit toujours opposé avec obstination, n'y consentit qu'à regret; il ne l'auroit même pas fait, s'il n'y eut été contraint par de nouveaux ordres des Magistrats. Hélas! que cette satisfaction me coûta de larmes & de regrets! Mon pere ne cessa de nous persécuter mon mari & moi. Il nous fit éprouver tout à la fois, les horreurs de

la misere, & le mépris qui l'accompagne. Heureux encore s'il n'eût pas poussé plus loin son ressentiment ! *La Palme* se flattant de trouver de la consolation & du secours dans sa famille & dans sa patrie, me pressa d'y venir. J'y consentis & nous partîmes. Cet époux, curieux de naviger, voulut s'embarquer sur la Mer d'Allemagne, d'où il comptoit en prenant par la Zélande, voir les plus considérables Villes du Brabant & de la Flandre. Il n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité; car comme j'étois enceinte, & que les fatigues du voyage avoient avancé mon terme, nous fûmes obligés de nous arrêter à Anvers; nous arrivons, j'accouche, on porte l'enfant à l'Église, le pere l'accompagne, & je les perds tous deux, sans que jamais il m'ait été possible de savoir ce qu'ils étoient devenus, ni même alors quel étoit le sexe de ce gage de ma tendresse. Depuis ce temps ne pouvant retrouver ma vertueuse sœur, ne pouvant attendrir mon rigoureux pere, j'ai passé les jours à chercher mon époux & mon enfant; j'ai passé les nuits à pleurer leur perte, & quoiqu'il y ait plus de quarante ans que je l'aie faite, elle m'est toujours présente. Hélas! quelle femme, quelle mere peut s'en consoler? Eh! pourquoi faut-il que j'y survive? Cher époux! Cher enfant, vous me percez le cœur, vous me déchirez les entrailles..... L'Étrangere ne put en dire davantage, son saisissement & ses larmes lui couperent la parole. La Comtesse partageoit sa douleur; elle la regardoit avec un tendre intérêt, qui sembloit exprimer tout à la fois, l'amitié, l'estime & le respect. *Julie* n'étoit guere moins pénétrée que sa mere; Monsieur *le Blanc* & moi, nous avions toutes les peines du monde à résister à notre triste sensibilité.

L'excès de la mienne réveilla toutes mes inquiétudes sur le compte de *Sophie*. Je calmai cependant mon désespoir pour recommencer mes recherches. Je courus un jour au Village de Montmartre. La Jardiniere avoit eu le secret de parler à sa nouvelle Maîtresse; celle-ci n'avoit pu s'empêcher, malgré sa méfiance, de laisser paroître la joie qu'elle ressentoit d'apprendre de mes nouvelles; cependant elle n'avoit osé confier une Lettre à son Domestique; mais il y avoit tout lieu d'espérer que l'occasion désirée se présenteroit dans peu, & que je jouirois du plaisir de l'entretenir. J'aurois pris le parti de loger sur le lieu, si ce n'eut pas été trop m'exposer, ou plutôt exposer ce que j'avois de plus cher. Je me contentai de me mettre souvent à portée de profiter du premier instant où nous pourrions nous voir, en gardant cependant toujours beaucoup de mesures, pour n'être pas découvert. Heureux si je n'eusse jamais plus manqué de prudence!

Je refusai de donner une Lettre à la Paysanne qui me la demandoit. Je me contentai de lui confier un étui que *Sophie* me connoissoit. Elle le vit avec plaisir; elle prit dès lors plus de confiance en sa Domestique. Celle-ci me rendit le bijou avec les paroles de la Dame assez vagues pour ne point nous compromettre tous trois. On s'attend bien qu'il contenoit une Lettre; j'y en trouvai une en effet. Mais, hélas! quelles en étoient les expressions! Les voici telles que je me les rappelle : car on apprendra dans la suite comment je perdis un papier que je gardois sur moi pour le voir & le relire sans cesse.

Si vous aimez mon repos, vous travaillerez à vous guérir de votre passion bien loin de

vouloir m'arracher d'un lieu ou l'hymen me retient & dont on ne me fera jamais sortir que malgré moi. Je renoncerai plutot à la vie, que de m'écarter de mes devoirs. Rien ne peut me faire changer de sentiments. Je veux me conserver fidelle à mon mari. Je le préférerai toujours à vous & à ma famille. Vous vous êtes trop exposé pour ne pas m'enhardir à vous en avertir, pour que je puisse manquer à tout ce que j'ai promis; c'est trop peu des sentiments que je vous dois. Faites attention à ma Lettre, louez mon heureux changement, imitez-le, & comptez sur la fermeté de Sophie.

Dieu! quel changement, m'écriai-je. Quoi! *Sophie*, la plus adorable des femmes, est la plus inconstante! Sexe volage & parjure, vous vous jouez cruellement de notre foiblesse, continuois-je. Et comme si j'eusse eu horreur de la croire coupable, je cherchois à trouver dans son devoir d'épouse un prétexte à sa perfidie d'Amante. Plus je relisois sa Lettre, plus elle me sembloit désespérante! Mon congé n'y étoit point équivoque, & je devois le recevoir autant par honneur pour moi que par obéissance pour elle. Cruelle & foible résolution pour un cœur vraiment épris! Je m'efforçai encore à trouver dans sa politique la cause d'un changement apparent; mais elle ne se fût pas servie d'expressions si désespérantes; elle eût au contraire employé le style de l'amour dans le billet, & le langage du courroux vis-à-vis de la Jardiniere. Trop convaincu de sa légéreté & de mon malheur, je jurai de renoncer à elle, & mes serments s'envolerent. Je ne pus résister à l'envie de revoir au moins la Paysanne. Je me persuadai que j'aurois

la force de lui exprimer tout mon dépit & tout mon ressentiment. Elle en fera le récit à sa Maîtresse, me disois-je, & celle-ci ne pourra survivre à la douleur de voir ses charmes méprisés. Que la colere m'aveugloit sur le compte de *Sophie!* Je ne la regardois que comme une de ces femmes ordinaires, & elle en étoit le Phénix!

Revenu à la raison, je me persuadai qu'il falloit au moins attendre quelque temps avant que de retourner à cette campagne, & laisser à Monsieur S *** le loisir de dégoûter sa femme par ses persécutions. Je savois que les mauvaises façons des Maris sont les plus fortes recommandations des Amants. Je me fis donc violence à moi-même, & je ne m'occupai plus que des intérêts de ma famille. Je sollicitai le retour de mon pere : j'eus lieu d'espérer qu'il seroit prochain : mais hélas! que ce retour eut de tristes circonstances pour moi!

Tandis que je l'attendois avec impatience, le jour du bizarre événement que j'ai annoncé plus haut, arriva. *La Tour*, sorti de prison, étoit chez son pere, où la famille assemblée se réjouissoit de sa liberté. La fête étoit complette ; les instruments, la bonne chere ; tout annonçoit la joie commune. Je dis commune, parce qu'on étoit dans la prévention qu'elle étoit telle. Ce jeune homme se mit aux fenêtres, se montra aux gens du quartier; reçut les visites & les compliments de toutes ses connoissances ; mangea avec ses amis & leur parut avoir la satisfaction d'une personne dont l'innocence est reconnue. Chacun de ses parents l'embrassoit avec transport, s'excusoit de l'avoir soupçonné coupable, & se félicitoit de le savoir innocent. Vers la fin du repas, il leur dit librement, qu'il se

réjouiſſoit avec eux de l'heureux ſuccès de ſon affaire ; mais qu'il ſe déterminoit à aller vivre dans des lieux plus tranquilles, où l'on ne lui fit pas même l'injuſtice de douter de la droiture de ſon cœur. J'en admirai la fermeté, & je joignis mes embraſſements à ceux de l'aſſemblée. Il nous quitta ſur le matin, monta dans une chaiſe de poſte avec deux des convives, & diſparut pour toujours aux yeux de ſa malheureuſe famille.

Je ſavois trop bien la vraie cauſe de cette fête & la nature de ce voyage, pour ne pas répandre des larmes ſur l'une & ſur l'autre. Qu'il eſt facile de tromper les hommes ! Qu'un cœur amoureux ſe fait aiſément illuſion ſur ce qui peut le flatter! *Julie* me parut, ſinon joyeuſe, du moins énorgueillie du voyage de ſon Amant. Je l'avois bien prévu, me dit-elle, que *la Tour* ne tarderoit pas à ſe rendre digne de ma poſſeſſion. Il m'apprend qu'il va paſſer aux Iſles ; qu'il y travaillera à ſa fortune. N'y comptez pas, lui dis-je, de telle maniere, que vous vous déſeſpériez de ne pas le voir réuſſir. Il va ſe confier à l'inconſtance d'un élément bien trompeur. J'avois mes raiſons pour répandre du noir dans l'eſprit de *Julie*, & je ne voulois pas qu'une flatteuſe illuſion l'expoſât un jour au plus dangereux déſeſpoir.

De quel art aurois-je pu me ſervir pour lui apprendre la vérité de l'événement ? il me fait encore frémir en le rapportant : je le paſſerois ſous ſilence pour l'honneur de la famille, s'il n'étoit pas devenu notoire dans Paris. Tout dépoſoit trop contre *La Tour* pour ne le pas croire coupable ; & rien ne prouvoit aſſez ſon crime pour le faire périr. On l'avoit donc ſimplement condamné à l'ignominieux voyage de Marſeille. Mais j'avois obtenu, à force d'argent & de recommandations,

que, pour ménager l'honneur de la famille, on souffriroit avec bonne sûreté la fête apparente que j'ai décrite plus haut. Il s'y étoit trouvé en effet avec des Exempts travestis, & l'on avoit ainsi concilié la rigueur de la Justice avec les égards de la famille. Ce fait est de notoriété publique, & possede encore des pieces qui pourroient en prouver la vérité.*

Je passe sous silence les autres moyens qu'on employa pour que le criminel ne fût pas reconnu lors de son départ, parmi les vils compagnons de son infortune, & je reviens à ce qui regardoit le Comte de *Senneval*; c'étoit alors ce qui devoit le plus glorieusement intéresser mon cœur. Ce n'est pas toujours les événements les plus extraordinaires, & les coups les plus frappants qui nous affectent davantage; il est de certaines positions délicates où l'honneur & le sentiment sont intéressés, qui déchirent les ames sensibles. Je l'éprouvai plus que jamais, quand la Comtesse me montra les Lettres qu'elle venoit de recevoir de son Époux. Il se plaignoit avec autant de douceur que de tendresse, de ce que j'avois négligé de lui écrire. Il méconnoissoit, disoit-il, la bonté de mon cœur dans une pareille conduite; il ne pouvoit même l'attribuer qu'à la préoccupation de quelques autres sentiments moins nobles. Je sentois toute la force de ces reproches, & je me les faisois moi-même en silence, lorsque Madame *de Senneval* m'adressa ce discours:

En effet, Chevalier, vous êtes tombé dans une

(*) Il y a encore à Paris des vieillards dignes de foi, qui assurent avoir vu cet événement, & qui le circonstancient de maniere à en confirmer la vérité. Ce que l'on n'a pû faire ici par égard pour les Familles.

extrême froideur à notre égard; je m'en apperçois moi-même. Quels qu'ayent été mes soins & mes attentions pour vous, je n'ai pu m'attirer le plus léger retour. Les larmes me coulerent des yeux quand je me vis coupable d'ingratitude & criminel envers ceux qui m'avoient donné le jour, pour m'être livré à une passion aussi bizarre que malheureuse. M'aimerez-vous encore assez, dis-je à ma mere en embrassant ses genoux, pour oublier ma faute? Oserai-je me flatter d'obtenir mon pardon ? Je ne vous aime que trop, répondit-elle. Je me dérobai à ses innocentes caresses pour courir donner des preuves de mon attachement & de mon repentir à mon généreux pere. C'étoit le cœur & non l'esprit, qui dictoit ma Lettre. Chaque ligne, chaque mot peignoient mon désespoir & ma confusion. Si les droits de la nature sont moins forts que ceux de l'amour, ils sont plus sacrés, & les belles ames s'y livrent avec une plus tranquille satisfaction.

Cependant ces mêmes ames délicates ne peuvent tellement se livrer à la douceur des nobles sentiments de l'une, qu'elles renoncent pour cela à l'impétuosité de ceux de l'autre : il y a au contraire tant de pente de la sensibilité à la foiblesse, qu'elles s'y abandonnent successivement. J'en fis l'épreuve fatale; je ne pus retenir mes pas; je les portai, comme malgré moi, à la campagne où résidoit mon ingrate Maîtresse. Que dis-je ? Elle n'y étoit plus, elle en étoit sortie en apparence avec des dispositions favorables pour moi. Elle s'étoit plaint, à ce que me dit la Jardiniere, de mon absence; elle auroit desiré pouvoir me parler, & avoit parue affligée de son départ imprévu. Elle n'avoit pu faire en partant que certains signes que la Domestique ne

pouvoit expliquer, & elle avoit disparue par les ordres de son mari, sans qu'on sut où elle étoit allée, ni ce qu'elle étoit devenue.

L'inquiétude est le tourment des ames criminelles. Monsieur S** ne se croyoit jamais assez à l'abri des châtiments qu'il méritoit. Il avoit fait changer de demeure à sa femme : il l'avoit sans doute encore mise en quelque endroit écarté. Je ferois un volume des plaintes que ce départ m'arracha. J'aimois trop *Sophie* pour conserver en pareille occasion du ressentiment contre elle. Je me voyois séparé pour toujours de mon Amante, & je n'appercevois plus en elle que le mérite des trésors précieux dont j'étois privé. Ce n'étoit presque que le hasard qui me l'avoit fait retrouver cette fois ; mais je ne prévoyois que trop que les combinaisons les plus réfléchies ne pouvoient me la faire rencontrer une seconde. Cependant je recommandai à la Jardiniere de faire tous ses efforts pour découvrir le lieu de la nouvelle retraite de sa Maîtresse. Elle me le promit, mais de maniere à me faire désespérer qu'elle le put.

Trop convaincu de mon malheur, je me bornai à m'en entretenir. J'ai éprouvé mille fois en ma vie, qu'on trouve dans les courts intervalles où la fortune lassée, semble reprendre haleine pour nous porter de nouveaux coups, qu'on trouve, dis-je, une espece de satisfaction à se rappeller tous les maux qu'elle nous a faits, & qu'on a eu la force de soutenir. Les reproches que j'avois essuyés du Comte & de la Comtesse m'arracherent cependant de cette douce langueur. Je fis des efforts sur moi-même, je reparus plus fréquemment chez ma mere. La lecture & sa conversation étoient les seuls amuse-

ments que je pusse goûter. Le Spectacle, quel qu'il fût, ne pouvoit plus m'amuser. Je n'y voyois que des gens dont les dehors sembloient annoncer la satisfaction, & je ne les regardois qu'avec humeur. Il semble qu'on soit presque fâché de voir des heureux quand on ne l'est pas soi-même. La Tragédie seule n'affectoit, si j'ose le dire, qu'une partie de mon ame; elle renouvelloit mes douleurs & mes larmes. Je les laissois couler sans goûter la beauté des morceaux qui les méritoient.

Un jour que je m'étois procuré ce langoureux amusement, je rencontrai le neveu de Monsieur S***. Il sortoit de l'amphithéatre, & donnoit la main à une jeune personne. Après m'avoit salué très-civilement, il me dit en tirant un papier de sa poche : je n'ignore pas, Monsieur, l'intérêt que vous prenez à *Thurin*, & je vous remets une preuve du cas que j'en fais. Je ne savois encore à quoi attribuer ce changement de Monsieur De **, lorsque la personne qu'il conduisoit, tourna la tête de mon côté. Je la reconnus, malgré l'éclat de ses ajustements, pour la même que j'avois vue long-temps auparavant chez la *Dumanoir*. Bonjour, Chevalier, me dit-elle librement; dès qu'elle s'apperçut qui j'étois. Vous connoissez donc, Monsieur, lui demanda le Militaire ? Oui, mon cher, répondit-elle; je lui ai même des obligations. Eh bien, reprit-il en me quittant, je vous en acquitte avec ce papier.

Le Ciel l'a donc touché, me dis-je, avant que je fusse à portée de lire l'écrit; & je possede enfin le congé du pauvre *Thurin*. Que de larmes ne va-t-il pas répandre lorsqu'il apprendra le sort de sa malheureuse Maîtresse ? S'il connoît le prix

de la liberté, il aura tout lieu de gémir sur la perte de celle de *Sophie*. Je pris ensuite le papier; & comme si j'eusse encore voulu ajouter quelque chose au plaisir d'en être le porteur, je m'empressai d'en faire la lecture; mais qu'elle eut lieu de me surprendre & de m'affliger quand je vis que cet écrit n'étoit rien autre qu'une copie de la dénonciation qu'on avoit faite de *Thurin* au Bureau des déserteurs! Il suffit d'avoir un cœur pour juger des sentiments du mien à la vue d'une si cruelle perfidie. Faut-il convenir, à la honte de l'humanité, que les noirceurs les plus réfléchies, les crimes les plus inouis, sont ses ouvrages?

L'espérance de revoir Monsieur *de Senneval* pouvoit seule calmer l'excès de mon trouble. On m'annonça le jour que nous devions aller au devant de lui. Amour paternel, vous triomphâtes du cœur de *Julie*; elle oublia l'absence de son Amant, & ne s'occupa que du retour de son pere. En m'en confirmant la nouvelle, elle fit violence à ma douleur, & me força de partager sa joie. Cette aimable Sœur m'étoit d'autant plus chere, que je retrouvois en elle toutes les vertus que j'avois cru admirer en *Sophie*.

La Comtesse me parla aussi de cet heureux retour; mais je crus appercevoir qu'elle y étoit moins sensible que sa fille. Je me rendis raison de cette différence, en me persuadant que les liens du sang étant plus ou moins forts, l'attachement devoit être plus ou moins grand. Le Comte avoit fixé le jour de son arrivée, & le lieu où l'on devoit l'aller recevoir. Nous attendîmes l'un & l'autre avec impatience, & nous l'annonçâmes avec joie aux amis capables de la partager.

Nous touchions au moment où nous evions

satisfaire notre tendre empressement. Nous partîmes avec Monsieur *le Blanc*, l'ami sincere de mon pere, & nous fûmes à Essônne, lieu du rendez-vous. Arrivés à la Poste, nous attendîmes que Monsieur *de Senneval* vint y quitter ses rélais. Nous y dinâmes. Déja nous goûtions par anticipation le plaisir qu'il alloit nous procurer & partager avec nous. Dieu! quelle en fut la durée! Monsieur *le Blanc* ne cessoit de nous entretenir des belles qualités de mon pere, de l'étroite amitié qu'ils avoient liée ensemble, & des services qu'ils s'étoient rendus. Je m'appercevois, quand il tournoit ses regards sur moi, que les larmes lui venoient aux yeux en exaltant la générosité de son ami. Noble effet de la reconnoissance, me disois-je, vous cessez d'être une foiblesse dès lors que vous avez un si beau principe.

Enfin le moment tant desiré arriva : heureux s'il eût été moins prompt! Nous vîmes venir deux chaises de poste de différents côtés. Les gens de mon pere accompagnoient la premiere, qui s'arrêta, & nous la firent reconnoître pour la sienne. Je courus à sa rencontre; il étoit déja sur l'escalier; il me fit signe de la main de remonter. Je le fis pour laisser le passage libre à deux de ses gens qui le supportoient. Je me meurs, prononça-t-il foiblement en recevant nos premiers embrassements, & j'emporte dans le tombeau, continua-t-il en s'asseyant, la douleur de ne vous laisser que ces foibles témoignages de mon attachement; puis s'adressant à moi, il reprit : Approchez-vous, *Senneval*, vous apprendrez, mais trop tard, combien vous m'étiez cher. *Le Blanc*, prends-en soin, ménage sa délicatesse & soutiens sa vertu. Il finit ses re-

commandations par quelques mots qu'il dit à l'oreille de cet ami. *Julie* se jetta aux pieds de son pere, & reçut sa bénédiction en versant un torrent de pleurs. La chambre étoit déja pleine du monde que le bruit de cet événement y avoit attiré. Chacun s'empressoit de lui donner du secours. Peines inutiles! ses yeux étoient éteints; il ne lui restoit plus qu'un foible mouvement de bras; il l'employa à faire signe qu'on se retirât. On le fit, & je crus, tout troublé que j'étois, reconnoître le Jardinier de M. S. * * * dans la foule des gens qui se retiroient. L'instant d'après, deux de mes sens furent tout à la fois affectés des plus sensibles coups. J'entendis dans la chambre voisine la voix de *Sophie* qui s'écria : Ah! mon Dieu! Je vis la bouche de mon pere s'entr'ouvrir pour rendre les derniers soupirs. J'arrose encore mon papier de mes larmes, quand je me rappelle que je perdis dans la même minute ma maîtresse, mon pere, ma fortune & mon rang.

La main livide du Comte se glaçoit dans la mienne, quand j'entendis repartir la voiture de mon amante. La Nature devoit l'emporter sur l'amour; elle l'emportoit en effet; mais les larmes de l'une & de l'autre se confondoient. Je restai immobile auprès du corps de mon pere. Madame *de Senneval* & *Julie* faisoient retentir la maison de leurs gémissements. Monsieur *le Blanc*, les larmes aux yeux, les jambes tremblantes, alloit de l'un à l'autre, revenoit à moi, regardoit le mort, & ne pouvoit lui-même retenir ses sanglots. L'Amour, l'Amitié, & la Nature éprouvoient tout à la fois la plus cruelle situation. Amis, parents, domestiques, spectateurs, tous fondoient en larmes & remplissoient la chambre de leurs cris lugubres.

Sur le ſoir, déterminés par des raiſons de bienſéance & de politique, nous fimes mettre le corps dans un cercueil fait à la hâte. On le porta dans le carroſſe qui nous avoit été amené. On força les deux Dames de monter dans la chaiſe aux côtés de laquelle étoient des domeſtiques à cheval, chargés du ſoin de les ſecourir en cas de foibleſſe. Monſieur *le Blanc* ſe fit un triſte devoir d'accompagner ſon ami. Je me crus obligé d'imiter ſa généreuſe réſolution. Telle étoit notre affligeante poſture : Un Eccléſiaſtique liſoit dans le fond de la voiture; Monſieur *le Blanc* & moi pleurions ſur le devant, & le cercueil étoit poſé en travers des portieres.

O Ciel! quelle différence de notre ſituation à celle que nous nous étions promiſe! quelle différence de notre retour à notre départ, le même objet qui auroit dû exciter nos ris & notre joie, excitoit nos pleurs & notre triſteſſe. Dans la même voiture où nous avions goûté les douceurs de l'eſpérance, nous ſentions les tourments du déſeſpoir. J'étendois mes mains ſur le cercueil, comme ſi j'euſſe éprouvé quelque ſatisfaction à tenir ces précieux veſtiges. Monſieur *le Blanc*, dont le cœur étoit partagé entre la triſteſſe & la généroſité, fixoit conſtamment ſes regards ſur ce cercueil, me ſerroit la main, vouloit me parler, & ne pouvoit que ſoupirer. L'Eccléſiaſtique, ſans doute occupé de ſes prieres, nous abandonnoit à notre douleur. Je me ſuis trouvé depuis dans des poſitions plus cruelles encore, mais je n'en ai jamais éprouvé de ſi triſtes.

Nous arrivâmes enfin à l'Hôtel. La joie qui y étoit répandue renouvella encore notre triſteſſe. Les gens de la maiſon, quoiqu'inquiets de notre longue abſence, avoient préparé une ſym-

phonie pour célébrer l'heureux retour de leur Maître. Ils le virent, hélas! ce Maître si chéri, si digne de l'être : mais au lieu de faire éclater leur satisfaction par des concerts d'alégresse, ils exprimerent leur douleur par des cris lamentables. Le cœur me saignoit en entendant ma mere & ma sœur dire à tous ceux qui s'offroient à leur passage : Tout est perdu; votre Maître n'est plus! Elles s'arrêterent l'une & l'autre dans son cabinet, & promenerent leurs tristes regards sur ce qui l'avoit le plus occupé pendant sa vie. Chacune de ces choses étoient de nouveaux sujets de douleur. Les ames tendres s'imaginent dans les premiers moments de leur tristesse que les lieux mêmes qu'occupoit l'objet de leurs regrets souffrent d'en être privés.

Nous ne les arrachâmes qu'avec peine de l'endroit qu'elles arrosoient de leurs larmes. Elles s'enfermerent dans leur appartement tandis que nous rendîmes les derniers honneurs au Comte. Je passe sous silence les nouveaux tributs de douleur que nous lui offrîmes en le conduisant au tombeau. Ils étoient trop justes pour n'être pas offerts; ils sont trop naturels pour être décrits. Monsieur *le Blanc* ne me quittoit plus, on eut dit que le Comte lui eut transmis sa tendresse paternelle. Moins ferme que lui, il soulageoit ma douleur en la partageant. Je connois mieux que vous, me disoit-il en me regardant avec compassion, la grandeur de votre perte : mais, mon fils, je perds le même ami que vous, & j'ai peut-être moins de sujet de me consoler. Le Comte vous a laissé les deux tiers de lui-même en vous laissant la Comtesse & sa fille. Allons les voir, & résistons, pour soulager leur douleur, à la violence de la nôtre. En disant cela il

m'entraînoit vers l'appartement de ces Dame
Un moment nous le consolions, l'autre momen
nous pleurions avec elles.

Je me fis insensiblement une habitude de ce exercice. Je passois des journées entieres auprè de ma mere & de ma sœur. Nous nous devînme nécessaires, nous ne nous quittions presque plus & lorsqu'il nous arrivoit d'être séparés les uns de autres, nous nous regardions, pour ainsi dire comme éloignés de nous-mêmes. Le temps, c remede universel, sécha nos larmes, & appaisa no soupirs : nous nous vîmes enfin assez tranquille pour nous entretenir des belles qualités du Comte. Nous passâmes même à d'autres conversations ; & si elles n'étoient pas assaisonnées de ce pointes malignes, de ces plaisanteries spirituelles qui font le charme des beaux cercles ; elles étoient au moins semées de réflexions morales, & de solides raisonnements qui faisoient honneur à notre société : elles étoient aussi composées de dissertations intéressantes sur les passions & les foiblesses du cœur humain. L'amour devint bientôt la seule matiere de nos conversations. Il avoit eu trop d'empire sur nos cœurs, pour le perdre sitôt. Que dis-je ? Il l'avoit toujours conservé dans toute sa force. Sa flamme, ensevelie depuis si long-temps, ne s'en éleva qu'avec plus de vigueur. Ma mere croyoit toujours aimer son mari ; j'imaginois n'être épris que de *Sophie* ; ma sœur même en aimant *la Tour*, se trompoit sur le mérite de l'objet de son amour.

Les confidences réciproques établies entre nous deux, sembloient resserrer les liens de notre amitié. Elle vint au point que Madame *de Senneval* se plaignit de notre refroidissement. Ce

;à moi qu'elle en fit le plus de reproches. Je
respectois trop pour nier mes torts. Mon aveu
vit à me justifier : je renouvellai mes assidui-
; auprès de ma mere, en résistant au penchant
ret que j'avois pour l'aimable *Julie.* J'étois
iché de ses erreurs; j'étois ravi de son caractere,
n'ose dire que j'étois ébloui de ses charmes.
croyois trop lui devoir de conseils : j'avois si
soin des siens, que je m'échappois souvent
ur l'entretenir seule. Je revenois à ma mere
ec l'empressement que le devoir & l'inclination
igeoient. Elle me retenoit long-temps, se plai-
t à me parler & à m'entendre. Je voyois mê-
t avec une espece de satisfaction, que mes en-
tiens effaçoient peu à peu le triste souvenir
son époux.

Je me crus alors le moins tranquille des trois.
agitation de mon cœur me persuadoit que je
nservois un chimérique amour pour *Sophie.*
uelle extravagance, me disois-je, d'aimer un
jet invincible! Quelle foiblesse d'adorer une
grate, je fus étonné de voir que ma mere avoit
elque connoissance de cette ancienne passion,
je regardai comme une nouvelle preuve de
bontés pour moi, le soin qu'elle prit de m'en
érir. Tout concourut à ses desirs : les avis in-
rects que je reçus par rapport à Madame S***,
conseils que me donna Monsieur *le Blanc*,
heverent presque de me convaincre du danger
de l'extravagance de mon amour J'avouai
ême à ma sœur que j'avois triomphé de moi.
ais quel honteux triomphe! Je tombai bientôt
rès d'un précipice dans l'autre. La vertu de-
it être étouffée dans mon cœur. Heureux si
pouvois encore à présent me flatter qu'elle en
t la seule maîtresse! J'ai balancé à le dire, &

je rougis encore d'en faire l'aveu : l'habitu
que j'avois contractée de m'entretenir avec *Ju
lie* de nos foiblesses, me fit oublier qu'elle étoi
ma sœur; j'osai lui parler d'amour. Sa pudeur e
souffrit, & fut peut-être ce qui m'éclaira davan
tage sur ma faute. Les réflexions que je fis aus
sur moi-même, en aggraverent encore le poid
O monstre, m'écriai-je, quels sont tes crimine
desirs? Mon cœur est-il fait pour concevoir u
incestueux amour?... Un torrent de larmes in
terrompoit mes réflexions. Je restois immobile
& je n'osois jetter les yeux sur moi-même. J'é
tois de tous les hommes, celui que je détestoi
le plus. La vie m'étoit importune, & je me se
rois peut-être donné la mort, si ce n'eut ét
commettre un crime pour en éviter un autre
Je crus que l'absence guériroit une passion qu
ne faisoit que de naître. Je prétextai quelque
affaires, & me retirai à ma Maison du Pont-aux-
Choux. Monsieur *Hervey* m'y avoit laissé la pe-
tite Bibliotheque que j'y avois fait porter. J'en
relus les meilleurs Livres; les Bossuet, les Fle-
chier, les Fénélon, les Massillon; je les regar-
dois comme une source d'eau vive, capable de
purifier les taches dont mon cœur étoit souillé.
J'augurois mal de mes forces; le lieu que j'habi-
tois ne servoit qu'à accroître mon mal; il m'of-
froit par-tout des vestiges de l'ancien objet de
mon amour; je m'en rappellois sans cesse l'in-
différence & la perfidie. Ces réflexions me ra-
menoient à comparer mon ingrate avec, je n'ose
dire, ma sœur, mais *Julie*. Dans l'une, je ne
voyois que caprices, qu'inconstance, qu'ingra-
titude. Dans l'autte, je ne voyois que solidi-
té, que constance, que générosité. Fatale com-
paraison, elle reveilloit mon criminel amour,

& mes tyranniques remords. Triste situation, j'étois condamné à passer successivement du crime au repentir; du repentir, à de nouvelles fautes. Je me persuadai que la solitude de mon séjour donnoit lieu à l'accroissement de mon mal. Je résolus de revenir chez ma mere. Je devois ce retour à sa tendresse.

Madame *de Senneval* me marqua d'autant plus de joie de mon retour, qu'elle avoit déja éprouvé quelque inquiétude sur mon absence. De pareilles bontés me la rendoient encore plus chere. Je crus, en renouvellant mes assiduités auprès d'elle, satisfaire au devoir de la reconnoissance, & contribuer à me guérir de ma criminelle passion; mais j'étois fait pour me voir dans une mer de malheurs & de crimes. J'éprouvai bientôt la situation la plus violente. Je me sens encore embarrassé pour décrire le genre de mes nouvelles inquiétudes. La vérité doit l'emporter sur toute autre considération, & je me déterminerai à en faire l'aveu.

J'eus lieu de présumer par les complaisances de Madame *de Senneval*, qu'elle éprouvoit à mon égard les mêmes sentiments que j'avois conçus pour sa fille. Je rougis d'un soupçon qui la rendoit criminelle à mes yeux, & je l'aurois chassé entiérement de mon esprit, si je ne me fusse reconnu coupable d'un pareil forfait. Plus je méditois sur la bizarrerie de nos goûts, moins je trouvois de raisons pour en prétexter l'innocence. Alors revenant sur mes pas, je rétablissois l'honneur de ma mere, & je ne regardois plus en elle, que comme excès de tendresse maternelle, ce que j'avois cru être un amour incestueux. Je tournois tout mon mépris sur moi-même. Je me considérois de nouveau comme

l'opprobre des hommes. Je maudissois le jour qui m'avoit donné naissance, ou plutôt celui où j'avois conçu des sentiments si odieux. Je me promettois de ne plus voir ma sœur : mais le moyen que je pusse me soustraire à ses regards ? Le moyen que je pusse me guérir d'un mal dont la cause subsistoit toujours près de moi ? Je revis *Julie*, je l'aimai, j'osai le lui dire. Je dégradai l'humanité en prouvant que j'étois homme. Ma justification avoit précédé mon aveu. Je me jettai aux genoux de Mademoiselle *de Senneval* pour le lui faire. La fierté de ses regards eut suffi pour me confondre. Elle rougit elle-même de mon crime. Est-ce le Chevalier ? Est-ce mon frere, dit-elle, qui me parle ? En dois-je croire mes oreilles & mes yeux ? Pretendez-vous me séduire, ou m'éprouver ? O Nature, ô Vertu, s'écria-t-elle, est-ce à moi de reclamer vos droits ? ... Puis gardant le silence, elle paroissoit attendre ma réponse. Hélas, qu'eussai-je pu lui dire, & quelle impudence eut pu animer ma langue ? Je restai immobile. Elle voulut me quitter; mais, comme si j'eusse cherché une consolatrice dans la personne offensée, je l'arrêtai. Daignez du moins, lui dis-je en tremblant, plaindre mon malheur, en condamnant mon crime. Comment pourrois-je résister à tant de charmes ? Cette même vertu qui m'accuse à vos yeux s'obtient de nouveaux hommages de mon cœur. Ah, *Julie*, faut-il que vous soyez ma sœur ? Barbare Nature, m'écriai-je encore. Cette fille attendrie, revenoit machinalement à moi, me jettoit un regard & soupiroit. Oui, j'avoue tous mes torts, lui dis-je : mais croyez que je les sentois avant vous; croyez que mon ame se reproche depuis long-temps la faute qu'un pouvoir surnaturel

furnaturel l'oblige de commettre. Je ne puis vous justifier, me dit-elle; mais je vous plains puisque vous le voulez. Je suis votre sœur, Chevalier, continuoit-elle, & cela doit vous suffire. Nous sommes parents, nous sommes amis: hé! que voulez-vous de plus?

J'étois trop touché de la vérité & de la sagesse de ses raisonnements pour les combattre: j'étois trop confus de l'horreur de mes sentiments, & de la générosité des siens, pour les contrarier. Que vous avez de bonté, que vous avez de vertu, lui dis-je, en serrant, comme malgré moi, & avec respect, une de ses mains. Terminons un entretien qui nous afflige tous deux, reprit-elle; allons auprès de ma mere; ne nous éloignons jamais de sa présence: imitons sa vertu, & rendons-lui nos devoirs.

Nous y retournâmes en effet. Je ne sais si Madame *de Senneval* s'apperçut de mon trouble; mais il me parut qu'elle faisoit tous ses efforts pour me dissiper. Elle pria même Monsieur *le Blanc* de me procurer le plaisir de la promenade. Quel savant, quel sage que cet homme, ses connoissances étoient infinies. Il les devoit autant à l'étude des voyages qu'aux méditations du cabinet. Il répandoit un air d'agrément & de douceur sur toutes ses instructions. Il connoissoit surtout les foiblesses du cœur. Quoiqu'il fut inébranlable dans sa croyance, il n'étoit point de ces séveres moralistes qui condamnent l'amour sans en connoître la délicatesse. Il savoit que c'étoit l'élément des cœurs délicats, & la passion du bel âge. Il la regardoit quelquefois comme nécessaire au bonheur; il ne la blâmoit qu'autant qu'elle ne pouvoit se concilier avec le sentiment. Il en connoissoit, disoit-il, jusqu'aux moindres inconvé-

nients. Il exhortoit tous les hommes à s'y livrer avec délicatesse quand elle étoit raisonnable, & à s'en guérir avec fermeté quand elle cessoit d'être innocente & tranquille. Il ajoutoit encore qu'il savoit que cette cure étoit difficile; mais qu'il avoit éprouvé par lui-même qu'elle n'étoit pas impossible. Ainsi Monsieur *le Blanc* me reprochoit-il un crime en ne croyant que me guérir d'une foiblesse. Il étoit aisé de juger par ses discours qu'il avoit appris que j'aimois une personne dont j'étois abandonné depuis son mariage. Il parloit d'un pareil sacrifice comme d'un trait d'héroïsme, capable de changer l'amour en estime. Il soutenoit que ce dernier sentiment devoit remplacer le premier avec beaucoup plus de satisfaction.

Je quittai cet ami avec la ferme résolution de jouir souvent de ses entretiens, & de profiter de ses conseils. Je le regardois tout à la fois comme un consolateur estimable & comme un guide sûr. C'est ainsi que j'en parlai à ma mere. Elle approuva ma résolution, & me marqua cependant quelques craintes que cela ne refroidît mes attentions pour elle. Je lui protestai de n'y jamais manquer. Je redoublai même d'assiduités. Je me fis une loi de devenir son unique compagnie. *Julie*, la généreuse *Julie*, se retiroit plus fréquemment chez-elle, & vouloit ainsi m'exposer moins au danger de sa présence. Je sentis toute la beauté de ce procedé; je l'en remerciai même du fond du cœur. Madame *de Senneval* paroissoit approuver les retraites de sa fille; elle ne la voyoit presque qu'aux repas, ou plutôt elle ne s'apperçevoit pas même qu'elle y fut. Elle étoit trop occupée au dedans pour faire aucune attention au dehors. Elle me retenoit toujours dans son appartement. Elle connoissoit

mon goût pour la lecture & savoit par cet agréable moyen me fixer chez elle. Je lui reprochois seulement de ne se faire lire que des Romans. Je n'en connois que très-peu, lui dis-je, au moins parmi ceux de ce siecle, qui soient dignes de l'attention d'un homme sensé.

La Comtesse *de Senneval*, contre son ordinaire, ne répondit qu'en femme, à la sagesse de mes réflexions. Elle justifia, ou plutôt elle autorisa son goût, par son goût même. On faisoit ces lectures, me dit-elle, pour s'amuser; elle s'en amusoit; donc elles étoient bonnes, ajoutoit-elle en me priant de les continuer. Je le fis par obéissance, & je m'apperçus, à la lecture de plusieurs de ces spirituelles & voluptueuses frivolités, que le cœur de cette Dame n'étoit que trop la dupe des amusements de son esprit. *Le Tribunal de l'Amour* est dans tous les cœurs, me dit-elle un jour que je lui allois lire un ouvrage de mode, qui portoit à peu près ce titre. Tous les hommes sont soumis à son Empire; c'est en vain qu'on veut lui résister : il triomphe avec d'autant plus de gloire, qu'on lui a opposé plus de résistance. J'éprouve ce que je vous dis, continua-t-elle, & je ne suis qu'un exemple trop frappant du pouvoir de cette passion. En disant ces mots, elle me regardoit, & sembloit vouloir me laisser deviner quel étoit l'objet de son amour. Mes anciens soupçons se renouvellerent; l'horreur qu'ils m'inspirerent; & la honte de les avoir conçus, ne furent, pour ainsi dire, qu'une même secousse pour mon ame effrayée. Un moment après, mes yeux ayant rencontré ceux de la Comtesse qui sembloient attendre ma réponse, je lui dis : Ah! Madame, qu'ai-je entendu, & qu'osé-je croire? Que vous changeriez bien de langage, me repli-

qua-t-elle, si vous me connoissiez, si vous vous connoissiez vous-même! Une modeste inclination fut toute ma réponse. *Senneval*, mon cher *Senneval*, me dit-elle encore, ne puis-je me justifier aux yeux de ce qui m'est le plus cher?

Ne craignez-pas, Madame, lui répondis-je; rien au monde ne pourra jamais diminuer de mon estime pour vous. Hélas! vous n'avez pas conçu l'espece de sentiment que vous m'avez inspiré, reprit-elle après quelque interval. Quoique vous disiez, trop peu d'estime pour moi vous fait envisager avec horreur ce qui n'est qu'un rafinement de délicatesse. Je prétends, mon cher Chevalier, joindre un sentiment de plus à ceux qui nous lient. Il sera tout aussi pur, mais plus sensuel encore. Appellez-le amitié, mais laissez-moi jouir d'une passion qui doit faire ma félicité. C'est l'intention qui fait le crime, & je cessai d'en imputer à Madame *de Senneval*, dès que je vis qu'elle se restraignoit à un sentiment si sacré & si respectable.

Quand j'aurois cru le sexe expert en l'art de dissimuler, j'en aurois excepté ma mere. Je me reprochai seulement à moi-même, & le soupçon que j'avois formé sur elle, & le crime dont je l'avois cru coupable. Je revins à mes premiers sentiments sur son compte, & je crus devoir racheter l'offense que je lui avois faite par de nouvelles complaisances. Je ne la quittai plus que pour m'entretenir avec Monsieur *le Blanc*. J'y goûtois une tranquille satisfaction. Il se plaisoit à commenter sur mes lectures particulieres. Suivant lui, l'art de lire valoit presque l'art de composer. Ce n'étoit point la multiplicité des lectures, c'étoit le choix des Livres qui pouvoit instruire. J'abrege le récit de ses instructions. Je reviens

l'histoire de mes foiblesses & de mes malheurs : c'est la tâche que je me suis imposée en entreprenant d'écrire mes Mémoires.

Trois différents sentiments occupoient mon cœur. La pureté apparente de l'attachement de ma mere pour moi, augmentoit le mien pour elle : l'ingratitude de *Sophie* m'arrachoit encore des soupirs : les charmes de *Julie* ne pouvoient sitôt s'effacer de mon souvenir. La fatalité de mon étoile me fit sacrifier le plus innocent de ces sentiments au plus criminel. Je recherchai ma sœur par instinct, en croyant la fuir par raison. Mes yeux surprirent les siens humides de pleurs. Il n'en falloit pas tant pour réveiller toute ma tendresse. Hé quoi, lui dis-je, *Julie*, vous pleurez! *Julie*, ma chere *Julie*! qui peut vous arracher des larmes? Elle ne me répondoit rien, & jettoit seulement de profonds soupirs.... Ingrate, m'écriai-je, vous joignez le mépris à l'indifférence! Vous dédaignez de m'accorder votre confiance. Témoin de mes foiblesses, me dit-elle avec peine, soyez-le donc de ma honte.... Je sais, le dirai-je?.... Oui, je connois toute l'ignominie de l'état de *la Tour* acheva-t-elle, en laissant couler un torrent de larmes. Vous le connoissez, & vous avez la barbarie de le préférer?... Chevalier, interrompit-elle, je vous aime; mais, mais.... hélas! vous êtes mon frere. Ah! trop belle *Julie*, répondis-je, oublions ce nom, puisqu'il fait mon malheur.. Aimons-nous, c'est le bien suprême. Je ne le sens que trop, reprit-elle en cherchant à me fuir. Inutile tentative! mes mains retenoient sa robe... O Ciel! s'écria ma mere en entrant précipitamment. Qu'ai-je entendu? Que d'horreurs! *Julie* fut la seule victime de sa colere. La Dame en fureur, joignit

aux menaces les plus terribles, les coups les plus prompts. Confus & désespéré, je me mis entre elles-deux; j'implorai la mere, je plaignis la fille, je m'avouai coupable. Je demandai la mort; je ne pus obtenir qu'une cruelle pitié pour moi-même. La jeune personne, malgré mes efforts, reçut encore de nouvelles preuves du courroux de sa mere. Hélas! l'innocente timidité de cette vertueuse sœur, ne lui devint que trop funeste. La Comtesse, outrée de ce que je l'empêche de parvenir jusqu'à sa fille, cherche des yeux un instrument propre à venger sa jalousie: elle trouve un couteau; elle le prend & le lance par-dessus ma tête. Je le vois voler; je veux en vain le retenir; il tombe sur le sein de la malheureuse *Julie*; il s'y enfonce, le sang coule, elle tombe à mes pieds. La nature frémit de sa barbarie. La Comtesse s'évanouit & tombe aussi sur sa victime, elle se souille du sang qu'elle a versé. Je vole à leur secours; je n'ai pas moi-même la force de leur en donner; je ne puis que les voir pâles & sanglantes. Je recueille cependant assez de forces pour appeller du monde. On vient, & j'ai encore la douleur de passer pour assassin. Les Domestiques indignés reculent à ce spectacle. Cependant le zèle, la compassion les raniment; ils s'avancent, prennent l'un & l'autre corps & s'empressent de leur rendre la vie. Ma mere ouvrit les yeux la premiere, les tourna en soupirant sur sa fille & sur moi. Appeller *Julie*, lui serrer la main, arroser sa plaie de mes pleurs, ne furent qu'un seul mouvement pour moi.

Elle revint enfin, & tourna à son tour un regard mourant sur sa mere & sur moi. Je me meurs, nous dit-elle à plusieurs reprises; mais

je suis innocente. Je la pressai de garder le silence & de donner au Chirurgien le temps de panser sa blessure. Il répondit si mal à mes questions, que j'eus lieu d'appréhender que cet accident n'eût de fâcheuses suites. Il en eut en effet, mais non pas telles que je le craignois. On mit la malade dans un lit, où je ne pus même me procurer la satisfaction de la voir, dans la crainte de réveiller le courroux de ma mere. Celle-ci me recherchoit avec soin, & me portoit sans cesse à moi-même, par sa présence, le même coup qu'à sa fille. J'étois ainsi toujours dans la fâcheuse nécessité de voir cette marâtre, sans pouvoir au moins pleurer avec sa victime.

La Comtesse lisoit dans mes yeux le chagrin de mon cœur, & faisoit tous ses efforts pour le soulager. Elle m'adressoit les propos les plus tendres; elle convenoit de son tort, elle pleuroit sa faute; elle se contraignoit même assez pour monter fréquemment auprès de sa fille, & m'en apporter de consolantes nouvelles. Il me sembloit même alors, sans en savoir la vraie raison, qu'elle ne voulut pas me laisser à portée d'instruire Monsieur *le Blanc* de son crime. Elle ne put cependant y réussir si bien que je n'eusse occasion de me trouver un jour seul avec lui. Qu'avez-vous, mon fils, me dit-il? Pourquoi me cachez-vous les secrets de votre ame? Doutez-vous de ma sincérité & de ma discrétion? Les liens du sang, continua-t-il en souriant, sont-ils donc si forts en vous, que l'accident de votre sœur vous réduise au désespoir? Ou plutôt, l'Amour, ce tyran séducteur, vous a-t-il subjugué? Mes soupirs étoient mes seules réponses. Il m'embrassoit & m'exhortoit dans les termes les plus pressants, de ne pas lui refuser ma confidence. Je ne pûs

tenir à tant de marques de bonté : ce galant homme étoit mon meilleur ami ; & dans l'excès de la douleur, j'éprouvois avec lui que l'amitié a au-dessus de l'amour, des charmes d'autant plus satisfaisants qu'ils sont plus tranquilles. Je lui fis donc l'aveu de l'emportement de ma mere, & du crime qui lui avoit donné lieu. Je le pressai les larmes aux yeux de ne pas augmenter ma confusion par ses remontrances. Je me persuadois bien qu'il étoit trop sage pour me pardonner une passion si criminelle. Cependant, à mon grand étonnement, il se récria plus encore sur la faute de ma mere que sur la mienne.

Madame *de Senneval*, lassée de l'inutilité de ses complaisances pour moi, me donna une nouvelle preuve de la foiblesse de son sexe : elle cessa de se contraindre, & me fit encore tomber par un nouvel éclat, dans la situation la plus embarrassante. Qu'il est désespérant pour moi, me dit-elle un jour avec violence, qu'il m'est humiliant de voir ma fille vous occuper tout entier, je m'en vengerai sur elle & sur .. moi. J'attendois avec émotion qu'elle me donnât le temps de répondre. Attente inutile, c'étoit ne connoître ni les femmes en général, ni celle-là en particulier. Non, je n'écoute rien, me dit-elle ; je suis méprisée, cela me suffit.... Mais puis-je mépriser celle qui m'a donné le jour ? Oubliez-vous que vous êtes ma mere ?... Cessez de me donner un titre si imposant. Non, je ne suis point votre mere ; je suis.... Est-ce à moi de le dire ? reprenoit-elle, en baissant les yeux. De tels écarts m'ôtoient la liberté de parler. Vous ne daigniez plus me répondre, s'écrioit-elle encore ? Vous n'êtes occupé que de votre *Julie*... Vous nous outragez tous trois. Eh ! de grace,

revenez à vous-même, ma mere, & vous mesurerez, si j'ose le dire, mieux vos termes.... Je n'en connois d'odieux, que celui de mere. Je vous le redis encore, je ne suis point la vôtre. Elle ne me donna pas le temps de répondre, & fut s'enfermer dans un autre appartement.

Madame *de Senneval* m'avoit répété si positivement le même aveu cette fois, & plusieurs autres, que je conçus une envie démesurée de savoir qui elle étoit. Je l'engageai de mon mieux à me le dire. Elle me le refusa pendant longtemps, m'assurant qu'il y avoit de certaines particularités dans sa vie qu'elle ignoroit elle-même, & d'autres qu'elle ne pouvoit confier à personne. Mais un jour je la priai avec tant d'instances, qu'elle ne put refuser de me satisfaire. Vous avez des droits si puissants sur mon cœur, me dit-elle d'abord, que vous pouvez tout exiger de moi, elle me fit ensuite cette narration.

HISTOIRE DE *MADAME DE SENNEVAL.*

IL m'est impossible de vous dire quel est mon nom & ma naissance. Je ne vous rapporterai pas non plus quelle fut mon éducation & où je la reçus. Je passe les treize premieres années de ma vie, & j'en prends l'Histoire depuis l'âge où l'amour nous procure mille chagrins, en nous promettant mille plaisirs. Plaignez-moi, *Senneval*; mon cœur, dont vous connoissez mieux que personne toute la foiblesse, fut de tout temps victime de ses plus tendres affections. L'abandon de mes parents, la perfidie de mes amies,

l'inconstance de mes Amants, ne me prouvoient que trop l'indifférence, l'insensibilité, le mépris des uns & des autres. Je crus follement que les liens de l'hymen forceroient un Epoux à me dédommager de tant de pertes : mais que je connoissois mal les hommes! Il leur suffit d'être maris pour être injustes. Ils nous font un crime de l'infidélité; ils se font un jeu de parjure. Mon Epoux n'eut pas passé un an avec moi qu'il me marqua de la froideur, même du dégoût. Mon amour-propre & ma tendresse en furent également blessés : je lui en fis des reproches ; j'en pleurai de douleur : le parjure méprisa mes plaintes, & fut insensible à mes larmes.

Vous imaginez-vous, me dit-il, Madame, qu'une femme ait droit de priver toutes ses pareilles de nos hommes? Je sais vous rendre justice; vous êtes vertueuse & je vous estime; mais mille autres sont charmantes, & je les adore. Les petits soins qu'exige une Maîtresse, le manege qu'elle employe, irritent l'amour sans l'émousser. L'assiduité au contraire que demande une femme, la simplicité qu'elle adopte, le détruisent à force de le satisfaire. L'une obtient d'autant plus qu'elle se sert de plus d'art pour y parvenir : l'autre gagne d'autant moins qu'elle néglige les moyens de le faire. Ainsi, tout bien pesé, c'est la moins estimable qu'on préfere. Vous n'avez pas vu assez le monde, & vous êtes encore trop jeune pour admettre ces principes. Ce que je vous dis vous semble étrange & révoltant; mais quittez votre triste ménage, répandez-vous dans les cercles, jouez, allez aux Bals, aux Spectacles, tâchez de vous amuser; & vous me saurez gré de vous avoir appris à vous passer d'un mari, dont le nom seul donne des re-

peurs à toute femme d'un certain ton..... Eh! Monsieur, lui dis-je en interrompant son frivole discours, ne cherchons point tant de raffinement; aimons-nous comme on aime au Village. Les plaisirs les plus simples, sont toujours les plus vifs... Ah! fi, Madame, fi, interrompit-il à son tour; c'est se deshonorer que d'aimer à la villageoise. Mes yeux repliquoient déja, & ma bouche alloit le faire, quand mon mari s'éloigna de moi, me laissant en proie à toute la douleur d'une femme qui se fait un devoir & un plaisir d'aimer.

Il alla trouver un ami, dont il croyoit bien connoître le zele & la délicatesse. Il lui fit part en riant de ma foiblesse enfantine, & le pria par compassion, de me faire revenir de mes erreurs, de me ramener à la tranquillité. Celui-ci se fit un plaisir de l'obliger : il déploya d'abord une éloquence qui me parut révoltante ; il y mit ensuite plus d'intérêt ; elle me sembla plus persuasive : bientôt après il ne me parla plus que des yeux, & l'embarras des miens n'y répondit que trop... Vous dirai-je tout, Chevalier ? L'amitié fit place à l'amour ; le consolateur obtint le titre d'Amant : l'aveu de ma défaite fut le signal de son triomphe.... Vous ne doutez pas sans doute qu'il le saisit avec empressement ; qu'il en jouit avec transport : mais prenez une autre idée de lui ; connoissez-le mieux. L'homme cessa de l'être, & n'en fut que plus estimable. Cet Amant se jetta à mes genoux, prit ma main, l'arrosa de larmes & s'écria : ô Ciel ! qu'allois-je faire ? Trahir l'amitié ? Corrompre la vertu ? Qu'eussiez-vous pensé d'un ami perfide ? Qu'eussai-je pensé d'une femme infidelle ? De quel œil eussions-nous pu voir, moi, un Ami abusé ; vous, un mari deshonnoré ? Ah! Madame, que

mon exemple vous serve à vous défier de tous les hommes; je me suis cru le plus ferme, le plus délicat; je suis le plus lâche, le plus traître. Un pareil retour me confondit. Le cœur serré, les yeux baignés de pleurs, je tendois une main tremblante à ce généreux Ami, lorsque mon époux entra avec fureur, se lança sur lui, l'attaqua par derriere, lui plongea son épée dans les reins & le perça de part en part. Il retire son arme toute fumante, & la tournant contre lui-même: Vois, malheureuse, me dit-il, je vais me punir de ton crime; je le fais plus cruellement que tu ne t'es vengée de mon indifférence. Je n'attends pas qu'il achève; je repousse l'ami qui expiroit sur mon sein, & je cours au secours de mon mari; je veux sauver ses jours, il veut attenter aux miens; il est prêt à me donner le coup mortel; mais des domestiques qui viennent au bruit, le désarment. Outré de rage, accablé de honte, il se dérobe à nos regards.

Un très-long évanouissement dans lequel je tombai tout-à-coup ne me permit pas de revoir l'ami sacrifié, & de détromper le mari meurtrier. Je me trouvai quasi seule dans ma maison presque dévastée. J'appris seulement que mon époux après avoir pris en Justice les précautions requises au sujet du cadavre, l'avoit fait inhumer, & s'étoit sauvé en protestant qu'il ne me reverroit de ses jours.

Une femme de qualité, ma voisine, prit tant de part à mon affliction, qu'elle se fit une habitude de me consoler, & un devoir de me secourir. Elle engangea Monsieur *de Sennéval* à en faire autant. Quoiqu'il fût dès-lors sensible à mes foibles attraits, il respecta assez ma misere pour ne pas tenter de la corrompre. Il ne s'occupa

que du soin de m'amuser. Il me demanda un jour la permission de me présenter un aimable Cavalier, qui étoit bien venu dans toutes les bonnes Maisons de Paris. Ce jeune homme, me dit-il, doit absolument distraire votre douleur par la gaieté & la dissipation qu'il affecte, quoiqu'au fond on assure qu'il est lui-même dévoré de chagrin. Il a encore une autre singularité; c'est celle de se montrer en mille endroits en un jour, d'y courtiser toutes les femmes, d'affecter de leur plaire, & d'abandonner ses conquêtes avant même d'en avoir triomphé. Cette qualité d'avantageux que nombre d'inutiles prennent à Paris, fut une foible recommandation auprès de moi; cependant j'avois tant de déférence pour le Comte, que je n'eus pas la force de refuser la visite de quelqu'un qu'il recommandoit. Il me l'amena le lendemain; cette espece d'étourdi nous amusa d'autant plus, ma voisine & moi, que dès le premier instant qu'il nous vit ensemble, il nous fit la cour à toutes deux. Son amour-propre n'eut pas lieu d'être flatté de nos réponses; cependant il revint souvent à la charge, & je m'apperçus avec chagrin que je fus celle à qui il s'obstina à plaire de préférence. Je refusai l'offre de son cœur sur le ton qui convenoit à l'état où m'avoit réduit un premier égarement. Il paroissoit très-curieux, & voulut savoir de moi-même la vérité de ce qu'on débitoit sur mon compte. Je fis violence à l'amour-propre naturel à mon sexe, qui n'a de secret inviolable que pour ses écarts. Je voulus même me punir des miens, en en faisant l'aveu honteux à ce jeune homme; mais je fus fort étonnée de l'impression que cette triste confidence fit sur son ame. Personne n'est plus que moi, me dit-il, dans le cas de

prendre part à vos peines. J'en éprouve d'aussi sensibles, & ma malheureuse situation est presque conforme à la vôtre. Je veux payer votre confiance de la mienne; mais la tâche que je me suis imposée par nécessité, de parcourir chaque jour toute la Ville, ne me permet pas de vous faire ce récit aujourd'hui. Faites-moi la grace de venir dîner demain chez moi avec le Comte & votre amie; je vous apprendrai sûrement des choses qui vous surprendront. Je fis en vain mon possible pour refuser son offre; je ne pus me défendre des sollicitations que me firent les deux autres personnes; & le jeune homme s'en alla fort satisfait de notre promesse.

Ce jour n'étoit que trop proche, puisqu'il m'offrit un sujet mortel d'afflictions. Nous allâmes au lieu de l'invitation. Un Domestique entra dans un cabinet de toilette pour nous annoncer; nous apperçûmes de loin, à travers une porte à demie ouverte, une femme que l'on coëffoit. Je craignis d'abord que ce jeune étourdi ne fût lié avec une de ces courtisannes, que les Seigneurs tiennent à gages pour leur amusement, & qu'il n'eut l'imprudence de nous associer une aussi mauvaise compagnie. Mais je me remis de mon effroi en voyant venir à nous cette personne qui ressembloit tellement au Maître de la maison que nous la crûmes sa sœur; nous primes même le compliment qui convenoit à notre persuasion. La Dame éclata de rire, & nous dit: Quoi! tout de bon? Vous ne me remettez pas? Comme elle vit que nous n'osions lui déclarer ce que nous pensions de cette ressemblance, elle embrassa mon amie & moi, en nous disant: Reconnoissez donc à ces baisers celle qui vous traite en amie, après vous avoir visitées en amant. Alors

nous n'eûmes plus lieu de douter que cette Dame ne fût elle-même le prétendu Cavalier. Mon travestissement doit exciter votre curiosité sur mon compte, nous dit-elle, aussi me proposé-je de la satisfaire dès que nous aurons dîné. Il me tardoit d'être à table, & le repas me parut même trop long. Je la priai, lorsqu'on eut servi le caffé, de vouloir bien nous faire part de l'aventure qui l'avoit forcée à prendre des habits & un train de vie si étrange à la modestie & à la délicatesse de son sexe.

L'amour, nous dit-elle, cet auteur de nos plaisirs, l'est aussi de nos peines. Hélas! il s'en faut de beaucoup qu'il en fasse une juste compensation! j'en fais la fatale épreuve. J'ai épousé par goût un homme qui m'adoroit. Nous avons vécu pendant quelque temps dans la plus grande union; mais mon mari est jeune & François; il est beau & spirituel; il s'est rendu infidele; d'autres femmes en sont devenues amoureuses, & je l'ai perdu. Il a poussé la perfidie jusqu'à renoncer à moi, jusqu'à m'abandonner. Je lui connois un penchant invincible pour ce qu'on appelle la grande compagnie, & depuis plus de six mois je me suis travestie comme vous m'avez vue pour le rechercher moi-même. Jusqu'à présent mes démarches ont été inutiles, & je me vois prête à y renoncer avec le regret de n'avoir pu réussir. Ah! Mesdames, s'écria-t-elle, qu'il est triste pour une femme vertueuse & tendre, de perdre sans retour un Époux, un Amant, dont elle faisoit l'objet de son bonheur & de ses délices! Le portrait de cet infidele, est tout ce qui m'en reste; & le plaisir que j'ai à contempler cette chere image, renouvelle sans cesse mes larmes. Le voilà, nous dit-elle en détachant

son bracelet, le voilà ce traître, ce parjure; ensuite portant le bijou à ses levres, elle y imprima mille baisers, & l'arrosa de larmes. Nous fûmes curieux de voir les traits d'un mari si aimé & si volage. O Ciel! que devins-je à cet aspect? c'étoit mon époux lui-même. Un froid mortel s'empara de tous mes sens, je perdis connoissance; on fut obligé de me mettre sur un lit de repos. Je n'étois pas encore bien revenue, quand quelqu'un entra précipitamment dans le Cabinet, courut à la Dame de la maison, & l'embrassa, en lui prodiguant les noms de chere & d'adorable épouse. Cette Dame, à qui je n'avois pas encore eu la force d'expliquer la cause de mon saisissement, rendit à son mari en ma présence, les caresses les plus innocentes & les plus tendres. Ce furent autant de coups de poignards qu'ils me porterent. Une fureur jalouse ranima mes forces; je me levai précipitamment pour courir à mon parjure. Il fut d'abord confondu de ma rencontre; puis s'étant remis de sa surprise & de sa confusion, il nous dit: Vous avez, Mesdames, les mêmes droits sur ma personne; vous en avez de pareils sur mon cœur: vous avez l'une & l'autre tant de charmes, tant d'amour, que je serois embarrassé du choix; mais agréez un partage égal. Je vous secourerai toutes deux à la fois, & je vous verrai tour à tour. Nous ne voulûmes point accepter ce partage; chacune de nous prétendit même l'emporter sur l'autre. La Dame fit valoir l'antériorité de son mariage: je fis valoir l'excès de mon amour. Elle prétendit encore m'égaler, me surpasser. Nous reconnoissant rivales, nous nous séparâmes ennemies. La violence de notre passion nous porta à attaquer notre mari en Justice. Hélas!

je pleure encore de douleur quand je me rappelle le Jugement fatal qui déclara mon mariage nul, comme étant le dernier contracté. Je fus peut-être la seule au monde qui osât murmurer contre l'Arrêt émané d'un Parlement, regardé à juste titre comme le sage Mentor des Rois, & le Dieu protecteur des Peuples. Je ne vous rappellerai point les démarches ridicules qu'un amour désespéré, qu'une jalousie en fureur, me firent faire chez ma Rivale triomphante, & chez mon Amant infidele. Vous me connoissez, mon cher *Senneval*, ajouta la veuve, en me jettant le plus expressif & le plus tendre regard; vous savez tout ce que peut mon cœur, vous y regnez trop bien pour l'ignorer. Ce fut encore sa sensibilité qui l'attacha au Comte. L'estime, la reconnoissance, & peut-être ma foiblesse, lui valurent tous les droits qu'il s'acquit sur moi.... Un temps viendra ajouta-t-elle, que je vous ferai de plus grandes confidences, & il ne tiendra qu'à vous... Ma mere fut interrompue en cet endroit par l'arrivée de Madame *la Palme*. Une vieille villageoise marchoit humblement à sa suite; elle jetta les yeux à la dérobée sur la Maîtresse de la maison, & son regard, quoique timide, parut intéressant. Ah! Comtesse, dit la respectable étrangere en entrant, partagez ma joie & ma douleur. Cette femme a été la nourrice de l'enfant que j'ai perdu; elle m'apprend qu'il existe encore; elle le tenoit de mon mari; elle me dit qu'il est mort. Eh! comment est-il mort encore ce cher époux! & quelle preuve n'a-t-il pas donné de son amour pour moi?

Il revenoit de l'Église où cette Paysanne l'avoit accompagné, il lui recommandoit son enfant, il la pressoit de conserver ses jours. Il la

regardoit tendrement, lui prodiguoit mille baisers & s'en séparoit à peine, lorsqu'une troupe de gens armés, sans doute d'odieux émissaires de mon pere, vinrent pour s'en emparer. Mon mari s'y oppose, il joint la menace à la priere; inutile résistance ; les malheureux portent leurs mains profanes sur ce précieux gage de notre foi. *La Palme* s'en saisit & pendant qu'il ceint la nourrice & l'enfant d'un bras, l'autre est armé pour leur défense. Mais que peut son tendre courage contre tant de forces réunies ? Criblé de coups, il voit l'objet de son amour paternel prêt à passer entre les mains de ces assassins : il fait encore un dernier effort pour le retenir ; il se place avec peine de maniere à pouvoir saisir & serrer avec les dents la couche extérieure de son enfant. Dieu! se peut-il qu'un pareil effort de tendresse n'ait pu désarmer ces barbares ? Il combattoit dans cette attitude forcée, lorsqu'il reçut deux coups dans le sein, qui le firent tomber avec cette femme & le petit innocent par terre. Ses bras & ses dents le retenoient encore, même après le trépas; on eut dit que l'amour paternel dont il avoit été animé fut un sentiment qui survécut en lui. Les scélérats croyant avoir commis trois meurtres à la fois, abandonnerent une proie qui ne leur paroissoit plus d'aucun prix. On vint au secours de la Paysanne, on la remena dans son Village avec ce nouveau né; elle resta chez elle jusqu'à ce qu'elle fut remise de la frayeur & de la fatigue qui l'avoient empêchée de l'allaiter. Dès qu'elle se sentit rétablie, elle revint à la Ville & fut à l'Église, où l'on avoit baptisé son nourrisson, s'informer de ma demeure, afin de me donner des nouvelles de mon mari & de mon enfant. Mais hélas! ma tendre im-

patience avoit prévenu son attention & l'avoit rendue inutile. Je n'avois pas attendu d'être bien remise de mes couches pour entreprendre la recherche des objets de mon amour & de ma tendresse; j'étois partie d'Anvers pour découvrir leurs traces en parcourant tous les Pays-Bas... Dois-je discontinuer mon récit, demanda Madame *la Palme* à la Comtesse? Il me paroît qu'il vous trouble. Au contraire, Madame, lui répondit ma mere, je vous supplie de vouloir bien l'achever; chacune de ces circonstances semble avoir droit de m'intéresser davantage. L'infortunée Hollandoise reprit ainsi. Trop persuadée de ne pouvoir rejoindre les tendres objets de mes recherches; je vins à Paris trouver le pere de *la Palme* & le prier de joindre ses soins aux miens. Hélas! ils n'eurent pas plus d'effet. Dans cet intervalle une Dame qui voyageoit, ayant rencontré cette Paysanne avec son nourrisson, fut si frappée des attraits naissants & de l'air de distinction de cet enfant, qu'elle voulut l'avoir chez elle pendant son séjour au Village. La bonne nourrice ne put se refuser la consolation de lui rapporter l'histoire malheureuse de cette pauvre petite infortunée.... C'étoit donc une fille, demanda la Comtesse? Hélas! oui, Madame, répondirent en gémissant les deux étrangeres; & la Hollandoise ajouta: Le sort qui la menaçoit fit tant de pitié à sa protectrice, qu'elle voulut en prendre soin; elle la demanda à cette femme sous la promesse d'en répondre, à tout événement; elle s'en chargea par un acte bien en forme..... Ah! Madame, s'écria ma mere, pardonnez à mon impatience..... En croirai-je mon cœur? En croirai-je les apparences? Une Françoise? Un acte?... Savez-vous son nom? Avez-

vous ce papier ? Les voilà l'un & l'autre, dit la Paysanne. La Comtesse ne se donna pas le temps de le lire en entier. Eh! oui, c'est elle-même, s'écria-t-elle en se jettant dans les bras de Madame *la Palme*, c'est ma mere, mon cœur me l'avoit dit mille fois. Ces trois personnes s'embrassant alors, formoient le groupe le plus intéressant : leurs bras s'entrelaçoient, leurs baisers se confondoient ; elles ne pouvoient que se dire ? Quoi ! vous êtes mes meres ! .. Ah ! ma fille, je te retrouve .. Ma pauvre enfant, je t'embrasse .. Couvrez-moi de baisers s'écrioit la Comtesse ..... Comble-nous des tiens, s'écrioit l'étrangere ..... Mais ô Ciel ! ma mere, ma chere mere vous fuyez mes caresses ! vous me refusez les vôtres.... O Dieux, je me meurs, ma mere n'est plus ..... En effet, les transports de l'ame avoient épuisé les forces du corps : la pâleur de la mort succéda tout-à-coup à l'incarnat de la joie. O spectacle digne d'intéresser l'humanité. La Comtesse embrassant encore ces précieux restes, coloit sa bouche contre celle de sa mere, & sembloit vouloir recevoir son ame dans la sienne *Julie* pénétrée de douleur, se cachoit le visage pour se dérober à un spectacle si tragique : la nourrice poussant de longs gémissements, se rouloit à terre de désespoir ; & moi, saisi de tendresse & de pitié, je ne pouvois que soupirer & pleurer.

J'éprouve encore en ce moment tant de chagrins à me rapeller une scene si triste, que je n'ai pas la force d'en rapporter toutes les suites. Il me suffira de dire, pour l'intelligence de ces Mémoires, que le Ministre touché des tendres inquiétudes de Madame *la Palme*, avoit fait faire des recherches à Anvers, qui mirent la Nourrice à portée de découvrir le séjour de l'infortunée

Hollandoise, & de venir lui apprendre la fin de son époux & l'aventure de son enfant. Je passerai sous silence les funerailles de Madame *la Palme*, le départ de la Villageoise, les regrets de la Comtesse, & les soins que je pris pendant près de six mois à la consoler. Soins hélas, trop efficaces, puisqu'ils la ramenerent peu-à-peu pendant cet espace de temps à ses anciens sentiments pour *Julie* & pour moi, ainsi qu'on le verra par l'incident que je ne puis me dispenser de rapporter pour reprendre l'histoire de ma vie & la chaîne de mes malheurs.

Un matin que j'allois voir Madame *de Senneval*, suivant ma coutume, à son lever, je trouvai son appartement fermé. Je m'informai à ses gens de l'endroit où elle étoit: Elle repose, me répondirent-ils. Je retournai chez moi attendre l'heure qu'elle seroit visible. L'occasion me paroissant favorable pour m'entretenir en secret avec *Julie*, je montai à bas bruit à son appartement: la porte en étoit fermée; je frappai à plusieurs reprises, sans que personne me répondît. Las d'attendre sans succès, je redescendis chez moi; je demandai à mon Domestique pourquoi ces Dames n'étoient pas visibles? J'en ignore la cause, me répondit-il. Je lui fis plusieurs autres questions ausquelles il repliqua de maniere à me faire croire qu'on l'avoit engagé à garder le secret. L'air triste que ce zélé serviteur me montra en s'éloignant de moi, me fit soupçonner que *Julie* étoit morte. Alors rappellant moi-même tout ce que je venois de voir de suspect, je demeurai persuadé de la réalité de ce tragique événement. Je me livrai à tout l'excès de ma douleur.

Je passe sous silence les tristes réflexions que je fis sur cette catastrophe inopinée, pour rap-

porter des faits, que le Lecteur aura sans doute prévu, en attendant que l'ordre des mes Mémoires me permette de lui en exposer de nouveaux, qui le surprendront immanquablement. Je fis les recherches les plus exactes & les plus secrettes pour découvrir l'endroit où l'on avoit mis *Julie*. Je tremblois pour elle, d'après la haine que lui portoit sa mere. Mes inquiétudes & mes soins furent mal satisfaits pour lors. Je ne vis pas cette infortunée; je ne pus même savoir où elle étoit : j'appris seulement qu'une femme qu'on ne connoissoit point, l'étoit venue chercher à l'aube du jour, & l'avoit emmenée dans un carrosse de louage, où sa mere & sa femme de chambre étoient montées avec elle. Un autre carrosse avoit ramené la Comtesse. C'est tout ce qu'on put me dire de positif.

Quel que soit mon amour pour la vérité, je changerai ici un peu l'ordre des faits, pour jetter plus d'intérêt dans cet endroit de mon histoire. Un jour que je sortois de table, Madame *de Senneval* me fit passer dans un endroit retiré & me dit : C'est donc ainsi que je ne puis m'assurer de vous? Votre cœur né pour l'inconstance s'occupe de mille objets différents. Vous m'avez encore échappé, Chevalier, ajouta-t-elle avec douleur; j'en ai des preuves. Si je me sentois embarrassé de lui répondre, ce n'étoit pas que j'eusse aucun reproche à me faire; mais c'est que je rougissois pour elle du honteux intérêt qu'elle prenoit aux affaires de mon cœur. Je suis moins criminel que jamais, lui dis-je, Madame; & si je vous sais quelque gré d'avoir éloigné *Julie* de chez vous, c'est depuis que je sens que son absence a raffermi ma vertu. J'apprends cependant, me dit-elle, que vous soupirez pour quelqu'au-

tre, & j'ai toujours le dépit de voir que ce n'est pas pour...... celle qui le mérite le plus. J'atteste de nouveau mon innocence, repris-je encore. Je n'ai plus d'autre troubles, Madame, que ceux qu'il vous plaît de me suggérer.... Que vous êtes dissimulé avec moi! Que vous vous plaisez à m'affliger! Il faut donc vous convaincre de votre fourberie. Eh bien! lisez, Monsieur, lisez, continua-t-elle, en me montrant un papier, où je vis ces mots:

„ Daignez secourir ce que vous avez de plus „ cher, (m'écrivoit Monsieur *Hervey*,) c'est „ tout ce que je puis vous marquer. „

Dieu, d'où vous vient cette Lettre, demandai-je à ma mere, & comment est-elle parvenue jusqu'ici sans adresse? Je voulois vous confondre, & non vous satisfaire; qu'il vous suffise de l'avoir lue, me répondit-elle en me l'arrachant des mains, & en la déchirant avant que j'eusse eu le temps de la relire. Ho, sans doute vous savez par cœur ce que vous en avez vu. Elle avoit raison, puisque je me rappelle encore cet écrit. Vous ignorez au moins, reprit-elle avec une méchante satisfaction, ce qu'il y avoit sur le revers du papier. J'attribuai ces dernieres paroles à sa jalousie, & je m'échappai de sa présence, pour lui dérober mes nouvelles inquiétudes.

On verra que l'intérêt, ce pere des divisions & des crimes, m'en préparoit encore de plus grandes. Je m'étois fait une habitude de passer des jours entiers à m'instruire avec Monsieur *le Blanc*, ou à réfléchir en particulier. J'allois à cet effet à ma maison du Pont-aux-Choux, où j'avois encore conservé un Domestique. Le mauvais temps, ou plutôt ma mélancolie m'y retint un jour fort tard: je pris la résolution d'y coucher, & je me déterminai même à y passer le

lendemain. J'eus cepend
quillifer Madame *de Sen*
dont je fis charger un in
let lui fut remis; car, p
quand je revins à l'Hô
ment qui étonnera san

. Ce ne fut point le Po
autre qui fiffla à mon arri
y avoit dans la Cour
campagne: je crus que
ques amis de la Comteffe
Je montai & me préfen
ment, fans m'arrêter à
rempliffoient les anti-ch
qu'à la porte de la Salle;
que qui étoit en ded
promptitude, prétendit
annoncer. J'excufai ce
d'un nouveau venu, qu
encore, & je portai me
là ? entendis-je dire br
paravent, avec une voi
répondis-je, en m'avan
pliqua un homme d'affez
en robe de chambre au
vous rend affez hardi po
tel, & parvenir jufqu'à
annoncer? ... J'ai cru,
trer chez ma mere fans
Votre mere, Quelle e
que vous avez une mere
fieur ignore fans doute
lier *de Senneval*.... Eh!
fuis-je donc, moi, fi vou
me chaffe ce vifionnaire;
duifant par la main jufqu

Fin du Livr

ut servi qu'à irriter
que de gémissements,
it pas arraché la perte
, de ma sœur, & de
es droits de l'Étranger
au moins conjecturé
x raisonnements pour
Que n'aurois-je donc
par le présent? L'im-
le soutien du vice, me
revenu à moi, & quoi-
gé le droit de Maître,
, je ne puis cesser d'être
, & de prétendre à la
éclamerai l'autorité de
ng. On verra dans peu
sur de pareilles espé-
pter sur le bon cœur de
r toute autre chose. Ces
attues, & précipita mes
tendre consolateur.
e raisonnable de vou-
s de ce qui le surprend.
ersécution de M. S**.
, & voudroit-il étendre
famille? Je ne savois
et événement, lorsque
e & vertueux ami. On
atience. La pitié rem-
ous embrassâmes étroi-
s nous rien dire, mais
furent les interpretes
-vous, me dit-il, en se
, pauvre infortuné! cette
erça le cœur. Où est ma
mandai-je avec amertu-

lendemain. J'eus cependant la prudence de tranquillifer Madame *de Senneval* par un mot d'écrit dont je fis charger un inconnu. J'ignore fi le billet lui fut remis; car, par une fatale bizarrerie, quand je revins à l'Hôtel, j'y vis un changement qui étonnera fans doute le Lecteur.

Ce ne fut point le Portier ordinaire, mais un autre qui fiffla à mon arrivée. J'apperçus auffi qu'il y avoit dans la Cour une efpece de berline de campagne: je crus que c'étoit la voiture de quelques amis de la Comteffe qui l'étoient venus voir. Je montai & me préfentai d'abord à fon appartement, fans m'arrêter à examiner les ballots qui rempliffoient les anti-chambres. Je m'avançai jufqu'à la porte de la Salle; je l'ouvris, un Domeftique qui étoit en dedans, fe formalifa de ma promptitude, prétendit que j'aurois du me faire annoncer. J'excufai ce reffentiment de la part d'un nouveau venu, qui ne me connoiffoit pas encore, & je portai mes pas plus loin. Qui eft-là? entendis-je dire brufquement à travers un paravent, avec une voix effrayante. C'eft-moi, répondis-je, en m'avançant. C'eft vous, me repliqua un homme d'affez mauvaife mine, qui étoit en robe de chambre auprès du feu? Hé! qui vous rend affez hardi pour entrer dans mon Hôtel, & parvenir jufqu'à ma Salle fans vous faire annoncer?... J'ai cru, Monfieur, pouvoir entrer chez ma mere fans obferver ce cérémonial... Votre mere, Quelle eft cette femme? Eft-ce que vous avez une mere, vous?... Mais, Monfieur ignore fans doute, qu'il parle au Chevalier *de Senneval*.... Eh! dites-moi un peu, qui fuis-je donc, moi, fi vous êtes *Senneval*? Qu'on me chaffe ce vifionnaire; ajouta-t-il en me conduifant par la main jufqu'à la porte.

Fin du Livre Second.

L'HOMME,

OU

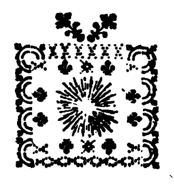
LE TABLEAU DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

Quis est homo? Omnis est; nihil est.

LIVRE TROISIEME.

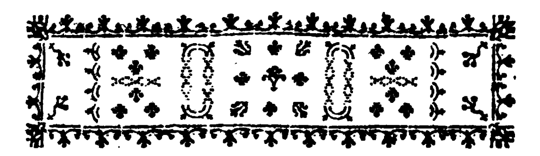


A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Permission.



L'HOMME, OU LE TABLEAU DE LA VIE.

LIVRE TROISIEME.

S'IL est des gens assez stupides pour ne regarder ces Mémoires que comme un tissu bizarre de sinistres évéments, je laisse aux Lecteurs délicats le soin de défendre un ouvrage où j'ai prétendu amuser l'esprit en touchant le cœur. Je laisse aux honnêtes gens le soin de justifier un Auteur qui s'est proposé d'inspirer de la vertu même en peignant le vice, & préférant l'estime aux suffrages, j'abandonne ma défense pour reprendre le fil de mon Histoire.

Aussi surpris que piqué, je résisterai à la main hardie qui osoit me chasser de chez moi. J'y rentrai avec la fermeté que je croyois devoir appartenir au fils de la maison. Pouvois-je m'attendre

qu'on eut droit de me disputer ce titre ! L'homme en robe de chambre opposa de nouveaux efforts aux miens ; tantôt il me chassoit vers la porte, & tantôt je le repoussois vers la cheminée. Ce campagnard appella du secours : on vint à nous ; on nous sépara ; on se saisit de moi ; on m'assit sur un fauteuil, & j'eus encore tout lieu d'être étonné en ne reconnoissant aucun des gens qui m'environnoient pour être des nôtres. Où est ma mere, demandai-je avec amertume ? Que lui a-t-on fait ? Qu'est-elle devenue ? Qu'on me chasse ce maraut, reprenoit mon ennemi ; je lui apprendrai qui je suis. Je voulus lui repliquer, mais sans daigner m'écouter, il réitera ses ordres rigoureux. Plusieurs de ses gens m'enleverent de dessus mon siege, & me traînerent jusqu'à l'antichambre : en vain, résistai-je, il me fallut céder au nombre & à la force.

Je descendis les escaliers, & m'arrêtant sur le vestibule, comme si j'eusse eu honte de ma modération, je me proposois de remonter les armes à la main, tirer raison de l'injustice qu'on me faisoit, puis passant tout-à-coup du courroux à la tristesse, je m'écriois : O mon pere ! Ne puis-je invoquer que votre ombre ? O ma mere ! Ne puis-je au moins vous revoir ? Un Domestique descendit après moi, & vint apporter de nouveaux ordres au portier pour que je sortisse. Résister à ce dernier affront c'eut été en augmenter le poids : je sortis de l'Hôtel, & soit humilité, ou pressentiment, je ne pus retenir un torrent de larmes en le perdant de vue. L'horreur de ma situation, l'excès de mon désespoir, m'avoient fait perdre la tête, j'errois au hasard, sans savoir où porter mes pas, sans même réfléchir à ce que je devois faire. Je loue encore le Ciel d'avoir alors

troublé ma raison. Elle n'eut servi qu'à irriter mes maux. Que de regrets, que de gémissements, que de larmes, ne m'eussent pas arraché la perte de mon pere, de ma mere, de ma sœur, & de ma fortune ! Car à juger des droits de l'Étranger par ses violences, j'aurois au moins conjecturé qu'il avoit assez de spécieux raisonnements pour les soutenir long-temps. Que n'aurois-je donc point auguré de l'avenir par le présent ? L'impunité n'est pas toujours le soutien du vice, me dis-je, quand je fus un peu revenu à moi, & quoique cet homme se soit arrogé le droit de Maître, & m'ait expulsé de l'Hôtel, je ne puis cesser d'être de la famille *des Senneval*, & de prétendre à la possession de nos biens. Je réclamerai l'autorité de la Justice & les droits du sang. On verra dans peu quel fond je pouvois faire sur de pareilles espérances. Je devois plus compter sur le bon cœur de Monsieur *le Blanc*, que sur toute autre chose. Cet espoir ranima mes forces abattues, & précipita mes pas vers la demeure de ce tendre consolateur.

Il est naturel à l'homme raisonnable de vouloir approfondir les causes de ce qui le surprend. Seroit-ce une nouvelle persécution de M. S * *. me disois-je en marchant, & voudroit-il étendre sa haine jusques sur ma famille ? Je ne savois encore que penser de cet événement, lorsque j'arrivai chez mon sincere & vertueux ami. On m'y attendoit avec impatience. La pitié remplaça la politesse ; nous nous embrassâmes étroitement. Nous ne pûmes nous rien dire, mais nos larmes & nos soupirs furent les interpretes de notre amitié. Asseyez-vous, me dit-il, en se remettant, asseyez-vous, pauvre infortuné ! cette tendre exclamation me perça le cœur. Où est ma mere ? Monsieur, lui demandai-je avec amertu-

me, où est-elle ? Sa mere, disoit-il, en élevant les mains vers le Ciel; puis s'adressant à moi il reprenoit : vous allez la voir. Il avoit à peine achevé que je vis entrer la Comtesse. De si loin qu'elle m'apperçut, elle courut à moi & se précipita dans mes bras. Ah, *Senneval*, mon cher *Senneval*, me dit-elle en me comblant de caresses, on m'a tout ôté, mais je vous posséde sans crime, cela me suffit. Tous mes sens frémissoient encore à ce début, lorsque Monsieur *le Blanc* l'interrompit & l'exhorta à m'exprimer ses sentiments avec plus de modération & de décence ? Non, Monsieur, reprit-elle vivement, il est temps de me justifier & de me satisfaire. Apprenez-le, mon cher *Senneval!* ...... Notre ami commun l'interrompit encore, & la pria de souffrir qu'il me révélât lui-même des choses si importantes.

Vous êtes, me dit-il, mon cher enfant, l'exemple le plus frappant des caprices du sort, vous avez éprouvé ses rigueurs en formant les premiers soupirs ! ...... Il s'arrêta en cet endroit de son récit, pour dissiper le trouble qu'il avoit jetté dans mon ame. Eh, quoi, me dit-il, que craignez-vous de ma part ? Quelque chagrin que mon discours puisse vous occasionner, le cœur de Madame & le mien s'efforceront de le partager. Ah, Monsieur, lui répondis-je, qu'allez-vous m'apprendre ? Tous mes sens en frémissent, mon cœur s'y attend, repris-je, après avoir repassé en un instant mille circonstances de ma vie ...... Donnez-moi le coup de la mort. Je partage son trouble, s'écria, le tendre Monsieur *le Blanc*, & j'ai peine à continuer, acheva-t-il, en versant lui-même des pleurs...... Puis il reprit, cher ami, cessez de regretter un pere, vous n'avez perdu qu'un protecteur; tournez votre

tendresse de mon côté; je suis le seul que le sort vous puisse faire regarder comme un pere, j'en adopte les sentiments; je vous les dois. Croyez-en ma bouche, croyez-en mon cœur. Je jure de vous tenir lieu de pere & d'ami. O Ciel! m'écriai-je! Qui suis-je donc?..... Je ne puis vous le dire, mais vous êtes vertueux & cela doit vous suffire; d'ailleurs, mon fils, vous n'avez point à rougir de votre sang, vos heureuses dispositions en font un favorable augure.... Quoi! Monsieur *de Senneval*, quoi cet illustre protecteur, ce généreux ami, ce tendre pere ne m'a pas donné le jour? Fortune, amour, nature, vous m'avez tous trompé, vous m'avez perdu! ô Ciel! Qui suis-je, & que vais-je devenir?.... Vous serez mon époux, disoit Madame *de Senneval* en me tenant une main; vous serez mon fils, disoit Monsieur *le Blanc* en me serrant l'autre. Vous me comblez d'honneur, vous me comblez de bonté, leur répondois-je en tournant mes regards languissants & sur l'un & sur l'autre; mais, hélas! vous ne me rendez pas mon pere! apprenez-moi de grace qui il est? S'il existe? Et s'il est digne de me consoler dans ma situation. Cher ami, reprenoit Monsieur *le Blanc*, s'il étoit utile que vous le sussiez, ou plutôt s'il m'étoit possible de vous le révéler, ne vous l'aurois-je pas dit mille fois? O mon fils! reprenoit-il, ne cherchez pas à développer un mystere qui vous coûteroit encore des larmes; contentez-vous de mon amitié: Contentez-vous de la mienne, interrompoit Madame *de Senneval*. Toute malheureuse que je suis je ferai tout pour vous. Que n'ai-je un Empire à joindre au don de mon cœur, Vous regneriez & sur l'un, & sur l'autre. Avez-vous donc aussi éprouvé

quelque revers? lui demandai-je tristement.....
Des revers plus humiliants que les vôtres, & que je ne pourrois vous avouer sans honte, Ah, Monsieur, achevez de l'éclaircir, apprenez-lui ce que je rougirois de dire. Madame, reprit-il, à voix basse, n'étoit que l'amie du Comte; sa tendresse pour lui, ses bonnes qualités autant que ses charmes, le lui avoit captivé, il se l'étoit associée comme compagne par délicatesse de sentiments. Mais il auroit craint de s'y attacher comme époux par amour pour sa liberté. Sa triste foiblesse à cet égard, lui a toujours fait différer des nœuds qui auroient assuré le bonheur & la tranquillité de Mademoiselle. Ce mot lui eut à peine échappé que nous versâmes tous trois des pleurs. Que d'idées désespérantes ne nous offroit-ils pas. Eh, que dois-je penser de votre fortune & du sort de *Julie*? demandai-je encore avec intérêt...... L'illégitimité de ma fille, est tout ce que lui laisse le Comte. *Julie*, ah pauvre *Julie*, m'écriai-je encore, qu'allez-vous devenir? Eh quoi, reprit la Comtesse, mes maux & les vôtres ne vous suffisent-ils pas? aurois-je donc aussi la douleur de me la voir préférer.

Cette triste journée de ma vie étoit déjà fort avancée quand Monsieur *le Blanc* nous força de prendre quelque nourriture. Chacun de nos morceaux étoit arrosé de pleurs. Ma mere, le cœur gonflé, la vue baissée, gardoit un triste silence. Ah, honteux revers, s'écria-t-elle, chassée d'un asyle somptueux où je commandois en souveraine, me voilà réduite à l'humiliante situation d'implorer le secours de ceux mêmes à qui j'aurois voulu en offrir, Le bon cœur de Monsieur *le Blanc* ne pouvoit suffir au soin de nous con-

ſoler l'un & l'autre. Hélas, cet ami compatiſſant eut eu beſoin lui-même d'un conſolateur.

Le Ciel ne fait rien en vain, nous dit-il, vers la fin du repas, il meſure nos diſgraces à nos forces, il les compenſe même par des bienfaits. Ne devroit-il pas vous être conſolant, ajouta-t-il, en s'adréſſant à moi, de voir que le plus ſenſible coup que vous receviez de la fortune ſerve à juſtifier deux paſſions qui vous ont ſi ſouvent fait horreur; ces réflexions me rappellerent bientôt le ſouvenir de *Julie*; c'eſt ainſi que ce tendre conſolateur renouvelloit mes plaies en croyant les fermer? Et la Comteſſe (que je préférerai d'appeller toujours ainſi par bienſéance,) travailla de nouveau pour ſa rivale, en croyant travailler pour elle-même.

On a pû remarquer que cette Dame étoit, comme la plupart des perſonnes de ſon ſexe, vive dans ſes paſſions; elle ne ſouſcrivit que forcément aux conſeils de ſon ami. L'après midi, il nous laiſſa auprès du feu, ſe promena quelques inſtants en rêvant dans la même ſale où nous étions, vint à nous enſuite & nous dit. Je ne vous le cache pas mes amis, le plus grand de mes biens eſt la poſſeſſion de votre amitié. Tout mon revenu conſiſte en douze cens livres de penſion que le Roi m'accorde, & ſans ce bienfait je regretterois peut-être les ſommes immenſes & les travaux continuels que m'a coûté le ſervice. Je prévois donc que nous aurons beaucoup de peines à ſubſiſter tous les trois avec ce qui ne ſuffiſoit que foiblement à mes beſoins; mais que cela ne vous effraye pas pour le préſent, continua-t-il en ouvrant un coffre qui étoit plein de vieille vaiſſelle: ceci, avec ma montre, ma tabatiere, & ma bague ſuppléeront à nos beſoins. Je n'en-

tre donc dans ce détail que pour prévenir l'embarras où vous vous trouveriez l'un & l'autre, si je venois à mourir. L'homme sage pense à ce moment, moins par effroi que par prudence ; ainsi mes chers amis, travaillons à rétablir votre fortune avant ce temps. Nous baisions ses mains que nous arrosions des larmes de la reconnoissance, en lui protestant que nous ne le mettrions jamais dans le cas de nous faire un si généreux sacrifice.

Cela me fournit l'occasion d'accuser que j'avois loué une maison au Pont-aux-Choux, & de l'offrir à l'infortunée Comtesse, sans réfléchir sur les inconvénients de cet aveu & de cet offre. La douleur qui nous agitoit me les fit éviter alors. Mon fils, me dit Monsieur *le Blanc*, ce n'est pas l'asyle qui nous inquiette le plus, ce sont les besoins journaliers, dont je voudrois prévenir la tyrannie.

J'avois prévu l'inutilité des démarches que ce généreux ami fit presque malgré nous, dès le jour suivant, chez le nouveau Comte *de Senneval*. Celui-ci avoit fait valoir auprès de Monsieur *le Blanc* sa qualité de cousin du défunt ; il s'étoit prévalu de l'humilité & de la rigueur de notre situation ; il y avoit insulté dans les termes les plus durs & les plus injurieux. Notre attachement pour son parent, l'estime qu'il nous avoit accordée, le bien qu'il nous avoit voulu, rien ne put fléchir ce cœur de marbre. Au contraire, quoique le défunt n'eut disposé d'aucuns de ses fonds en notre faveur, l'héritier regardoit comme un vol, les présents que nous avions reçus sur le revenu. Il s'en autorisa pour retenir à l'Hôtel, les hardes & les bijoux qui nous appartenoient.

Nous fûmes peut-être aussi sensibles aux ménagements qu'employa Monsieur *le Blanc*, pour nous rapporter les réponses de cet homme féroce, qu'aux duretés que ce dernier exerçoit à notre égard. Tant il est vrai, que les belles façons font d'autant plus d'impressions sur les ames délicates, qu'elles sont plus analogues à leur maniere de penser.

Quel triste tableau n'offrirois-je point aux yeux du Lecteur, si je lui peignois l'abattement, l'humilité & la pitié qui agitoient chacun de nous! Ma maison vous est ouverte, m'écriai-je, en rompant le silence qui venoit de succéder à notre fâcheux entretien, vous pouvez y venir, Madame, & *Julie* doit même y commander après vous. J'y possede des meubles & des livres, que je dois & que je rends à votre générosité; pour moi que le sort barbare accable de ses coups, j'irai traîner mes chagrins & mes opprobres en d'autres climats. J'irai ensevelir à jamais, la honte qui me poursuit..... Non, cher ami, me dit Madame *de Senneval*, non je ne souffrirai jamais que nous nous séparions. Je veux partager vos chagrins, je veux soulager les miens avec vous. Demeurez Chevalier, demeurez, le temps, mes soins, mon amour, tout concourera à alléger la rigueur de votre sort. Hé! où voulez-vous aller, me dit Monsieur *le Blanc*? Vous méfiez-vous de mon cœur? Voulez-vous me donner la mort en me quittant? Mes tendres embrassements, ceux de Madame *de Senneval*, interrompoient ses généreux propos.

Plus jaloux de la qualité d'Historien fidele, que du titre d'Auteur à prétention, je sacrifie les ornements à la vérité. Je passe sous silence le

le temps où il ne m'eſt rien arrivé d'intéreſſant, plutôt que d'imaginer des faits ridicules. Deux mois s'écoulerent depuis notre nouvelle demeure, ſans que je reçuſſe aucun coup de la fortune. On eut dit qu'elle méditoit alors les nouveaux tourments qu'elle devoit me faire éprouver dans la ſuite: je m'étois fait une habitude de ſouffrir. Non-ſeulement je regardois cela comme attaché à l'humanité en général, mais comme dépendant de mon individu en particulier; c'étoit donc moins pour moi que pour ceux qui m'étoient chers, que j'appréhendois ſur l'avenir. L'état de la Comteſſe, celui de l'adorable *Julie*, m'étoient toujours préſents. Si le mien étoit déſeſpérant, c'étoit en ce qu'il ne pouvoit me fournir les moyens de les obliger l'une & l'autre. D'ailleurs Monſieur *le Blanc* nous avoit expoſés trop naïvement ſa petite fortune, pour ne pas penſer qu'il eut déja ſacrifié une partie des effets que nous l'avions prié de ſe conſerver. Pour un cœur fier ce n'eut été qu'une mortification, pour une ame généreuſe c'étoit un chagrin, c'étoit un embarras: d'autant plus grand, que je n'avois rien en ma poſſeſſion capable de nous tirer d'affaire, & que je n'étois pas même dans le cas d'attendre de ma ſituation ou de mes talents, ce qui auroit été néceſſaire pour y parvenir.

Il me vint en idée que je trouverois au moins chez les amis que j'avois ſouvent vus à notre table, les reſſources que je deſirois. Ils étoient en grand nombre, & je ne fus embarraſſé que du choix. Ils avoient été tous également attachés à la maiſon, & je crus ne devoir préférer que le plus riche.

C'étoit un fameux Banquier, qui m'avoit tou-

jours fait mille protestations d'amitié & autant d'offres de services. J'allai chez lui, en méditant sur la nature de mes demandes, & sur la décence & la force des termes que j'employerois pour les obtenir. Il étoit dans son cabinet, occupé avec quantité de gens d'affaires. Il les congédia bientôt; ce que j'attribuai à l'empressement qu'il pouvoit avoir de m'entretenir. Quand ils furent sortis, il s'appliqua à resserrer ses papiers, & à compter de l'argent qu'il venoit de recevoir. J'étois toujours assis à l'entrée de son cabinet, & m'occupois assez moi-même d'un livre que j'y avois trouvé, pour ne pas m'appercevoir du temps qu'il employoit à son travail. Cependant les pas qu'il fit vers moi, en rangeant des cartons, m'ayant distrait de ma lecture, je me levai pour le saluer.

Ah, ah ! vous êtes encore là, me dit-il, Bon jour: j'ai la tête brisée, & je ne pensois plus à vous. Je suis charmé, lui répondis-je, d'être rentré dans votre souvenir.... Eh bien ! comment va la joie? Fort mal, Monsieur..... Mais, oui, je me suis laissé dire bien des choses originales. Notre ami est mort; sa petite Comtesse ne l'étoit qu'en détrempe, dit-on : il court aussi des bruits sur *Julie* & sur vous. Le Monde est un théatre. J'étois stupéfait du ton & des paroles du Banquier. Je me repentois déja d'avoir jetté les yeux sur lui: je me proposois même de ne pas l'intéresser en notre faveur, lorsque s'appercevant de mon trouble, il me dit : qu'y a-t-il; vous rêvez ; allez, allez, cela n'est qu'une misere, un bon vent ramenera les gallions. Vous ne venez pas ici pour rien ; vous aviez sans doute quelque chose à me dire. Plus il me faisoit de questions, plus il augmentoit mon embarras. Je

venois, lui répondis-je, de la part de la Comtesse.... Ho! la Comtesse, interrompit-il, Comtesse pour rire; n'importe, achevez, que me veut-elle? C'est une bonne petite femme qui m'a souvent fait servir d'excellentes trufles. Elle est, repris-je, Monsieur, un peu à l'étroit... Oh! cela peut être, & c'est assez fâcheux, ajouta-t-il, en levant les épaules.... mais nous sommes debout; asseyons-nous, nous n'en irons pas moins vîte: là voyons, me dit-il, en me poussant sur une chaise, & en s'asseyant dans un fauteuil, en deux mots de quoi est-il question? Ses nouvelles interruptions, sa familiarité, son peu de sensibilité renouvelloient le désordre de mon esprit. Hé bien, achevez donc, reprenoit-il; puis par réflexion en me regardant, est-ce que votre aventure vous a fait perdre la carte? Hem, allons, dépêchez-moi, j'ai de l'argent à recevoir, j'en ai à donner; mon métier est un enfer.

En deux mots, Monsieur, lui dis-je, pour me mettre à son ton, & le satisfaire, cette Dame sait combien vous étiez lié au Comte; elle n'ignore pas qu'il vous a prêté des sommes; elle vous prie.... Qu'appellez-vous il m'a prêté? Apprenez, continua-t-il en allant à son bureau, apprenez que ce qu'il m'a prêté, je lui ai rendu jusqu'à une obole.... Mais, Monsieur... Il n'y a Monsieur, qui tienne, interrompit-il encore en feuilletant un registre; en voilà la preuve. Savez-vous lire, continua-t-il en m'apportant plusieurs articles sous les yeux: oh, je défie qu'homme de France soit plus en regle que moi...... Si vous m'eussiez donné le temps d'achever, vous auriez vu qu'on ne prétend point insulter à votre probité...... Que me venez-vous donc dire?... Je

venois Monsieur, vous demander pour cette Dame pareil service que ceux que vous a rendu le Comte...... Ha! nous y voilà : s'imagine-t-on que parce que je suis Banquier, je dois jetter mon argent par les fenêtres. Si vous aviez été plus raisonnable, mon jeune ami, vous auriez vu que lorsque votre prétendu pere me prêtoit de l'argent, il avoit en échange du papier de moi qui valoit de l'or en barre; mais quand je jetterai le mien à la tête de sa maîtresse, je n'en retirerai que des révérences, & pareils effets n'ont pas cours sur la place.

Je sortis indigné de chez cet homme, dont les insipides colloques ne m'avoient inspiré que du mépris. De quoi ne rend pas capable, la soif des richesses, m'écriai-je avec le Chantre Latin, fortune, je n'ambitionne point tes faveurs; elles dégradent ceux qui les chérissent, Crésus superbes, Grands de la Terre, vous n'êtes que des hommes aux yeux d'un Philosophe; & vous lui paroissez indignes de ce rang, dès lors que vous voulez vous élever au-dessus.

Les réflexions que j'avois faites me porterent naturellement à croire qu'un Avocat qui s'étoit toujours fait distinguer par son attachement à défendre les opprimés, & par les traits moraux dont ses plaidoyers étoient remplis, feroit plus capable de partager mes malheurs & de les soulager. Je l'avois souvent vu chez Monsieur *de Senneval*. Il avoit été trop honoré de son estime; il avoit fait briller devant moi de trop beaux sentiments pour ne pas mériter dans mon esprit le titre satisfaisant & glorieux de bienfacteur. Il courut à moi dès qu'il m'apperçut, m'embrassa, & me donna en entrant mille marques d'amitié & d'attendrissement. Il me prodiguoit si rapidement

ſes tendres compliments & ſes touchantes conſolations, qu'à peine avois-je le temps de me féliciter en moi-même de mon dernier choix. Il donna ſpirituellement un air de nouveauté à tous les lieux communs qu'on débite d'ordinaire ſur les caprices de la fortune & l'ingratitude des hommes. Il s'étendit ſur-tout ſur les égards & les ſecours dûs aux malheureux. C'étoit, ſuivant lui, les amis qu'on devoit le plus conſidérer, & qui faiſoient le plus d'honneur. Je deviendrois prolixe moi-même, ſi je rapportois toutes les belles ſentences & les traits d'érudition qu'il étala à ce ſujet.

Notre triſte fortune, lui dis-je, en interrompant ſon éloquent diſcours, nous a contraints d'être à la charge de Monſieur *le Blanc*. Ah, reprit-il vivement, je lui fais un gré infini d'une ſi belle œuvre; je partage ſa joie & votre reconnoiſſance. Il a bien fait; ce ſont des ſecours qu'on ſe doit. L'action eſt d'autant plus belle, inſiſtai-je, Monſieur, que ce galant homme n'a pas ce qu'il lui faudroit pour lui ſeul. Son bon cœur & votre reconnoiſſance, repliqua-t-il, imagineront des reſſources.... Hélas! quelle reſſource voulez-vous que nous trouvions dans la poſition où nous ſommes, ſi ce n'eſt nos amis. Je vous plains, répondit-il, en élevant les yeux au Ciel; c'eſt à préſent que vous les allez voir s'éclipſer. Je viens d'en faire l'épreuve, lui dis-je, en lui rapportant ce qui venoit de m'arriver. Arrêtez, interrompit-il, en ſe bouchant les oreilles; arrêtez, vous me faites ſaigner le cœur.... Que je ſuis heureux dans mon déſaſtre de trouver un ami tel que vous!... Ce n'eſt point l'amitié ſeule, mais l'humanité qui ſouffre d'entendre votre récit. Adreſſez-vous donc à quelqu'un plus

digne de l'honneur que vous lui ferez, en lui procurant l'occafion de vous rendre heureux. Voyons; qui pourrois-je trouver parmi les anciens amis de votre maifon.... Il s'interrompit en cet endroit, & fe mit à rêver. Ah! cher ami, m'écriai-je, où trouverois-je jamais plus de générofité & de grandeur d'ame!.... Le trouble & l'embarras qui fe peignirent tout-à-coup fur fa phifionomie, fufpendirent ma période.... Achevez, me dit-il en fe remettant; procurez-moi la fatisfaction de vous fervir & de vous confoler.... Pardonnez à ma honte; elle eft une fuite de ma délicateffe. Quoique fûr de votre générofité, je rougis de l'implorer.... Je fuis enchanté que vous me rendiez juftice : je ne faurois affez vous remercier de la préférence que vous avez bien voulu m'accorder. Oui fans doute, perfonne ne vous aime, ni ne vous plaint plus que moi; perfonne ne defire tant de fecourir les malheureux en général, & vous en particulier...... Mais, mon cher, perfonne n'eft auffi plus refferré & moins à portée de le faire par foi-même. Faites mieux; trouvez-moi quelqu'un qui n'ait befoin que d'être ébranlé, j'employerai des raifonnements fi fpécieux; je le piquerai fi bien d'honneur, que nous en arracherons ce qui vous eft néceffaire.... Eh! Monfieur, font-ce des paroles que je vous demande? Cherchai-je à faire briller votre efprit? Non, je prétends intéreffer votre cœur... Ah! vous n'y êtes que trop parvenu; & vous deviez le voir à mes feules démonftrations...... Elles n'ont fait qu'annoncer vos fentiments : mais les fecours que j'attends de vous ferviront à me les prouver. L'infortune irrite toujours la fierté des ames nobles. Le généreux motif de mes demandes ne put m'empêcher de

les interrompre & d'en rougir. J'aime à voir l'intérêt de ces deux Dames en si bonnes mains, me dit-il; mais vous allez juger de ce que je puis, par ce que je possede. Ma maison roule sur deux milliers d'écus; il me reste à peine cent pistoles pour les spectacles & mes Livres: c'est un plaisir aussi utile que modéré pour quelqu'un de mon état, & je ne crois pas que vous voulussiez me forcer de renoncer à l'étude des hommes & des sciences, pour fournir à des infortunés des ressources humiliantes. Mais si mes conseils & ma Bibliotheque peuvent servir à votre consolation, parlez, tout est à votre service.

Je vois bien, m'écriai-je en sortant de chez cet homme, que dire & penser sont deux choses bien différentes. Ces fameux Jurisconsultes dont on vante tant le zele, laisseroient bientôt opprimer la veuve & l'orphelin, si, l'argent à la main, on ne les forçoit de les défendre. Il n'est qu'un Monsieur *le Blanc* dans le monde, retournons à lui; il est seul capable de m'obliger; il est seul digne de mon estime. Ah, que dis-je le pauvre *Hervey* en eut fait autant: il étoit trop sensible aux services, pour n'en savoir pas rendre. Hélas, Où est-il, qu'est-il devenu? Peut-être qu'un destin conforme au mien le fait languir dans l'opprobre, ou peut-être a-t-il fini ses jours par une mort affreuse. O Ciel, vous m'avez tout ôté; ne pourrai-je au moins voir ce Sage que j'aime encore comme un pere, Ne puis-je plus prétendre au cœur de son inconstante fille, . . .

Ces réflexions m'entraînerent machinalement vers la maison de la *Dumanoir*, qui, depuis quelque temps, se faisoit nommer Madame *Alléon*. Elle m'avoit fait dire qu'elle avoit à me par-

ler, & je voulois tâcher de savoir par son moyen des nouvelles de Monsieur *Hervey* & de sa fille. Allons chez cette femme, dis-je, peut-être a-t-elle quelque chose à m'apprendre d'important à mon amour ou à ma fortune : mais *Julie*, reprenois-je, que deviendra-t-elle ? Une passion détruira-t-elle l'autre ? Oh, non, sans doute, *Sophie* est ingrate, *Sophie* est mariée ; *Julie* est constante, *Julie* est libre : elle est malheureuse, & je l'aimerai toujours.

Je trouvai beaucoup de changement chez ces femmes. Monsieur *De* * * *. avoit répudié la petite fille de *la Dumanoir* que l'on nommoit alors Madame *de la Paumiere*. Ils ne se voyoient plus que comme amis : car c'est un titre que les gens du bel air prennent quelquefois avec cet espece de femmes qu'ils ont qualifié du nom de leurs Maîtresse. La *Alléon* étoit sortie, & sa prétendue fille s'entretenoit avec une personne qui me frappa par sa ressemblance avec *Sophie*. Je reculai de surprise, & je ne m'approchai que pour considérer de plus près des charmes qui l'emportoient même sur ceux de ma premiere Maîtresse. Dieu ! quelle fut aussi mon émotion, quand je crus encore reconnoître dans sa conversation la douceur du son de voix & l'agrément du sourire de la belle *Sophie*, Mademoiselle *des Brillants* (ainsi se nommoit cette fille) étoit une beauté accomplie : on ne pouvoit sur-tout se lasser d'admirer la grandeur & l'expression de ses yeux, tout en elle sembloit fait pour inspirer de l'amour. Son esprit délicat & orné faisoit le charme de la conversation. Eh bien, Chevalier, me dit la *de la Paumier*, vos affaires & les miennes ont bien changés ; je vous assure que j'y ai été, on ne peut pas plus sensible. Qu'est-il donc

arrivé à Monsieur, dit la belle *des Bri'lants ?* Son amie, pour me ménager, ne lui fit que l'histoire de mes malheureuses amours avec *Sophie.* Nos destins sont conformes, me dit tristement la premiere. Il semble que tout nous rapproche, continua-t-elle; l'ingrat qui m'a trahie avoit tous vos traits; heureuse s'il avoit eu votre caractere.... J'étois moins occcupé à répondre, qu'à contempler cette beauté. Mon agitation tournoit trop au profit de sa vanité, pour qu'elle s'empressât de la faire cesser: elle en jouissoit au contraire avec une joie qui éclattoit dans ses voluptueux regards.

Il seroit bien singulier dit la *de la Paumiere*, que ce rapport de sentiments & d'aventures, vous fasse conclure une alliance chez moi. Je ne crois point que Monsieur y pense, reprit la belle *des Brillants*, & je te proteste que je m'y opposerai toujours. Ma situation actuelle, & l'espece de maison où j'étois, ne permettoient pas que je m'arrêtasse à aucune idée d'amour; je me retirai à dessein d'aller reprendre, dans le sein de mon généreux ami, des sentiments de vertu capables de me soutenir dans mon adversité. Je lui cachai les tentatives que j'avois faites pour ne plus lui être à charge. Croiroit-on qu'un homme si estimable pût s'attirer du refroidissement, de l'inimitié même de ma part?

Je lui parlai de *Julie*; je le pressai de m'indiquer sa retraite, je me jettai à ses genoux, je lui protestai que je ne pourrois plus vivre sans la voir, que je me croyois obligé de la consoler. Il y a long-temps, me dit-il, que je connois l'impétuosité de votre tempérament, & que je travaille à vous ramener de vos premieres erreurs, en les plaignant & en les tolérant; mais je m'apperçois

que vos nouveaux malheurs n'ont pu vous corriger. Qu'attendez-vous du fol amour qui vous enflamme? Quelle est la fortune de *Julie*? Quelle est la vôtre? A quoi prétendez-vous avec elle? Pouvez-vous l'épouser en dépit de sa mere & d'elle-même? Voulez-vous partager son opprobre & sa misere? Mon cher fils triomphez de vous-même, laissez-la fuir les hommes & sacrifier dans le Cloître, une vie dont l'origine lui feroit honte dans le monde. O ciel! m'écriai-je, *Julie* est Religieuse.... Elle ne l'est point encore, mais elle est dans la vive résolution de la devenir, & s'y prépare journellement par de pieux exercices..... Cruel ami! vous connoissez le pouvoir de l'amour, vous l'avez éprouvé, vous m'avez cent fois assuré que vous plaigniez les amants malheureux, & vous voulez que je renonce à ce que j'ai de plus cher, à ce qu'il y a de plus adorable? Vous faites tous vos efforts pour m'en priver à jamais.

L'âge seul, me répondit-il, vous forcera de reconnoître l'importance du service que je vous rends. Je pardonne, je plains même votre désordre, remettez-vous, Chevalier : c'est celui que vous traitez de cruel ami qui vous en presse; mais n'attendez pas de moi, que je vous révéle un secret que la Comtesse m'a confié; elle est maîtresse de le faire elle-même. Je ne prétends ni le lui conseiller, ni l'en détourner. Vainement réiterai-je mes prieres & mes reproches, Monsieur *le Blanc* fut inébranlable. Je ne devois m'attendre qu'à plus de rigueur de la part de ma mere, & je ne tentai pas même de la fléchir, quoique je n'eusse que trop souvent l'occasion de me trouver seul avec elle.

Nous sommes bien à charge à Monsieur *le*

Blanc, me dit-elle un jour, cher Chevalier, vous m'avez offert votre maiſon du Pont-aux-Choux. Je crois qu'il ſeroit plus décent que nous nous y retiraſſions, que de demeurer publiquement chez un garçon, dans un ſi petit appartement que celui-ci. Je connois le cœur de notre ami, & je ſais qu'il aime mieux s'expoſer aux mauvais traits de la critique, que de nous faire aucune ouverture déſobligeante. Cette maiſon, lui dis-je, Madame, eſt à vous, & ſi je ne vous en ai plus parlé, c'eſt que je vous ai toujours regardée comme la maîtreſſe d'en diſpoſer. Il y avoit peut-être plus de diſſimulation que de ſincérité dans ma réponſe; car j'avois négligé d'offrir de nouveau cet aſyle retiré, dans la crainte qu'il ne laiſsât trop de liberté à la paſſion de la Comteſſe. Dans le fonds je l'eſtimois, je la reſpectois infiniment; mais j'étois ſi accoutumé à la conſidérer comme ma mere, que je ne pouvois me réſoudre à la regarder comme mon amante, ou plutôt par une fatalité trop ordinaire aux amants, plus elle outroit ſon penchant pour moi, moins je m'en ſentois pour elle.

Nous irons dès demain, me dit-elle, & je ſaurai y faire conſentir notre ami. Elle le fit en effet; de maniere qu'il ſe perſuada que nous y allions, plutôt pour nous y diſſiper quelque temps, que pour y fixer notre ſéjour. Il m'y accompagna, & il ſe fit un plaiſir d'examiner la diſtribution de cette maiſon, & la petite collection de livres que j'y avois laiſſé. Il y demeura pluſieurs jours avec nous, & j'eus encore la honte de le voir fournir à notre dépenſe, dans un lieu dont je devois faire les honneurs. Laſſé de ne point entendre parler de retour, il en parla le premier: ma mere lui communiquant alors ſes

ſcrupules, ſut l'engager à nous laiſſer dans cette retraite. Vous retrouverez toujours ma maiſon quand vous voudrez, nous dit-il, en nous quittant; tout ce que j'ai eſt à vous, & par cette raiſon, je ne dois point vous l'offrir. Nous fûmes moins ſurpris que confus, d'apprendre qu'il avoit laiſſé à l'homme qui gardoit ma maiſon de quoi faire nos proviſions pendant pluſieurs jours.

Favoriſé de l'amitié & perſécuté par l'amour, j'éprouvois continuellement leur pouvoir. Voilà, me dit Madame *de Senneval*, en me montrant ma Bibliotheque; voilà ſans doute, l'unique objet de votre amour. C'eſt peut-être au moins, lui répondis-je, le ſeul qui dût raiſonnablement m'en inſpirer dans ma ſituation préſente. Vous vous trompez, Chevalier, reprit-elle, la lecture, il eſt vrai, eſt une agréable occupation pour un homme d'eſprit; mais ce n'eſt pas une paſſion qui puiſſe ſuffire à un cœur tendre. On ne peut pas toujours lire, & je ſens, ajouta-t-elle en me regardant, qu'on peut toujours aimer. Je voulus d'abord l'éviter; mais jugeant de ſa ſituation par la mienne, je la plaignis aſſez pour reſter auprès d'elle. Je puis me tromper, lui dis-je, Madame, & vous conviendrez au moins qu'une plus longue expérience & de nouvelles études m'apprendront à juger du cœur humain. Que cette réponſe eſt foible! dit-elle, d'un ton le plus pénétré.

J'eſſayai de diſſimuler aſſez mes ſentiments pour ſatisfaire les ſiens, je la ramenai à d'autres entretiens. Je la diſſipai par la promenade. Les jeux de Trictrac & de Piquet, m'aiderent encore à lui fournir de la diſſipation. Je ne ſais comment rapporter les puériles marques d'amour que la nature lui laiſſoit échapper avec moi. Elle

ne vouloit jamais intéresser notre jeu, que parce que l'on appelle en termes badins des *discrétions*. Sa passion savoit ainsi se narguer des caprices du sort.

Si cet endroit de ma vie paroît stérile aux gens que la multiplicité de mes malheurs passés a accoutumés aux grands événements, il paroîtra touchant aux cœurs délicats que les traits généreux intéressent. Nous vîmes revenir Monsieur *le Blanc* au bout de deux jours. J'ai prévu, me dit-il, en me tirant à part vers la table où étoient encore nos cartes, que le jeu de Piquet pourroit vous amuser quelquefois, & je vous apporte une bourse de jettons, dans le doute où je suis que vous ayez pensé à en avoir. Serrez-les, ajouta-il, & dès ce soir servez-vous-en. Je l'assurai que j'en avois, & le priai de ne pas se priver des siens. Les refus étoient des chagrins pour ce généreux ami. Il sut bientôt me persuader d'accepter cette galanterie.

L'occasion offerte d'obliger inspire de la gaieté. Il étoit ce jour-là de l'humeur la plus agréable; sa présence & son enjouement nous firent passer de la douleur à la joie; il ne put l'altérer qu'en s'arrachant malgré nous d'un lieu où nous aurions toujours voulu le posséder. C'est un homme charmant, me dit la Comtesse, quand il fut sorti; on ne sauroit assez vanter les belles qualités de son esprit & de son cœur, Vous lui devez sur-tout beaucoup de retour; car depuis longtemps je m'apperçois qu'il vous aime de préférence. Un petit présent qu'il m'a fait, interrompis-je est une nouvelle preuve de ce que vous me faites le plaisir de me dire.

Madame *de Senneval* fut curieuse de voir cette galanterie; j'allai la chercher, je n'attendis pas d'avoir

d'avoir ouvert la bourse pour juger du prix de ce qu'elle contenoit. La Comtesse trouvant un petit papier noué dans les cordons, s'empressa d'y lire ces vers :

„ Quand les cœurs sont unis on fait bourse commune.
„ Je partage vos maux, partagez ma fortune.

Je serois embarrassé d'exprimer les transports de reconnoissance que nous fîmes éclater en voyant cent louis dans la bourse. Nous éprouvâmes alors toute la vérité de cette sentence de Corneille.

„ La façon d'obliger vaut mieux que ce qu'on donne.

Quoique je n'eusse pas adopté le faux système d'un bel-esprit de nos jours, qui ose dégrader la reconnoissance; j'éprouvai bientôt un sentiment qui me parut la remplacer. Je fus, s'il m'est permis de le dire, piqué d'un procédé si généreux. Je me voyois dans la honteuse nécessité de ne pouvoir y répondre d'une maniere qui l'égalât. Je crus au moins devoir aller le lendemain dès le matin chez Monsieur *le Blanc*, lui témoigner combien ses généreux procédés faisoient d'impression sur mon ame. J'éprouve encore les mêmes transports, quand je me rappelle les modestes & obligeantes réponses que me fit notre tendre & généreux ami.

Que l'amour est violent! qu'il est ingrat! qu'il est téméraire! Je n'étois pas tellement occupé de Monsieur *le Blanc*, que je ne pensasse encore à l'infortunée *Julie*. Je reprochois même en secret à mon ami de ne m'obliger que pour ce qui me touchoit le moins. Je voulois interrompre mes remerciments pour lui redemander mon Amante. Je l'aurois fait sans doute, s'il ne m'en avoit em-

pêché en me disant, pour répondre au propos que je venois de lui tenir : Vous ne devez rougir de rien avec moi, pas même des écarts où vous a jetté l'amour. Vous traitez cette passion en jeune homme ; je pardonne tout à l'inexpérience & à l'aveuglement de votre âge. L'amour-propre dominoit trop en cet instant sur mon cœur pour m'exposer à aucune mortification par de nouvelles instances. J'aimai mieux dompter ma passion, que de la voir condamner de nouveau. Je sortis de chez Monsieur *le Blanc*, balancé entre le plaisir d'avoir répondu à sa générosité & la douleur de n'avoir pu l'intéresser à ma flamme.

Sa demeure étoit peu éloignée de celle de la *Alléon*, j'y allai ; il étoit assez matin pour présumer que je la trouverois & que je saurois enfin ce qu'elle avoit promis de me dire. Je passe sur toutes les circonstances de cette visite, pour ne pas différer moi-même d'en rendre compte au Lecteur. Si vous me rendez assez de justice, me dit la *Alléon*, pour convenir que je ne vous ai trompé que d'après les autres sur le compte de Monsieur *Hervey*, vous ne douterez pas de la sincérité du récit que je me propose de vous faire. Trop ami de la franchise pour cacher à cette femme les soupçons que j'avois eu lieu de former sur elle : je la mis à portée de se justifier, & sur la Lettre anonyme que j'avois cru jadis venir de sa part, & sur les autres circonstances qui me l'avoient rendue suspecte. Cette même franchise me porta naturellement à croire ce qu'elle m'apprit dans le discours suivant :

Votre malheureux ami, me dit-elle, en soupirant, est devenu victime de sa complaisance, à peine a-t-il eu consenti au mariage de sa fille

ivec M. S**** que ce dernier pour s'en dé-
barrasser entiérement, l'a sut engager à passer
es mers sur un vaisseau de la Compagnie des
Indes, qui doit l'avoir conduit à Pondichéry. On
gnore si son petit enfant l'a suivi, ou si cet in-
nocent est placé par les soins de votre rival;
nais ce que l'on sait de positif, c'est que *So-
phie* préférant sans doute son devoir, ou plutôt
à satisfaction à toute autre considération, par-
age l'amour & les caresses de son époux dans le
ieu secret & éloigné où il la conduite. Vous
ne paroissez attristé, reprit-elle, de ce que je
viens de vous apprendre, combien le seriez-vous
davantage si je vous faisois l'aveu entier des sui-
es de cette Histoire. Achevez, lui répondis-je,
Madame; ne craignez pas de rien ajouter à ma
urprise ni à mes malheurs. La fortune m'a ré-
duit au dernier période de ses cruautés........
Vous le voulez : Eh! bien, je vais continuer
vec toute la candeur & la vérité dont je suis
apable.

M. *De**** est votre ennemi comme le nôtre;
nnemi d'autant plus dangereux, insista-t-elle,
u'il est votre rival, & qu'il a su obtenir la préfé-
ence. Madame *S**** se dédommage avec lui
es rigueurs de son hymenée. En cet endroit de
on récit, la *Alléon* me fixa quelques moments en
ence, & reprit de la sorte. Cette nouvelle pas-
on vous paroît sans doute démentir ce que je
ens de vous dire des complaisances de Madame
*** pour son mari; mais ajouta-t-elle en sou-
ant, vous en serez moins surpris, quand vous
éfléchirez que *Sophie* est femme, & qu'elle use
'un adroit stratagême pour mieux satisfaire son
enchant, & tromper son jaloux.

Un cœur délicat se partage difficilement en

amour. Accoutumé depuis long-temps à regarder *Sophie* comme une ingrate, je m'intéressois trop à *Julie* pour ne pas prendre mon parti sur ce que je venois d'apprendre. Madame *Alléon* applaudit à ma fermeté, ou plutôt à son adresse : elle m'invita à déjeûner chez elle. Mademoiselle *de la Paumiere* se leva, vint nous joindre, & contribua à dissiper ma mélancolie, en m'apprenant que j'avois su gagner l'estime de sa bonne amie, Mademoiselle *des Brillants*. Vous ne connoissiez encore que le quart de son mérite, me dit-elle en propres termes. Outre l'esprit & la beauté que vous avez reconnus en elle, elle possede aussi des talents de Fée, & un cœur de Reine. Délicate en amour, fidelle à l'amitié; elle vous raviroit par sa politesse, sa douceur & sa générosité : elle doit venir ce matin, & je veux que vous la voyiez. C'est un service que je vous rendrai à tous deux, & que sait-on, ajouta-elle, peut-être qu'un jour;

Réunis par mes soins, vous bénirez vos chaînes.

Je n'eus pas le temps de délibérer sur ce que j'avois à faire; Mademoiselle *des Brillants* entra. Elle étoit dans un de ces négligés que la coquetterie a inventé en faveur de la beauté. La fraîcheur de son tein & l'éclat de ses couleurs naturelles l'emportoient d'autant plus sur le bisarre assemblage de fadeur & de rudesse des charmes *factices*, qu'ils se rapprochoient davantage des graces ingénieuses de la simple nature, ou plutôt ses traits étoient trop ressemblants à ceux de *Sophie*, pour ne pas captiver tous mes regards. Elle étoit elle-même une seconde *Sophie*, si ce qu'on venoit de me dire de ses sentiments étoit vrai; que dis-je, elle devoit même l'emporter sur l'ingrate qui m'avoit abandonné.

C'est le foible des amants de s'entretenir de

naux. Mademoiselle *des Brillants* me par-
on volage ; je lui parlai de mon ingrate.
ux Dames ne s'occuperent que de nos
& de notre reſſemblance ; on voulut que
ous viſſions. Il eſt un âge où l'habitude
ſe change en beſoin : je le ſentois ſans
percevoir ; j'allois ſouvent chez ces fem-
y voyois Mademoiſelle *des Brillants*.
oliteſſe nous en vînmes à l'amitié : je la
ſis ; j'allai même la voir dans l'hôtel garni
ogeoit. Nous entreprîmes de nous gué-
ellement : elle prétendit même aller plus
me perſuada qu'il y auroit de l'héroïſ-
ſuccéder l'amitié à l'amour.
iſſion, me dit-elle, tient trop aux ſens,
honneur à la raiſon : elle naît dans un
ougueux pour être modérée : elle en-
o de troubles pour rendre heureux ;
contraire, fille du bon ſens & de l'hu-
ſt auſſi tranquille que ſatisfaiſante,
uc voluptueuſe : elle eſt tout à la fois
oble & généreuſe. Ces beaux traits ca-
it trop Monſieur *le Blanc*, pour ne
onneur à l'amitié.
s amants malheureux au moins, lui
viendront avec vous de la ſupériorité
ſur l'amour ; mais, Mademoiſelle,
bjectera qu'il eſt impoſſible que les
atiques d'une paſſion ne faſſent bien-
r les traits dangereux de l'autre, en-
ſonnes de différents ſexes. L'appetit,
a tyrannie des ſens ſemble prouver
but de la nature. C'eſt, me répon-
rader l'humanité, que de la faire dé-
a matiere. La ſubſtance de l'eſprit
ns prévaloir ſur celle qui lui eſt ſou-

mise ; & les gens qui pensent comme vous & moi, doivent se faire un honneur d'enchaîner leurs tyrans. C'est même ce qui peut seul flatter notre amour-propre, ajouta-elle, avec un air de satisfaction que j'interprétai en sa faveur.

Vous sentez-vous la force de faire cette épreuve sur vous-même ? Me croyez-vous digne d'y travailler avec vous, & capable, reprit-elle en me fixant, de rendre votre triomphe assez glorieux ? Vous n'êtes que trop propre, répondis-je avec vivacité, à la tendresse difficile. Commençons donc dès aujoud'hui, dit-elle, notre noble tentative; mais ressouvenez-vous sur-tout d'allier la pureté du feu avec la froideur de la glace. Devenons, s'il se peut, un exemple plus frappant, & moins suspect que celui de *Laure* & de *Pétrarque*. Quelle fermeté ! quel héroïsme, m'écriois-je. Eh quoi, une femme, l'être raisonnable le plus sensible, le plus délicat, le plus passionné, l'emporteroit sur moi, me feroit rougir de mes foiblesses ! Elle trouveroit en elle seule ce que les malheurs & l'étude n'ont pu me procurer. Oh, non; je veux l'égaler, je veux la surpasser, je veux la confondre même. C'en est fait, *Julie*, *Sophie*, pudeur, beauté, vous ne m'inspirerez plus d'amour : & vous, foible Comtesse, je braverai vos efforts, je mépriserai vos emportements. Maître de moi, je vais dompter une passion qui n'a que trop empoisonné mes jours, qui n'a que trop dissipé mon esprit, & amolli mon cœur. Je verrai la *des Brillants*, je rechercherai son entretien, & elle ne sera que mon amie. Un pareil retour de sa part suffira à mes desirs.

Retiré chez moi, j'y relus ce que *Ciceron*, Monsieur *de Sacy*, Madame *Lambert* & quelques autres ont dit sur l'amitié. Le tendre & vo-

luptueux *Ovide*, Livre que j'avois pris soin de placer dans la Bibliotheque de *Sophie*, fut ôté de la mienne. Mon commerce se sentit de la rigidité de mes réflexions : je ne vis plus la Comtesse que d'un œil farouche ; je crus même qu'en abjurant l'amour dans le sein de Monsieur *le Blanc*, je ferois un nouveau pas vers la gloire, où j'aspirois. Cependant par une foiblesse attachée à l'humanité, j'eus à peine renoncé à *Julie*, que j'en ressentis de la douleur. Mais, me dis-je, je n'ai jamais aimé que dans le dessein de me lier par l'hymen : il étoit possible que j'y parvinsse avec *Julie* ; & Mademoiselle *des Brillants* ne peut condamner une passion qui a un but si légitime.

Elle s'apperçut bientôt du trouble qui m'agitoit : elle se trompa sur la cause ; elle en rit & en exigea l'aveu. Nous nous étions juré une mutuelle confiance ; je la satisfis : elle devint plus sérieuse, & répondit ainsi aux objections que je m'étois empressé de lui faire.

Vous convénez, sans doute, que la mort est un mal nécessaire ; mais se suivroit-il de ce principe, que si vous étiez content de la vie, vous renonceriez à l'immortalité qu'on vous auroit promise ? Non, sans doute. Eh bien, Chevalier, prétendez-vous que, parce qu'il est nécessaire que les hommes se marient pour perpétuer leur race, vous devez vous asservir sous un joug dégoûtant & malheureux, pour fournir quelques êtres de plus sur une terre qui vous ignore ?

Son raisonnement étoit trop spécieux par rapport à nous en particulier, pour être combattu ; mais ne pouvoit-il pas paroître trop surnaturel par rapport aux hommes en général, pour être fondé ? N'y a-t-il pas quelquefois des amants tranquilles, des époux heureux, lui dis-je enco-

re? Mais le sont-ils toujours, reprit-elle? Rien n'est moins certain. Vous & moi trouvons de la satisfaction en gardant notre liberté; pourquoi hasarder de la perdre, quand rien ne nous y engage? Un pareil systême me faisoit espérer un honneur trop singulier pour ne pas l'admettre: aussi cessai-je de le combattre, afin de me mettre à portée de le soutenir.

Hélas! tandis que je travaillois à endurcir mon cœur, je n'eus que trop lieu d'en éprouver la sensibilité. Un événement imprévu me fit verser des larmes de sang. Monsieur *le Blanc*, notre tendre consolateur, notre généreux soutien, fut accablé d'une fluxion de poitrine. Que de maux à la fois semblerent creuser son tombeau, dès le troisieme jour de sa maladie, la fievre, le transport & une pleuresie l'accablerent ensemble. La Comtesse & moi ne le quittions pas. Jour & nuit autour de son lit, nous lui donnions des remedes pour prolonger sa vie, & nous attendions l'instant cruel où il devoit rendre les derniers soupirs. Si son existence étoit notre plus grand bien, sa perte devoit être notre plus grand mal. Notre subsistance & notre espoir étoient attachés au fil ébranlé de ses jours. Nous vîmes l'instant où ils alloient s'éteindre: une foiblesse dans laquelle tomba ce vieillard fut le présage funeste de sa fin. Le Médecin, que je fis promptement appeller, ordonna une potion restaurante, dont l'effet, suivant lui, devoit décider de la vie ou de la mort du malade. Un de ses parents s'offrit à l'aller chercher. J'applaudis à un zele empressé, qui sembloit si bien seconder le mien. Le remede fut à peine venu que je me chargeai moi-même de l'administrer de minutes en minutes; mais Dieu, quel en fut l'effet, & quel étoit ce funeste remede....

Mes cheveux se dressent d'horreur, quand je me rappelle que ce prétendu lénitif n'étoit rien autre que du poison, que cet avide héritier avoit préparé, & que je prenois plaisir à faire avaler à mon généreux protecteur : ainsi me trouvois-je, sans le savoir, complice d'un lâche assassin. Je ne servis que trop bien ses criminels desseins; le poison ne fit que trop de progrès. Il se répandoit déja dans les veines du moribond, lorsque le Medecin rentra : il reconnut la nature du breuvage, & l'eut à peine nommé, que la Comtesse & moi tombâmes évanouis. Les spectateurs firent retentir l'air de leurs cris, & l'infâme héritier prit la fuite.

Après avoir été prêt à donner la mort à Monsieur *le Blanc*, je fus hors d'état de le rappeller à la vie. Madame *de Senneval* & moi restâmes près de huit jours dans cette maison, presque aussi malades que celui que nous avions prétendu y secourir. Je ne crois pas même que nous eussions jamais recouvré la santé, si l'on ne nous eut appris que notre ami alloit beaucoup mieux. Le rapport des autres est toujours suspect, quand il intéresse la vie de l'objet aimé. Nous nous fîmes conduire au pied du lit de Monsieur *le Blanc*. La joie de le voir revenir à la vie, la douleur d'avoir manqué de lui donner la mort, excitoient une telle commotion dans mes sens, que je ne pouvois que le regarder, pleurer & bégayer : Ah, mon ami, ah, mon pere?

Tout mon regret, me dit avec peine ce foible malade, c'est de ne pouvoir, en cas d'événement, vous instruire de bien des choses, & assurer votre état : mais vous trouverez dans mon coffre-fort des bijoux & des papiers qui vous prouveront la part que je prens & que j'ai toujours

prise à ce qui vous intéresse. Notre ami ne put nous entretenir autant qu'il auroit voulu : ses forces se refusoient à son amitié. Il nous remercia de nos soins : se plaignit tendrement de leur excès. Il exigea que nous allassions nous reposer chez nous. Il jura que sa tranquillité & sa vie même dépendoient de cette complaisance. Nous le satisfîmes & nous nous retirâmes, après l'avoir recommandé à l'activité de notre propre domestique.

Les effroits de l'humanité glacerent les feux de l'amour. La Comtesse ne me parloit que de son ami, ou plutôt ne s'occupoit qu'à pleurer sur sa situation. L'amour ne rentra dans nos cœurs, que lorsqu'ils furent entiérement tranquilles sur la santé de Monsieur *le Blanc* : alors je sondai Madame *de Senneval* sur le sort de sa fille. Elle me fit entendre que *Julie* étoit prête à prendre le voile, & me combla de douleur. Elle me sonda pareillement sur mes sentiments pour elle. Je ne lui fis entrevoir que de l'indifférence, & je l'accablai de désespoir.

Ma longue absence de chez la *Alléon* avoit causé de l'inquiétude à sa fille & à Mademoiselle *des Brillants*. Celle-ci se chargea de m'en faire des reproches, & s'en acquitta en m'adressant une Lettre, qui m'intéressa autant par la pureté du style, que par l'exactitude de l'orthographe ; choses peu ordinaires dans un siecle où beaucoup de femmes se faisoient encore un mérite de l'ignorance. L'écrit de cette personne montroit de l'éducation & supposoit de la naissance. Je me contentai cependant d'y répondre par un seul billet, me faisant un devoir de consacrer ma premiere visite à mon cher *le Blanc*. En effet j'allai chez lui dès que mes forces me le permirent. Le premier

usage qu'il fit des siennes, fut de me confier une petite boîte cachetée, qu'il me chargea de remettre au plutôt à la Comtesse, en me recommandant de ne la laisser ouvrir qu'à elle seule. Je la lui portai sur le champ. Ceci me paroît contenir des papiers secrets dont j'ai connoissance, me dit Madame de *Sennevai*; permettez, Chevalier..... Je n'attendis pas qu'elle eut achevé, & je me retirai pour la laisser libre. La Comtesse me rappella bientôt, & s'écria: Venez, *Sennaval*, venez admirer le nouveau bienfait de notre incomparable ami. La boîte contenoit quatre actions de la Compagnie des Indes de cinq cens livres chacune, avec un billet, où le foible vieillard avoit écrit lui-même ces mots, qui sont encore gravés dans mon cœur.

„ Mes chers amis. J'ai fait vœux dans ma „ maladie de donner ceci, à ceux qui m'aiment „ le plus, le refuser ce seroit me rendre par- „ jure, & m'en parler ce seroit affliger l'ami le „ plus tendre.

O mon cher *le Blanc*, j'invoque vos manes, je divinise votre mémoire toutes les fois que je me rappelle la générosité qui caractérisoit votre belle ame. Nous ne pûmes malgré ses défenses imposer silence à notre gratitude : nous courûmes chez lui pour l'en assurer; mais il nous ferma la bouche, en nous disant : paix, mes amis, paix Votre souvenir trouble toute ma satisfaction. Je crois que le plaisir d'obliger, étoit un principe de vie dans ce galant homme. Ses forces s'accroissoient avec ses services, il fut enfin rendu à nos vœux; il revint même charmer les ennuis de notre solitude.

Comme il m'avoit jetté dans l'inquiétude sur mon origine, qu'il n'avoit pas voulu m'expli-

quer; je soupçonnai qu'il pouvoit être mon pere, & que quelques raisons l'avoient obligé à m'en faire un mystere. Dans cette idée, je me persuadai qu'en l'engageant à nous raconter ses aventures, j'en suivrois si bien le cours, que je pourrois découvrir ce qui m'intéressoit le plus, & ce que je desirois si ardemment. Je le pressai donc de nous faire le récit de son histoire. Il résista à mes premieres demandes, mais il ne put se refuser aux sollicitations de la Comtesse, & il nous satisfit en ces termes.

HISTOIRE DE MONSIEUR *LE BLANC.*

NÉ Gentilhomme, mais pauvre; j'ai éprouvé dès ma jeunesse les injustices de la nature, les rigueurs de la fortune & les chagrins de l'amour. Ma mere, idolâtre d'un autre fils, n'avoit que de la haine pour moi. J'osois à peine le nommer du doux nom de mere, tandis que ce fils dénaturé abusoit insolemment de son aveugle tendresse. La perte que je fis de mon pere, m'exposa encore davantage aux duretés de sa veuve. Dès que j'eus achevé mes études, elle me chassa de la maison paternelle. Un ami de College, nommé *Dessalles*, qui étoit devenu maître de sa fortune par la mort de ses parents, voulut bien se charger de travailler à la mienne. Il me prit chez lui, & me combla de bienfaits pendant environ six mois que dura notre liaison:

mais par une suite des vicissitudes attachées à l'humanité, je perdis en une nuit le trésor de l'amitié & l'auteur de mon bien-être. Toute notre maison étoit plongée dans un profond sommeil, lorsque je fus éveillé tout-à-coup par le bruit effrayant de gens qui crioient confusément: A l'aide, au secours. Il me sembla que ce bruit venoit de la rue. Je me jettai hors du lit; je courus à ma fenêtre; une réverbération qui me frappa en ouvrant les volets, me fit concevoir que le feu étoit dans le voisinage. Je sortis précipitamment, à dessein de secourir les malheureux qui pouvoient être incendiés : mais à peine eus-je fait quelques pas sur le péron, qu'un tourbillon de fumée qui m'engloutit, me fit conjecturer que le feu étoit dans l'appartement de mon ami. J'y courus aussitôt; & sentant le parquet éclater d'espace en espace sous mes pas, je me hâtai de porter une main secourable à mon hôte. Il me jette sa femme dans les bras, me la recommande, me presse de fuir, veut me suivre, & s'abyme à dix pas de moi avec le plancher qui s'écroule. Effrayé du bruit, je me retourne, & j'apperçois mon ami au milieu des décombres & des flammes. L'œil qui le suit, le voit aussitôt en cendres. J'eusse expiré de douleur, si le digne fardeau qu'il m'avoit confié, n'eut ranimé toutes mes forces. Il est au moins consolant de devoir sa vie au soin qu'on a pris de celles des autres.

Madame *Dessalles* se retira après ce triste événement chez un oncle de qui elle dépendoit. Je me plaisois à aller la visiter. Il me sembloit revoir encore en elle des vestiges du malheureux ami que j'avois perdu. Il est un âge où l'on se trompe facilement sur les sentiments qui nous

affectent auprès du sexe On attribue à l'amitié ce qui appartient à l'amour. Cette Dame joignoit au caractere le plus doux, à l'ame la plus tendre, les traits les plus frappants. Je n'avois jamais aimé, & je fus bientôt épris de cette charmante veuve. Elle fut sensible à ma passion : elle la partagea même au point que nous en vînmes à parler d'hymen. L'oncle de mon amante, homme vain, avare & brutal, rejetta durement la proposition, & prétendit même dès lors nous empêcher de nous voir. Les obstacles en amour ne servent qu'à l'irriter. Nous cessâmes de nous rencontrer en public, mais nous ne fîmes que nous rejoindre plus souvent en particulier. Un soir qu'après avoir médité ensemble sur les moyens de nous affranchir de la tyrannie de cet oncle, nous étions allés nous jurer une foi éternelle dans un Temple, il nous surprit aux pieds des Autels. La sainteté du lieu ne put mettre un frein à sa rage; sa main téméraire osa couvrir ma joue de honte. J'arrachai aussitôt mon ennemi du lieu saint qu'il souilloit par sa présence; & dès qu'il en fut sorti, je me présentai à lui l'epée à la main. En vain mon amante se mit-elle au milieu de nos armes; l'honneur me fit oublier l'amour. Je ne m'occupai qu'à venger mon affront. Mais Dieu! quel fut le préliminaire de cette vengeance! Madame *Dessalles* fut la prémiere victime sacrifiée à mon aveugle fureur. Elle tomba au milieu de nous d'un coup que je lui portai dans le sein. Sa chûte éteignit presque ma valeur. Je me baissai pour la secourir : mon lâche combattant profita de cet instant pour me porter un coup fourré. Je le repoussai avec tant de vigueur, que je fis tomber cet assassin; mais sa rage n'en devint que plus criminelle & plus odieuse. Le

barbare se disposoit à poignarder sa propre niece, si je n'eusse paré le coup. J'allois même purger la terre de ce monstre, si la trop généreuse veuve ne m'en eut empêché, en relevant mon épée d'une main, & tenant mon habit de l'autre; cette secousse me fit glisser à terre. La rage de mon ennemi n'étant point assouvie, nos coups n'en furent que plus cruels. Le corps sanglant de mon amante fut le théatre de notre féroce combat. Nos épées, en se croisant incessamment, touchoient & déchiroient son sein par leurs fréquents mouvements. J'eus tout à la fois à défendre mes jours & les siens. L'extinction de sa voix me porta même à venger sa mort..... O Ciel! mes amis, dit tristement Monsieur *le Blanc* en s'interrompant, que vous imposez une tâche douloureuse à un homme de mon âge, en le forçant de rappeller les écarts & les malheurs de sa jeunesse. Il ne falloit pas avoir toute la sensibilité de ce généreux vieillard pour être navré de son triste récit: nous le priâmes de vouloir bien l'interrompre, jusqu'à ce qu'il eut la force de nous en raconter la suite, & nous celle de l'entendre.

L'histoire tragique de Monsieur *le Blanc* avoit répandu trop de tristesse dans mon ame, pour ne pas tâcher de la dissiper. J'allai à ce dessein chez la *Alléon*. Mademoiselle *des Brillants* y étoit: elle me parut plus belle que jamais. Outre qu'elle avoit les attraits de *Sophie*, elle en avoit encore de particuliers, qui ne contribuerent pas peu à m'intéresser en sa faveur. Je ne sais si elle s'apperçut du trouble qu'elle excitoit dans mon ame; mais il me parut qu'elle s'en prévaloit pour exagérer ses reproches sur ma longue absence. Je me remis assez bien pour lui dire que la simple ami-

tié ne devoit pas être si exigeante que l'amour, & que le tort d'un ami ne pouvoit être traité comme un crime d'amant. Elle parut craindre que je ne prisse le change sur ses sentiments, & les rapporta si bien à l'amitié, que je n'eus pas lieu de douter qu'elle ne conçût rien autre pour moi. Dieu! que le portrait qu'elle en faisoit étoit agréable, qu'il étoit séduisant, & que j'avois de plaisir à l'entendre! Rien n'auroit pu m'en distraire, si l'on ne nous eut engagé à jouer. Mon esprit a toujours été trop attaché à la Philosophie, pour ne pas haïr un passe-temps qui prouve la futilité de l'esprit, & développe les vices de l'ame. Cependant je ne pus refuser à la belle *des Brillants* une complaisance qu'elle regardoit comme indispensable de la part d'un Gentilhomme. On fit un Pharaon: car il n'y avoit que des jeux de hasard dans cette maison, qui, ainsi que j'aurois dû le dire, n'étoit rien autre qu'un tripot. Ces sortes de maisons sont des especes de galeries, où l'on voit les portraits des hommes tels qu'ils sont. L'intérêt qui les anime fait voir de combien de ruses, de fripponneries, de duretés, de trahisons ils sont capables, pour acquérir, ou pour défendre la possession de l'or. L'étude que j'ai toujours aimé à faire du cœur humain fut peut-être le motif qui m'engagea à y retourner plus souvent que ne devoit le faire un homme de probité & raisonnable.

Mon assiduité dans cette maison me mit à portée d'y rencontrer un jour une femme dont l'air contrit & humilié contrastoit beaucoup avec l'élégance & la coquetterie de sa parure. Les malheureux ont toujours eu droit d'intéresser mon cœur. Je m'approchai de cette personne; & après lui avoir suffisamment exprimé par mes

regards combien j'étois touché de son affliction, je me hasardai de lui en demander la cause. Hélas! Monsieur, me dit-elle, l'honneur & la vertu, la bassesse & le vice sont le sujet de mes chagrins. Un pareil début me fit prêter l'oreille la plus attentive au récit qu'elle me fit en ces termes : mon cœur a été la dupe de mes yeux; j'ai aimé sans examen, & j'ai épousé sans réflexion un homme dont les agréments extérieurs ne masquoient que trop bien les vices de l'ame. A peine ai-je été liée à ce malheureux, qu'il m'a fait éprouver la tyrannie qu'exercent d'ordinaire chez eux ces gens qui se sacrifient aux prétendus plaisirs de la société. Le lâche, après avoir dissipé tout mon bien, exige que je sacrifie mon honneur pour fournir à ses dépenses. Ce motif ne m'y détermineroit pas, malgré les cruautés qu'il me fait éprouver journellement; mais un petit enfant que ma tendresse me fait alaiter moi-même, & à qui l'aliment naturel manque par la misere où je me trouve plongée, me décide à faire une démarche qui va me couvrir à jamais de honte & d'infamie; & j'attends dans cette maison, sous cet habit d'emprunt, un homme riche, avec qui mon indigne mari est en marché de mes funestes charmes. Ah! Monsieur, quelle cruelle situation! Je me vois réduite à être mere dénaturée, ou femme deshonorée. Je l'avouerai, le récit de cette infortunée réveilla toute mon horreur contre les hommes. Les vices de l'humanité désarmeront toujours ses plus zélés défenseurs. Je devois plus que des conseils à cette malheureuse : aussi ne m'en tins-je pas là; j'acquittai la dette que j'avois contractée avec elle dès l'instant qu'elle m'avoit découvert ses besoins, & je sortis préci-

pitamment de cette maiſon, où les charmes de Mademoiſelle *des Brillants*, ne purent me retenir une minute, tant le récit que je venois d'entendre, occupoit & attriſtoit mon ame. La Comteſſe, que je revis ne put même par ſes douceurs & par ſon affection, me diſtraire de l'idée de cette infortunée. Ce n'étoit point de l'amour que je ſentois pour cette femme. La vertu ſi bien caractériſée n'inſpire que du reſpect, ſi j'éprouvois encore quelqu'autre ſentiment pour elle, c'étoit l'eſtime, la pitié. Ce dernier me fit concevoir le projet de tenter la fortune du jeu pour me mettre à portée de réparer la ſienne. Il me parut que ce motif contribuoit à mon bonheur : je gagnai beaucoup en peu de temps. Un jour que j'étois allé chez *la Alléon* à deſſein de remettre mon bénéfice à l'inconnue, on me preſſa de tenir la banque; j'acceptai une propoſition qui me ſervoit de prétexte pour l'attendre; j'eus encore un bonheur extraordinaire. Le Ponte qui perdoit le plus, attira l'attention de tous les ſpectateurs par le flegme & la ſérénité qu'il montroit. Une main appuyée ſur ſa carte, & l'autre paſſée dans ſon eſtomac; il pouſſoit à la banque, en ſouriant, toutes les ſommes qu'il perdoit. Quelqu'un lui ayant fait compliment de cette tranquillité. Elle n'eſt qu'apparente, dit-il avec feu, en ſe déboutonnant & en montrant des lambeaux de chair qu'une rage ſecrette lui avoit fait déchirer avec ſes ongles. * Ce ſpectacle ſanglant fit ceſſer le jeu & me fit même promettre de ne plus m'en occuper. Je me reprochois en ſecret d'avoir peut-être contribué

(*) Ce trait eſt neuf dans cet ouvrage, & s'il a paru dans un autre, c'eſt sûrement d'après celui-ci dont le manuſcrit a paſſé dans pluſieurs mains.

à la ruine d'une personne en cherchant à faire la fortune d'une autre. C'est ainsi que toutes les actions de l'humanité, même les meilleures, se sentent de sa foiblesse.

Je m'occupois de ces réflexions en revenant le soir chez moi, lorsque je fus colleté par un homme qui me demanda à voix basse la bourse ou la vie. L'emploi que je voulois faire de l'argent dont j'étois porteur me le faisant regarder comme un dépôt, je me résolus à faire une vigoureuse défense pour empêcher qu'on me le prît. J'attaquai moi-même le voleur avec tant de force qu'il fut obligé de me demander grace à genoux. O Ciel! quel fut mon étonnemeut, quand je reconnu à la lueur d'une lanterne cet homme pour être celui qui s'étoit déchiré le sein dans la maison d'où nous sortions. L'action qu'il venoit de commettre & la posture dans laquelle je le voyois, l'humilioient assez sans que je l'accablasse par les moindres reproches, & quand j'aurois voulu lui en faire, l'aveu qu'il me fit de sa misere & de celle de sa famille auroit suffit pour m'em empêcher. Qu'étoit-il besoin, lui dis-je, d'exposer votre honneur & vos jours pour reprendre un bien qui vous a appartenu, & que votre infortune vous donne un si juste titre de revendiquer. Je consens de grand cœur à vous le rendre, mais je veux être assuré que votre famille qui y doit prétendre plus que vous, en profitera : je vais donc vous reconduire afin de vous voir remettre cette somme à votre femme en ma présence. Il y consentit & me conduisit chez lui, en me montrant autant de repentir de sa bassesse que de reconnoissance pour mon procédé. C'est ici où le Lecteur sensible pleurera avec moi sur les vices & les malheurs de l'huma-

nité. Ce joueur tenoit ſa femme dans un grenier lambriſſé, où l'on voyoit à peine les meubles les plus néceſſaires à la vie. Cette infortunée frémit en me voyant entrer avec ſon mari. Son émotion réveilla ma curioſité; je m'approchai d'elle pour découvrir ſes traits à travers les linges groſſiers qui lui ſervoient de coëffures, & je reconnus la vertueuſe femme pour laquelle j'avois ſi bien défendu mon argent. Venez-vous perdre le prix de vos bienfaits? Viens-tu mettra le comble à tes lâchetés, nous dit-elle à l'un & à l'autre? Le Joueur ne me donna pas le temps de la raſſurer. Il lui fit avec ingénuité l'aveu humiliant de ſes baſſeſſes & de ce qu'il appelloit ma généroſité. Je m'empreſſai de compter à cette Dame l'argent en queſtion, & j'avoue que j'étois ſenſible au plaiſir ſubit que la vue de tant de louis parut lui faire. L'or, il eſt vrai, n'eſt qu'une pouſſiere; mais la cupidité de l'homme y a attaché un prix ſi néceſſaire à la vie, qu'il ſe réjouit en voyant, non la matiere en elle-même, mais le principe de la ſubſtance.

La nuit étoit fort avancée, mes Hôtes ne voulurent point permettre que je m'expoſaſſe à revenir chez moi; de mon côté, je ne voulus pas non plus les quitter, que je ne fuſſe sûr que leurs fonds ſeroient placés utilement. Nous allâmes de très-bonne heure le lendemain chez un Notaire, où j'engageai le Joueur à faire l'acquiſition d'une terre qui étoit à vendre dans le Poitou. Je lui fis enviſager que c'étoit le meilleur emploi qu'il put faire de ſes fonds, tant pour en aſſurer l'héritage à ſon enfant, que pour ne pas s'expoſer à en diſſiper les revenus. Je lui vantai la vie privée de la Campagne, qui nous rapproche de l'état de nature dont la nature nous

a privé, en nous jettant au milieu du trouble des Villes & des Cours. Il seroit difficile d'exprimer les témoignages de reconnoissance de ces deux époux. Ils auroient bien voulu se mettre à portée de les répéter souvent, mais je m'interdis le plaisir de les revoir, dans la crainte que quelque foiblesse ne ternît la générosité des services que j'avois rendu à cette jeune personne. Je l'avois assez vue pour faire son bonheur, avois-je besoin de la revoir?

Les hommes posément généreux, les dévots, par exemple, me reprocheront de n'avoir pas partagé mes bienfaits entre cette famille & la mienne; mais cette combinaison suppose une tranquillité d'ame que je n'ai jamais éprouvée en présence des malheureux. Ces especes de Censeurs seront plus fondés à me reprocher l'étroite liaison que je formai avec la *des Brillants*, & dont l'ordre de mes Mémoires exige que je fasse l'aveu. Je trouvai un jour cette beauté qui reposoit mollement sur un sopha; quoique ses yeux fermés dérobassent l'éclat frappant de la beauté, le coloris de ses joues laissoit encore voir les traits flatteurs des Graces. Je jouis peu de temps de cet agréable spectacle. Cette fille s'éveilla, s'appliqua à réparer le désordre de ses habits, qui ne me sembla que mieux ordonné. Elle étoit belle, son attitude étoit voluptueuse, & j'étois homme. Mon premier mouvement en fut une preuve, Mademoiselle *dès Brillants* le repoussa de maniere à m'en faire rougir. Elle parut sensible à ma confusion & vouloit la dissiper, en m'adressant ce discours.

Chevalier, quand je m'expose à vos transports, c'est qu'ils me semblent n'appartenir qu'aux sens & déroger à cette pureté de sentiment que je

veux qui soit établie entre nous. Je l'assurai que sa délicatesse rappelloit toute la mienne; mais, elle m'interrompit en me disant : Si cela est, comme je me le persuade, je serois assez curieuse que nous puissions un jour tenter une épreuve philosophique, qui pour être bisarre n'en seroit pas moins courageuse : je voudrois, continua-t-elle, en mettant plus de volupté dans son attitude, que négligeant les précautions que la bienséance a imaginées contre la foiblesse humaine, nous eussions la force de nous permettre certaines libertés qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux Amants. Retenus tous deux par une estime réciproque, par une vanité personnelle, nous craindrions également, & de tenter, & de succomber. Que dis-je, ajouta-t-elle en laissant tomber négligeamment son beau bras sur mon épaule, nous serions assez au-dessus du commun des hommes pour braver les dangers qu'ils prouvent; ainsi, mériterions-nous à juste titre le nom de Philosophes. Elle me fixa avec un sourire enchanteur & reprit : Il seroit singulier qu'une Étrangere, une femme née dans des climats sauvages en comparaison de celui-ci, l'emportât par cette espece de stoïcisme sur toutes vos Dames, si vantées pour la sagacité de leur esprit & la délicatesse de leur cœur....... Mais, peut-être regardai-je, comme un exploit glorieux ce qui ne seroit qu'une action indifférente; il faudroit pour qu'elle eût du mérite, que votre cœur fût assez libre pour pouvoir penser à moi. Eh, le moyen que tout occupé de la divine *Sophie*; il puisse seulement soupirer un instant pour un autre...... Ah! Madame, pourquoi me rappellez-vous le souvenir d'une ingrate qui ne m'a que trop donné sujet de l'abandonner.... Vous savez quels

font mes griefs contre elle, & s'il étoit possible que je ne vous les eusse pas assez détaillés, cet écrit suffira pour vous en convaincre. Je lui montrai alors la derniere lettre que j'avois reçue de cette Amante; elle la lut à plusieurs reprises, sourit, & me dit en me la remettant : Chevalier, j'en ai assez vu & cela me suffit.... Eh bien! Madame, douterez-vous encore de la liberté de mon cœur?...... Non, mais je puis toujours me méfier du pouvoir de mes charmes...... Mes yeux ne vous en assurent que trop, repris-je en imprimant un baiser sur sa main que je surpris à la dérobée...... Vous voyez, me dit-elle, que je tente déja l'entreprise, puisque je vous laisse faire, & que je me combats moi-même en reprimant le plaisir que j'éprouve. Oui, Chevalier, si j'étois assez foible pour me soumetre à l'amour, ce n'est qu'à vous seul qu'il pourroit devoir son triomphe..... Un si tendre aveu me transporta; je me précipitai aux genoux de cette belle que j'embrassai mille fois; elle jetta un regard languissant sur moi, voulut m'ordonner de me lever, & n'eut pas la force de proférer une parole : un seul soupir fut sa réponse. Un mouvement machinal ayant fait rencontrer nos deux bouches, sembla les réunir pour nous communiquer nos ames.... . Moment délicieux, mais funeste! le plaisir chassa le sentiment, la raison succomba, & l'amour fut vainqueur. Le remord suit de près le crime Un morne silence & des larmes ameres succéderent à notre foiblesse. Dès que nous fûmes revenus de notre trouble, nous semblâmes nous accuser & nous justifier mutuellement par nos regards confus & nos paroles entre-coupées...... Cette journée marquée par le plaisir eût été passée dans le chagrin, si

l'esprit de Mademoiselle *des Brillants* ne fût parvenu à le dissiper. Quelques traits de sa conversation ayant excité ma curiosité sur son origine, je la priai de me faire le récit de ses aventures, elle se fit un plaisir de me satisfaire & commença son Histoire de cette sorte.

HISTOIRE DE MADEMOISELLE *DES BRILLANTS.*

CE que j'ai à vous dire du lieu de ma naissance tient du prodige. Je suis née dans le sein de la Terre, & je suis peut-être la seule de mes compatriotes qui en ait vu la surface, & qui ait joui de la chaleur & de l'éclat du Soleil. Je dois satisfaire votre curiosité sur la nature de mon pays avant que de vous apprendre qui je suis.

La Pologne, ma Patrie, est comme vous le savez sans doute, un pays couvert de riches campagnes, de vastes prairies & de belles forêts. Cracovie, Capitale du Duché de ce nom & de tout le Royaume, est située sur la riviere de la Vistule dans une grande plaine, où l'œil se perd en contemplant les riches productions de la nature. Je ne pourrois vous faire qu'imparfaitement la description de cette Ville, l'une des plus fameuses du monde tant par la profondeur des fossés, l'épaisseur des murs, & la force des tours qui la défendent, que par l'alignement & la largeur des rues, la hauteur & la symétrie des maisons, le nombre & la magnificence des Palais

Palais qui la décorent. Celui des Rois bâti sur une éminence, semble s'élever au-dessus des autres pour les effacer par la noblesse de son architecture, le goût de sa distribution, & la beauté de ses triples galeries, ainsi que par la richesse de ses emmeublements, la perfection de ses peintures, & le charme de son point de vue.

J'aurois tort de m'étendre avec ostentation, sur tant de magnificences qui me sont presque étrangeres, puisque je suis née comme je vous l'ai dit dans le sein de la terre. A quelques lieues de Cracovie est une mine de sel que l'on appelle *Bochnia*, qui fut trouvée en 1252. L'extérieur de cette saline n'a rien de plus extraordinaire que vos carrieres. L'ouverture par laquelle on y descend est à peu près la même que les leurs; mais son extrême profondeur & plus encore ce qu'elle contient, paroîtront prodigieux aux gens qui ne connoissent d'autre pays que ceux de votre Atmosphere. Après avoir descendu plus de trois lieues dans la terre par des cables & des échelles de corde. On est tout étonné de l'éclat resplendissant qu'on trouve dans un souterrein si profond. Il est soutenu de toutes parts par des pilliers artistement taillés dans le sel, & qui semblent, à l'aide des flambeaux qui vous éclairent, autant de colomnes de cristal parsemées de diamants, vous êtes encore plus surpris quand, en parcourant cette espace immense, vous appercevez qu'on a percé des rues, qu'on a formé des places, fabriqué des maisons dans cette espece d'abyme, où plus de cinq cents ménages habitent, en observant les Loix que des Juges y prononcent dans un Tribunal, & la Religion que des Prêtres y enseignent dans un Temple.

Mon pere, nommé *Sigismond*, né ainsi que moi dans cette Ville ténébreuse, est à la tête de l'espece de Gouvernement démocratique qui y est établi. Cette Place éminente le met à portée de faire les honneurs de la Ville au peu d'étrangers qui osent y descendre par curiosité. On n'y voit presque jamais venir de François, soit que leur mollesse naturelle soit effrayée d'une telle tentative, ou que leur présomption ordinaire dédaigne de pareils prodiges. Le seul que j'y aie vu a été cause de toutes les aventures de ma vie. C'étoit un Médecin qui parcouroit la terre pour en découvrir & en admirer les productions. La profondeur de son esprit, l'excellence de son caractere lui gagnerent à la fois & le cœur de mon pere & le mien. La modeste retenue dans laquelle on éleve les Demoiselles Polonoises ne me permettoit pas de lui laisser voir mes sentiments, mais la pénétration qui est propre aux Cavaliers François, les lui fit bientôt connoître. Il m'invita un jour à aller avec lui chercher des simples au bord de la source d'eau douce qui passe dans cette Saline. Il prit occasion de cette singularité pour admirer les prodiges de la Nature, & fut galamment me féliciter de mes charmes, comme s'ils eussent été eux-mêmes plus admirables encore. L'embarras avec lequel je lui répondis, lui fit assez comprendre que je partageois son amour. Il profita de cette découverte pour me proposer un enlevement. Il prétendit m'intéresser à connoître ce Monde; mais je l'avouerai, ce fut moins la curiosité de voir votre Hémisphere, que le plaisir d'y vivre avec lui qui me décida. Le jour du départ fut arrêté entre nous, & je l'attendis, non avec l'inquiétude convenable à une personne sans expérience, mais

avec l'impatience naturelle à une Amante enflammée. Mon attachement pour ce jeune homme, l'emporta sur celui que je devois à mon pere, tant l'amour a de pouvoir sur un jeune cœur. Le sentiment le remue, mais les passions l'entraînent. M'étant travestie en simple ouvrier, je me mêlai avec ceux qui conduisoient à l'aide des chevaux, une colomne de sel jusqu'à l'ouverture de ce souterrein, & je me mis sur la machine qui tiroit cette matiere du sein de la terre. Le Médecin me tint dans ses bras & m'aida à supporter la fatigue de ce singulier voyage, qui dura près de six heures. A peine fus-je arrivée sur la terre, que la vue & la respiration me manquerent tout-à-coup. Le Docteur y mit ordre aussitôt, & me rassura en m'apprenant que c'étoit l'effet naturel que devoient produire sur moi la clarté du jour & la subtilité de l'air qui m'étoient étrangeres. Comme nous avions tout à craindre des perquisitions que pouvoit faire mon pere, nous prîmes le parti de séjourner quelque temps dans les forêts voisines. Nous fîmes une cabane de branches d'arbres, que nous entremêlâmes de ronces & d'épines pour nous défendre pendant les nuits, des Sangliers, des Ours, & des autres bêtes sauvages dont ces forêts sont peuplées. Mais, hélas! toute la prévoyance de l'homme, ne peut le mettre à couvert des accidents ausquels il est naturellement exposé. Quand nous crûmes avoir assez séjourné dans ces forêts, nous nous résolûmes à y marcher jusqu'à ce que nous fussions à portée de prendre une chaise de poste qui nous conduisît en France. C'étoit en Été. La chaleur m'ayant forcée à prendre du repos, nous nous assîmes dans l'endroit le plus épais du bois pour nous

dérober aux ardeurs du Soleil. Habituée à vivre dans les entrailles de la terre, toutes les curiosités de sa surface m'étoient étrangeres & nouvelles. Je fus extrêmement surprise de voir sortir un essaim d'abeilles, qui s'étoient retirées dans le creux d'un arbre, ainsi qu'elles ont coutume de le faire dans nos forêts où l'on en voit beaucoup, malgré les froids excessifs du climat. Le Médecin se plut à me faire la description des travaux & du gouvernement de ces especes de Républiques. Comme il vit que je craignois d'être blessée par ces petits insectes, il se leva à dessein d'aller couper une branche d'arbre pour m'en défendre, & n'en ayant pas trouvé à sa portée autour de nous, il s'enfonça dans le bois pour en chercher. Il me parut qu'il tardoit à revenir; je l'appellai à plusieurs reprises sans qu'il répondît. Impatiente de le revoir j'allai à sa rencontre. Je suivis d'abord le sentier qu'il avoit pris; mais ce petit chemin se perdant dans les détours de mille autres, je marchai autant qu'il me fut possible sur la trace de ses pas; celle-ci me conduisit à la longue à celle d'un sang qui paroissoit nouvellement répandu. Tout mon corps frémit à cette vue, & je serois morte de frayeur si je me fusse persuadée que ce fut le sien. Hélas! Je ne tardai pas à en être convaincue. Je vis mon Amant étendu par terre sans couleur & sans vie; son corps à demi rongé étoit encore en proie, à la voracité d'une horrible Panthére qui achevoit de lui déchirer les entrailles, qui lui arracha le cœur & se sauva en m'entendant approcher. Cette bête féroce en fuyant laissa tomber de sa gueule ensanglantée ce cœur encore fumant. La précipitation avec laquelle je courois toute égarée me le fit écraser

ſous mes pieds. Je ne pus réſiſter à tant d'horreurs. Je tombai ſur ces précieuſes dépouilles. Toutes ſanglantes qu'elles étoient, je fis un dernier effort pour y porter mes levres, & y imprimer des baiſers d'amour & de déſeſpoir..... L'infortunée *des Brillants*, en étoit là de ſon récit quand un jeune Seigneur de ſa Nation entra chez elle. Eh vîte, Mademoiſelle, lui dit-il, hâtez-vous de partir; ce jour même il faut que je vous emmene. Ils s'entretinrent enſuite aſſez long-temps en Polonois. Je crus comprendre à leurs regards qu'il étoit queſtion de moi dans leur converſation. Cette Demoiſelle ſe fit habiller pendant ce temps-là à la mode de ſon pays. Cette ſinguliere parure lui prêta encore de nouveaux charmes à mes yeux. Elle avoit une jupe fort courte d'une étoffe chamarée en or & en argent, & une eſpece de juſte-au-corps pareil, doublé de martre Zibeline, le tout agraffé & garni avec des pierreries montées ſur des chaînes d'or émaillées, qui formoient différents feſtons, & des lacs d'amour éblouiſſants autour de cette belle perſonne. On voyoit auſſi briller dans ſes cheveux une eſpece de couronne de diamants, qui étoit ſurmontée d'un bonet en étoffe bordée d'Hermine.

Une parure ſi galante n'étoit que trop propre à relever les charmes de ma chere *des Brillants*. Je les contemplois en ſilence, mes yeux, ſeuls interpretes de mon cœur, lui diſoient en ſecret: Pourquoi me quittez-vous adorable beauté? Qu'allez-vous devenir? Que deviendrai-je moi-même? Pourrez-vous vivre ſans moi? M'eſt-il poſſible de vivre ſans vous? S'ils ne diſoient rien de plus, c'eſt ſans doute que les larmes que je m'efforçois de retenir en effaçoient l'expreſſion.

Mademoiselle *des Brillants* s'apperçut de mon agitation ; elle parut la partager en me jettant des regards langoureux & en soupirant. Voyant enfin l'instant fatal de notre séparation qui s'approchoit, elle m'adressa ces mots : ce moment est sans doute le plus désespérant pour notre cœur ; mais il doit être le plus glorieux pour notre esprit. Ce n'est pas assez d'être Amants passionnés ; il faut être Philosophes courageux. Les moindres larmes aviliroient nos ames sans remédier à nos maux. Un enchaînement de malheurs que je n'ai pas eu le temps de vous raconter en entier, me force à disparoître sans pouvoir vous dire où je vais, mais, qu'il vous suffise de me laisser amoureuse & fidelle. Ce que j'ai fait pour vous ; le regret que j'ai de vous quitter ; l'envie que j'ai de vous revoir, vous sont garants de mes sentiments à venir & des efforts que je ferai pour vous rejoindre le plutôt qu'il me sera possible. Adieu, mon cher Chevalier, adieu, me dit-elle, en me serrant affectueusement la main, & en montant dans une voiture qui la déroba bientôt à ma vue.

Cette aventure s'étoit passée avec trop de rapidité pour que j'eusse le temps de réfléchir mûrement, sur le chagrin qu'elle devoit me procurer. Je ne le pu faire qu'après notre séparation. A juger de Mademoiselle *des Brillants* par sa parure, par ses sentiments, par son éducation, & par ce qu'elle ma raconté, me disois-je, c'est une fille de distinction. Elle seule pouvoit réparer toutes mes pertes ; elle seule pouvoit combler mon bonheur, & je l'ai perdue. O Ciel ! Perdue, m'écriai-je ! Quoi je ne reverrois plus cet adorable objet ? Objet enchanteur, à qui je dois les plus doux moments de ma vie ! Qui m'a prodigué les plus tendres faveurs ! Qui a su me les faire ache-

ter & me les rendre plus précieuses. Je ne pouvois me familiariser avec l'idée de ne la plus revoir, de ne plus jouir de ses embrassements, & de ne plus lui prodiguer mes caresses. Nos plaisirs passés qui m'étoient encore présents, ses promesses qui me paroissoient sacrées, me persuadoient qu'elle ne pourroit ni m'oublier ni me manquer de parole: tout jusqu'à son dernier regard, étoit garant de son retour à mon cœur amoureux & prévenu. Elle me donnera de ses nouvelles, je la reverrai dans peu, me disois-je, elle m'achevera l'Histoire de ses malheurs, j'oublirai les miens dans ses bras: nous nous suffirons à nous-mêmes; contents de nous retrouver; contents de nous aimer, nous ne vivrons que pour nous; notre amour & notre possession nous tiendront lieu de tout. Ainsi me repaissois-je d'idées flatteuses tandis qu'on me préparoit de nouveaux chagrins, & qu'on en commençoit la chaîne funeste.

Si mon nouvel amour avoit amolli mon cœur, il ne l'avoit point corrompu. Au contraire, plus il s'étoit attendri pour les charmes de Mademoiselle *des Brillants*, plus il étoit sensible au sort de la belle *Julie*. Je pressois depuis long-temps Monsieur *le Blanc*, de me l'apprendre précisément, & il ne répondoit que d'une maniere vague à mes instances. J'allai un jour chez lui à dessein de le forçer de me parler plus positivement. Vous m'avez promis, lui dis-je, d'obtenir de la Comtesse qu'elle me permît de revoir sa fille. J'ai assez long-temps attendu l'effet de vos promesses; j'aurois lieu de douter de votre sincérité, si vous tardiez davantage à me satisfaire. Allons, Monsieur, allons voir *Julie*. Vous la reverrez, me dit-il; mais cette satisfaction vous coûtera sans dou-

te, car vous me forcez à vous le dire. La Comtesse exige que vous lui donniez la main pour prix de ce bienfait, & vous ne l'obtiendrez jamais qu'à cette condition...... Quoi, vous pensez! & vous vous chargez d'une pareille proposition, vous avez pu l'écouter, y répondre, ... Elle m'a parue aussi ridicule qu'à vous : je me persuadois même que vous ne pourriez pas l'accepter; mais les réflexions que j'ai faites, les protestations de la Comtesse & les soins généreux qu'elle prend de votre fortune à votre insu, m'ont enfin fait changer de sentiment. Je crois que vous n'avez point à rougir en faisant dans votre situation ce que Monsieur le Comte lui-même auroit du faire dans la sienne. Si la Comtesse s'est portée à des extrêmités, c'est l'excès de son amour pour vous, qui l'y a déterminée. Ce même amour étant satisfait deviendra tranquille. Cette Dame vient de me donner une preuve de son heureux retour sur elle-même, en obtenant du Ministre un emploi considérable pour vous. Voyez à quoi vous voulez vous résoudre? En consentant à cette demande, vous pouvez dès lors revoir *Julie*, faire le bonheur de la Comtesse & combler votre fortune. En refusant ce que je vous propose, *Julie* sera perdue pour vous, vous désespérerez sa mere, & vous languirez dans l'indigence. Quelle alternative, m'écriai-je, & par qui m'est-elle proposée? Les sentiments des honnêtes gens sont faciles à pénétrer. Monsieur *le Blanc* lut dans mon cœur, le consentement que ma bouche auroit refusé. Il ne voulut pas pousser plus loin la contrainte affligeante où il me mettoit; il chercha même à l'adoucir par les démonstrations de la plus douce amitié. Il me ramena à la maison; parla en particulier à la Comtesse & vint me rejoindre

avec elle. Il fut si bien monter la conversation qu'il la rendit agréable pour nous. Madame *de Senneval*, profitant sans doute des avis qu'il venoit de lui donner en secret, voulut distraire entiérement les tristes idées qui pouvoient m'occuper; & pour y parvenir, elle le pria d'achever de nous raconter son Histoire. Je consens, volontiers à ce que vous voulez, lui dit-il, je publierois même mes aventures, si elles pouvoient servir d'exemples utiles à ceux qui comme moi ont des passions malheureuses, ajouta-t-il en me jettant un regard. Cette apostrophe indirecte me tira de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, & me fit prêter toute mon attention à ce qui suit.

Continuation de l'Histoire de Monsieur LE BLANC.

Les coups récidivés que je portois à l'oncle de Madame *Dessalles*, l'ayant mis hors de combat; il eut la lâcheté de crier à la Garde sur moi. Elle vint & j'eusse été pris infailliblement, si je ne me fusse sauvé aussitôt. Ce vil ennemi eut encore la bassesse d'aller faire sa plainte chez un Commissaire, comme si j'eusse été un assassin. Il exigea même que ma malheureuse Amante déposât contre moi, & travaillât par là à faire perdre la vie à celui qui avoit sauvé ses jours. On le porta chez lui où sa niece l'accompagna. Elle donna ensuite tous ses soins pour découvrir l'asyle secret où je m'étois mis par précaution. Elle m'apprit en versant un torrent de larmes tout ce qu'on lui avoit fait faire contre moi; elle ne me cacha pas même que cette affaire étant poursuivie au criminel, j'étois décrété & que je n'avois pas trois jours à jouir de ma liberté; après

quoi je ferois pourſuivi pour perdre la vie comme aſſaſſin. Ce titre deshonorant me cauſa encore plus d'horreur que la crainte du trépas. On me conſeilla de paſſer dans le pays étranger, & la mort de mon ennemi ayant aggravé mon affaire, je fus contraint de m'y réſoudre promptement. J'en donnai avis en ſecret à ma Maîtreſſe. Je n'en avois pas beſoin, elle prenoit trop de part à tout ce qui m'intéreſſoit pour ignorer aucune de mes démarches. Elle vint me trouver la veille de mon départ, & me preſſa de lui dire quel ſeroit le lieu de ma retraite afin de m'y venir joindre. Je refuſai de ſatisfaire ſa curioſité, & m'oppoſai à ce qu'elle voulut. Je la priai de renoncer déſormais à un amour qu'elle ne pouvoit plus entretenir ſans honte, depuis que j'étois l'auteur de la mort de ſon oncle : Madame *Deſſalles* m'aimoit à l'excès, elle me voyoit malheureux à cauſe d'elle, obligé de me bannir de ma Patrie ou de perdre la vie; c'étoient autant de raiſons pour ne point m'abandonner : mais je l'eſtimois, je voyois que mon amour ne pouvoit que la deshonorer, & c'étoient auſſi autant de raiſons pour y renoncer à jamais. Je refuſai toutes ſes offres avec fermeté, je m'arrachai même avec une eſpece de dureté de ſes embraſſements, & je lui dis un éternel adieu. Ses larmes & ſes gémiſſements déchirerent mon cœur, mais elles ne purent amollir ſon courage. Je partis en poſte de Paris pour me rendre à Strasbourg & delà à Ratisbonne, Ville Impériale d'Allemagne, pour laquelle j'avois des lettres de recommandation, & que je regardois comme l'aſyle le plus agréable que je puiſſe choiſir, à cauſe du grand concours, & de la magnificence que ſes Diettes me ſembloient devoir y

attirer. Mais je fus bien trompé dans mon attente; cette Ville est peut-être la plus triste de l'Allemagne. On n'y voit que des rues mal percées, des Places irrégulieres, des maisons gothiques. Il n'y a aucun bel édifice. Les Eglises mêmes, contre l'usage des Allemands, n'annoncent que la simplicité & le mauvais goût. Si quelque chose peut y mériter les regards, c'est le fleuve du Danube qui baigne ses murs; son large Pont de pierre, & si vous voulez les Forges de cuivre & les moulins à planches qui sont situés dans une de ses Isles. Le méchanisme seul y tient lieu des forces humaines; c'est lui qui agite les soufflets, qui bat les enclumes des forges; c'est encore lui qui meut les scies des moulins à planches, & qui pousse les pieces de bois sous leurs dents, en sorte que vous voyez entrés peu de temps d'un côté le cuivre fondu, coulé, & battu, & de l'autre, un arbre entier divisé en quantité de planches, sans, pour ainsi dire, que les hommes y aient mis la main.

Je considérois un jour toutes ces choses, lorsque des cris affreux que j'entendis retentir dans les airs, m'attirerent sur le rivage. Je vis une barque, qui, battue par les vagues agitées, & poussée par la rapidité des eaux resserrées, venoit de se briser contre une des arches du pont. A peine fut-elle fracassée, que je vis un nombre infini de personnes s'engloutir dans les flots. L'instant d'après elles reparurent; les unes déja suffoquées, flottoient sans connoissance au gré des vagues; les autres, transportées de rage, s'attachoient aux débris que les vents en courroux jettoient çà & là. Deux femmes entr'autres embrassant étroitement une planche, furent jettées sur la gréve. La compassion me fit promp-

tement sortir de l'Isle pour aller à leur secours. Dieu! quelle fut ma surprise & mon attendrissement, en reconnoissant une de ces femmes pour Madame *Dessalles*. Tout autre qu'un amant n'eut pu la reconnoître, tant elle étoit défigurée. Sa voix se refusa à son amour : elle ne put me parler; mais elle me serra étroitement la main, & me jetta un triste regard, qui ne fut que trop expressif. Je la fis transporter chez moi, où je donnai tous mes soins à la ranimer. Je ne me rappelle pas sans douleur les tendres reproches qu'elle me fit, dès qu'elle eut la force de parler. Cette Amante infortunée avoit tout vendu & tout sacrifié pour venir me joindre. Elle avoit renoncé à sa patrie & à sa famille pour s'attacher à moi : mais ces sacrifices entraînoient aussi celui de son honneur, puisqu'elle se proposoit d'épouser le meurtrier de son oncle; & c'en étoit assez pour que je refusasse cette proposition. Je m'armai de fermeté, & même de rigueur, pour m'opposer à son dessein. Eh! que m'importe la France; que m'importe l'Univers entier, me dit-elle, si je suis avec vous; si vous partagez mon amour.....Je l'interrompis brusquement; je me servis des raisons les plus fortes pour la dissuader; & voyant que je ne pouvois pas y réussir, j'employai l'expédient le plus sûr, mais le plus triste. Je m'arrachai de ses bras; je me dérobai de sa présence, & je pris la poste pour m'en séparer à jamais. J'eus cependant la précaution de la recommander à la femme qui l'accompagnoit, avant que de partir pour Munich, Capitale de la Baviere, où je me proposois d'aller demander du service. L'Empereur Charles VII. y tenoit sa Cour, & la rendoit la plus brillante de l'Empire. J'eus l'honneur de

lui baiſſer la main, ainſi que cela ſe pratique en Allemagne. J'étois François, & c'étoit une raiſon pour que ce Prince m'accordât ſa bienveillance. Il donna ordre que l'on me montrât tout ce qu'il y avoit de curieux chez lui. Il eſt certain que la Baviere en général mérite l'attention des voyageurs. C'eſt un pays extrêmement fertile en grains; où l'on voit de très-jolies Villes, telles que Neubourg, ſi agréable par ſa ſituation & par la magnificence de ſes Égliſes décorées en marbre *factice* qui trompe les yeux. Ingolſtat, ſi fameuſe par ſon Arſenal & ſes fortifications, & Munich, ſi belle par la largeur de ſes rues, la grandeur de ſes Places, la multiplicité de ſes Égliſes, la magnificence & la richeſſe de l'intérieur de ſon Palais, qu'on appelle *Réſidence*. On diroit que le luxe & le goût en aient imaginé les meubles & les ornements. Non-ſeulement on admire dans la galerie les chef-d'œuvres des plus grands Peintres, mais encore on voit des appartements entiers revêtus de marbre, arrangé de maniere qu'il ſemble former des tableaux, qui repréſentent, ſans le ſecours du pinceau, des payſages, des perſpectives, des figures & autres objets, où toutes les regles de l'optique & des ombres ſemblent auſſi-bien obſervées, que ſi c'étoient des peintures. Je ne m'arrêterai point à vous décrire les charmes & la magnificence des deux maiſons de plaiſance de ce Prince, qui ſont autant de ſéjours enchantés par l'élégance de l'architecture, l'agrément des jardins, la beauté des eaux & la richeſſe des figures dorées qui les décorent. L'aventure qui me força de quitter ce pays, exige plutôt que je vous diſe quelque choſe de ſes mœurs. Les hommes y ſont, comme dans preſque toute l'Al-

lemagne, braves & francs, mais grossiers & ignorants, préférant la table & le lit, à l'étude & au travail. Les Seigneurs n'y connoissent d'autre mérite que celui de citer seize quartiers de noblesse, & de boire autant de bouteilles dans un repas. Mais plus ceux-ci, qu'on appelle *Cavaliers* ont de morgue & de fierté, plus les Princes & les Souverains ont de douceur & d'urbanité. Il leur arrive souvent de descendre de leurs rangs & de se communiquer avec des gens fort au-dessous d'eux. Les Dames de Cour poussent sur-tout cet esprit de communication à l'excès. Plus voluptueuses que galantes, elles s'adressent volontiers en fait d'amour à quiconque peut en donner de plus fortes preuves. La tournure de la taille & la vigueur de l'âge sont ordinairement ce qui les décide. Comme j'étois dans mon printemps, ce fut sans doute ce qui engagea une femme de la premiere distinction à me lancer des œillades expressives, seuls préliminaires de galanterie que le sexe employe dans ce pays. Je n'y répondis pas ainsi qu'elle l'auroit desiré, & elle se crut engagée à s'expliquer plus clairement. Un soir que nous nous trouvâmes à une *Redoute*, espece de bals du pays, elle me fit sa déclaration, & m'assigna un rendez-vous, en m'adressant ces mots italiens : *Mio bene, sono inamorata di voi, venite questa notte da me; noi avremo insieme un' intrattenimento secreto e molti piaceri.* Comme j'étois dans un pays où presque toutes les Dames parlent trois langues vivantes; je fus moins surpris de l'idiome dont se servit celle-ci, que des choses qu'elle me dit. Elles étoient prononcées par la femme la plus aimable, mais elles annonçoient la moins estimable; & c'en fut assez pour

me donner de l'éloignement pour elle. Le rang qu'elle occupoit me donnant tout à appréhender de son ressentiment, je résolus de quitter le pays, pour m'y soustraire. Dès le lendemain je partis pour l'Angleterre. Je vis Londres, cette émule de Paris par sa grandeur, & plus encore par le concours de gens à talents & de Savants qui s'y assemblent. Le gain considérable que j'y fis à une loterie me mit à portée de fréquenter les premiers de la Nation, parmi lesquels j'y liai une étroite amitié avec le Milord le plus distingué & le plus estimable; mais ses affaires me l'ayant fait perdre de vue, & les miennes étant accommodées en France, j'y repassai avec cette satisfaction qui est naturelle à tout bon patriote. J'appris en arrivant que Madame *Dessalles* étoit morte dans un Couvent de la Lorraine, où elle avoit vêcu dans la plus grande dévotion. Je demandai de l'emploi au service, où j'ai resté tant que ma fortune & mes forces me l'ont permis, & depuis que j'en suis retiré, je vis avec cette tranquillité d'ame que vous me connoissez, & qui n'est altérée qu'autant que je me rappelle les égarements & les malheurs de ma jeunesse. Je n'aurois sûrement pas ces regrets, continua Monsieur *le Blanc* en me fixant attentivement, si quelqu'un d'aussi aimable que Madame m'eût offert de fixer mon cœur, & d'assurer ma tranquillité. Vous donc, mon cher Chevalier, qui trouvez une si belle occasion, profitez-en pour votre satisfaction; pour celle d'une Dame qui vous adore & d'un ami qui ne mourra point tranquille, qu'il ne vous voie vivre heureux.

La Comtesse étoit trop intéressée à ce que je consentisse à l'épouser, pour ne pas joindre les sollicitations les plus persuasives à celles de Mon-

sieur *le Blanc*. Elle n'épargna rien pour y parvenir. Les larmes de la beauté, les caresses de l'amour furent autant d'armes qu'elle employa pour combattre la résistance de mon cœur : il étoit naturellement trop foible, pour n'être pas vaincu : mon silence fut une preuve de sa défaite. Mon amante & mon ami profiterent de cette découverte pour m'annoncer qu'ils m'avoient acheté deux bancs ; & comme je voulus cependant objecter quelque défense, ils me persuaderent qu'ils avoient eu lieu d'attendre ce consentement de ma part ; que je l'avois même donné à Monsieur *le Blanc* la derniere fois qu'il m'avoit parlé de cet hymen. Ils intéresserent mon honneur à former ces nœuds ; à l'aide de leurs spécieux raisonnements ils en vinrent à arracher mon consentement & à m'annoncer le jour décisif de mon sacrifice. La fortune récompense votre mérite, me dit alors Monsieur *le Blanc*. Le Ministre que vous avez su fléchir autrefois en faveur du Comte, touché aujourd'hui de votre sort malheureux, vous accorde un emploi de huit mille livres d'appointements. Supposez que vous ne daigniez pas l'exercer, vous pouvez, à moins de deux cens pistoles, en faire remplir les fonctions par quelqu'aurre ; & de cette maniere vous répondrez aux bontés d'un Grand, qui prétend vous assurer un état à l'un & à l'autre. J'ai, mon cher Chevalier, par mille raisons assez de droit sur vous, pour vous forcer à accepter ce parti, qui contribue à mon bonheur, dès qu'il peut faire le vôtre. Vous verrez, continua-t-il, que l'aisance que Madame vous procure vous affranchira de bien des tourments qui suivent l'infortune. Content de votre ménage, & ravi de l'attachement de votre nouvelle compagne, vous

vivrez à l'avenir dans une paix profonde. Les fruits de votre hymen deviendront des gages de votre amour. Instruits par les leçons & les exemples de leur mere, vos enfants vous aimeront comme elle. Ils seront l'entrepôt de vos mutuelles caresses, & l'hymen sera pour vous un port qui vous mettra à couvert des orages.

Monsieur *le Blanc* étaloit encore sa séduisante éloquence, quand Madame de *Senneval* l'interrompit pour lui dire : Eh, comptez-vous pour rien le plaisir qu'aura le Chevalier de reconnoître vos bienfaits, en rétablissant une fortune que vous avez ruinée pour nous. Ce motif fut le plus puissant sur mon ame. Monsieur *le Blanc* avoit réellement dû déranger ses affaires pour rétablir les nôtres. Il avoit fait de généreuses démarches pour me procurer cet emploi. Il y auroit eu, suivant moi, de l'ingratitude à refuser un bienfait qui le soulageoit. La sagesse de son âge & la bonté de son caractere devoient autoriser sa conduite envers moi. L'imprudence de ma jeunesse & la vivacité de mes passions devoient au contraire me faire défier de moi-même. Telles étoient les courtes réflexions que je faisois quand les conseils de mon ami me ramenoient à la raison. Quoiqu'un secret pressentiment me fit envisager cet hymen comme une nouvelle source de malheurs, je chassai cette idée loin de moi & je consentis à tout ce que l'on voulut.

La Comtesse glorieuse de sa victoire s'en applaudissoit avec moi. Il lui tardoit de voir arriver le moment décisif : elle l'auroit hâté, s'il n'eût dépendu que d'elle de le faire; mais il ne devoit que trop tôt arriver pour mon malheur & le sien. Nous fûmes ensemble trouver le Ministre qui avoit promis l'emploi dont on m'avoit parlé.

Nous le remerciâmes de toutes ses bontés, qu'il combla par une affabilité presqu'étrangere chez les gens en place. Il nous restoit à faire les préparatifs du mariage. La Comtesse voulut qu'on n'y épargnât rien. Elle se promit de célébrer cet hymen avec la pompe la plus éclatante. Le jour arriva : nous partîmes pour nous rendre à l'Église. On dit la Messe; on m'interrogea, & je prononçai le mot décisif avec une émotion & une crainte qui sembloient présager les malheurs qu'il devoit me coûter. Quand je me rappelle de quelle importance est un monosyllable, auquel on a attaché la perte de la liberté, une source d'inquiétude & un enchaînement d'embarras; quand j'y réfléchis, dis-je, je ne puis me lasser de plaindre ceux qui sont contraints à le prononcer par la fatalité des événements, ou de blâmer ceux qui le font avec trop de légereté, ou par des motifs de politique & d'intérêt.

Nous revînmes préoccupés chacun d'idées qui convenoient à notre situation. Madame de *Senneval* ne put contenir ses joyeux transports: nous fûmes à peine sortis du Temple, qu'elle m'embrassa, & me dit : Voici le premier sceau de ma tendresse, puissai-je vous en donner éternellement de pareils. Heureux époux, s'écrioient les assistants, vous allez goûter une félicité parfaite. C'est ainsi que l'homme, borné dans ses connoissances, juge au hasard de l'avenir par le présent, & de la chose par les apparences.

Nous fûmes au lieu où la Comtesse avoit exigé qu'on célébrât les nôces. Là elle se livra à tout l'excès de sa joie. Elle la fit éclater par mille marques extérieures qui devoient paroître des extravagances à tout autre qu'à des cœurs amoureux. Quelque effort que l'on fit, quelque conseil

qu'on lui donnât, elle ne put mettre un frein à sa gaieté : elle dansa plus de six heures avec les convives ; elle les lassa tous. Pour moi, quelque violence que je me fisse, je ne pouvois me familiariser avec l'idée du mariage. Je regrettois déja la perte d'une liberté dont je n'avois jamais joui. L'impétuosité du caractere de Madame de *Senneval*, qui se montroit plus que jamais, me faisoit présager mille malheurs ; & la préoccupation de mon cœur me les rendoit présents. Nulle de mes passions n'avoit fini par extinction. J'avois renoncé à *Sophie* par rapport aux fâcheux événements qui l'avoit obligée de me fuir. Ce n'étoit ni *Julie* ni moi qui avions résolu de ne plus nous voir; on nous avoit cruellement contraints à le faire. J'avois si peu satisfait ma passion avec Mademoiselle *des Brillans*; elle m'avoit été ravie si rapidement; je lui avois découvert tant de charmes en la perdant, que je n'en étois que plus altéré de desirs; d'ailleurs l'âge, les sentiments étoient trop peu conformes entre mon épouse & moi, pour qu'il y eut de la sympathie; ajoutez à cela que les extrêmités ausquels elle s'étoit portée avec sa fille, la contrainte où elle m'avoit jetté m'en rendoit le motif odieux. Monsieur *le Blanc* lui-même me paroissoit condamnable d'avoir imprudemment violenté mon inclination. Suivant moi, il avoit péché contre la prudence & le droit des gens, en croyant avoir agi par tendresse & par générosité. C'est ainsi que la foible humanité n'est pas même constante dans sa morale. Je blâmois alors ce que j'avois loué peu de temps auparavant. J'étois encore tout occupé de ces tristes réflexions lorsque j'entendis deux femmes qui s'entretenoient de moi dans un coin de la salle.

Nous plaignons votre sort, me dit l'une d'el-

les, en me faisant signe d'approcher. Je sais mieux que personne tous les secrets de votre famille; j'en sais même que vous ignorez sans doute. C'est par l'entremise d'une femme de ma connoissance qu'on a conduit la malheureuse *Julie* au Couvent; qu'on l'a forcée d'y prendre l'habit & d'y faire profession. Personne ne sait mieux que moi de quelle violence on a usé pour forcer cette infortunée à se faire Religeuse. La charité chrétienne m'arrache des larmes quand je vous rapporte de pareilles violences. Je ne vous dis rien, continua-t-elle, des autres trahisons qu'on vous a fait depuis un an. Comme elles peuvent avoir une sage interprétation, je ne veux pas prendre le méchant plaisir de médire de mon prochain........ Eh de grace! Madame, n'épargnez pas ma foiblesse; achevez de m'instruire; vous ne pouvez rien ajouter à ma douleur......... Non, non, je ne vous dirai rien de plus, je craindrois trop de semer la zizanie dans votre nouveau ménage....... Daignez au moins confirmer ce que vous m'avez avancé par rapport à *Julie*, autrement, j'aurois droit de douter de la vérité de votre rapport. En voilà la preuve, repliqua-t-elle, en me montrant une lettre de cette Religieuse, que je vais rapporter telle qu'elle étoit. On saura dans la suite comment, & pour quelle raison je me suis trouvé possesseur de cet écrit.

„ Il n'est que trop vrai, Madame, que je suis
„ ici malgré moi, & que ma mere me force par
„ toutes sortes de menaces & de cruautés, de
„ faire des vœux contre lesquels je proteste &
„ protesterai toujours. Si quelque chose me con-
„ sole d'être éloignée du monde, c'est de ne
„ plus y voir le Chevalier, pour lequel j'ai au-
„ tant de mépris à présent, que j'avois d'estime

„ autrefois. Si vous étiez capable d'abuser de ma
„ confidence, (ce que je ne crois pas) je serois,
„ moi, incapable de désavouer une protestation
„ que je fais avec autant de fermeté que de
„ franchise. Je suis, Madame, &c. Signé, *Julie*.

Je n'avois pas lieu de douter de la vérité du fait; il m'étoit confirmé par un écrit trop vrai & trop respectable pour hésiter à le croire. Je l'avois bien prévu, me dit la Dame, que cette Lettre vous accableroit de douleur. Dieu veuille qu'elle ne serve qu'à exciter en vous un pieux intérêt pour la malheureuse qui l'a écrite. Eh! que puis-je faire pour elle, m'écriai-je? nous sommes tous deux dans des liens indissolubles.........: Vous n'y êtes ni l'un ni l'autre; mais ce n'est pas à moi à vous le faire remarquer. En disant ces mots, elle se sépara de moi, & je réfléchissois encore sur ce qu'elle venoit de me dire, quand une troupe de convives m'environna & vint m'apprendre, avec des démonstrations de douleur & d'inquiétude, que mon épouse se trouvoit fort mal; j'y courus. L'amour conjugal, égale un mouvement de la nature dans les ames délicates. Quelques reproches que j'eusse à faire à ma femme, je partageois son mal, comme si elle eut été en effet la moitié de moi-même. La fatigue de la danse, l'excès de la joie avoient occasionné une telle révolution & un tel abattement en elle qu'elle avoit perdu connoissance, & qu'une fievre violente avoit succédée à cet évanouissement; plusieurs personnes la portoient sur un lit voisin, lorsque je m'en approchai. Elle me tendit la main & me dit en soupirant. Mon bonheur auroit été trop grand; je ne jouirai jamais des plaisirs qui m'ont coûté si cher. Hélas! combien de fois en notre vie avons-

trop malheureuse. Les inquiétudes que j'avois sur mon état à venir, les reproches que je me faisois sur mes foiblesses actuelles, aggravoient encore le poids de mes maux; les soins même de mon généreux ami ne m'ont pas moins été funestes, puisqu'ils m'ont ouvert une nouvelle carriere de calamités, où l'aveuglement & l'imprudence de mon âge, ou plutôt la fatalité de mon destin m'a fait marcher pendant long-temps. Assis à la barriere, je regarde encore avec effroi l'espace périlleux qu'il m'a fallu parcourir.

L'affoiblissement de mon épouse dégénéra en une indisposition qui la retint au lit. Hélas! cet accident fut l'époque de ses malheurs & des miens! Il me fournit l'occasion de réfléchir sur ses noirceurs & d'accroître mon ressentiment. Quoi, me disois-je, je recevrai dans la couche nuptiale, je tiendrai dans mes bras une femme qui m'a trahi, une mere qui a poignardé sa fille à mes yeux, qui l'a sacrifiée à mon insu. Ainsi raisonnois-je en moi-même, tandis que la fievre & l'amour dévoroient Madame *de Senneval*.

La maladie de votre épouse, me dit Monsieur *le Blanc*, exige que vous alliez seul faire votre visite au Ministre, & recevoir de ses mains l'emploi qu'il vous destine.... Eh! que me servira cette fortune que vous m'avez tant vantée, si je suis obligé de vivre avec l'indigne femme, la cruelle marâtre que vous m'avez forcé d'épouser! Jugez de ce dont elle est capable, par ce qu'elle a fait. Alors je lui rapportai tout ce que j'avois appris de la Dame qui s'étoit trouvée à mes nôces, & j'insistai même sur ce qu'elle avoit voulu me cacher. Il hésitoit à croire ce rapport, & l'auroit traité de calomnie, si je ne lui eusse assuré que j'avois vu une Lettre de *Julie*.

Il frémit à ce récit, parut s'attendrir, & se remit cependant pour m'exhorter dans les termes les plus engageants à bien vivre avec une femme à qui le Ciel & l'Église m'avoient lié. Je n'eus pas la force de lui répondre; je le suivis chez le Ministre, décidé à partager au moins ses bienfaits avec celle qui me les procuroit, de quelque façon que nous vécussions ensemble. Je l'ai dit, tout est funeste à quiconque est malheureux; le Ministre étoit au lit de la mort. La consternation & les larmes de tous ceux qui lui appartenoient nous l'annoncerent dès la porte. Nous fîmes tous nos efforts pour parvenir jusqu'à lui. Monsieur *le Blanc* me persuada que cette derniere démarche me seroit peut-être utile, ou me feroit du moins honneur. Vous perdez moins que moi, me dit le moribon avec bonté. Si j'emporte au tombeau le regret de mourir sans vous obliger, je laisse au moins à mon successeur le plaisir de le faire, & je ne crois pas qu'il le refuse à ma recommandation & à votre mérite.

Le cœur oppressé d'une si lugubre scene, je ne sus que répondre; je me retirai les larmes aux yeux. Voilà comme le Ciel favorise votre ouvrage, dis-je à Monsieur *le Blanc*, en sortant de l'Hôtel. Il ne put que me jetter un triste regard & rebaisser la vue. J'imposai silence à mon ressentiment, dans la crainte d'irriter son chagrin. Tout n'est pas désespéré, me dit-il, après quelques instants de silence. D'après la recommandation du Ministre, vous avez encore lieu d'espérer des bontés de son successeur, & vous aurez toujours droit de compter sur les secours que je vous dois. Ne vous reste-t-il pas un asyle dans ma maison, & des prétentions sur le coffre? Hélas, continua-t-il, que je serois heu-

reux, si tout ce qu'il renferme pouvoit vous être utile!

Il essayoit en vain de me rapprocher de la raison; je ne m'en éloignois que trop par mon ressentiment; je me défiois de la foiblesse de son caractere, & je me persuadois que je devois profiter de cet exemple pour affermir le mien. Il me ramenoit insensiblement chez moi, où l'on avoit fait transporter mon épouse. Il m'engagea à dîner avec elle, afin, disoit-il de charmer ses ennuis, & de fortifier mon amour conjugal. Soins superflus; j'étois trop touché du sort de la malheureuse *Julie*, pour oublier la tyrannie de sa mere. J'avois même déja pris les précautions nécessaires qu'exigent la jurisprudence pour assurer mon divorce avec cette femme. Je m'entretins, non sans beaucoup de ménagement, de la personne que j'avois vue le jour de mon mariage, & j'eus l'adresse d'en apprendre le nom & la demeure. Satisfait de cette découverte, j'employai les premiers moments où je fus libre à aller voir cette femme. Elle étoit seule, & me parut contente de recevoir ma visite. Je faisois une petite méditation, me dit-elle, & je priois le Seigneur de bénir votre hymen. Personne n'est plus à plaindre que vous, si l'on n'en excepte notre pauvre *Julie*. Je regardois cette femme, & j'étois presqu'aussi touché de la part qu'elle paroissoit prendre à mes chagrins, que de leur violence. Achevez, Madame, lui dis-je, achevez de grace de m'apprendre toutes les trahisons que vous m'avez assuré qu'on me faisoit depuis plus d'un an. Encore un coup, repliqua-t-elle, je m'en fais un scupule, & je crains de vous inspirer de la haine pour une personne à qui vous êtes uni par des nœuds sacrés.... Non, non, ne craignez rien; la

haine ne peut prendre racine dans mon cœur; l'indifférence & le mépris sont les seuls sentiments qui l'affectent pour mon épouse.

Madame *de Saint-Hylaire*, ainsi se nommoit cette dévote, me regarda à la dérobée, parut moins contrainte, & reprit ainsi : J'ignore quelles sont vos liaisons avec une femme mariée & son pere; je crois même qu'elles ne sont pas criminelles; mais je sais que votre épouse a intercepté plusieurs Lettres qui vous venoient de la part de l'un & de l'autre, & qu'elle a employé de sourdes manœuvres pour vous éloigner à jamais de ces deux personnes. C'est, ajouta-t-elle, tout ce que je puis vous dire consciencieusement, puisque je n'ai été instruite de tout cela que par des voies indirectes, que la charité me défend de découvrir.

Il n'en falloit pas tant pour m'affermir dans mes résolutions. Je sortis de chez cette femme dans le dessein de les exécuter; & peut-être l'aurois-je fait sur le champ, si je n'eusse voulu revoir encore *Julie*, & prendre de nouvelles mesures pour assurer la réussite de mon projet. Je revins chez moi; j'écrivis une lettre, où je détaillai à cette Religieuse ce que j'avois appris, en lui justifiant mon innocence. Je courus la porter moi-même au Couvent. Je ne me rappelle pas sans douleur cette fâcheuse visite. La Sœur *Saint-Hypolite*, toujours prévenue contre moi, me tint des propos d'autant plus affligeants, qu'ils étoient froids. En vain aurois-je cherché à la dissuader par des regards & des signes. Outre que je craignois les yeux perçants de la surveillante, les guimpes & les grilles étoient encore un nouvel obstacle aux foibles expédients que j'aurois pu employer. Cependant je m'approchai de telle ma-

niere de la fatale grille; que j'eus le ſecret d'intéreſſer la ſpirituelle *Julie* à en faire autant. Je gliſſai ma Lettre dans les mains de la Religieuſe, ſans que ſa compagne s'en apperçut, & je me retirai, ſatisfait au-moins d'être parvenu à le faire.

L'inſtant que j'aurois dû deſirer, & que je redoutois preſque, arriva. Madame *de Senneval* ſe rétablit aſſez pour ſe lever. Tranquille ſur mon compte, elle crut m'annoncer une heureuſe nouvelle, en m'apprenant qu'elle eſpéroit dès le ſoir même goûter les premieres douceurs du mariage. Un triſte ſilence fut toute ma réponſe; il perça le cœur de mon épouſe. Elle ſe jetta dans mes bras, me prodigua mille careſſes, & les accompagna des plus doux propos. Lui reprocher ſa perfidie, c'eut été m'expoſer à de nouvelles perſécutions; lui déclarer ma réſolution, c'étoit lui donner de nouveaux chagrins; j'aimai mieux diſſimuler. Quoique cet expédient fût fort oppoſé à la ſincérité de mon caractere, je commençois à croire qu'il étoit quelquefois néceſſaire dans le commerce de la vie. Je repréſentai à Madame *de Senneval* que ſa ſanté n'étoit pas encore aſſez rétablie, & que j'aurois à me reprocher de l'altérer par une aveugle condeſcendance. Elle me fixa, verſa quelques larmes & ſe retira. Je m'attendois bien à de nouvelles ſollicitations, & je les previns, en engageant Monſieur *le Blanc* à appuyer mes réflexions. Il le fit avec ſuccès, & j'eus même l'eſpérance de pouvoir mettre mon ſecret projet à exécution ſans aucun obſtacle. Je n'en voyois d'autres que dans la bonté de mon cœur, qui s'oppoſoit à la réſolution de mon eſprit. La ſatisfaction de l'amour coûtoit des pleurs à l'humanité. Je m'affranchiſſois de l'eſclavage, mais je plongeois la Comteſſe dans la douleur;

j'évitois une méchante femme, mais j'abandonnois une épouse passionnée.

Auriez-vous compromis ma sincérité, me dit mon foible ami? Prétendriez-vous vivre avec votre femme, sans satisfaire à ses légitimes & tendres desirs? Eh! Monsieur, lui répondis-je, qu'avez-vous à craindre? Je l'ai cette femme que vous m'avez forcé de prendre; ce que j'exige d'elle aujourd'hui, n'est que pour la conservation de sa santé.

Si j'avois cru l'impétuosité de Madame *de Senneval*, je l'aurois satisfaite dès le lendemain; mais je sus encore gagner du temps; & dans la crainte de ne pouvoir résister aux caresses de mon épouse, j'employai cet intervalle à faire des visites. Quoique mon nouvel état semblât me défendre l'entrée de la maison de Madame *Alléon*, le curieux intérêt que je conservois sur le sort de Mademoiselle *des Brillants* me força de hasarder cette démarche. Madame *de la Paumiere* étoit seule & sourit de mon embarras à lui demander des nouvelles de son amie. Vous ne la verrez plus, me dit-elle avec satisfaction, cette belle *des Brillants*; elle a disparu, & personne n'a su de ses nouvelles. Cependant, interrompis-je, elle m'avoit promis de m'en faire donner chez vous. Eh! reprit-elle en riant, vous croiez à la sincérité des femmes: en vérité il faut être Gaulois pour donner tête baissée dans de pareilles hérésies. Mais, dis-je, vous me l'aviez pourtant peinte comme le phénix de ce sexe. J'ai pu le faire, reprit-elle, d'après ce que je vois alors, & je puis me rétracter d'après ce que je vois à présent. J'ai d'ailleurs encore une nouvelle preuve de sa duplicité: preuve qui vous surprendra sans doute, & qui vous affligera peut-être. J'hésite à vous le dire; mais je vous aime assez pour

vous désabuser entierément sur le compte d'une femme qui nous a trompé tous deux.

Vous souvient-il de lui avoir montré certaine Lettre qui vous rend furieux contre *Sophie!* Oui sans doute, lui répondis-je; & vous souvient-il aussi, ajouta-t-elle encore, de quel œil votre Déïté l'a vue? .... Tout cela m'est présent; achevez, que prétendez-vous inférer de ces circonstances? ... Un rien, une misere, je prétends seulement conclure que vous êtes le Pasquin de la piece, l'objet de la risée; qu'on vous joue & qu'on vous dupe. Cette Lettre que vous croyez si perfide, si sanglante, contenoit les propos les plus tendres, les expressions les plus vives, les serments les plus forts. Donnez-la-moi, je vais vous le prouver. Je la portois toujours sur moi, je la confiai à Mademoiselle *de la Paumiere*, qui la lut dans un sens très-avantageux; puis elle me dit: Prenez & lisez de cette maniere. Commencez par la premiere ligne, passez la seconde, reprenez la troisieme, continuez ainsi jusqu'à la fin, & vous verrez que cette Épître n'a rien que de délicieux pour vous. Elle avoit raison; jamais Lettre n'avoit été plus satisfaisante & plus agréable. Mademoiselle *de la Paumiere* étoit un de ces authomates femelles qui pensent sans penser, qui agissent sans sentir, par conséquent elle étoit incapable de me plaindre, & peu propre à effacer la triste impression qu'une telle découverte devoit faire sur moi. Je m'efforçai de la lui dérober & me retirai pour me livrer à la multitude de réflexions que cette nouvelle me suggeroit.

Eh quoi belle *Sophie!* m'écriai-je lorsque je fus seul, vous m'engagiez à vous arracher d'un lieu où l'hymen vous retient malgré vous; quoi, vous me protestiez de persister dans vos senti-

ments en ma faveur. Vous pouffiez la générofité jufqu'à croire qu'il m'étoit dû, & j'ai pu douter un moment de la conftance & de la fincérité de votre cœur! J'ai pu vous préférer une autre conquête! J'ai pu m'engager dans des fers malheureux au lieu de brifer les vôtres! Ah *Sophie!* adorable *Sophie!* que vos fentiments doivent infulter à mon honneur & à mon amour!... En croiraije la *Aléon*, Madame S *** auroit-elle pu accorder au neveu de fon mari, ce quelle m'eut refufé à moi-même? Non, fans doute, pareille foibleffe eft indigne d'une fi belle ame! Auffi chafte que reconnoiffante, *Sophie* vit dans les regrets & la douleur!

Je méditai fur les moyens de la revoir, je m'affermis dans la réfolution de ne point confommer mon mariage, bien perfuadé qu'on pourroit rompre le fien. *Julie* balança quelques moments dans mon cœur, mais les premieres paffions font toujours les plus fortes; je me perfuadai qu'il feroit plus aifé & plus excufable d'arracher *Sophie* des bras de fon raviffeur, que de rompre les nœuds facrés de *Julie*.

J'étois encore occupé de ma féparation, lorfque Monfieur *le Blanc* m'engagea à aller chez le nouveau Miniftre, pour lui demander ce que fon prédéceffeur nous avoit fait efpérer. Nous y fûmes. Son air riant, fon accueil favorable, nous donnerent lieu d'efpérer un heureux fuccès. Je fuis à vous dans la minute, dit-il à Monfieur *le Blanc*, qui le connoiffoit. Pardonnez mon retard à mes embarras, ajouta-t-il avec ces manieres de Cour, qui charment d'autant plus qu'elles ont une apparence d'urbanité. Eh bien, nous dit-il encore en s'appuyant fur un coin de fa cheminée, qu'y a-t-il pour votre fervice? A quoi puis-je

vous être bon ? Monsieur *le Blanc* lui fit d'abord un court compliment sur sa nouvelle dignité, auquel il répondit par vingt mouvements de tête; puis cet ami zélé lui exposa ce que j'attendois de la recommandation de son prédécesseur, & ce que j'espérois de ses bontés à lui-même. Je ne me rappelle pas un mot de ce que vous me dites; je verrai cela répondit le Ministre, en nous saluant, & en adressant la parole à quelqu'un qui étoit d'un autre côté de la salle.

On n'est jamais si préoccupé que lorsqu'on est admis à de nouveaux honneurs, me dit le crédule vieillard; attendons que ce Ministre ait fini pour lui reparler. Nous attendîmes en effet; mais il passoit successivement de l'une à l'autre personne. Lorsque nous voulûmes revenir à la charge; il nous dit, je crois que vous m'excusez, revenez un autre jour & je verrai votre affaire.

Ce n'est pas ainsi qu'on oblige, dis-je à Monsieur *le Blanc*, & ce ne sont pas même des dispositions qui dénotent qu'on en ait envie. On peut avoir l'esprit distrait & le cœur excellent, me répondit-il, nous reviendrons dans un temps plus tranquille, & je ne doute pas que nous n'obtenions ce que nous désirons. Je le regardai nonchalamment en plaignant encore du fond de l'ame sa trop foible crédulité. Allez, mon fils, reprit-il, près de votre épouse; portez-lui l'espérance & la joie; ressouvenez-vous de ce que vous lui devez & de ce que vous vous devez à vous-même. Je le quittai sans m'arrêter à ses exhortations, dont je faisois peu de cas, depuis que je m'étois persuadé qu'elles partoient de la foiblesse de son caractere. Je me déterminai à quitter absolument ma maison; mais où irai-je? me disois-je encore, sans avoir de quoi subvenir aux moindres besoins de la vie.

Je pris cependant mon parti fur le champ. J'allai dès le jour même arrêter un très-petit logement dans un Hôtel garni, où j'employai les précautions néceffaires pour n'être pas découvert; je revins chez moi & je dis à Madame *de Senneval* que j'étois obligé de paffer un jour ou deux à la campagne, que je la priois d'excufer mon abfence, & d'être perfuadée de mon prompt retour; elle foupira, verfa des larmes & m'embraffa en gardant un amer filence. J'étois moi-même auffi troublé qu'elle: les cœurs tendres plaignent même les coupables qu'ils font obligés de punir.

A peine fus-je inftallé dans ma nouvelle demeure, que je gémis fur les triftes circonftances qui m'engageoient à la prendre: Voilà donc, me difois-je, voilà le fruit de toutes mes peines: voilà l'afyle que la fortune me réfervoit; un coin obfcur dans une maifon étrangere! Je dormis peu dans mon étroite rétraite; la réfolution que je venois de prendre étoit trop extrême pour me laiffer goûter du repos. Les fentiments que j'éprouvois & pour *Sophie* & pour *Julie*, étoient trop vifs, trop triftes pour me laiffer de la tranquillité. Je fortis le lendemain de bonne heure; j'allai me promener dans les Thuileries, & là tout occupé de mon amour, je fis illufion à ma trifteffe; je me repaiffai d'idées flatteufes; je me promis une heureufe rencontre de *Sophie*; je me perfuadai même voir un brillant changement dans ma fortune. Fantômes du bonheur, agréables preftiges, vous vous diffipâtes comme une ombre; je me révis tel que j'étois. Eh comment étois-je, grand Dieu! manquant de tout, dénué de tout fecours; de foibles lueurs d'efpérances étoient tout ce qui me reftoit.

Ces mêmes espérances m'entraînerent vers l'ancienne maison de Mont-martre ; je me flattai que la Jardiniere auroit quelque nouvelle à m'apprendre. Madame S... me dis-je, a assez d'esprit, assez d'adresse pour me faire tenir de ses nouvelles dans le lieu où elle peut soupçonner que je suis à portée d'en avoir. Le Jardinier étoit avec sa femme, & je me déterminois à revenir une autre fois, quand la Paysanne m'engagea à rester par différents signes.

Cette Jardiniere m'apprit que sa maîtresse étoit revenue faire quelque séjour dans cette campagne, pour y prendre le lait, qu'elle y avoit été fort indisposée de la poitrine, & n'en étoit pas repartie sans se plaindre beaucoup de mon silence. Qu'on juge de mes questions par mon amour, & l'on verra bientôt qu'une jalouse curiosité, un tendre intérêt me firent demander à cette femme qui de moi ou de Monsieur S*** avoit le plus d'empire sur le cœur de son épouse ?

La Paysanne me fit entendre, qu'à en juger par les apparences, au moins devoit-on penser que cette vertueuse Dame entretenoit une douce paix dans son ménage. Croira-t-on que cette femme me perça le cœur en m'apprenant que sa maîtresse portoit lors de son dernier voyage, un premier fruit de son triste hymenée. Madame S*** étoit repartie en l'absence de sa domestique, & par conséquent celle-ci n'avoit pu la suivre ; d'ailleurs elle auroit cru cette précaution inutile depuis le long espace de temps que j'avois passé sans la visiter. Sa maîtresse lui avoit seulement dit qu'elle avoit demeurée en son absence dans plusieurs Villages, les uns situés sur les routes de Fontainebleau & d'Orléans ; les autres sur celles de Champagne & de Brie. La Paysan-

ne ne pouvoit se ressouvenir d'aucun de leurs noms.

Étrange bisarrerie ! Les événements les plus agréables étoient toujours mêlés de tristes circonstances. J'avois découvert l'innocence de Madame S***, j'apprenois sa persévérance, & je me confirmois presque dans l'idée désespérante de ne la pouvoir jamais retrouver. Je revins à mon nouveau logement ; j'y méditai encore sur ce qui m'affectoit le plus, & ne pouvant renoncer entiérement aux devoirs de la bienséance & de l'humanité; j'allai retrouver mon épouse ; elle commençoit déja à gémir sur mon absence, elle me donna des marques de sa joie. Je reçus ses caresses avec l'émotion qu'elles devoient inspirer à un homme dont la sensibilité balançoit le ressentiment, & étouffoit l'aversion.

Monsieur *le Blanc* m'a rassuré sur votre compte, me dit la Comtesse; je désespérois de vous revoir, mais je vous fais mille excuses d'un pareil soupçon. Je crois même expier ma faute en vous en faisant l'aveu. Mes yeux se couvrirent de larmes, & je ne pus que lui dire; ah Madame!.... j'étois dans une de ces situations où la bonté de notre cœur nous force à nous attendrir sur la peine de nos ennemis, & nous afflige de ne pouvoir les regarder que comme tels. Cher ami, me dit Madame *de Senneval*, ce n'est pas assez de combler ma joie par votre retour, il faut encore en assurer la durée de plus d'une maniere.... Elle s'arrêta en cet endroit, puis fixant ses regards sur moi, ou pour m'inspirer tout l'amour qu'elle ressentoit, ou pour développer quels étoient mes sentiments, elle reprit de cette maniere : Vous pensiez sans doute que j'allois encore vous faire d'humiliantes avances; mais il est au-dessous de

mon sexe & indigne de moi de les récidiver sans succès. Non, je veux vous parler de choses qui vous intéressent d'avantage; notre ami m'a chargé de vous dire de ne pas perdre de vue vos prétentions auprès du Ministre. Il croit aussi, d'après ce que vous avez découvert du caractere de ce Grand, & des changements qu'il est dans le cas de faire à présent, que vous feriez bien de retourner avec lui solliciter l'emploi en question; allez-y ce matin, vous y trouverez Monsieur *le Blanc* qui devoit s'y rendre pour travailler à votre fortune, même en votre absence.

Cet ami attendoit depuis long-temps dans une premiere salle d'audience, que le Ministre fût visible. Vous m'avez mis dans de cruelles inquiétudes, me dit-il, comme on ouvrit les battants. Nous entrâmes les premiers. J'ai oublié tout net votre affaire, j'en suis au désespoir, nous dit le Ministre en frappant sur son Bureau de dépit, Monseigneur, reprit Monsieur *le Blanc*, il ne s'agit de rien autre chose que d'un emploi que votre illustre prédécesseur à dû vous demander pour Monsieur. Un emploi à Monsieur, répondit-il, cela peut être, je verrai cela. Je vous prie d'observer, lui repliqua mon ami, que c'est un jeune homme qui.... Je le vois bien, tenez mon cher, repassez quand il vous plaira, nous raisonnerons à tête reposée de cette affaire, & vous verrez que je ne desire rien tant que de vous être utile; puis tout de suite il dit adieu, Messieurs; bon jour mon cher, en s'adressant à nous & à une autre personne qui entroit, nous n'eûmes pas le temps de lui répondre, & sortîmes aussi peu satisfaits que la premiere fois.

Il faut s'armer de constance quand on demande aux Grands, me dit encore le trop patient

Monsieur *le Blanc*; leur cœur est une place forte, difficile à emporter : ensuite il m'exhorta de nouveau à aller rejoindre, consoler & satisfaire mon épouse. Trop flattée des nouvelles espérances que m'avoit donné mon ami, je crus ne pas devoir y renoncer par une séparation précipitée; je retournai chez moi, en gardant toujours les mesures nécessaires à mon divorce, & me résolvant à y demeurer jusqu'à ce que je fusse certain de l'obtention ou du refus de l'emploi en question; j'usai d'assez d'art pour engager ma femme à me plaindre, & l'empêcher de me rien proposer de contraire à mes intérêts; ainsi passai-je quelques jours dans la gênante situation de feindre un mal pour m'en affranchir d'un bien plus grand, puisqu'il s'agissoit de ma liberté & de mon bonheur.

Je fus surpris de voir que mon épouse loin de se livrer aux emportements qui lui étoient ordinaires, affecta au contraire une cordialité & une douceur peu commune, non-seulement en elle, mais même dans les personnes de son sexe; elle ne s'occupa que du soin de me plaire; tout le temps que je me tins chez moi elle s'étudia à composer sa parure, ses discours & ses attentions. Je sentois déja le pouvoir de son art; j'étois même prêt à lui céder, si je ne me fusse rappellé toutes ses cruautés, toutes les bontés de *Sophie*, tous les malheurs de *Julie*. Il y va de notre intérêt, me disois-je, nous en souffririons tous, si je cédois; je perdrois tout espoir de posséder *Sophie*.. Adorable *Sophie*, continuois-je, je ne serai jamais à d'autres qu'à vous. Hélas! que ne puis-je aussi dire que vous ne serez jamais à d'autres qu'à moi! Mais le sort barbare qui nous poursuit en a décidé autrement; il a voulu qu'un

malheureux, qu'un scélérat vous possédât; qu'il jouît dans vos bras d'un plaisir qui auroit comblé ma félicité.

Madame *de Senneval* ne me laissoit pas la liberté de continuer mes réflexions; elle les interrompoit à tout instant par ses caresses; elle les fit cesser d'une autre maniere. Lassée de ma résistance, elle forma de honteux soupçons sur le genre de ma maladie, me les communiqua comme des certitudes, & me proposa des moyens de dissuasion, dont sa passion l'empêchoit de rougir. Ces nouvelles ruses de son amour le rendirent plus malheureux. Je me promis bien de la quitter à jamais; j'en hâtai même le moment, en retournant savoir la réponse décisive du Ministre. Nous attendîmes peu dans la premiere salle d'audience; & nous y aurions encore moins resté, si je n'y eusse pas été retenu par l'Exempt qui avoit autrefois arrêté mon pere, & qui ce jour-là me fit mille protestations d'amitié & milles offres de services. Il m'indiqua sa demeure, & me supplia de l'aller voir; je le lui promis, je le quittai, & vins rejoindre mon ami, qui m'introduisit dans le cabinet. Cette fois le Ministre n'étoit environné que d'un petit nombre de Courtisans, avec lesquels il faisoit céder la gravité de l'homme d'État à la gaieté de l'homme libre. Ah! bon jour, mon cher Monsieur *le Blanc*, dit-il: vous me voyez profiter agréablement de quelques instants de repos. Je n'ai pas encore eu une minute de loisir, & je n'ai pu songer à ce que vous savez; mais nous verrons cela ensemble: comptez sur moi. Eh bien! Messieurs, reprit-il, en se tournant du côté de la compagnie; c'est assez vous intéresser aux charmes de cette aimable Débutante: au surplus,

que dit-on de ses talents! A-t-elle du sentiment dans le regard, de l'expression dans le geste, & de l'ame dans la voix? La compagnie reprit le fil de la conversation, en faisant l'éloge de la fameuse Actrice, qu'on vit bientôt après remuer, attendrir, enlever & ravir tous les cœurs, en jouant le rôle de *Zaire*. Plus sensible alors à la tristesse de mon état, qu'à la célébrité des talents de cette jeune personne, je fis signe à mon ami de persister dans ses demandes. Monsieur *le Blanc* est toujours le même, dit le Ministre; il ne quitte point quand il est question d'obliger. Eh bien! voyons, dit-dit, en nous tirant à l'écart, que puis-je faire pour vous servir? Alors les jambes croisées, le corps penché & le coude appuyé sur le dos d'un fauteuil, il déplia, ou plutôt il dénoua dans cette attidude leste & cavaliere, un singulier billet, que venoit de lui apporter une espece de Grison. Il se remit à le lire en souriant, tandis que mon ami lui exposa dans les termes les plus engageants & les plus pathétiques les fortes promesses que m'avoit fait son prédécesseur, & le pressant besoin où je me trouvois. Puis cessant de lire, il dit à Monsieur *le Blanc*: Vous êtes le plus galant homme du monde; mais je ne puis pas, sans autre examen, confier une des premieres places à votre protégé sur votre seule sollicitation, & tout de suite se tournant du côté du Grison, j'entendis qu'il lui dit à demi-voix: Elle est adorable; & quelle que soit sa créature, je lui assure le meilleur emploi à sa recommandation. Il se remit de sa distraction, & nous dit en nous congédiant. Soyez cependant persuadés, que j'essayerai tout pour vous obliger.

Vous voyez, dis-je encore à Monsieur *le*

Blanc, comme votre foible confiance est toujours déçue. Ne vous emportez pas, me répondit-il; nous ne l'avons pas pris dans un bon moment; il étoit occupé de sa conversation...... Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que les Grands se font un honneur de promettre, & une peine de tenir. Occupés de leur ambition, enivrés de leurs plaisirs, ils ne regardent que dans le lointain la peine du malheureux qui les implore. Leur sensibilité est un verre trompeur, qui leur diminue les objets désagréables; leurs oreilles sont bientôt plus sensibles à la voix contrefaite d'un flatteur qui les trompe, qu'aux cris amers d'un infortuné qui les sollicite.

Remettez-vous, mon fils, me dit-il en me serrant la main; nous ferons de nouvelles tentatives; nous employerons des moyens plus adroits, des protections plus puissantes auprès de ce Ministre. Il nous fera raison de lui-même; & l'homme trop foible nous vengera de l'homme peu compatissant.

Le dépit justifie les plus violentes résolutions. Je me confirmai dans l'opinion que j'avois formée sur la foiblesse du caractere de Monsieur *le Blanc*. Je me persuadai qu'elle ne m'entraîneroit jamais que dans des malheurs. Hélas! le parti que je prenois étoit-il propre à m'en exempter! Je rentrai dans mon obscur retraite; j'y portai quelques Livres, parmi lesquels j'avois eu soin d'y joindre *Montaigne*, *la Bruyere*, *Racine* & Monsieur *Gresset*. La solidité des pensées & la connoissance des mœurs des uns, la tendresse du style & l'agrément de la versification des autres m'avoient paru propres à m'instruire & à me plaire dans ma solitude. Que la lecture a de charmes pour de certaines gens! Qu'elle enivre agréable-

ment leur imagination, souvent un livre ou la plume à la main, je passois les nuits à demi-couché sur un méchant grabat, où j'oubliois le luxe éclatant de ma jeunesse, pour ne m'occuper que de mes agréables distractions.

Quoique j'eusse à craindre de rencontrer quelques-uns des amis de Madame *de Senneval*, ou Monsieur *le Blanc* lui-même. Je parcourois tous les quartiers de Paris pour apprendre quelques nouvelles de Madame S***, & pour travailler à la liberté de la Sœur *Saint-Hypolite*. Je dois, pour l'intelligence des faits à venir, rapporter à mes Lecteurs quelle fut l'espece de conversation que nous eûmes à la seconde visite que je lui fis après lui avoir laissé la Lettre dont j'ai parlé plus haut. Eh bien! me dit-elle, ma mere est-elle satisfaite? Jouit-elle du plaisir de vous avoir plongé dans la douleur? Hélas? *Julie*, lui répondis-je; elle en éprouve autant que nous! elle joint les remords au désespoir. J'ai quitté votre barbare mere: j'ai abandonné mon indigne épouse, & je ne la reverrai plus. Ah! Chevalier, qu'avez-vous fait, me dit *Julie?*.... Ce que ma tendresse pour vous, ce que mon amour pour *Sophie* m'ont forcé d'entreprendre.... Quoi! vous me flattez de rompre mes fers, & vous venez en augmenter le poids! Quoi! je ne suis plus votre sœur, & vous en aimez une autre, Chevalier, étoit-ce à vous de combler mes maux? Est-ce ainsi que vous récompensez ma constance & ma vertu? Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'il m'en coûtoit plus qu'à vous pour me soustraire à la passion d'un homme que je regardois comme mon frere? Ne vous ai-je pas assez marqué le dépit de ma jalousie, le retour de ma tendresse?.... Ah, Madame, j'aime *So-*

phie, comme vous aimiez jadis le Baron.... Elle m'interrompit, en me disant. Mais j'ai combattu, j'ai étouffé, j'ai éteint cet indigne amour.... L'objet qui le fit naître, vous donna des armes pour le détruire : mais moi je trouve au contraire dans les charmes, dans la constance & les malheurs de l'objet aimé, de nouveaux motifs pour l'adorer encore.

Est-ce ainsi, reprit-elle, que vous respectez la vertu de cette Dame & les nœuds qui la lient.... Ils seront plus faciles à rompre que les vôtres. D'ailleurs, donnez-moi deux cœurs, je sens que je pourrai vous aimer également l'une & l'autre : je ne sais même quelle voix secrette me reproche de ne pas vous donner la préférence. Mais encore que je l'en croie, mon amour me persuade toujours que *Sophie* étant la premiere, doit l'emporter. Allez, Monsieur, reprit-elle, en retenant avec peine ses sanglots; laissez-moi en proie à ma douleur, & ne venez plus accroître la confusion où vous savez que je suis condamnée par l'aveu de votre humiliante préférence. A ces mots, elle se retira malgré moi, & disparut à mes yeux. Je sortis aussi troublé qu'elle. Je me reprochai mon trop de sincérité, ou plutôt l'indiscrétion de mon amour. Je retournai m'enfermer dans ma triste retraite, où je m'abreuvai de mes larmes, & m'enfonçai dans la douleur pendant plusieurs mois. Mais quelle prévoyance, quel asyle peut mettre le malheureux à couvert des disgraces de la fortune?

L'homme est né pour la société; ses méditations lui apprennent à la connoître; mais elles ne peuvent le dédommager d'en jouir. Je sentis que la solitude & le travail avoient appesanti mon esprit; je sentis que le défaut d'air & d'exercice

avoit affoibli mon corps ; je me déterminai à ressortir. D'ailleurs l'intérêt de ma fortune & celui de mon amour exigeoient que je travaillasse promptement à rétablir l'une, & à satisfaire l'autre. J'avois peu de visites à faire. Madame *de Saint-Hylaire* & l'Exempt que j'avois retrouvé chez le Ministre, étoient les seuls que je daignasse visiter : car la *Dumanoir* & sa fille étoient l'une & l'autre des femmes sans principes & sans mœurs, que je me faisois une honte de revoir, d'après les réflexions que la lecture & ma raison m'avoient fait faire. Je me déterminai à aller chez l'Exempt : ses manieres obligeantes, l'esprit que je lui connoissois & la charge qu'il occupoit me faisoient espérer que je trouverois de l'agrément dans sa conversation pour me dissiper, des ressources dans son commerce pour m'instruire, & des moyens dans son état pour decouvrir *Sophie*.

Cet Officier, dont je tairai le nom, me reçut avec les protestations les plus vives d'amitié. Il plaignit mon sort & parut être fâché de ne pouvoir le rendre meilleur. Sa conversation me sembla d'autant plus agréable, qu'il y mêla beaucoup de judicieuses réflexions sur les principes de l'honneur & les devoirs de la probité. A la solidité du jugement il joignoit, comme je l'ai dit, les agréments de l'esprit, il l'avoit fin, délicat & orné. Il lisoit beaucoup & étoit possesseur d'une fort belle collection de Livres; il m'offrit de m'en prêter, m'invita à dîner, & me promit qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour que je susse la demeure de *Sophie*. Il faut cependant vous prévenir, me dit-il, qu'on a fait d'exactes recherches pour vous découvrir, & qu'il sera difficile que vous échappiez à la vigilance de ceux

qui en ont été chargés. Logez-vous en chambre garnie? demanda-t-il en me regardant fixement. Je n'ai jamais eu la force d'assurer un mensonge sans altération; je me suis même fait un principe d'honneur d'en éviter l'occasion. Je ne lui répondis rien & m'efforçai d'éluder sa question. Il sourit & dit, vous ne me connoissez pas encore, la qualité d'honnête homme passe avant le devoir de ma Charge; je serois incapable d'abuser de votre secret, & loin de vous nuire je travaillerai à vous servir auprès de celui qui est chargé de votre découverte; soyez tranquille, revenez moi voir les soirs; prenez de sages précautions, & fiez-vous à moi pour le reste.

Imprudente jeunesse, m'écriai-je, ne devois-je pas m'attendre qu'on feroit ces recherches! devois-je aller chez un de ceux qui pouvoient en être chargés?

Quelques jours après cette visite je résolu d'aller chez Madame *de Saint-Hilaire*, persuadé que j'apprendrois des nouvelles de la personne que le sort me forçoit de regarder comme ma femme, & que j'y trouverois les moyens de ramener l'infortunée *Julie* en ma faveur. O Ciel! d'où revenez-vous, me dit cette Dame, on vous a fait chercher par-tout, & moi indigne, j'ai déja fait mille prieres pour le salut de votre ame. Je vivois caché, lui dis-je, Madame, dans un réduit secret & impénétrable C'est toujours très-mal, répondit-elle, d'abandonner son épouse, & je plains chrétiennement son sort, quoique j'aie lieu d'être fort mécontente d'elle depuis long-temps. Le Ciel lui pardonne comme moi, ajouta-t-elle en soupirant, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous avez affaire à une femme bien impérieuse, & qui paroît ne rien

négliger

négliger pour vous perdre. Elle a intéressé le Magistrat de la Police en sa faveur, elle vous a peint comme un homme dérangé, ennemi de son repos, de son ménage & de sa femme. Elle a rappellé votre ancienne passion pour la femme d'un certain Financier; elle a exposé le déréglement de votre conduite avec une fille mondaine; elle a exagéré les desirs criminels que vous nourrissiez pour sa fille, quoiqu'elle se soit consacrée à Dieu; & Monsieur *le Blanc*, dont vous vantez tant la douceur, n'a pas peu contribué à vous desservir. Faites-y attention; cet homme-là ne seroit pas si fort de ses amis, s'il pensoit aussi bien que vous le croyez, & je serois bien trompée si .... mais je me tais. Ah Madame! lui répondis-je, Monsieur *le Blanc* a la candeur dans l'ame & la vérité sur les levres. Je ne lui connois d'autres défauts que trop de foiblesse. La foiblesse est la mere du vice, me dit-elle en faisant un grand soupir, mais nous devons toujours bien penser de nos freres.

Son air de componction & de mystere me porta le poignard dans le sein, je me senti une honte, un dépit & un chagrin qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Il me fut difficile d'en revenir, ou plutôt ce furent trois plaies de plus qui s'agrandirent dans mon cœur, & si, contraint par la nécessité de mon état, ou entraîné par la vivacité de mes passions, je cessois de réfléchir sur mes nouvelles douleurs, je ne cessois pas d'en ressentir les continuels élancements.

Je passais la journée à réfléchir sur ce que Madame *de Saint-Hilaire* m'avoit dit, je me rappellois les emportements de mon épouse, les condescendances de Monsieur *le Blanc*; je me

retraçois la douceur de *Sophie*, & j'aggravois ainsi ma douleur & ma rage, en reveillant mon amour & ma flamme. Quelque fut l'excès de mon chagrin, je ne laissai pas de penser que la santé étant le premier des trésors, on devoit encore plus la conserver quand on étoit privé de tous les autres. J'allai le soir pour me dissiper chez l'Exempt dont j'ai parlé. Je ne pus ce jour-là le questionner sur les démarches que mon épouse avoit faites à la Police. Plusieurs personnes, qu'il retint à souper avec moi, m'en empêcherent; sa société étoit assez bien composée pour un homme de son état, & ne contribua pas peu à me confirmer dans le dessein de lui accorder mon estime.

Il y a des gens avec qui on se lie de préférence; je conversai avec un homme d'esprit, que le hasard avoit fait trouver auprès de moi. Je vous félicite tous deux de vous être rencontrés, me dit l'Exempt, & je crois que vous ferez bien de devenir amis. Vous vous convenez fort l'un l'autre. Nous nous fîmes les compliments d'usage, & nous promîmes réciproquement de nous rejoindre au même endroit. Nous remplîmes notre parole, & nous nous liâmes assez bien pour nous faire des confidences réciproques de nos malheurs. Ceux de cet homme n'approchoient pas des miens pour la bisarrerie; mais ils les égaloient au moins pour l'indigence. Cependant il avoit de plus que moi l'heureux don de se flatter. C'étoit un homme à projets, qui à l'entendre, étoit toujours à la veille de sa fortune. En avoit-il imaginé un, après l'avoir dressé avec esprit, combiné avec soin, il le voyoit approuvé du Public & reçu de la Cour. Il calculoit déja ce qu'il pouvoit rapporter; que dis-je,

il se persuadoit d'en posséder le revenu ; il se faisoit bâtir un Hôtel ; il formoit sa maison son train, sa suite, & je devois partager le tout avec lui ; par conséquent je touchois au moment de braver la fortune & mes ennemis, de combler mon amour & mes vœux.

Le projet, quoique bon, ne pouvoit parvenir jusqu'au Ministre, ou il étoit rejetté par la cabale. Mon homme murmuroit un peu sur le peu de cas qu'on faisoit des travaux utiles, se remettoit à écrire, m'annonçoit le jour d'après, un nouveau projet beaucoup plus vaste, beaucoup plus utile au Public, & plus avantageux pour lui. Il savoit à présent ce qui avoit fait échouer le premier ; il avoit évité pareil accident, & se tenoit beaucoup plus assuré de l'exécution du dernier enfant de son imagination. Il donnoit encore à cet ouvrage la meilleure forme ; il le montroit à ses amis ; regardoit leurs suffrages comme des assurances de sa réussite ; couroit pour en hâter le moment ; le voyoit fuir & s'évanouir, sans se démonter plus que la premiere fois.

Le bonheur de Monsieur *Giblet*, ainsi se nommoit cet homme, ne consistoit que dans son imagination : ç'auroit été le troubler que de le guérir. Je remis à un temps plus calme pour moi le soin de lui faire tourner ses vues d'un côté plus certain, & je ne m'entretins pour lors que de mes disgraces. Il les partagea avec d'autant plus de sensibilité, qu'il étoit lui-même fort à plaindre : car ce n'est qu'aux malheureux qu'il appartient d'être compatissants. Il me dévoila si sincérement ses secrets les plus cachés, que je crus pouvoir lui découvrir tous les miens. Votre vie, dit-il, est un dédale affreux dont le dé-

sespoir semble fermer toutes les issues. Il n'y a qu'un coup de baguette qui puisse vous en tirer, & je vois la fortune prête à le donner. Mon affaire est presque faite; je veux, qu'avant qu'il soit huit jours, nous ayons vous & moi le sort de cent personnes dans nos mains.

Huit jours paroissent un siecle à ceux qui souffrent, lui dis-je, pour interrompre ses flatteuses rêveries; je voudrois qu'en attendant, vous me fissiez le plaisir de voir *Julie*, & de calmer la douleur où je l'ai plongée.... Non, non: faisons mieux; portons-lui tout d'un coup l'espérance & la joie dans le cœur: attendez ce moment fortuné; j'irai lui donner de vos nouvelles, & lui fournir les moyens de recouvrer sa liberté: de-là nous irons, la bourse à la main, nous venger des cruautés de votre épouse, vous acquitter des tristes obligations que vous avez à Monsieur *le Blanc*, mettre vingt personnes en campagne, pour découvrir la Dame dont vous êtes si affecté.

Je plaignois dans mon ame un homme qui s'occupoit tellement de ses idées chimériques, qu'il négligeoit de travailler avec efficacité à se tirer de l'opprobre de la misere. Mais si le Ministre ne goûte point votre projet, lui demandai-je, qu'il ne le regarde pas même, croyez-vous qu'il puisse encore réussir?

Vous supposez faux, répondit-il; on ne pourra se refuser à la curiosité de lire un Mémoire qui a pour titre: *Félicité des Peuples & des Rois*, & l'on ne pourra pas non plus s'empêcher de l'approuver, en lisant seulement les trois premieres articles.

1. J'en expose l'urgente nécessité.

2. J'en démontre le grand avantage,

3. J'en prouve la facile exécution.

Vous n'objectez rien, reprit-il, & je suis charmé d'avoir converti un incrédule, & persuadé un homme de bon sens. Ce feroit pour moi un favorable augure, si je doutois de ma réussite. Je le souhaite, lui dis-je; mais je vous supplie de nouveau, moins par incrédulité, que par amour, de vous charger dès aujourd'hui de la démarche que je vous demande auprès de *Julie*. J'y consens, me dit-il; ce sera un service de plus, que j'aurai le plaisir de vous rendre. Nous convînmes de la maniere dont il s'y prendroit pour parler en ma faveur à cette Dame, sans pour cela m'exposer aux nouvelles perquisitions de sa mere.

Monsieur *Giblet* ne tarda point à me rendre compte de la visite qu'il avoit voulu faire à la Sœur *Saint-Hypolite*. Il m'apprit qu'on ne pouvoit plus lui parler, & qu'on lui avoit fait mille questions embarrassantes sur le motif qui le conduisoit. Mon affaire finie, me dit-il d'un air consolant, tout cela ne fera rien; je vous vois aussitôt maître despotique de la fortune, qui vous a si long-temps persécuté. Quel joie, quel délice, s'écrioit-il, en me frappant sur les genoux, & en se frottant les mains, de vous dédommager alors des peines passées. Croira-t-on que la folie de cet homme suspendit pendant quelques instants la douleur de mon cœur? Il me dit gravement: Je suis embarrassé d'une chose, & je veux vous demander avis. Quelle espece de voiture me conseillez-vous de me donner? Je souris malgré moi, & tournai la tête pour lui dérober ce mouvement involontaire. Pour vous, ajoutoit-il, je vous ferai un présent qui sera bien de votre goût. Que vous bénirez de

fois mon heureux changement, quand vous vous trouverez tout-à-coup transporté au milieu d'un cabinet plein de Livres: que sortant de-là, vous entrerez dans un appartement voluptueux, où *Sophie* & *Julie* se disputeront à l'envi l'avantage de charmer vos moments de récréation. Il me sembloit voir Dom Quichotte dans la caverne de Montésinos, s'entretenir avec les Princes & les enchanteurs, que sa folle imagination le persuadoit d'y voir.

De toutes les affections de l'ame, la douleur est celle qui la quitte le moins facilement. Ces idées de fortune chimérique ne servoient qu'à me retracer plus vivement celles de ma misere réelle.

Qu'il est fâcheux, me dis-je en moi-même, lorsque je fus seul, de se former une idée des charmes de la société, de sentir combien elle est nécessaire, & de ne pouvoir en jouir sans désagrément! Que peut-on attendre des hommes avec qui l'on est obligé de vivre? Ou des vices & des foiblesses qui vous nuisent, ou des folies ou des ridicules qui vous ennuyent.

Pour donner quelque relâche à mes tristes réflexions, je relus nos Poëtes François. Je formois mon goût avec eux, soit en critiquant leurs défauts, soit en applaudissant à leurs beautés. Je fouillai dans nos Anciens, & j'y trouvai des trésors enfouis dans le limon. Je crus m'appercevoir que les Modernes avoient fait à l'égard de *Rotrou*, *Régnier*, *Brebœuf*, *Beauchâteau*, *Adam* & beaucoup d'autres habitants du Parnasse, ignorés ou négligés aujourd'hui, ce que les voleurs font à l'égard d'un voyageur qu'ils rencontrent; ils le volent, le mettent en piece & le cachent, pour qu'on ne reconnoisse pas

d'où vient leur larcin. Je me propofois de venger la mémoire de ces Poëtes par un petit ouvrage que j'ai encore, intitulé : *Les Dépouilles rendues*, quand un événement des plus extraordinaires & des plus fâcheux me le fit interrompre.

Une nuit que, couché dans mon lit, mon corps goûtoit à la faveur du fommeil un repos que les fonges affreux de mon efprit agité ne pouvoient lui laiffer la liberté d'achever; cette même nuit dis-je, je fus reveillé tout-à-coup par le bruit que l'on fit en ouvrant avec effort une porte de communication, qui étoit condamnée à quelque diftance de mon lit. Surpris d'un mouvement fi inattendu, je demandai qui eft là ? On ne me répondit pas ; j'entendis feulement qu'on refermoit avec foin cette même porte, & qu'on s'approchoit en tâtonnant de mon lit, fe heurtant tantôt contre les fieges qui étoient à mes pieds, & tantôt contre la table chargée de Livres, qui étoit à ma droite. Qui eft là, dis-je encore ? Sauvez-moi, répondit quelqu'un, en fe jettant dans mes bras. Je fuis perdue fans vous; on en veut à ma liberté; perfonne ne fait où je fuis ; on ne croira pas me trouver chez vous: gardez le filence, & mettezmoi à l'abri jufqu'à demain. Je connus aifément à la voix que c'étoit une femme. Je voulus me lever pour laiffer plus de liberté à cette inconnue; mais s'attachant à moi, elle me recommanda de ne point remuer, ni même de ne point parler, m'affurant que le petit bruit, ou la moindre lumiere décéleroit fon afyle. Qu'avez-vous donc, Madame, lui demandai-je, en prenant fes mains, lorfque j'entendis frapper à ma porte. Ne répondez pas, me dit-elle, en s'en-

réveliſſant ſous la couverture. On n'a ordre que d'entrer chez moi, & l'on ne peut vous contraindre à ouvrir. A meſure que les coups redoubloient, la frayeur de la Dame augmentoit. Les gens du dehors ayant parlé de jetter la porte en dedans, la jeune fugitive dit : Ah ! je ſuis perdue; & elle eut à peine proféré ces mots, qu'on entra dans ma chambre. Elle fut auſſitôt inveſtie de monde & remplie de lumieres. Je me jettai à bas du lit, & je fus tout étonné de n'y plus voir la perſonne qu'on pourſuivoit.

Qui cherchez-vous ici, Meſſieurs, dis-je à ceux qui entroient? L'un d'eux me répondit, ce n'étoit pas vous, mais je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer. Cette courte réponſe me fit frémir!

Pendant qu'il me parloit ainſi une troupe d'archers faiſoit une exacte recherche dans ma chambre. Le Commiſſaire, s'appliquant à la lecture de pluſieurs Livres & papiers qui étoient épars ſur des tables, dit à l'Exempt, après m'avoir regardé avec intérêt, nous pouvons laiſſer Monſieur tranquille & nous retirer. Non pas s'il vous plaît lui répondit celui-ci. Il y a plus de ſix mois que je le cherche; ſi vous l'ignorez, ajouta-t-il à voix baſſe, en nous tirant tous deux à l'écart, ce prétendu Étranger que vous voyez & qui eſt inſcrit ſur votre livre ſous le nom d'*Alcimede*, n'eſt rien autre que le Chevalier *de Senneval*, ſi connu par le concours des événements de ſa vie. Tandis qu'il réſolvoit ainſi de m'emmener, un de ſes *algouazils* vint lui dire : Victoire, Monſieur! Nous n'avons pas tout perdu, & la perſonne que nous cherchions le plus eſt ici entre les matelats. L'Officier s'approcha, & je m'avançai auſſi par une curioſité naturelle, mais je ne pus la voir; elle étoit enfoncée entre le lit

de plume & un matelat. L'Exempt ne tarda pas à la faire ſortir en lui parlant avec cette fermeté dure, qui ne caractériſe que trop les hommes de cette eſpece.

Je ne puis me diſpenſer de m'aſſurer de vous dans une occurence pareille, me dit-il en me conduiſant à un autre coin de la chambre, ce qui m'empêcha de voir la Dame que l'on emmenoit. Habillez-vous promptement & mettez-vous en état de me ſuivre ſans éclat. Demain je ferai mon rapport au Magiſtrat, & il décidera lui-même de votre ſort. Je ne prévois pas qu'il ait rien de plus triſte, que de changer la compagnie qui vous plaît contre celle que vous déteſtez. Vous ferez de nouvelles connoiſſances; avec de l'eſprit on ſe tire de tout. Le ton goguenard ſur lequel cet Exempt traitoit une affaire malheureuſe, augmentoit encore la confuſion qu'elle m'occaſionnoit.

Pénétré de ſurpriſe & de douleur je m'habillai machinalement, & dès que je fus en état de ſortir on m'emmena. On eut la prudence de mettre les priſonniers dans différentes voitures. C'étoit la ſeconde fois que je me trouvois en pareille ſituation. Heureux ſi je n'en euſſe jamais éprouvé de pire! Cependant celle-ci me paroiſſoit encore plus cruelle que la premiere, je ne m'y trouvois pas pour un ſi beau motif, & elle n'avoit pas été précédée d'une auſſi belle rencontre. Où me mene-t-on? dis-je au Commiſſaire qui m'accompagnoit. Quel crime ai-je commis & quel châtiment me réſerve-t-on, pour avoir reçu dans mon lit, preſque ſans le vouloir, une perſonne qu'on pourſuivoit? L'action étoit bien naturelle, reprit le Robin après avoir ſourit un inſtant, mais toute ſimple qu'elle fût, il n'en eſt pas d'un

homme dans votre position comme d'un autre; il faut satisfaire au juste ressentiment de votre femme & rentrer dans les devoirs dont vous vous êtes si librement écarté. Croyez-moi, revenez à votre légitime épouse. N'eussiez-vous que la satisfaction de faire votre devoir & son bonheur, n'en est-ce pas assez? Quand elle auroit tout les défauts imaginables, elle n'en seroit pas moins la moitié de vous-même..

On me mit au Châtelet, & ce ne fut que dans cet horrible séjour que je recouvrai assez de présence d'esprit pour méditer d'avantage sur toute l'étendue de ma disgrace. Fortune implacable, m'écriai-je, as-tu épuisé tous tes traits? La perte de mes biens, la perfidie de mon ami, l'infidélité de mon épouse, sont les moindres de tes coups; mais la mort de mon Protecteur, l'absence, de mon amante & la perte de ma liberté, mettent le comble à tes persécutions. Acheve, cruelle, acheve, qu'attens-tu pour m'arracher la vie? C'est tout ce qui reste à ton pouvoir; mais que dis-je, tu ne prolonges mes jours que pour en empoisonner la durée....

Fatigué de mes vives agitations je me jettai sur un lit, où le regard fixe & la tête appuyée sur une de mes mains, je repassois avec une amere satisfaction tous les tristes événements de ma vie; j'en suivois constamment la chaîne malheureuse; elle me paroissoit s'appesantir & s'allonger à mes yeux. Je n'avois plus la force d'en détourner les regards; je ne réfléchissois pas même sur les moyens de la rompre; je ne pensois pas seulement qu'il y en eut aucun. Je me familiarisois avec ce triste spectacle, lorsque j'en fus détourné par un autre qui me surprit d'autant plus que je l'attendois moins.

Un commissionnaire de la prison vint me dire que la personne qui y avoit été conduite en même-temps que moi, me prioit de recevoir sa visite. Je veux prévenir cette politesse, lui dis-je, en lui faisant la mienne; Je vous suis. En effet je me levai, mais quel fut mon étonnement & ma confusion quand je rencontrai sur les escaliers Monsieur *le Blanc* & ma femme, qui venoient me voir. Je changeai de couleur à leur approche, & faisant signe au commissionnaire de se retirer, je me remis assez bien pour reprendre le chemin de ma chambre, & je les y conduisis en silence.

Ne m'avez-vous pas assez persécuté, leur dis-je avec indignation, & venez-vous encore insulter à mon malheur? Eh quoi Chevalier! me dit Monsieur *le Blanc* d'un ton pathétique, votre obstination vous fera-t-elle toujours trahir votre devoir? Votre aveuglement vous fera-t-il toujours offenser l'amitié?.... Allez, allez, Monsieur, je connois à présent votre dangereux langage; je connois aussi & la perfidie de votre cœur, & la duplicité de celui de Madame. Rougissez tous deux de vos propres crimes, sans venir ici m'en imputer. Ingrat, me dit ma femme, est-ce donc un crime que d'aimer son mari? Oui, sans doute, s'écria-t-elle, c'en est un que de s'attacher à des cœurs tels que le vôtre. O malheureuse épouse, voilà le prix de ton amour; voilà le succès de ton hymen; ou je suis condamnée à ne porter que le nom d'un homme qui me méprise & me fuit, ou j'ai la douleur de voir un mari sans titre, captif & furieux!.... Des soupirs & des sanglots interrompoient ses tristes acclamations. La bonté de mon cœur me forçoit de répandre des larmes à ce spectacle touchant,

& si l'absence ne m'eut endurci contre cette barbare mere & cette infidelle épouse, je me serois jetté à ses genoux, je me serois efforcé d'étancher ses pleurs. Ah! Chevalier, s'écria Monsieur *le Blanc*, c'est votre femme que vous mettez en cet état; un torrent de larmes inondent & son visage & son cœur, eh! c'est vous, cher ami, qui en ouvrez la source. Je détournois les yeux dans la crainte que la douceur de mes regards ne trahît l'émotion de mon cœur, & je cachois encore une partie de mon visage avec ma main, quand on m'embrassa tout-à-coup. Retirez-vous, perfide, dis-je avec indignation, croyant repousser Monsieur *le Blanc* ou ma femme; mais Dieu quelle fut ma surprise! & de quelle maniere la témoignai-je, en m'écriant: O Ciel! c'est vous belle *des Brillants*! c'est vous que je revois!.... Oui, cher amant, c'est moi, me dit-elle, c'est une amante empressée qui vient reclamer ton cœur, chargé d'un gage de ton amour. Elle alloit continuer quand Madame *de Senneval* se leva en fureur, fit un effort pour venir à nous, retomba sur son siege & s'écria: La vue de ma rivale & me désespere & me tue. Je frissonne d'horreur, me dit Monsieur *le Blanc*, en voyant vos écarts! Ami, reprit la belle *des Brillants*, que signifie tout ceci? Me seriez-vous infidele? M'auriez-vous préféré quelqu'autre? Connoissez tous mes malheurs, lui répondis-je du ton le plus amer & le plus désespéré: voilà ma femme..... & vous n'êtes, continuai-je en lui jettant un regard langoureux, vous n'êtes que ma maîtresse. Je l'étois avant que vous épousiez Madame, disoit d'un côté Mademoiselle *des Brillants*. J'adorois mon mari avant que vous le connussiez, répondoit de l'autre Madame *de Senneval*. Il se-

roit difficile d'exprimer les vives émotions de mon cœur à la vue d'une épouse & d'une amante qui reclamoient, l'une les droits sacrés de l'hymen, l'autre le dangereux pouvoir de l'amour.

Elles s'arrêtoient & se regardoient en silence, l'une avec les yeux d'indignation & de rage, l'autre avec un œil de fierté & de mépris. Pour moi, à qui la violence de ma situation ne laissoit pas la liberté de parler, je me contentois de porter ma vue sur elles deux de temps à autres, & de la rebaisser pour dérober les pleurs qui inondoient mon visage. Monsieur *le Blanc*, cet homme si tendre & si foible, ne pouvoit retenir ses soupirs. Il prenoit les mains de Madame *de Senneval*, les serroit & lui adressoit quelques paroles consolantes, revenoit à moi, m'embrassoit & m'exhortoit à rentrer dans mon devoir: se retournoit du côté de la belle *des Brillants*, la fixoit, se mettoit en devoir d'aller à elle, & gémissoit en reprenant ses mouvements.

L'excès de la douleur trouble la raison. Croira-t-on qu'étant le plus malheureux des trois, je me rendis le plus coupable! Voilà mes bourreaux, dis-je à ma chere *des Brillants*. Ils m'ont chargé de fers! Ils m'ont couvert d'opprobres! Ils me retiennent dans la captivité! Ami, me répondit-elle en jettant subitement des yeux pleins de tendresse sur moi & un regard fier sur sa rivale, cher ami, revenez à moi, vous trouverez toujours place dans mon cœur; il se fera un plaisir de partager vos maux, & un devoir de vous consoler.

Je fis quelques pas pour m'avancer près d'elle, & comme si la présence de mon épouse eut mis un frein à ma passion, je la regardois & je restois immobile. Il me la préfére, s'écria Mada-

me *de Senneval* en se levant, je suis méprisée. Puis saisissant un vase qu'elle rencontra sous sa main, elle le lança sur sa rivale. Je le vois voler, je vais au-devant, il tombe, me coupe la main & me blesse à la tête. Je ne suis bientôt plus que sang, je chancelle. Mademoiselle *des Brillants* court à moi, me retient & me reçoit dans ses bras.

Ma femme toute en pleurs s'évanouit à la vue du sang qu'elle fait couler. Monsieur *le Blanc* tremblant, effrayé de nos situations, jette des regards attendris & sur ma femme & sur moi. Il voudroit en même-temps porter une main secourable à l'un & à l'autre ; mais saisi d'un tel spectacle, il en augmente la tristesse & demeure sans mouvement au milieu de nous. Enfin il se remet assez pour donner du secours à la Comtesse d'un côté, tandis que la tendre *des Brillants* me rappelle à la vie de l'autre. L'un s'étend en discours consolants, l'autre s'épuise en caresses amoureuses. Bientôt après Monsieur *le Blanc* & mon épouse se retirerent & je les perdis de vue sans pour cela sentir diminuer le poids des chagrins dont ils venoient d'accabler mon cœur. Il me sembloit au contraire que mon esprit auroit désiré de s'y livrer tout entier pour en prévoir les suites ; mais pouvois-je à l'âge où j'étois, m'abandonner à nulles sérieuses réflexions, près d'une personne que j'avois éperduement aimée, & qui sembloit m'aimer de même. Je retrouvois une Amante pleine de douceur & de tendresse, au moment où je voyois une femme pleine de colere & de rage. Celle-là revenoit à moi avec des gages d'un amour victorieux & tranquille ; celle-ci offroit à mes yeux l'instrument de ma confusion & de mes

malheurs. Telles étoient les raiſons, ou plutôt les prétextes que je donnois aux tendres ſentiments que les beaux yeux de la *des Brillants* faiſoient renaître dans mon cœur. Il étoit trop foible pour ſe tenir en garde contre un poiſon ſi ſubtil, & quand il auroit prétendu le faire, l'eſprit de cette fille en eut bientôt comblé la doſe.

Se peut-il, Chevalier, me dit-elle, en profitant de l'inſtant où mes yeux étoient fixés ſur elle, pour me jetter des regards auſſi paſſionnés que triſtes, eſt-il bien vrai qu'au mépris de notre amour & de mes promeſſes, vous ayez formé un engagement qui ruine mes eſpérances? Quoi, vous avez pu me préférer une rivale, moins tendre, moins paſſionnée & moins belle peut-être! Quoi donc une autre auroit des droits ſur vous, après m'avoir donné votre cœur! après avoir reçu le mien! Après.... Elle s'arrêtoit à ces mots & dirigeoit ſes regards ſur elle-même, les relevoit langoureuſement ſur moi, ſoupiroit & me tendoit les bras. J'aurois tort de vouloir uſer d'aucun art pour prétexter ma foibleſſe; elle prenoit ſa ſource dans ma ſenſibilité naturel, dans l'attendriſſement d'une amante jeune, belle, ſpirituelle & triſte, qui me plaignoit malheureux, qui m'aimoit inconſtant, qui m'avoit ſu ſéduire par ſes charmes, dont j'avois pleuré la perte & dont j'avois toujours chéri le ſouvenir. Je me jettai à ſes pieds, je pris une de ſes mains dans les miennes, je la mouillai de larmes, je la couvrois de baiſers. Je voulois parler & l'expreſſion manquoit à mon amour. Je ne pouvois que regarder mon amante, & lui prouver mon repentir & ma paſſion par mes ſoupirs. Plus touchée de mon amoureux ſilence, que piquée de ma faute,

cette dangereuſe beauté joignoit ſes ſoupirs aux miens, bégayoit quelques douces paroles, m'embraſſoit & me diſoit : Faut-il que j'adore un ingrat !

Ne me faites point cet odieux reproche, lui répondis-je, je renonce à toute la terre à vos pieds. Vous ſerez tout pour moi, je braverai près de vous toutes les rigueurs du ſort. Ma captivité me ſera douce, ſi je puis la partager.... Mais Chevalier, interompit-elle, en tenant encore ma tête dans ſes bras, c'eſt peu pour moi des vagues proteſtations que vous venez de me faire. Mon cœur eſt tout à vous ; incapable de partage, je n'en veux point ſouffrir, renoncez ſans balancer à *Julie*, à *Sophie* même, ou ne penſez plus à moi. Décidez, ajouta-t-elle, du ſort de la mere & de l'enfant, décidez. Abjurer *Sophie* ! lui disje avec langueur. La préférer à moi ! répondit la fiere *des Brillants*, à moi dont l'amour & la ſituation dépoſeroient à jamais contre vous, & vous reprocheroient votre injuſte préférence, Achevez, Chevalier, me dit-elle, en m'embraſſant de nouveau, plongez ſans balancer le poignard dans ce cœur qui vous adore. Doutez-vous encore repris-je de la ſincérité de mon amour, me croyez-vous capable de vous manquer ? Quelle plus grande preuve exigez-vous de ma conſtance ? Non, vous ne m'aimez pas, me répondit-elle en ſoupirant ; vous héſitez. Les pleurs que je lui voyois verſer me perçoient le cœur. Je ne me connoiſſois plus. Toutes mes idées étoient confondues, toutes mes ſenſations n'étoient affectées que pour l'objet préſent. Mademoiſelle *des Brillants* profita de ma ſituation pour vouloir s'échapper. Je vous quitte à jamais, me dit-elle en ſe levant ; je la retins par ſes habits.

Arrêtez, lui dis-je, je renonce à tout; elle me fixa avec le regard le plus adroit & le plus dangereux. Prononcez le nom de ma rivale, renoncez à elle, me dit-elle à demie levée de son siege, ou je vous quitte.

Tel on voit pâlir un criminel prêt à former un serment sacrilege pour sauver ses jours, tel changeois-je de couleurs en blasphêmant, si j'ose le dire, le nom de la vertueuse *Sophie*. A genoux, aux pieds de ma maîtresse, la main encore attachée à sa robe, les yeux encore fixés sur sa dangereuse beauté, je lui dis d'une voix contrainte & avec effort : Oui, je renonce à *Sophie*, je l'abjure puisqu'il le faut, m'écriai-je avec un transport surnaturel !

Hélas ! que venois-je de faire. Je venois de sacrifier une femme estimable à une fille coquette. Je venois d'accorder à ses sollicitations & à sa vanité, ce que j'avois refusé à la tendresse & à la douleur de *Julie*. M'excuserai-je en disant qu'elle avoit employé plus d'art pour me gagner? Non, je l'avoue, ma foiblesse dérivoit du principe de ma foiblesse même. Voilà l'homme, il s'éleve audessus de toutes les autres créatures, il se targue de sa raison, l'écoute, & n'a pas la force de suivre ses conseils. Il entend au-dedans de lui-même le cri sourd du devoir, & le laisse étouffer par la voix impérieuse des passions.

Finissons des réflexions que le Lecteur a sans doute faites avant moi, & tâchons de le distraire par de nouveaux objets. Monsieur *Giblet* avoit appris ma détention; il accourut pour me témoigner la part qu'il y prenoit. Mademoiselle *des Brillants* voulut se retirer par civilité, mais je l'en empêchai par amour. Non, lui dis-je, restez, Monsieur est le confident de mes peines, je veux qu'il

foit témoin de mes plaifirs, qu'il en apprenne la bizarre Hiftoire; puis lui racontant tout de fuite ce qui m'étoit arrivé, j'interrompois à tout inftant mon récit, pour me féliciter fur mon bonheur, & pour louer les attraits, l'efprit & la tendreffe de ma chere *des Brillants*. On fent bien que Monfieur *Giblet* avoit un efprit trop facile pour réprimer l'irrégularité de ma conduite. Au contraire, il donna aveuglément dans mes fentiments, & il les auroit même leurés d'efpérances flatteufes, fi je ne me fuffe plus tenu en garde contre fa foibleffe, qu'il ne fe pouvoit défier de la mienne.

Affis entre nous deux, & fe rapprochant du feu avec un air de fatisfaction, il nous difoit en tournant la tête tantôt du côté de cette fille & tantôt du mien : Tout cela n'eft rien, tout cela eft même moins que rien. Mon affaire va grand train. Nous fommes à la veille de rompre les portes de votre prifon & de la changer contre un Palais. Je ne vois qu'une petite différence à nos difpofitions, me difoit-il, c'eft qu'au lieu de placer la belle *Sophie* dans l'appartement voluptueux que je vous prépare, nous y introduirons cette aimable perfonne. Mademoifelle *des Brillants* le regardoit avec une attention qui m'auroit réjoui, fi le trouble intérieur de mon ame eut pu me permettre de me livrer à tout autre plaifir que celui que j'avois la foibleffe de goûter. J'ai, mon cher, reprit-il, en fouillant dans fa poche, j'ai l'efpoir, l'affurance & les preuves. O Dieu! continuoit-il, en cherchant avec inquiétude, qu'aurois-je fait de ce papier! Ah! le voilà, s'écria-t-il avec tranfport : Tenez, écoutez attentivement; cela nous intéreffe tous. Puis il nous lut une Lettre que lui écrivoit un ami

qu'il avoit auprès d'un Grand, dont il faisoit son Dieu. Cet écrit étoit conçu dans les termes adroits & polis, qu'employent ordinairement les gens de Cour pour vous assurer d'une amitié & d'un zele dont ils ne connoissent que les noms.

Il suffit d'avoir aimé pour sentir combien les choses les plus singulieres nous ennuyent quand elles sont étrangeres à notre amour. La conversation de cette espece de fol me devenoit à charge. Il me tardoit de pouvoir en liberté me livrer au plaisir d'entretenir mon amante seule. J'en jouis enfin trop tard pour mon impatience, & trop sécurément pour mon honneur. Nous passâmes ainsi quelques jours sans pouvoir nous quitter qu'à l'heure qu'on fermoit nos chambres; encore nous plaignions-nous, en nous séparant, de la courte durée de notre possession.

Tout ce qui intéressoit cette aimable personne m'intéressoit moi-même; je la priai de m'achever son Histoire depuis l'instant horrible où elle avoit vu déchirer le cœur du Médecin François, & de m'instruire aussi du fatal événement qui occasionnoit notre rencontre. Elle refusa obstinément de me satisfaire pour lors; me promettant de le faire par la suite d'une maniere qui lui mériteroit toute mon estime. Je me plaignois tendrement de son refus; je la pressois de me satisfaire sur l'heure, lorsqu'on vint m'avertir qu'une des Dames protectrices des prisonniers demandoit à me parler. Quoique cette visite fut mortifiante pour moi, je consentis à la recevoir. Quelle fut ma surprise quand je reconnnus Madame *de Saint-Hilaire*. Hélas! mon cher enfant, me dit-elle n'aurai-je jamais que de fâcheuses nouvelles à vous apprendre, Fraudra-t-il que je vous voie toujours éprouver de nou-

velles peines, encore si le Ciel ne vous abandonnoit pas, si vous n'irritiez pas sa fureur par vos déréglements. Mais, mon Dieu, je ne suis que trop convaincue de votre endurcissement dans le péché; j'en vois l'objet devant mes yeux.

Ah! Madame, lui dis-je, vous ne jugez de moi que d'après le rapport de mes ennemis: vous me condamnez.... Vous avez bien raison, me dit-elle, de dire vos ennemis; votre femme est de ce nombre. Rien ne la retient plus; elle a levé le masque: non-seulement elle a réitéré ses démarches auprés du Magistrat & de la Police, mais encore elle vous couvre de confusion par sa conduite. Elle.... Madame *de Saint-Hilaire* s'arrêta en cet endroit, & reprit: mais j'en dis trop, & je dois ménager sa réputation & votre délicatesse. Non, Madame, achevez: je suis préparé à tout ce qu'il y a de plus injurieux & de plus cruel de sa part. De grace, donnez-moi de nouvelles armes pour me défendre contre les persécutions de mon infidelle. Encore si elle l'étoit avec plus de ménagement, dit Madame *de Saint-Hilaire*; si elle vous respectoit; si elle se respectoit elle-même: mais.... mais, ô Ciel, s'écrioit-elle.... Qu'attendez-vous, Madame, pour me fournir les moyens de briser les chaînes honteuses que je porte? Puis-je, ajouta-t-elle, avec un air mystérieux; puis-je vous tout dire devant Mademoiselle...... Vous le pouvez, Madame & vous m'ôterez, par cet aveu, un poids qui m'étouffe depuis le commencement de votre entretien.

Eh bien! mon ami, puisqu'il y va de votre repos, je vais vous satisfaire; mais pardonnez, reprit-elle en pleurant, pardonnez aux larmes que me coûtent les crimes de mon prochain.

Votre femme & Monsieur *le Blanc* vivent à present sans pudeur & sans retenue dans un commerce criminel à la vuè & au scandale de tout le Public. Depuis que vous êtes enfermé, votre ami prétendu fait son séjour chez vous, passe les nuits dans l'appartement de votre femme, dont il ne sort les matins que dans un négligé trop propre à prouver leur péché & votre honte. Ce que je vous dis, ajouta-t-elle, je l'ai vu, & je pleure encore d'en être si bien instruite.

Tout mon corps frémit à ce rapport; & l'ingénieuse *des Brillants* s'appercevant que le ressentiment de l'honneur étouffoit en moi les impressions de l'amour, employa tout l'art dont elle fut capable pour me consoler & pour me distraire. Si triste que je fusse, les douces inflexions de sa voix, la tendre expression de ses yeux suffirent pour rappeller ma raison égarée. Le contraste de coups que l'on me portoit d'un côté, & des douceurs qu'on me prodiguoit de l'autre, étoit trop grand pour ne m'être pas sensible. Madame *de Saint-Hilaire* le prévoyoit bien : elle sentoit même, dis-je, que la consolatrice étoit aussi intéressée à laisser subsister la cause de mon mal, qu'à en appaiser l'effet. Cette Dame n'interrompit donc point ses soins, & quand elle fut sûre de leur réussite, elle me dit : Il y auroit de l'hypocrisie à vouloir colorer les crimes de votre femme; ils sont trop certains, trop avérés pour essayer de le faire : mais ils sont trop honteux pour elle, trop malheureux pour vous, pour ne pas y remédier promptement.

D'après les précautions que vous avez prises, il vous reste des moyens trop sûrs, pour ne pas en profiter dans ces occurences. Pour en

user avec plus de sagesse, lisons prudemment dans l'avenir les maux que la malice des hommes vous prépare : je vais le faire avec toutes les lumieres que le Ciel m'inspire. Je vois tout ce qui va arriver de ceci. Le Magistrat instruit de votre conduite avec Mademoiselle, la punira avec sévérité. Sollicité d'ailleurs par votre femme, il vous forcera de rentrer avec elle, & d'achever la consommation que vous avez évitée avec tant de soins. Ainsi vous verrez d'un côté une fille que sûrement vous avez induite à erreur, porter dans une maison diffamante le fruit de votre foiblesse: d'un autre côté, vous serez réduit à rentrer avec humilité auprès d'une femme dont la hauteur sera d'autant plus insoutenable, que ses droits deviendront plus certains. Mademoiselle *des Brillants*, qui s'étoit retenue jusqu'alors, voulut interrompre Madame de *Saint-Hilaire*, en la regardant avec ce ton de dignité qui lui convenoit si bien; mais celle-ci lui imposa silence, & lui dit : Laissez-moi parler, pauvre malheureuse, c'est votre cause que je plaide. Dieu m'est témoin que je voudrois pouvoir vous absoudre devant lui de l'horrible péché que vous avez commis, en vous mettant à portée de ne plus y retomber. Je disois donc, reprit-elle, en s'adressant à moi, qu'il faudroit, mon cher Chevalier, que vous profitassiez de ces circonstances pour obtenir la dissolution de votre mariage; que pour l'acquit de votre conscience, pour l'honneur de Mademoiselle & du fruit qu'elle porte, vous l'épousassiez.

Quoi? Madame, lui dis-je, en interrompant l'impatiente *des Brillants* qui vouloit encore parler; quoi donc, ce ne sera pas assez de la con-

fusion dont mes perfides ennemis me chargent, il faudra y mettre le comble, en la publiant moi-même; il faudra avouer ce que je rougis de dire.... Vous aimez mieux que je périsse, me dit mon amante, en arrosant son mouchoir de ses larmes. Il a raison, Madame, continua-t-elle en gémissant, il a raison; c'est mettre le comble au châtiment que mérite ma faute, que de le faire venir de la part de celui qui me l'a fait commettre. Que les hommes sont barbares! Eh! Monsieur, deviez-vous l'être avec moi, voilà, lui disoit Madame de *Saint-Hilaire*, voilà ce qu'on doit attendre d'un amour impudique. La triste *des Brillants* me regardoit & disoit: Allez, Monsieur, faites tout ce que vous voudrez: Je porte dans mon sein de quoi me venger de votre affront. Je frissonnois d'horreur à cette ménace. Si oppressé que j'étois, j'allois encore lui faire des questions, lorsque la Dame lui dit: Ah, que venez-vous de proférer, seriez-vous assez dénaturée pour.... Non, Madame, dit-elle, vous m'entendez mal; au contraire, j'accorderai à l'enfant tout l'amour dont j'ai le malheur d'être éprise pour le pere; mais j'apprendrai au monde entier l'injustice & la barbarie de Monsieur; & cet enfant, conduit par ma main, intéressera tous les cœurs en ma faveur.

Aviez-vous besoin de ces menaces, dis-je à ma maîtresse en me jettant à ses pieds, & deviez-vous aggraver mes maux par une injuste méfiance. Mon amour ne vous est-il donc pas assez connu? Ah, il n'a pourtant que trop éclaté. Vous vous en repentez donc encore, me dit-elle, avec un regard langoureux & tendre. Non, belle *Sophie*, m'écriai-je, non; je voulois dire belle *des Brillants*. Elle s'apperçut de mon équivoque,

& outrée de ce qu'elle ne remplissoit pas mon cœur en entier, elle m'adressa de nouveaux reproches. Je ne sais quel pouvoir secret me les faisoit dédaigner. Je l'avoue, tandis que ma bouche lui proféroit des excuses, mon cœur étoit prêt à les désavouer.

L'idée de nos devoirs nous ramene à celle de la vertu. L'agitation où m'avoient jetté ces deux femmes m'auroit presque fait regretter ma solitude. Quoique je ne fusse pas dans une situation à pouvoir bien réfléchir, j'ai reconnu depuis que mon ame goûtoit alors le charme de la méditation. Mais l'homme, troublé par de grandes passions, est par rapport à ce besoin, comme un foible enfant se trouve par rapport à ceux de la nature: l'un & l'autre ressentent la tyrannie de ces mêmes besoins, & ne peuvent les satisfaire, sans le secours de quelqu'un.

Ce secours me manquant, je retombai dans mes foiblesses; & autant encouragé par les pieuses exhortations de Madame *de Saint-Hilaire*, qu'entraîné par les tendres sollicitations de Mademoiselle *des Brillants*, je leur promis tout ce qu'elles voulurent. Nous ne fûmes plus occupés qu'à projetter les moyens de faire réussir nos desseins avec le plus de succès & le moins d'éclat qu'il seroit possible. La dévote se retira & emporta avec elle la joie d'avoir amené les choses au point qu'elle desiroit qu'elles fussent. Je ne dois pas à présent détailler les motifs qui la faisoient agir; je réserve à un temps plus calme à faire ce récit.

A peine les deux Dames furent-elles sorties de ma chambre, que je vis entrer Monsieur *le Blanc*. Je le reçu avec le froid & le mépris même qu'inspiroient les idées que j'avois de lui.

Je

Je ne daignai pas l'écouter ; je regardai comme un effet d'un art perfide ce qui avoit en lui les apparences d'une tendre amitié. Sans oser lui faire des reproches de l'affront qu'il me faisoit, je m'obstinai à ne plus vouloir retourner avec mon épouse. A quoi aboutiront donc, ô Ciel! s'écria-t-il, les soins que j'ai pris jour & nuit d'empêcher votre femme de faire aucun éclat. Je le considérois alors avec indignation, me persuadant que ses prétendues marques d'amitié étoient une preuve de ses lâches perfidies. Je le priai de me quitter. Il me regarda les larmes aux yeux, me tendit les bras, & me pressa par les plus vives sollicitations de revenir à moi, d'écouter ses raisons, & de ne plus m'obstiner à prolonger & à aggraver moi-même mes malheurs. L'indignation, le mépris, le ressentiment m'avoient endurci le cœur; il étoit fermé à tout autre sentiment. Amour, que ton empire est tyrannique! Faut-il que le désordre & la corruption soient si souvent mêlés aux agréables sentiments que tu semble inspirer! Toutes les tendres démonstrations de Monsieur *le Blanc* furent perdues; il me quitta sans pouvoir rien obtenir de moi.

Cette scene n'étoit que le prélude du spectacle qui devoit achever de me navrer le cœur. On vint m'annoncer que Mademoiselle *des Brillants* demandoit à me parler. Je courus chez elle. Sa chambre étoit pleine de monde : ce ne fut qu'en perçant une multitude de gens qui pleuroient & qui soupiroient, que je pus l'approcher. Elle étoit dans son lit, où elle poussoit les cris les plus aigus. Ses yeux étoient troublés; son visage pâle étoit couvert de sueur. Hélas! de quelle utilité pouvoient m'être les réflexions que j'a-

vois faites peu de temps auparavant, à la vue d'un spectacle où les mouvements de la nature & de l'amour devoient m'occuper tout entier? Je m'approchai de mon amante; je lui pris la main, elle serra la mienne, & parut revenir à la vie pour me donner cette marque de tendresse. Que ne souffrai-je point pour vous, me dit-elle, en collant sa bouche sur mes doigts! Pourrez-vous encore hésiter à combler le bonheur de la mere & de l'enfant? Vous l'allez voir paroître...... De violentes douleurs qui lui reprenoient, l'empêchoient d'en dire davantage. J'embrassois ma chere *des Brillants*; j'arrosois son visage de mes pleurs; je lui prodiguois les noms les plus tendres; & quoiqu'elle m'eut protesté de se prêter de son mieux à ce que cet enfant pût jouir de la vie, j'interrompois souvent les muettes caresses de cette amante pour la presser de renouveller ses efforts. Cette situation, si mortifiante qu'elle dût être pour moi, fait tant d'honneur à l'humanité, que je prendrois encore plaisir à la décrire, si je pouvois peindre à l'esprit ce que le cœur est seul capable de sentir. Enfin l'heure de renfermer les Prisonniers vint avant le moment tant desiré. On me contraignit de me retirer dans ma chambre. Dieu! que j'éprouvai de nouveau combien les sentiments de la nature ont d'empire sur nous! O Ciel, mon cœur ulcéré prévoyoit-il déja les coups que tu lui préparois!

Le jour, recommençant à éclairer ma triste demeure, me faisoit espérer de revoir bientôt ma chere maîtresse, lorsqu'une troupe d'Archers vint me saisir, & me conduisit comme un vil criminel en la présence d'un Juge dont les regards seuls inspiroient la terreur. L'appareil de la mort

n'a rien de plus triste pour un homme vertueux, que celui qui le confond avec le scélérat. La posture humiliante dans laquelle on me mit, l'interrogatoire rigoureux qu'on me fit subir, ne me firent que trop comprendre qu'on me regardoit comme un lâche assassin. Je verse encore des larmes, quand je me rappelle une scene où je jouai un rôle si honteux avec tant d'innocence. Non-seulement on me questionnoit sur ce que j'avois prévu, mais encore on m'embarrassoit sur ce que je ne comprenois pas. Tantôt on me demandoit l'Histoire de mon mariage, & tantôt celle de la *des Brillants*. La maniere adroite & énigmatique dont on m'interrogea, me fit conclure qu'on nous croyoit complices d'un énorme forfait. Plus les questions étoient embarrassantes, moins les réponses étoient assurées. Ç'en fut assez pour tirer des conjectures, pour croire appercevoir des indices; & cela suffit même pour m'envoyer au *Secret*. Je ferois le détail de ce que j'eus à y souffrir par rapport aux besoins du corps, si l'on ne s'attendoit bien que la souffrance de mon ame devoit être encore plus grande. Je venois d'éprouver successivement & avec rapidité les doux transports de l'amour dans les bras d'une amante, les tendres sentiments de la nature au chevet de son lit, les cuisants chagrins de l'honneur au pied d'un Tribunal, & je ressentois pour lors les plus odieux soupçons sur le compte de ma femme, les plus cruelles inquiétudes à l'égard de ma maîtresse, & la honte la plus sensible par rapport à l'humiliant traitement qu'on me faisoit. Quand je me rappelle cette triste époque de ma vie, je m'étonne moins de la maligne combinaison que la fortune sembloit employer pour m'accabler de maux, que de la

puissante protection que le Ciel m'accordoit pour m'aider à les supporter. On verra dans peu qu'il m'aida bientôt après à en supporter de plus désespérants encore.

Je passai plusieurs jours dans cet état affreux, sans jamais goûter de repos : car si le sommeil pénetre dans ces lugubres séjours, c'est moins pour répandre ses pavots sur les paupieres de ceux qui les habitent, que pour verser du poison dans leur ame. On ne pourra s'empêcher de frémir à la lecture des songes qui m'agitoient. Tantôt je me voyois terrassé par ma femme, baigné dans le sang qu'elle se plaisoit à faire ruisseler de mon corps. Tantôt subissant la condamnation d'un Arrêt aussi fatal qu'injuste, il me sembloit être exposé sur un échafaud, environné des humiliants instruments de la mort. Puis étant précipité tout-à-coup dans un cimétiere, où la mort avoit amoncelé de toutes parts les horribles débris de ses victimes, j'y voyois s'élever à mes yeux les spectres hideux de mon amante & de mon enfant, déployant des bras déja tout décharnés. Ils m'ensevelissoient sous leurs lambeaux funebres, & me précipitoient avec eux dans un gouffre, d'où sortoient des vapeurs de souffre & des tourbillons de flamme. Une sueur froide qui se répandoit sur tout mon corps me faisoit réveiller soudain, & je sortois d'un malheur chimérique pour retomber dans un malheur réel.

Il en est peu d'aussi sensible que celui que j'éprouvai un jour qu'on me vint tirer de mon cachot pour me conduire à l'appartement de ma maîtresse. Elle étoit fort mal ; & ses forces étant abattues après un très-long travail, les Accoucheurs avoient résolu de lui faire l'opération

césarienne. Lorsque j'arrivai, il n'étoit plus temps de m'y opposer : on s'y étoit déja préparé, autant pour satisfaire aux préjugés, que pour obéir aux ordres courageux de la malade. Viens, mon cher *Sennèval*, me dit-elle, en tirant une de ses foibles mains du lit pour saisir la mienne, viens recevoir la derniere & la plus forte preuve de mon amour; viens recevoir l'ame d'une amante qui ne respire que pour toi. On voulut en vain me faire éloigner; elle me retint avec tant de courage, qu'on ne put me séparer d'elle. Je n'y faisois aucun effort : car, pour être trop sensible à un spectacle qui me déchiroit le cœur & les entrailles, j'étois sans force & sans mouvement. Les yeux fixes & baignés de pleurs, la bouche muette & entr'ouverte, les genoux tremblants & le cœur gonflé, j'étois en même-temps spectateur machinal & acteur intéressé de cette triste scene. La malheureuse *des Brillants* ne voulut pas qu'on commençât l'opération, qu'elle ne m'eût remis un paquet de papiers, qu'elle me recommanda de lire, si elle venoit à perdre la vie; exigeant de ma complaisance & de mon amour que je le lui remisse sans le décacheter, si elle échappoit au trépas.

Enfin le Chirurgien porta l'instrument fatal dans le flanc de cette infortunée; puis y plongeant la main, il en tira l'enfant. Le premier soupir de cet innocent fut aussi le dernier. Désespéré de sa mort, j'approchai ma tête de celle de la mere : source de mes maux, elle étoit l'objet de ma consolation, & j'en voulois jouir. Elle tourna ses yeux mourants sur moi, approcha sa bouche de la mienne, soupira, & referma cette bouche & ces yeux pour jamais. Je ne dirai point ce que je devins dans ce moment où

je perdis toute connoissance. Je ne sais pas non plus ce qu'on fit ensuite de nous. Quand je revins à moi, je me trouvai enfermé dans mon cachot, étendu sur mon lit, & tenant encore à la main le fatal paquet que m'avoit remis mon amante. Je le portai à ma bouche ; je l'arrosai de mes pleurs & le décachetai dans le même instant. Voici ce qu'il contenoit :

„ Donnez des larmes à ma mémoire, cher „ Chevalier, & pardonnez mes supercheries en „ faveur de mon amour. Ne pouvant plus le „ partager, vous devez au moins le plaindre. „ L'Histoire que je vous ai faite de mon ori„ gine & de mon pays ; n'étoit puisée que dans „ des lectures futiles qui m'avoient inspiré l'a„ mour du merveilleux, & si j'ai donné à cette „ narration un air de vraisemblance, c'étoit „ pour mettre plus de prix à ma conquête & „ m'assurer par là de la vôtre. La vérité est que „ je suis née à Paris d'une condition abjecte. „ J'avois à peine quinze ans que le goût du plai„ sir & l'esprit de coquetterie me donnerent „ l'envie de plaire. La séduction de votre sexe „ & la foiblesse du mien, furent causes que je „ me rendis aux desirs d'un homme d'esprit, que „ l'imprudenee & peut-être la cupidité de ma „ mere me mirent à portée de connoître. Croyant „ trouver en moi d'heureuses dispositions pour „ l'étude, il se plût à les cultiver ; enfin il sé„ duisit mon cœur en charmant mon esprit ; je „ portai bientôt une preuve de sa séduction „ & de ma honte. J'en suis accablée de cha„ grin ; sa niece qui étoit mon amie intime, „ s'appercevant de ma mélancolie voulut en „ savoir la cause. Je ne pus refuser cet aveu „ à ses pressantes sollicitations. Elle pâlit d'ef-

„ froi, pleura de rage & s'évanouit après cette
„ confidence. L'intérêt qu'elle y prit me parut
„ suspect; je l'engageai à mon tour à ne me rien
„ cacher; elle m'avoua qu'elle étoit aussi mal-
„ heureuse que moi, & que mon Amant étoit
„ tout à la fois pour elle, oncle, suborneur
„ & parjure; nous nous reconnûmes rivales sans
„ cesser d'être amies. Pour conserver ce der-
„ nier titre, il falloit renoncer au premier;
„ je m'offris à en faire le sacrifice, le degré de
„ parenté de ces deux personnes exposoit trop
„ l'honneur de l'une & la vie de l'autre dans
„ cette occurrence pour délibérer. L'arrivée de
„ notre perfide rendit cette scene plus touchan-
„ te; Non seulement il fut humilié de voir ses
„ crimes découverts, mais encore il fut confon-
„ du de la générosité de nos procédés. L'amitié
„ chez nous étoit encore plus forte que l'amour;
„ les reproches que nous ne daignions pas adres-
„ ser à cet ingrat pour nous-mêmes, nous les
„ lui faisions l'une pour l'autre. Enfin j'eus
„ le bonheur d'être victorieuse dans ce géné-
„ reux combat; & le seul prix que je voulusse
„ emporter de ma victoire, c'est que mon amant
„ épousât ma rivale au moyen des Dispenses de
„ la Cour de Rome. Hé! comment le férois-
„ je, me dit-il, vous ne connoissez encore que
„ la moitié de mes torts; quoique vous me voyez
„ sous l'habit laïc mener une vie licencieuse
„ dans le monde; je suis cependant obligé par
„ des vœux à passer des jours tranquilles dans
„ un Couvent. Je crus reconnoître son Ordre
„ à la morale pernicieuse qu'il m'avoit inspi-
„ rée. Je le forçai de l'avouer & de convenir
„ que cet Ordre portant moins d'atteinte à la
„ liberté qu'à ses mœurs, il pourroit en sortir
„ pour s'unir avec mon amie.

„ Une premiere foiblesse nous entraîne aisément dans le vice. Le fruit que je portois, mon ineptie pour le travail, ma pente à la paresse, me forcerent de me soustraire au ressentiment de ma famille, & d'accepter les services du Polonois que vous vîtes chez moi lors de notre séparation. Suivant l'usage trop ordinaire, après avoir commencé par donner mon cœur, je continuai par vendre mes charmes. Hé! à qui les vendois-je? Que devois-je augurer d'un hommeque je ne connoissois que de chez la *Dumanoir*, où mon premier Amant m'avoit introduite? J'avois passé près d'un an avec le prétendu Comte *de Stasky*, quand mes parents pauvres, mais vertueux, crurent leur honneur intéressé à me faire enfermer. Le Comte fut instruit de leurs démarches, il me fit faire des habits étrangers, se persuadant qu'à l'aide de ce travestissement & du peu de Polonois qu'il m'avoit enseigné, j'échapperois à la poursuite de ma famille. Il vint donc me chercher, comme vous le savez, & m'emmena dans un espéce de Château qu'il avoit sur la route de Melun. J'y passois les jours & les nuits presque seule, pleine de cruelles inquiétudes sur votre compte & d'odieux soupçons sur celui du Polonois. Je doutois de ne pouvoir jamais guérir les unes & dissiper les autres, quand un soir des cris douloureux & perçants, qui paroissoient sortir d'un souterrein abandonné du Château, me forcerent d'y porter mes pas: je trouvai la porte fermée avec si grand soin que je ne pus y entrer. Les cris avoient cessés, mais le trépignement de pieds, le cliquetis d'épées & les coups de pistolet que j'en-

„ tendis subitement me faisant appréhender que
„ quelques voleurs se fussent emparé de la mai-
„ son & combattissent contre le Concierge pour
„ venir jusqu'à moi; je courus m'enfermer dans
„ mon appartement. L'horreur de ce que je
„ venois d'entendre & dont j'ignorois la cause
„ extraordinaire, tenoit encore tous mes esprits
„ dans le trouble & l'inquiétude, lorsqu'on ou-
„ vrit tout-à-coup ma chambre. O Ciel! que
„ vis-je! c'étoit mon odieux amant qui étoit
„ tout souillé de sang. Le feu de ses yeux, la
„ pâleur de ses joues, & les rides de son front
„ caractérisoient tout à la fois la fureur, le re-
„ mords & le crime. Il me jetta une bourse de
„ cent louis, & me dit fuyez ou vous périssez
„ avec moi. En vain, lui fis-je des questions; il
„ ne répondit rien autre, sinon que j'aurois
„ trop à rougir d'avoir été dupe des apparen-
„ ces, s'il disoit qui il étoit. Il avoit envoyé
„ quérir une Chaise de poste dans laquelle je
„ montai bien résolue de venir à Paris vous cher-
„ cher & vous rejoindre pour toujours. La pru-
„ dence exigeoit que je me cachasse pendant
„ quelque temps, & c'est ce que je faisois quand
„ nous avons eu le malheur d'être arrêtés en-
„ semble..... Chevalier!...... Cher Chevalier...
„ trop malheureux.......... Et trop foible
„ amant, par quelle fatalité suis-je tout à la fois
„ trop méprisable pour mériter votre estime,
„ & trop sincere pour mériter votre mépris.

J'aurois peine à exprimer l'état de mon ame après cette fatale lecture. La honte & le repentir, le désespoir & l'indignation, la haine & même l'amour l'agitoient tout à la fois, ou plutôt la plongeoient dans l'accablement. On me tira de mon cachot sans presque pouvoir me ti-

rer de cette espece d'oubli de moi-même. Si j'y parvins; ce ne fut qu'en la présence de mon Juge; ce n'est pas que je craignisse encore sa sévérité; je me jugeois plus rigoureusement pour une foiblesse dont je me reconnoissois coupable, qu'il n'auroit pu le faire pour un crime dont je ne pouvois être l'auteur ou le complice. Si votre innocence n'est pas reconnue en entier, me dit-on, elle est assez bien justifiée à certains égards pour vous remettre en liberté; remerciez-en votre femme, continua-t-on, & rentrez dans vos devoirs avec elle. Rendez-moi mes fers, dis-je, puisque c'est ma plus cruelle ennemie qui le brise. Qu'il vous suffise, me répondit-on, de ce que votre épouse a fait pour vous, sans vouloir tenter de vains efforts pour l'outrager de nouveau. Elle n'est point ma femme, m'écriai-je, & je ne consentirai jamais à vivre avec elle. On me menaça de me renvoyer en prison. J'y vole, dis-je, en me levant. J'avois à peine fait quelques pas que je vis sortir d'une porte voisine mon épouse, qui courant les bras ouverts & se précipitant aux pieds du Juge, lui dit: Ah! Monsieur, rendez-moi mon mari; puis me jettant des regards où le dépit perçoit à travers ses larmes, elle me disoit: Où cours-tu malheureux? Mon indigne rivale est morte; pleure sa perte puisque tu le veux, mais viens me sacrifier ta douleur après lui avoir fait part de ta joie. Hélas Messieurs, reprenoit-elle en versant un torrent de larmes, secourez une femme infortunée; rendez-lui l'ingrat qu'elle adore. Je demande mon époux aux Hommes, à la Justice, à Dieu même. Ne pourrai-je le ravoir! Vous êtes indigne d'une telle femme, me dit le Juge avec dédain. Allez, Madame, emmenez votre mari; & vous, cœur

dénaturé, ſuivez votre épouſe, & ne vous remettez jamais dans le cas d'éprouver mon courroux. Madame *de Senneval*, me prit par la main, retint auſſi mon habit & me ſuivit dans toutes les démarches que je fus obligé de faire à la priſon pour mon entiere délivrance. Nous montâmes dans le fiacre qu'elle avoit pris. Elle eut ſoin elle-même de lui ordonner de retourner à la maiſon; elle me plaça à côté d'elle, me retint toujours, & s'efforça de mêler autant de tendreſſe dans ſes propos qu'elle y employoit de reproches.

Encore tout étonné de ce qui venoit de m'arriver, je n'avois pu que confuſément réfléchir ſur la démarche qu'on me forçoit de faire, lorſqu'une voiture accrocha la nôtre; j'avancai la tête pour voir comment les Cochers pourroient ſe tirer d'embarras, & je reconnus Monſieur S*** dans le carroſſe qui nous avoit arrêté. Il eſt des mouvements plus prompts que la penſée: j'ouvris la portiere je me jettai à bas de la voiture & je me ſauvai précipitamment dans l'enclos du Temple, près duquel nous étions. Je me reproche la conduite de la *des Brillants*, me dis-je enſuite, je ne puis rien reprocher à celle de *Saphie*. Cette adorable perſonne me ſera plus facile à découvrir, puiſque je retrouve ſon mari. Le cœur me dit que je pourrai m'unir avec elle, je ne veux pas m'en ôter les moyens. Non, barbare, m'écriai-je, comme ſi ma femme eut été préſente, non je ne retourne jamais vers toi. J'errai dans toutes les cours du Temple en diſant ces mots, je paſſai dans celle des Tours où je montai pour mieux me cacher; craignant encore qu'on ne vînt m'y trouver, je redeſcendis, je cherchai à entrer dans les caves, mais réfléchiſſant

au bas de l'escalier, que j'étois dans un lieu d'immunité; je me remis de ma frayeur, je m'assis dans un caffé où j'attendis que la nuit fut assez avancée, pour gagner la maison de Monsieur *Giblet*, chez lequel je me proposois de me sauver.

Sa joie égala sa surprise, & il me les témoigna l'une & l'autre par les plus tendres embrassements. Vous étes moins malheureux que vous ne croyez; me dit cet homme, après avoir entendu le recit de mon aventure, puisque Monsieur S*** est à Paris. Je suis d'avis de l'aller voir & de lui proposer un intérêt dans mon affaire qui est à son terme. Cette association demandera des liaisons, j'en profiterai pour voir Madame son épouse, & l'entretenir en particulier sur votre compte. Mais, lui dis-je, si l'affaire ne réussit pas à votre gré? Ou seulement aussi vîte que nous le voudrions, vous ne pourrez pas parvenir jusqu'auprès de cette Dame. Je vous pardonne ces suppositions, me repliqua-t-il, en souriant, elles se sentent du désordre de votre esprit & de la méfiance de votre cœur. Comptez, comptez, mon cher, que les choses en sont à un point où elles ne peuvent pas rester, & qu'il est immanquable qu'elles doivent avoir un heureux succès. Jusqu'à ce temps resté caché chez moi.

Dès le lendemain Monsieur *Giblet* mit à exécution ce qu'il avoit projetté. Nos affaires vont bien, me dit-il. Monsieur S*** me regarde comme un Dieu, j'en ai jugé à l'air de comtemplation avec lèquel il a écouté mon projet. Ce qui vous paroitra surprenant, continua-t-il, c'est qu'il a prêté la même attention aux autres projets que j'ai déja formé, gardant un silence qui tenoit de la tristesse, tant il paroissoit mortifié de

ne les avoir pas conçu lui-même, il ne l'a rompu que pour me prier d'aller dîner avec lui, & de lui sacrifier une après-midi pour les lire ensemble. Il m'attend dans huit jours; il m'a fixé ce temps afin que je mette tous mes papiers en ordre, & pour se débarrasser lui-même d'une affaire qui l'occupe sérieusement. Monsieur *Giblet* me prenoit la main, me pressoit de me dérider & m'annonçoit déja l'aurore de mes plus beaux jours.

Faites, me dit-il, une Lettre bien réfléchie, donnez-la-moi, & je vous réponds de la remettre, soit en entrant ou en sortant de table. Je le quittai dans la minutte pour suivre son conseil. Je fis ma Lettre, je la montrai à cet ami qui promit de me servir de plus d'une façon.

Il m'expliqua d'abord quel service le plus pressé, il pretendoit me rendre. Votre Histoire commence à faire du bruit, me dit-il; les gens du Temple ont parlé de vous dans plusieurs maisons. Je ne vous rapporterai pas de quelles différentes manieres on raisonne à votre égard. Vous savez que tout ce qui est extraordinaire, donne matiere à la censure; mais, je me propose de répandre que vous êtes passé aux Isles, & afin que la chose ait quelque vraisemblance, je supposerai une Lettre écrite d'un Port de mer, par laquelle on m'apprendra que vous êtes parti pour la Martinique. Il n'y a rien tel que les gens à projet, pour les imaginations singulieres. Comme je me persuadai que celui-ci ne pourroit me nuire, j'y donnai les mains & nous fîmes ensemble un *Bulletin* qui fut bientôt répandu par la Ville où l'on s'entretenoit encore de moi.

Monsieur *Giblet* revenoit chaque jour de dehors plus satisfait des progrès que faisoit notre

faux avis. La chose est si bien attestée, me disoit-il, que Madame *de Senneval* vous reverroit sans pouvoir se persuader que ce fût vous. Ainsi je crois, ajouta-t-il, que vous pourrez sortir les soirs & vous aller désennuyer comme vous faisiez par le passé chez notre Exempt. Quoique je le connoisse, lui dis-je, pour un fort honnête homme, je ne veux point m'exposer à le voir, & j'ái même à me reprocher de l'avoir déja fait imprudemment. Mais je profiterai seulement de ce faux bruit dans quelque cas urgent. *Giblet* approuva ma prudence; il me promit de ne rien négliger pour mon amusement au-dedans, & pour ma satisfaction au-dehors. Je contribuai moi même à l'un des deux, en m'entretenant avec l'épouse infortunée de cet extravagant, & en parcourant le peu de Livres qu'il s'étoit réservé. Ainsi dans l'une de ces occupations, j'apprenois le tissu des folies de mon Hôte, & dans l'autre j'en voyois la source. Sa Bibliotheque n'étoit composée que d'Auteurs des Projets & de Traités sur les Sciences occultes, sur la Pierre Philosophale, sur la Magie & autres extravagances. Je relus *le Comte de Gabalis*, dont le mérite est au-dessus de mes éloges. Monsieur *Giblet* me trouva un jour comme je lisois, *l'Histoire des Imaginations extravagantes de Monsieur Oufle* Il m'arracha ce Livre des mains & me dit: Qu'ailliez-vous faire: vous alliez vous perdre par cette lecture! Que pensez-vous de ce Traité, ajouta-t-il en fermant le Livres. Je pense, lui répondis-je, qu'il est comme la plupart des ouvrages savants, plein d'érudition; mais dénué d'intérêt quant à l'invention & d'agrément quant au style. Au surplus je le crois fort utile pour dissuader des extravagances dont

il traite........ Arrêtez, s'écria-t-il, voilà comme les gens d'esprit manquent souvent de jugement. Vous regardez Monsieur *Oufle* comme un extravagant, parce qu'il a plu à un impertinent Auteur, ajouta-t-il avec chaleur, de le faire envisager de même; mais je regarde ce Héros comme un homme qui a une très-savante Théorie & à qui il ne manque qu'un peu plus de justesse dans la pratique. Moi, qui vous parle, si je n'avois pas eu la sotte vanité de vouloir servir ma Patrie en travaillant pour mes intérêts, il y a long-temps que j'aurois découvert des trésors avec les connoissances de Monsieur *Oufle*.

On l'a dit avant moi, on n'est jamais si malade que lorsqu'on ne connoit point son mal. Celui du pauvre *Giblet* étoit trop enraciné pour en entreprendre la cure. Je puis me tromper, lui dis-je, mais des soins plus importants m'occupent pour le présent, remettons ces discussions à des temps plus tranquilles, & laissez-moi méditer sur ce qui m'affecte. Je veux vous montrer, reprit-il vivement, comment on se trompe en effet sur les choses les plus simples & que l'on croit les plus sûres. Vous vous rappellez bien les conjectures naturelles que nous avions formées sur *Julie*. Vous vous souvenez bien que nous aurions juré vous & moi que sa mere avoit pris des précautions pour que vous ne puissiez plus la voir. Vous croyez sans doute encore que vous ne la verrez jamais sans contrainte. Cependant, je viens de l'entretenir de vous, haut & librement à la grille du parloir. Elle ne peut se persuader que vous soyez encore à Paris; elle a été elle-même si bien dupe des apparences, qu'à moins qu'elle ne vous revoye, elle croira toujours que vous êtes en mer.

L'amour fait faire autant & plus d'extravagances que l'ambition. Croiroit-on que moi qui censurois intérieurement la conduite de Monsieur *Giblet*, je l'engageasse à m'accompagner dans une démarche qui pouvoit me coûter ma liberté. Je le pressai de venir avec moi au Couvent de *Julie*. Je lui dis, pour l'y déterminer, que je ne pourrois vivre tranquille en exposant cette fille à de nouvelles inquiétudes sur mon compte; que je me croyois obligé de les faire cesser, pour réparer en quelque sortes, les premieres. Il me déguisa avec un de ses habits; je me cachai le visage de mon mouchoir, & nous partîmes.

Arrivé au Parloir, mon Conducteur se fit annoncer, comme il en étoit convenu avec *Julie*. Elle le fit prier de vouloir bien l'attendre. Elle tarda beaucoup à venir, & je témoignai à mon ami combien ce retardement me causoit d'inquiétudes. Elle employe ce temps, me disoit-il, à prendre de plus sûres précautions pour s'entretenir avec moi. Loin de vous défier de son cœur ou de votre fortune, louez sa tendresse & votre bonheur. Comme il me parloit de la sorte, je vis venir *Julie* avec une pensionnaire, dont nous ne pûmes discerner les traits: car sa tête étoit couverte d'une grande coëffe blanche, qui lui voiloit le visage. Nous en demandâmes la raison à *Julie*, qui nous dit, que cette personne avoit adopté cette maniere de se mettre comme plus conforme à la douleur dont son ame étoit dévorée. La Sœur *Saint-Hipolite* nous dit encore que jugeant de la sensibilité du cœur de cette personne par les soupirs qui lui échappoient sans cesse, & par les ameres exclamations que l'amour lui arrachoit comme malgré elle, elle avoit cru

ne pouvoir mieux mériter sa confiance qu'en lui donnant une marque de la sienne.

Attentif aux moindres mouvements de cette infortunée, je desirois qu'elle fut belle, tant la beauté a d'empire sur les cœurs, lorsqu'elle serra affectueusement les mains de *Julie*, en reconnoissance de son éloge. J'avoue que la vue d'un si beau bras excita mon admiration. Mon regard avide le suivit jusques sous la coëffe, où elle le replaca. Je rougis de ma curiosité; je me la reprochai; je détournai les yeux comme malgré moi, & cette fois mon cœur fut la dupe de ma raison.

Assez maître de moi pour réprimer des sentiments qui pouvoient offenser, & l'adorable *Sophie*, dont je me retraçois l'image, & la malheureuse *Julie*, en présence de qui j'étois. Je me remis, & je dis à celle-ci : Ai-je obtenu mon pardon de votre cœur? Daignez-vous attribuer mes derniers transports à la situation du mien? Daignez-vous le plaindre? Me croyez-vous toujours coupable de conserver de tendres sentiments pour une personne que la vertu & les malheurs me rendront éternellement recommandable? *Julie*, ma chere *Julie*, m'écriai-je, plaignez mon sort, & que l'aveu de mes foiblesses vous justifie la sincérité de mon caractere. Au moment où j'ai cessé d'être constant, je suis devenu criminel; Monsieur a été témoin de mes égarements, soyez-le de mon repentir. Oui, je jure de n'aimer que vous, je jure de vous sacrifier tout autre objet, si je ne puis retrouver mon Amante. Les deux Dames s'approchoient de moi & paroissoient me regarder plus atentivement. Quoi! Chevalier, me dit la tendre *Julie*, vous réitérez vos offenses au mo-

ment où vous prétendez les réparer! Vous venez m'attester que vous soupirez encore pour ma rivale; que vous la recherchez, que vous me quitteriez pour elle. L'engagement qu'elle a contracté, l'amour que je vous porte, la bienséance & la pitié même ne peuvent vous engager à guérir votre criminelle passion, & à en changer l'objet? Je suis donc bien méprisable! Elle m'est donc bien supérieure! Ah! *Julie*, m'écriai-je à mon tour, séchez des larmes qui m'en font verser de sang. Si vous connoissiez cette personne, votre estime, votre amitié & votre vénération même se réuniroient pour elle. Comme vous elle est belle, spirituelle & vertueuse. Je le répéterai mille fois, ma chere *Julie*, sans elle, je n'aimerois que vous; & sans vous, je n'aimerois qu'elle. Chere amie, continuois-je, mettez-vous à ma place; entrez, s'il se peut, dans mon cœur. Voyez & plaignez la perplexité où il se trouve. J'adorois *Sophie*, avant même que vous soyez forcée de dédaigner mon hommage. Maître de son bonheur, je le formois alors: elle couloit des jours tranquilles, que mon imprudent amour a troublé dès leur aurore; & vous voulez que la reconnoissant innocente, la sachant malheureuse; ayant son malheur à me reprocher; vous voulez, tendre *Julie*, que je l'oublie, que je l'abandonne? Son hymen l'exige, reprenoit la Religieuse, lorsque la personne qui l'accompagnoit relevoit sa coëffe, & dit: C'est assez éprouver la constance d'un Amant; tant de charmes pourroient la faire échouer. Que ne puis-je, dit *Sophie*, car c'étoit elle; que ne puis-je rompre les grilles pour me precipiter dans vos bras. Je saisis un de ses doigts à travers des grilles: j'y collai ma bouche; mon ame étoit

ſur mes levres, & je reſtai pendant plus d'un quart d'heure dans l'oubli de moi-même.

Délicieux tranſports de l'amour, tu m'ôtes la force de continuer l'Hiſtoire de mes malheurs. Quelquefois le ſouvenir du plaiſir en devient un nouveau.

Fin du quatrieme Livre.

L'HOMME,

OU

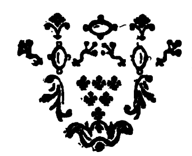
LE TABLEAU DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

Quis est homo? Omnis est ; nihil est.

LIVRE CINQUIEME.

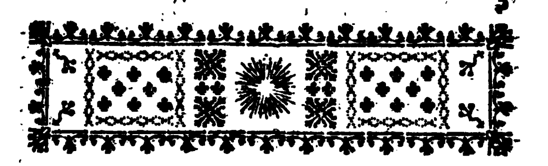


A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Permission.



L'HOMME, OU LE TABLEAU DE LA VIE.

LIVRE CINQUIEME.

APrès avoir été le jouet du courroux des destins, après avoir langui dans un horrible cachot, je recouvrai l'espérance & la joie, en revoyant l'objet que je croyois le seul digne de me conduire au bonheur. L'amour l'emporta sur l'amitié. *Sophie* & moi, livrés au plaisir de nous revoir, de nous aimer, de nous le dire, nous oubliions que la meilleure de nos amies étoit un témoin malheureux de nos doux transports; que loin de les partager, son cœur devoit en souffrir, & que l'excès de notre joie devoit mettre le comble à sa douleur. Quoi! c'est vous que je revois! Ah! *Sophie!* Ah! Chevalier, disions-nous tous deux à la fois. Je bénis les mal-

heurs qui me procurent votre rencontre, difoit *Sophie*. Je chéris tous ceux que j'ai fouffert pour vous, lui répondois-je, en couvrant fes mains de baifers & de pleurs voluptueux. Revenue de fon premier tranfport, Madame S*** jetta un regard de compaffion fur la trifte *Julie*, & me dit, en retirant fon bras de la grille : Hélas! Chevalier, que notre bonheur eft affligeant, puifqu'il coûte des larmes à l'infortunée *Julie!* O Ciel! que me dites-vous, m'écriai-je, en tournant les yeux deffus la belle affligée, que je vis étendue fur un fiege, où elle refpiroit à peine. Secourez-la, Madame, ajoutai-je; acquittez-moi de ce devoir. Elle l'avoit déja fait. Je fus moi-même atteint du coup le plus mortel, en voyant à découvert le vifage pâle de la trifte *Julie*. La tête pendante fur fa chaife, elle tourna languiffamment les yeux, & fur *Sophie*, & fur moi. Eft-ce pour prolonger mes malheurs, nous dit-elle d'une voix foible, que vous me rendez la vie? Faut-il que je la doive à ma rivale? Que vous avois-je fait, cruels, pour me trahir & me jouer! Amant parjure! Amie perfide! Cœurs ingrats!... Ah! ma chere amie, dit *Sophie*, n'étoit-ce donc pas affez pour moi d'avoir partagé votre douleur; falloit-il que vous y joigniffiez encore les reproches les plus odieux? Un cœur droit comme le vôtre, peut-il former de pareils foupçons? *Julie* ma chere *Julie*, rendez-moi au moins votre eftime, puifque vous me retirez votre amitié. Rappellez-vous ce qui s'eft paffé, & ceffez de m'outrager. Reprénez vos droits : j'aime mieux vous les céder avec douleur, que d'en jouir avec honte. Arrachez-moi la vie; mais n'infultez pas à ma délicateffe. A ces mots, *Sophie* prit les mains de fa rivale, les

arrosa des larmes, & lui dit : je dépose à vos pieds tout l'empire que je puis avoir sur votre amant. Je vous le rends, puisqu'il est à vous: quoiqu'il m'en coûte pour renoncer à mon généreux protecteur, pour oublier sa tendresse, pour étouffer la mienne, je le ferai plutôt que de vous déplaire & de vous affliger. *Julie* remuée jusqu'au fond de l'ame, tendit les bras à Madame S***, l'embrassa, & lui dit : Faut-il que le mérite de ma rivale lui acquiert, & mon estime, & la préférence.

De profonds soupirs interrompoient ses plaintes; elle reprenoit ainsi : Qui de nous deux doit faire le sacrifice de son amour? Celle qui triomphera doit gémir de sa victoire; & celle qui sera abandonnée se plaindra du choix. Cependant, Madame, nous ne pouvons regner toutes deux sur le même cœur. Le mien ne fut jamais fait pour souffrir de partage..... Mais que dis-je, reprenoit-elle avec amertume, ... je ne suis que trop certaine que vous l'emporterez sur moi, que vous l'empertez déja : ainsi suis-je condamnée à voir celui qui me dédaigne & celle qu'on me préfere : Eh! je pourrois encore vous regarder comme mes amis?.... Mais où trouverois-je des raisons pour vous haïr? Aimez-vous, aimez-vous; rendez-vous heureux, en comblant mon malheur, A ces mots, elle se leve, & veut rentrer; mais *Sophie* court à elle, & la ramene. Non, lui dit-elle, belle *Julie*, ce n'est point à moi à l'emporter; cet avantage vous est dû. Ce n'est point à vous de me céder; je vous envie cet honneur. Regnez, regnez sur le cœur de votre amant; je lui retire le mien, pour vous l'offrir en entier.

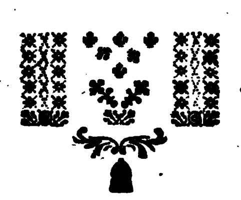
Tout mon corps étoit ému de leurs généreux débats; j'aurois voulu rompre les grilles pour

courir à elles. Il étoit des moments que je ne ſavois à laquelle donner la préférence. Je les rappellois l'une & l'autre; je les preſſois de ne pas m'abandonner en l'état où elles m'avoient mis. Elles ſe tenoient encore par la main, & rebaiſſoient chacune leur coëffe; elles ſe diſoient, en affectant de détourner la tête de mon côté : Je ne veux pas même le voir plutôt que de vous déplaire. Ah, que n'eſt-il encore mon frere, diſoit *Julie*. Plût à Dieu qu'il fût le mien, reprenoit *Sophie*. N'eſt-ce pas aſſez des obſtacles qui nous ſéparent; leur dis-je, ſans vouloir encore m'accabler par votre abandon? Eh! Meſdames, leur dit à ſon tour Monſieur *Giblet*; laiſſez-nous la liberté de les rompre. Occupons-nous de ce ſoin important, & attendez d'être libre de votre perſonne, pour diſpoſer de votre cœur. Votre cruelle générosité, reprenois-je, comble mon *malheur*, en troublant votre repos. Voyons-nous au *moins* comme amis; ſouffrez de grace que je ſois le ſeul malheureux, puiſqu'il faut que l'infortune tombe ſur l'un de nous trois. Tandis que je leur parlois ainſi, je m'apperçevois qu'elles s'entre-regardoient mutuellement. Tantôt leurs regards exprimoient leur tendreſſe & leur pitié; tantôt ils exprimoient une ſecrette jalouſie. *Julie* ſur-tout ſembloit toujours attentive à ſurprendre l'œil de ſa rivale d'intelligence avec le mien .... Un coup de cloche que nous entendîmes en-dedans du Cloître nous força de nous retirer, après avoir ſeulement obtenu la permiſſion de revoir les deux Dames enſemble, quand nous reviendrions au Couvent.

Tout occupé de mon heureuſe rencontre, je méditois ſur les moyens de concilier les différents intérêts de ces rivales. J'avois beau réflé-

chir, je les voyois toujours opposés les uns aux autres, & même contraires aux miens, puisque, si j'étois assez heureux pour en obtenir une, j'aurois nécessairement le chagrin de mortifier l'autre. Comme mon cœur penchoit malgré moi pour *Sophie*, je me persuadai que l'Histoire de ses malheurs pourroit m'aider à prendre un parti.

J'allai au Couvent, où je vis ces deux Dames ensemble. Elles n'étoient plus emportées par ces grandes émotions que leur avoient excité la surprise, la générosité & l'amour; mais elles étoient en proie à la molle langueur d'un amour malheureux, & aux tristes douceurs d'une amitié rivale. La réserve de leurs expressions contraignoit la vivacité de leur amour. S'il se glissoit dans leurs yeux, elles les baissoient devant moi, & ne les relevoient plus qu'entr'elles. Elles étoient surprises d'appercevoir mutuellement la vivacité de leurs regards. *Sophie*, pressée par mes sollicitations & celles de *Julie*, commença ainsi le récit de ses malheurs.



AVENTURES
DE SOPHIE
AVEC MONSIEUR S***.

LE voiſinage de Monſieur *S**** fut d'abord ce qui m'expoſa à ſon brutal amour, & loin qu'en m'en éloignant comme j'avois fait, lorſque je vous connu, je parvinſſe à l'éteindre, je contribuai au contraire à l'irriter d'avantage; vos bontés m'auroient miſe à couvert pour jamais de ſes pourſuites, ſi nous ne nous fuſſions pas allarmés, mon pere & moi, ſur la nature de vos ſentiments. Nous réſolûmes de nous ſauver de votre maiſon du Pont-aux-choux, mon pere à deſſein d'aller implorer la protection du nouvel Ambaſſadeur d'Angleterre, & moi à deſſein de me retirer dans un Cloître. Comme nous mettions ce projet à exécution, nous fûmes arrêtés par une troupe de gens armés. Je n'ai jamais pu ſavoir ſi réellement leur intention avoit été de nous attendre en embuſcade, ou s'ils s'étoient propoſés de nous inveſtir.

Ils nous mirent dans un fiacre, où mon pere, mon jeune frere & moi pleurions machinalement. Nous ignorions encore où nous allions, où nous étions même, quand on nous fit deſcendre dans une Hôtellerie, où, ſous les prétextes les plus preſſants, j'obtins la liberté d'être ſeule l'inſtant que j'employai à vous crayonner une Lettre avec du charbon. Quelque conſolation que je reſſen-

tisse en vous confiant mes peines, l'appréhension de les voir comblées avant même que vous en eussiez connoissance redoubloit mes inquiétudes. Je n'eus pas le temps de m'y livrer, on les aggrava bientôt en m'annonçant qu'on alloit me séparer de mon pere & de mon frere. Non, disois-je en les tenant l'un & l'autre; non, vous ne sauriez me les arracher. Je veux mourir avec eux, laissez-moi ces deux malheureux : c'est tout ce qui me reste; ils me tiennent lieu d'amis, de protecteur & de fortune. Mon pere d'un autre côté, s'écrioit rendez-moi mes enfants; Ma fille! ma chere fille, continuoit-il en me regardant tendrement, ne quitte pas ton pere, soutiens sa vie par ta présence. J'écoutois mon pere, je m'approchois de lui, je regardois mon frere & comme si ce pauvre innocent eut senti l'excès de notre affliction & qu'il l'eut partagée, il nous regardoit fixement, élevoit ses foibles bras & ne pouvoit que bégayer avec douleur les tendres noms de pere & de sœur.

Ce spectacle si touchant qu'il fut ne put attendrir aucun de nos persécuteurs, au contraire, il ne servit qu'à hâter notre séparation. Conserve ta vertu ma fille, s'écrioit mon pere en se séparant de moi, conserve ce trésor, reprenoit-il, qu'il te dédommage de ma perte. Il disparut bientôt avec l'enfant.

On voulut enfin que je sortisse aussi de cette Auberge, où assise tristement au milieu de ces scélérats; je leur disois en versant un torrent de larmes; Où voulez-vous que j'aille traîner une malheureuse vie? Que ne me l'arrachez-vous ici? Barbares! Vous les avez peut-être égorgés, faites-m'en autant? Frappez : voilà mon sein! Les cœurs aveuglés par le crime sont-ils capables

de raiſonner? Ces gens agiſſoient confuſément entre eux, & je voyois que ſemblables à un homme chargé d'un fardeau dont le poids lui paroît plus conſidérable par la peur qu'il a de le perdre, je voyois, dis-je, qu'il leur tardoit d'être débarraſſés de moi, ils m'emmenerent.

Nous remontâmes dans un carroſſe de louage, nous marchâmes juſqu'à ce que la nuit fût aſſez obſcure pour ne pas laiſſer reconnoître les chemins. Enſuite on me tira de la voiture & l'on me traîna vers un lieu humide, froid & obſcur; je m'apperçus en y deſcendant que c'étoit une cave, dans laquelle on me mit ſur une eſpece de lit qu'on y avoit dreſſé; on ne m'y donna pour compagne qu'une vieille femme nommée la *Hourloup*, qui paroiſſoit avoir blanchi ſous le crime. Elle prenoit plaiſir à s'en entretenir, & comme ſi la débauche eut été la ſeule félicité dont elle dut jouir, elle ſe plaiſoit à faire éclater la corruption de ſon cœur dans ſes moindres diſcours. Une nuit que j'étois couchée avec elle, je fus éveillée par un bruit épouvantable & des hurlements affreux, que j'entendis dans un caveau voiſin; la peur me ſaiſit, je m'enfoncai ſous la couverture, & je cherchai la *Hourloup* pour lui demander du ſecours.

Mais je m'apperçus qu'elle n'étoit plus dans le lit; cette diſparate jointe à un bruit ſourd qui ſe fit entendre à mes oreilles, acheva de me faire perdre la raiſon. Oh Ciel! C'eſt ici où vous ne pourrez vous empêcher de donner des larmes à mon ſort, je ne recouvrai ma raiſon qu'au moment, Grand Dieu*!* où j'étois prête à perdre mon honneur dans les bras du barbare *S****. Je me levai en fureur; en vain cherchoit-il à me pourſuivre. Je me ſaiſis d'un piſtolet qu'il

avoit laissé sur le pied de mon lit, & le ménaçant de le tirer s'il m'approchoit, je le contraignis de renoncer à ses odieuses tentatives. Votre pere & votre frere, me dit-il, vont me payer de la vie le cruel refus que vous venez de me faire.

Je tenois le pistolet & comme si des noms si chers m'eussent ôté la force de m'en servir, je m'écriai du fond de l'ame, arrête, barbare, épargne des jours si précieux. Je ne sais ce que la douleur ne me fit point dire pour fléchir mon persécuteur, & j'y réussis si bien que je le vis dans peu à mes genoux. Là, tantôt respectueux & tantôt téméraire, ou il me prioit de couronner sa flamme, ou il osoit travailler à faire son bonheur.

Lassé de ma résistance, & furieux de la honteuse inutilité de ses tentatives; Monsieur *S**** se releva d'auprès de moi & sortit en me disant qu'il me donnoit vingt-quatre heures pour décider de la mort de mes proches, ou pour combler ses désirs. Cruel, lui dis-je, ne peux-tu t'abreuver de sang, sans me faire commettre des crimes! Égorge la famille entiere plutôt que de me forcer à la perdre ou à la deshonorer. Voilà des cris d'enfant, dit mon odieux mari: je vous laisse; demain vous serez plus raisonnable. Il avoit beau fuir de mes yeux; il étoit toujours présent à mon esprit. Le forfait dont il s'étoit souillé, les noirceurs qu'il étoit encore capable de commettre; tout cela, dis-je, me le faisoit appréhender à chaque instant. Je le redoutois pour mon pere, pour mon frere, pour moi-même & pour vous.

J'étois encore occupée de ces tristes idées, je priois le Ciel de me tirer de cet état affreux, quand Monsieur *S**** revint dans le caveau. Il avoit ce jour-là l'air moins farouche que la

veille. Eh bien, ma chere *Sophie!* me dit-il, commencez-vous à me rendre justice, daignez-vous vous adoucir en ma faveur, & plaindre mon amour en blâmant ses emportements? Si j'ai poussé les choses trop loin ce sont vos dédains qui en sont cause. Oui, Mademoiselle, continua-t-il, je vous ai aimée du premier moment que je vous ai vue, j'ai mis votre conquête au-dessus de tout ce que je possede & de la vie même; j'ai juré d'exposer l'un & l'autre pour en jouir; je vous ai; non, vous n'échapperez point à mon amour. Que vous importe vertueuse *Sophie?* Quel crime appréhendez-vous de commettre? S'il y en a, il est tout pour moi; quant à vous la circonstance vous justifie & vous autorise. Vous serez même aussi vertueuse après vous être rendue à mes desirs, dans l'intention de sauver les jours de votre pere & de votre frere, que vous l'êtes à présent, que vous possédez le précieux trésor que je vous demande à genoux. Il étoit en effet dans la posture la plus contrainte & la plus humiliante. Il serroit mes mains, il m'embrassoit, il baisoit même mes pieds, & tel qu'un animal féroce qui pleure d'autant plus qu'il est moins capable de le faire, il laissoit couler ses larmes avec abondance. Dites un mot, s'écrioit-il, ou laissez-le-moi deviner, *Sophie!* Ma chere *Sophie*, je meurs! Quoi! ingrate! vous me faites souffrir, reprenoit-il grossiérement. Je m'efforçois en vain de lui faire comprendre toute la bassesse d'un pareil procédé, il vouloit toujours qu'il fut justifié par la force de son amour. Il s'adoucit au point de me demander quel autre jour je voudrois le satisfaire. Alors voyant qu'il ne pouvoit pas se persuader de mes raisons, je lui dis que je ne conserverois jamais aucuns sentiments

avantageux pour un homme qui, le glaive à la main, me paroissoit à tout instant prêt à devenir le bourreau de mon pere. Eh bien, me dit-il, je vous assure la vie du pere & de l'enfant, mais assurez-moi au moins que vous serez à moi. En disant ces mots, Monsieur S *** imprima péfamment ses levres sur les miennes, je me retirai d'entre ses bras.... La même cloche qui avoit interrompu notre dernier entretien força encore *Sophie* de suspendre son récit, & contraignit les deux Dames à se retirer du parloir; elles me promirent de me procurer la triste satisfaction d'entendre la suite des singulieres aventures de Madame S ***.

Dieu! que d'horreurs, m'écriai-je, en me retirant! Voilà pourtant ce qu'occasionne un criminel amour. Mais hélas! tout legitime que soit le mien pour la belle *Sophie*, il n'en est pas moins malheureux; au contraire, plus il entre de délicatesse dans nos sentiments, & plus nous nous préparons d'inquiétudes & de douleurs. A qui des deux donnerai-je la main? Si vertueuse que soit *Julie*, je ne pourrai me résoudre à la préférer à *Sophie*. Celle-ci a de l'esprit, des charmes & de la vertu : elle est de plus malheureuse; il est juste que ce soit elle qui l'emporte. Hélas! puis-je jamais lui faire autant de biens, qu'elle a éprouvé de maux! Non : je ne puis me persuader que c'est elle que je revois; je ne puis me flatter de la posséder un jour.

Tout vous rit, me dit Monsieur *Giblet*, en interrompant mes réflexions. Votre femme a disparu; & l'on assure qu'elle a quitté Paris avec Monsieur *le Blanc*. J'hésitois à croire cette nouvelle; mais il me l'attesta de maniere à n'en plus douter. Pour un homme qui n'auroit consulté

que l'intérêt de sa passion, le départ de ma femme étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus avantageux : mais pour un cœur aussi délicat que le mien, le voyage de deux personnes qui sembloient s'éloigner pour me charger plus librement d'affront; ce voyage, dis-je, n'avoit rien que de triste. Je ne voulus pas faire connoître à mon ami toute l'amertume de mes tristes réflexions. J'étois époux; c'étoit assez pour apprendre à me taire. En France le mariage rend les hommes discrets. Les uns le sont par intérêt, & beaucoup par honneur. J'étois de ce nombre.

Je suis d'autant plus satisfait, de cet incident, me dit Monsieur *Giblet*, qu'il vous laissera la liberté de sortir & de m'aider dans mes entreprises. Je trouve le secret par le moyen d'une machine hydraulique, de faire aller quatre meules de moulin en même-temps & avec une égale rapidité. Tout de suite ce Visionnaire me fit le plan de la construction de sa machine, & calcula son produit. Il caressoit cet enfant de son imagination, & semblable à une foible mere qui reviendroit toujours à la contemplation des bonnes qualités du sien, mon extravagant recommençoit sans cesse l'éloge de son dernier projet. Je ne prêtois qu'une foible attention à ces nouvelles idées, que je regardois comme de nouvelles chimeres.

Je perdis donc bientôt des affaires si ridicules de vue, pour ne m'occuper que des miennes. Plus j'y réfléchissois, plus je m'absorbois; & plus cependant je me plaisois à le faire, tant il est vrai que la douleur même a des charmes pour les malheureux. Je méditois sur les moyens de rompre les liens qui nous engageoient tous trois, & je me perdois dans un labyrinthe d'inconvé-

niens & d'impossibilités. Je faisois part de mes inquiétudes à Madame *Giblet* quand son mari revint. Il nous dit : Autre bonne nouvelle : j'ai trouvé un *Crésus* qui s'associe à nous pour notre affaire des moulins ; & ce qui vous étonnera, c'est que ce *Crésus* est l'homme en qui je connois le plus d'honneur & de sentiment. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve. Je vais vous dire en peu de mots comment vous pourriez le connoître. Cet homme m'a avoué ingénument, que quoiqu'il ait vécu dès sa tendre jeunesse avec des gens de condition, il sentoit que ses voyages, les calamités de la vie & les embarras de sa fortune l'avoient empêché de parler avec pureté, & qu'il seroit enchanté de s'associer un homme d'esprit capable de conserver & de l'instruire sur toutes sortes de matieres. Il m'a ajouté que le prix d'un tel service seroit moins un salaire, que des dons d'amis. J'ai pensé à vous, continua cet homme serviable, & je crois que cela vous conviendroit fort à présent : peut-être même ce richard, connoissant votre mérite, & vous prenant en affection, pourroit-il travailler à votre fortune & à celle de vos Dames. J'approuvai le conseil de Monsieur *Giblet* : je le remerciai de ses services, & nous arrêtâmes que je mettrois à portée d'en profiter dès le lendemain.

Un homme riche & délicat est un phénix à connoître. Je m'empressai de voir celui-ci : je craignois encore qu'il ne fût pas tel qu'il avoit voulu paroître. Je communiquois ma réflexion à mon ami, quand il me fit entrer dans l'Hôtel magnifique où demeuroit l'homme que nous cherchions. Nous nous introduisîmes par hasard sans obstacle jusques dans l'appartement. Je vis

venir un jeune homme en robe de chambre : sa physionomie m'intéressa d'abord, & je fus tout à la fois charmé de sa connoissance, & fâché des soupçons que j'avois formés sur lui. Je l'écoutois parler attentivement, autant pour mieux étudier son caractere, que pour voir à quoi je lui pourrois être utile : mais je m'apperçus qu'il y avoit moins à polir en lui qu'il ne se l'étoit imaginé. Il paroissoit savoir notre langue par principe. Ce qui sembloit lui manquer, c'étoit, comme à tous les étrangers nouvellement arrivés, la facilité de s'exprimer. Quant à l'esprit, il l'avoit extrêmement vif & orné : je ne pouvois concevoir comment il se persuadoit avoir besoin de quelqu'un qui travaillât à l'instruire

Monsieur *Giblet*, toujours préoccupé de ses projets, loin de me fournir l'occasion de me détromper, avoit au contraire donné matiere à mes réflexions. Cependant je crus découvrir mon erreur, quand j'entendis qu'il demanda à ce jeune homme des nouvelles de son ami. Il est sorti pour toute la journée, répondit-il. Il cherche dans ce pays-ci bien des personnes qui n'y sont peut-être plus. Je soupçonne que l'amour est le motif de ses perquisitions; car il les fait avec trop de soin, pour ne les attribuer qu'à l'amitié. Nous parlâmes encore de différentes choses, & nous nous retirâmes de chez cet Etranger, après avoir pris avec lui l'heure que nous reviendrions voir celui qui étoit absent.

L'amour est impatient : on souffre en l'absence de l'objel aimé ; on brûle de le rejoindre ; il semble alors qu'on ne jouit que de la moitié de soi-même. Je proposai à Monsieur *Giblet* de passer au Couvent de nos Dames. J'intéressai sa curiosité, pour qu'il flattât mon amour. Il consentit à

m'accompagner : Nous allâmes à la grille demander la Sœur *Saint-Hypolite.* Elle ne tarda pas à paroître. Mais, Dieu! que de soupçons formai-je à la fois, en ne voyant point son aimable compagne. Mon amour imprudent auroit peut-être passé sur toutes considérations, si *Julie* ne m'eut fait signe qu'elle se défioit de la nouvelle Surveillante qui l'accompagnoit. Cependant je ne pus résister à la curiosité de savoir des nouvelles de ma chere *Sophie.* J'en demandai par forme de compliment; mais sa rivale rompant encore avec adresse la conversation, me laissa en proie à mille inquiétudes qui déchiroient mon cœur. Un morne silence, suite de mon abattement, ne me mit que trop à portée d'interpréter à mal la conduite de cette *Religieuse.* Elle se sépara de moi plus promptement que de coutume; & je l'eus à peine quittée, que ne pouvant plus résister au poids de ma douleur, je l'épanchai dans le sein de Monsieur *Giblet*, qui, fidele à son caractere, mêla tout à la fois, pour me consoler, les conseils de l'ami aux espérances du visionnaire.

Mon affaire des moulins m'est à cœur, me dit-il le lendemain. Partons pour voir notre Associé : d'ailleurs il doit lui tarder de vous entretenir, d'après ce que son Allié aura pu lui dire de vous. Nous fûmes chez cet Etranger. Je pensai à en demander le nom à mon conducteur, pour voir si je ne le connoîtrois pas; mais n'ayant que trop bien comparé sa façon de penser avec celle de tous les gens riches de ma connoissance, je demeurai fort assuré qu'aucun d'eux n'étoit aussi estimable que lui. J'en fus encore plus certain, quand j'entendis mon ami le nommer à la porte, Monsieur *Villani.* On nous dit qu'il étoit chez lui : on siffla, & nous montâmes. Un de-

meftique nous fit repofer dans l'anti-chambre, en attendant, nous dit-il, que fon Maître fût débarraffé de quelques Marchands qui l'occupoient. Il me tardoit de le voir. J'en marquois mon impatience à Monfieur *Giblet*, & je cherchois avec lui le mouvement fecret qui me faifoit defirer fi ardemment la connoiffance de cet homme. C'eft, je crois, me difoit mon ami, qu'il y a un pouvoir fympathique entre les ames vertueufes : peut-être auffi fentez-vous un preffentiment qui vous annonce que cette connoiffance vous fera utile. Si nous ne fommes pas tous nés pour être heureux, nous fentons au moins le prix du bonheur; plus nous nous en éloignons phyfiquement, plus nous nous en rapprochons en idée. Il femble qu'en fondant notre contentement fur les apparences, nous en jouiffons avant même qu'il exifte : c'eft ce qui m'eft fouvent arrivé, continuoit-il : ces courts moments de fatisfaction font tout ce que j'ai retiré de mes projets; mais je touche au terme de la réalité. Je vois venir à nous celui qui doit en hâter l'arrivée. En difant cela il fe leva pour aller au devant de Monfieur *Villani*, qui fortoit de fon cabinet. On eft d'abord curieux de développer les traits des gens dont les fentiments nous intéreffent. Cet homme étoit petit : il avoit la taille un peu épaiffe, le dos rond; mais une phyfionomie ouverte, des yeux vifs & un fourire affectueux. Sans fa peau bafannée, j'aurois cru reconnoître en lui quelqu'un que j'avois vu autrefois. Je cherchois dans mon efprit, & me perfuadant que c'étoit une perfonne que j'avois eftimée, je le regardai plus attentivement. Il en fit de même, s'approcha de plus en plus de moi, interrompit fes compliments, garda un filence attentif, fe jetta à mes genoux,

les embrassa, & me dit : Quoi! c'est vous Monsieur de *Senneval!* C'est vous, généreux bienfacteur! C'est à celui qui m'a donné l'aumône que je voulois rendre service. Non, Monsieur; reconnoissez *Thurin*, commandez chez lui; il sera toujours heureux d'y recevoir vos ordres. Mais daignez m'apprendre ce que sont devenus mes Maîtres. J'ai passé les mers pour leur venir faire part de ma fortune. Depuis trois mois je les cherche, & je ne puis les trouver. Seroient-ils morts? N'aurai-je donc plus rien dans ce pays? Ah! ne me quittez pas si cela est. Vous les connoissiez Monsieur; vous respectiez leur vertu, en plaignant, en secourant leur infortune. Nous parlerons de l'un & de l'autre, pour nous dédommager de leur privation. Mais, hélas! reprenoit-il en soupirant, notre souvenir nous consolera foiblement de leur perte.

Sophie existe, lui dis-je....... Elle existe, interrompit-il : eh! Monsieur, courons la voir. La force de l'attachement troubloit en lui l'ordre des idées, & le désordre de l'esprit faisoit honneur aux sentimens du cœur. Ma chere Maîtresse, répétoit- il avec transport.... que j'ai de fois pleuré ses malheurs! Hélas! je lui dois le peu de sagesse qui m'a valu ma fortune. Avec sa misere, j'avois sans cesse sa vertu présente à mes yeux; ses sages conseils frappoient continuellement mes oreilles. Et son pere & son frere, Monsieur, que sont-ils devenus? Oh! sans doute ils n'auront pu supporter le poids de leurs maux; ils y auront succombé. Hélas! c'est ce que j'ignore, lui répondis-je les larmes aux yeux, & ce que j'appréhende autant & plus que vous. Mais vous-même, me dit-il, en jettant de tristes regards sur moi, pourquoi vous vois-je déchu d'u-

ne opulence qui vous faisoit tant d'honneur, & que vous méritiez si bien? Votre générosité vous aura fait ruiner pour des ingrats; le monde en est plein. Dussai-je en verser des larmes de sang, apprenez-moi l'histoire de vos malheurs; ils me sont aussi à cœur que lès miens propres: peut-être saurai-je par ce récit à quoi je puis vous être utile. Monsieur *Giblet* m'ayant aussi prié de satisfaire la curiosité de son future associé, je le fis, non sans être interrompu par de tristes exclamations, & par des offres généreuses de service.

C'est à moi, nous disoit *Thurin*, c'est à moi d'ouvrir les grilles avec des clefs d'or. Hélas! s'écrioit-il, quel triste récit vous venez de me faire! Que je vous plains! Que de maux rassemblés sur votre tête par l'amour, l'amitié & la fortune! Que pouviez-vous attendre de pis? De l'ingratitude de ma part? Non, Monsieur, je ferai l'impossible pour vous. Je vais tout sacrifier pour rompre les trois engagements qui vous affligent, & pour contribuer à ce que vous vous unissiez avec une de ces Dames. Ah! plût au Ciel que ce fut avec *Sophie*; que j'en aurois de joie! Qu'elle en seroit satisfaite elle-même!

J'étois embarrassé avec cet homme! accoutumé à l'appeller *Thurin*, ce nom me venoit toujours à la bouche, plutôt par amitié que par orgueil. Ne vous gênez point, Monsieur, me dit-il, je n'oublierai jamais mon ancien nom; je le tiens de vous; on ne doit rougir que du crime, & non de l'infortune. Nous le priâmes de nous rapporter ses Aventures, & voici ce qu'il nous raconta:

AVENTURES
DE THURIN.

VOus me regardez avec attention, me dit-il, & vous doutez surement de tout ce que vous voyez. La rapidité de ma fortune m'étonne autant que vous. Je crois toujours que ce qui s'est passé depuis que je vous ai vu n'est qu'un songe, dont je crains le réveil. Je vous avoue même que je murmure presque contre la fortune, & que je me défie de ses injustices, quand je considere ce qu'elle a fait de trop pour moi, & de trop peu pour vous.

Rien n'est si surprenant, & cependant plus naturel, que mon opulence. Engagé, comme vous l'avez su, dans la Compagnie de M. D.... Je pars, malgré vos généreuses sollicitations : je rejoins le Régiment à Maline. Là les sommes que vous me faisiez tenir, & les bontés qu'avoient pour moi un Limonadier & sa fille, m'aidoient à alléger mon chagrin. L'amour est bientôt maître d'un cœur oisif : je l'éprouvai en voyant ma Limonadiere. Le dirai-je ; elle en fit l'épreuve elle-même. Nous nous aimâmes tous les deux avec la même ardeur. Les plus vives caresses n'en furent pas les seules preuves. Ma Maîtresse en eut une dans son sein ; elle m'en parla les larmes aux yeux ; elle regrettoit l'honneur que l'amour lui avoit fait perdre ; elle vouloit se donner la mort plutôt que de se couvrir de honte. La fuite étoit le seul expédient qui pût se présenter à moi : je le lui proposai ; je la pressai de

l'accepter. D'abord elle en fut effrayée; peu-à-peu elle se laissa éblanler: enfin elle se détermina. Nous prîmes jour. Elle devoit m'attendre à une des portes de la Ville, jusqu'à ce que j'eusse pourvu à ce qui étoit necessaire à notre fuite.

Le jour pris, j'achevai les préparatifs de notre départ, comme si tout eut semblé le retarder, je ne pus venir que plus d'une heure après celle indiquée. Mais, ô Ciel! que vis-je! Comme j'approchois, une foule de gens s'attroupoit sur le rivage de l'Escaut..... Eh! qu'est-il besoin que je tarde à vous le dire, continua *Thurin* en versant des larmes? La personne qui m'avoit attendu désespérant de mon retour, & toujours sensible à son affront, s'étoit jettée dans le fleuve, dont on la tira noyée. Depuis long-temps je nourrissois le desir de quitter la France; cette cruelle aventure m'y détermina. On n'est jamais moins prudent & plus téméraire dans ses résolutions, que lorsque les événements nous désesperent. Je profitai d'un service de *grand-garde* pour passer chez l'ennemi : de là j'avançai dans l'Angleterre; & comme j'approchois de Londres, je trouvai un homme qui me flatta des plus belles espérances, si je voulois l'accompagner à la Martinique. L'amour & l'ambition disposent des cœurs à leur gré : celle-ci fit renaître dans le mien la tranquillité que l'autre en avoit bannie. J'acceptai la proposition, & nous partîmes. Je ne vous ferai pas un détail de ma route ; il vous paroîtroit fabuleux : il me suffira de vous dire, que ce qui m'arriva de plus malheureux, fut de perdre mon maître dès le cinquieme jour de mon départ.

Les passagers plaignirent mon sort sans le soulager. Le Capitaine relâcha quelque temps dans

une Isle nouvelle où je reconnus que la fortune commençoit à me favoriser. Comme ce détail n'est pas absolument essentiel à ce qui vous intéresse le plus, je remets à un temps plus calme à vous le faire, & je reprens le voyage que nous continuâmes jusqu'à Saint Domingue. Là, je sortis avec tous les gens de l'équipage; mais n'ayant encore pu me fixer à aucune idée, & voyant d'ailleurs le peu d'attention que le Capitaine & les passagers faisoient à ma situation & à ma priere, j'errai quelque temps sur le rivage, je regardois la singuliere structure des habitations, j'y fus demander l'Hospitalité, on me l'accorda. Le lendemain je me proposai d'en faire autant en m'avançant vers le centre de l'Isle: enfin j'arrivai chez une Dame d'un âge mur, je lui fis naïvement l'Histoire de mes malheurs; elle me plaignit, loua mon bon cœur, & promit de m'être utile. Je me fixai chez elle, & je la vis bientôt passer des sentiments de pitié à ceux de l'amitié. Je lui devenois nécessaire; elle ne me connoissoit aucun défaut, mes moindres qualités étoient même suivant elle des perfections. Elle s'affecta sur-tout du peu de talent que j'ai pour la flûte; elle me dit qu'il n'en falloit pas moins pour faire fortune. Si j'eusse été plus prévenu en ma faveur j'aurois essayé d'obtenir son cœur & sa main, mais une pareille tentative me paroissoit impudente. Un jour voyant sous mes fenêtres un des Négres de cette Dame, qu'on avoit attaché au pied d'un arbre & qu'on fustigeoit par tout le corps jusqu'au sang, je descendis chez sa maîtresse les larmes aux yeux; je la priai de vouloir bien souffrir que je changeasse d'appartement dans son habitation, ou que j'allasse dans quelqu'autre, plutôt que d'être exposé à voir des spectacles aussi

touchants. C'est ainsi, Monsieur, qu'on est obligé de traiter ces especes d'animaux, me dit-elle, au surplus vous en disposerez comme il vous plaira quand ils seront sous votre domination. Je remontai chez moi & je cherchai à pénétrer le sens des dernieres paroles de ma Bienfactrice. Où elle entendoit que je serois le Gouverneur de ses Négres, où elle entendoit que je deviendrois son époux. Quoi qu'il en soit, me dis-je : ménageons ces heureuses dispositions, tâchons d'en profiter. Je redoublai d'assiduité, elle s'en apperçut, & m'en marqua sa joie. Il est temps, dit-elle, que je fasse la fortune d'un honnête homme. Mon fils & ma fille vous aiment tous deux; ils me sollicitent l'un & l'autre pour donner un Maître à la maison : s'ils veulent vous accepter, je vous offre douze cents mille livres de bien que vous partagerez ensemble.

C'étoit devant eux qu'elle parloit; ils la pressserent même de faire cette alliance; outre que nos cœurs en seroient plus satisfaits suivant eux, ils prétendoient encore que leurs affaires en iroient mieux. On résolu le mariage; on convint du jour de sa célébration, & dès-lors je ne fus occupé qu'à recevoir d'eux mille caresses, & à les leur rendre. Mais, O fort barbare! O contretemps funeste! Nous trouvâmes Madame *Rossignol*, ainsi se nommoit ma future, morte dans son lit, & le jour marqué pour célébrer nos nôces fut pris pour faire ses obseques.

Vous perdez plus que nous, me dirent les enfants : ma mere est morte sans tester. Vous n'avez aucune espérance, vous ne voudriez pas implorer nos services, après avoir brigué notre alliance. Nous voyons votre état, nous le plaignons, & nous nous mettons même à votre place

pour mieux sentir ce que nous devons faire à la nôtre. Tenez, me dit le fils, que vous avez vu ici, donnez-moi votre main, l'unissant ensuite, à celle de sa sœur, il ajouta : Vous alliez être mon pere, soyez mon frere, ma sœur vous aime, vous devez l'estimer, allons, continua-t-il, nous avons hérité des sentiments de notre mere, en héritant de sa fortune, & vous devez partager le tout avec nous. L'hymen fut proposé & accepté dans le même instant, il ne différa à se conclure qu'autant de temps qu'il en falloit par rapport au deuil.

Ma jeune épouse, la femme du monde la plus méritante à tous égards, n'a pas sitôt été mariée qu'elle m'a pressé de mener son frere en France pour y faire ses exercices. Elle m'a encore engagé à lui acheter une Terre en ce pays-ci, elle se fait un délice de passer ses jours avec *Sophie*, qu'elle veut combler de bienfaits. Voilà l'Histoire de mon voyage ; voilà l'objet de mon retour. Il est temps que nous célébrions le plaisir de nous rencontrer. Mettez-vous là, continua mon Hôte, en me poussant affectueusement sur un siege, mettez-vous là, on va servir ; nous dînerons ensemble.

Jamais je n'ai fait un repas plus frugal & plus délicieux à la fois. Monsieur *Villani* ou plutôt mon cher *Thurin* assaisonnoit chaque morceau qu'il me servoit des propos les plus obligeants. Il me regardoit en soupirant, & s'écrioit : O fortune ! Allons, reprenoit-il, faites de cette maison la vôtre ; mangez. J'avoue que cette espece d'encouragement mortifia mon amour-propre. Me voilà, me dis-je, à la table d'un homme que je balançois de mettre à la mienne. Le tendre *Villani* s'apperçut de mon trouble, se douta de mes

réflexions, nous communiqua celles qu'il faisoit lui-même; il m'arracha des larmes en croyant simplement soulager mon cœur. Monsieur *Giblet* nous exhorta à la joie. Quel droit n'ai-je pas de murmurer contre le sort, nous disoit-il. Tout le monde sait que j'avois équipage à Paris, on n'ignore pas non plus avec quelle profusion, avec quelle noblesse je traitois tous les jours du monde chez moi; la dépense que j'ai faite pour posséder les sciences les plus abstraites; ce que mes secrets m'ont coûté. Hé bien! de tout cela je n'ai perdu que la jouissance de mes richesses; il me reste l'espoir d'en recouvrer de nouvelles, d'en surpasser même le nombre. Allez, allez mes amis, nos moulins nous feront vivre avant les autres, ces moulins-là auront la vertu de convertir le bled en or. Il me tarde qu'ils soient faits & de nous voir déja maîtres d'une brillante fortune. Tenez, Monsieur *Villani*, vous jouissez déja d'une grande aisance, faites venir votre épouse, fiez-vous à moi, & demeurez persuadé que vous serez dans peu embarrassé de l'emploi de vos trésors. Cette tête-là, continuoit-il en se touchant le front, vaut un Pérou. Il avaloit en disant cela d'excellent vin du Rhin, & plus il en avaloit plus il devenoit riche, d'autres vins de liqueurs dont il usa avec plus de penchant que de modération, acheverent de combler son opulence. Oui, oui, Messieurs, nous disoit-il, si je voulois, la liqueur que nous buvons deviendroit de l'or fluide; mais ce seroit dommage elle est bonne comme elle est; profitons-en : là-dessus il se mettoit encore une dose de ce confortatif dans l'estomac & un grain de folie dans la tête. Il parla pendant longtemps sans que ce qu'il dit, fit impression sur nous.

Le plaisir de s'entretenir de ses amis est tout ce qui peut faire supporter leur perte; on charme encore les moments de l'absence en s'entretenant du mérite des gens que l'on regrette. Nous fûmes tout étonnés de nous retrouver à neuf heures du soir auprès de la même table où l'on nous avoit servi à dîner. Jusqu'alors nous nous étions transportés en idée au temps & au lieu où nous avions vu Monsieur *Hervey*, sa fille & son petit enfant. Ce délire d'amitié, si je puis hasarder ce terme, ne me laissa pas le temps de réfléchir sur ce que nous avions à faire pour ceux qui l'occasionnoient. Monsieur *Villani* auroit bien voulu ne plus me quitter, mais il crut ne pas devoir me retenir dès cette soirée, par considération pour mon ami & pour son épouse.

Hé bien! me disoit celui-ci, du ton de gaieté que le vin inspire, Hé bien mon cher! Vous paroîtrai-je toujours un visionnaire? Ne voilà-t-il pas notre associé? Doutez-vous de son zele, de sa probité, & de son opulence? Pour moi je ne doute plus de rien, & je vois déja nos moulins aller; tenez, d'honneur j'en vois tourner les meules. Dès le lendemain Monsieur *Villani* me vint chercher dans son carrosse pour aller voir *Sophie*: mon cœur frémit à cette proposition. Je craignis qu'un pareil plaisir ne me fût interdit pour jamais; habitué à éprouver des disgraces, j'étois accoutumé à en prévoir. Cependant les choses tournerent tout différemment que je n'avois pensé. Madame *S**** parut à nos yeux. J'userois d'un art romanesque si je rapportois la tendre & touchante scene que cette entrevue occasionna. Le Lecteur prévenu de la bonté du cœur de ces deux personnes, peut juger des sentimens qu'elles témoignerent en cette rencontre

Thurin déja instruit du commencement de l'Histoire de *Sophie*, n'en fut que plus empressé à la lui faire achever. Elle s'en acquitta ainsi.

CONTINUATION DES AVENTURES *DE SOPHIE*, AVEC MONSIEUR *S****.

MOnsieur S*** se retira furieux ne protestant de me faire repentir du mépris que je lui marquois. Vous vous perdrez par votre obstination, me dit *la Hourloup*; vous avez plus d'un malheur à craindre. Elle ne me donna pas le temps de lui communiquer aucune de mes réflexions, elle insista sur la nécessité où je me trouvois, de céder aux volontés de Monsieur *S****. Elle crut même séduire mon cœur en me faisant valoir les avantages que mon obéissance procureroit à ma famille & à moi. Je restai toujours inébranlable, & tournant tout mon mépris contre l'odieux ministre de mon tyran, je l'aceablai de reproches. *La Hourloup* affectant alors de me plaindre, prétendit me persuader que ses conseils étoient un effet de sa compassion; ainsi s'y prit-elle de plusieurs manieres pour me séduire, Je l'interrompis pour lui demander des nouvelles de mon pere & de mon frere; elle m'assura qu'ils se portoient bien. Je la suppliai de me les faire voir; elle ne daigna pas me répondre. Monsieur S*** vint de nouveau comme

un Juge cruel, savoir quelle étoit ma résolution. Elle devoit régler sa conduite. Je vous avoue que ma vertu fut souvent ébranlée quand je sus que la vie de ce que j'avois de plus cher en dépendoit; je me souviens que je me disois. Eh quoi! Faudra-t-il que la conservation de mon honneur coûte la vie à mon pere & à mon frere! Ou faudra-t-il me couvrir d'opprobres pour sauver leurs jours! Alors un torrent de larmes innondoit mon cœur & mes yeux; je restois immobile & je me perdois dans une abyme de douleur. J'en sortois pour travailler à tirer les miens du péril. Je voulois trouver des expédients. Il n'y en avoit aucun avec le méprisable S***.

Il revint encore à la charge; il employa les termes les plus pressants; il se tint dans la contenance la plus attendrissante; il me redemanda les larmes aux yeux ce qu'il appelloit son bonheur, & ce que j'aurois regardé comme ma honte. Je le refusai avec la même obstination. Décontenancé par ma fierté, enivré de son amour, tantôt il me réitéroit ses prieres, & tantôt il renouvelloit ses menaces. Il venoit à moi le poignard à la main, le visage enflammé, le regard éteincelant, il approchoit le glaive de mon sein; parlez, disoit-il en appliquant la pointe sur ma poitrine, parlez! Frappe malheureux! répondois-je, frappe, & laisse-moi ma vertu. Je ne sais si la fermeté de mon ame lui inspira du respect pour moi, ou si l'attendrissement qu'il marqua fut un effet de sa dissimulation; mais il ne me parla plus qu'en des termes très-soumis; il me marqua même un sincere répentir de ce qu'il avoit fait: il me protesta qu'il entrepreridroit tout au monde pour réparer ses torts; Eh! de grace, disoit-il en me contraignant de tourner mes regards de son cô-

té; de grace, ceſſez pour un moment de condamner mes crimes, & plaignez mon martyre... A ces mots, il pleuroit & me regardoit. Eſt-il poſſible que je ſois devenu ſi criminel, ſi inhumain, s'écrioit-il, ai-je bien pu faire votre malheur? Vous ferez-vous toujours un cruel plaiſir d'aggraver le mien?

Tout ce qui paroît innocent & triſte, a droit de m'attendrir. Je regardois Monſieur S*** à mes pieds; j'aurois voulu pouvoir le juſtifier, je le voyois coupable des plus grands crimes, mais il ſembloit s'en repentir & s'en attriſter autant que moi-même. Je me rappellois le pouvoir de l'amour; je ſavois ce que j'avois eu à combattre par rapport à vous; ces réflexions s'entrechoquoient avec celles que mon mépris faiſoit naître.

Un jour qu'elles m'occupoient encore, Monſieur S*** proſterné à mes pieds, liſoit attentivement dans mes yeux tous les mouvemens de mon ame, & quand il s'apperçut qu'elle étoit dans un de ces courts intervalles où la pitié l'emporte ſur le reſſentiment, il ſe leva avec précipitation, & me dit: Vous voulez donc ma mort; eh bien, je vais vous ſatisfaire. Allez ingrate, je vous donne en mourant une nouvelle preuve de mon repentir. A ces mots, il porta un poignard contre ſon ſein, il me le préſenta enſuite, & ajouta, ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous du plaiſir de voir ma mort, joignez-y celui de me la donner. Je reculai d'horreur, je repouſſois ſa main, allons s'écria-t-il tout-à-coup, c'eſt trop balancer, ſoyez ſatisfaite, cruelle, j'entens retentir le coup qu'il ſe donne en tombant, & à la faveur de ma lampe ſépulchrale je le vois nager dans ſon ſang. Je fais un cri perçant, je tombe: *La [illegible]* vient à nous, le corps de ſon Maî-

tre est ce qui l'occupe d'abord; elle l'éloigne de ma vue, se rapproche de moi & me tire de mon évanouissement. Où est-il le misérable, dis-je à cette femme, le malheureux existe-t-il encore! Elle ne daigna pas répondre à mes questions & son silence me fit appréhender que Monsieur S*** ne fut mort. Voilà ce qu'opere votre mutinerie, me dit son agente un moment après. Qui me rendra mon Maître? Qu'allez-vous devenir?..... Elle s'arrêtoit à ces mots, & me regardoit en soupirant. Que de sujets de réflexions ne me fournissoit-elle pas. En effet quel chagrin pour moi d'être la cause innocente de la mort d'un homme! A qui pouvois-je m'adresser, après le trépas de ce malheureux pour demander mon pere & mon frere? De qui devois-je attendre alors ma propre délivrance? Allois-je donc être condamnée à passer ma vie dans un caveau? Ceux même qui pouvoient m'en tirer ne seroient-ils pas capables de m'y retenir?

La Hourloup me laissa pendant quatre jours dans ces cruelles agitations; mais comme toutes les fois qu'elle revenoit, je la pressois de m'apprendre si réellement Monsieur *S**** étoit mort. Elle dit: quand il ne le seroit pas, pouvez-vous douter, d'après ce que vous avez vu, qu'il ne soit du moins dans l'attente d'une mort prochaine? D'ailleurs si vous croyez qu'il ait survécu au coup qu'il s'est donné, ne devez-vous pas craindre que son courroux n'accroisse avec sa douleur, & que vous & les vôtres n'en deveniez victimes?

Ah! il existe, m'écriai-je en prenant les mains de la vieille, ma chere ne balancez plus à me l'assurer. Soulagez-moi au moins par cet aveu. Oui, me dit-elle, il existe; mais hélas! croyez-en mes larmes, ce n'est que pour très-peu de

temps. Il conſent à vous voir, il le déſire même. Le pauvre homme pénétré de remords, voudroit recevoir ſon pardon de vous, avant que de rendre les derniers ſoupirs. Ce récit & le ton dont il fut prononcé m'attendrirent juſqu'au fond de l'ame. Allons le voir, dis-je à cette femme, allons lui pardonner, le conſoler même s'il eſt poſſible. Elle prétendit encore me faire attendre, ſous prétexte des affaires de conſcience qui occupoient le mourant; elle revint me prendre à l'entrée de la nuit. Nous montâmes pluſieurs eſcaliers & nous parvînmes enfin dans la chambre du malade; Dieu! Quelle frayeur ne me fit-il pas! Son tein étoit morne, ſes traits rétrécis & ſes yeux paroiſſoient preſque éteints.

Approchez-vous, me dit-il avec peine, venez recevoir mes derniers ſoupirs..... J'aurois voulu ménager ma réputation. Monſieur, reprenoit-il en ſe tournant du côté d'une eſpece d'Eccléſiaſtique, vous dira ce qu'il faudra faire. Il faut Mademoiſelle, me dit l'homme en queſtion; il faut ſauver l'ame de ce moribond & les jours de votre famille : ſi vous refuſez le parti que je vais vous propoſer, je ſuis ſûr de la perte de l'une & de l'autre. Si vous l'acceptez, au contraire; vous rachetez deux choſes ſi précieuſes; vous vous aſſurez d'une prochaine liberté & peut-être d'une fortune, puiſque Monſieur *S**** eſt prêt d'expirer, & qu'il n'attend que cette bonne œuvre de votre part pour teſter en votre faveur. Je ne ſavois à quoi devoit tendre ce préambule. Je priai même cette eſpece de Miniſtre de m'expliquer ce que l'on exigeoit de moi. On vous demande, me dit-il avec un air de componction, on vous demande une complaiſance qui devient [illegible]voir pour opérer le ſalut de votre prochain & la

délivrance de vos parents. En un mot, Mademoiselle, il faut vous réconcilier avec un ennemi expirant; il faut l'épouser. Le mariage effacera tous ses crimes & fera cesser toutes vos peines. O Ciel! Epouser ce monstre! M'écriai-je, ne peut-il donc mourir sans me forcer à cette bassesse? Ne voyez-vous pas à mon habit, me dit le bigot personnage, que je suis en état de juger de la nécessité de cet acte, qu'il faut qu'il intéresse votre conscience, puisque je vous recommande au nom de Dieu de le faire, & d'ailleurs pour votre propre intérêt, que craignez-vous d'épouser un homme qui dans deux jours sera au tombeau? Cette alliance n'assurera-t-elle pas un état à vous & aux vôtres? Hé bien! si votre cœur est épris pour quelqu'un vous l'épouserez après. A ces raisons il en joignit mille autres qu'il avoit l'art de rendre plausibles, & comme il vit que j'hésitois encore, il mit la main devant ses yeux & s'écria en sanglotant je plains sur-tout, je plains votre malheureuse famille! dont vous n'auriez plus de nouvelles & que vous ne pourriez même jamais revoir! Ces exclamations me percerent le cœur. J'allois parler quand il reprit: Quoi, vous refusez de faire, ce que votre pere désire: vous aimez mieux contrarier sa volonté & le faire périr que de lui obéir, & le sauver!... Ah! si mon pere le veut je suivrai ses ordres; mais il aura à se reprocher de m'avoir sacrifiée lui-même. Ne puis-je du moins le voir? C'est de sa bouche même que je veux savoir ses intentions. On me promit alors que je le verrois dès le surlendemain, & que ce jour seroit aussi celui de mon alliance. On me reconduisit dans mon caveau, & j'y restai jusqu'au jour, continua *Sophia*, en s'adressant à moi, où vous me vîtes

former le malheureux hymen qui me fait encore gémir.

Ce qui me reste à vous apprendre de mon Histoire est trop affligeant pour vous le communiquer aujourd'hui. Suspendons le cours de nos larmes, ou du moins que la joie de nous revoir soit la seule chose qui les fasse couler. Ce n'est pas assez de ce plaisir, dit Monsieur *Villani*, il faut y joindre celui de vous tirer de votre odieuse situation : c'est à quoi nous allons travailler dès à présent. Hélas! je ne m'y étois que trop attendu ! *Sophie* ne voulut jamais consentir à ce que son mariage fût rompu avec éclat. Elle se faisoit un scrupule de divulguer les crimes de son époux : elle respectoit en lui, & cette qualité, & celle de pere de l'enfant qu'elle avoit eu. D'ailleurs, Chevalier, me disoit-elle, quel usage ferois-je d'une liberté que je ne puis plus vous sacrifier ? Non-seulement l'amitié que j'ai pour ma chere *Julie* m'en empêche, mais encore les noeuds que vous avez formés avec sa mere rendent notre union impossible. Je m'apperçus que les larmes couvroient ses yeux à ces mots, & je compris bien à la maniere dont la Religieuse la regardoit, qu'elle lui avoit appris cet événement, pour mieux détruire toutes ses espérances. Je les aurois fait renaître, si j'en eusse cru mon amour ; mais j'écoutai ma raison, & je m'imposai silence. *Thurin* employa les plus fortes raisons pour persuader Madame *S****, il ne put y parvenir. Il pressa *Julie* de le faire : elle le promit, & nous nous retirâmes. Il faut vouloir son bien malgré elle, me dit *Villani*; je ne sais ce qu'elle compte devenir : ou elle prétend retourner avec son indigne mari, ou elle veut s'imposer de nouvelles chaines, en restant dans son

Couvent. L'un & l'autre parti est également extrême & violent. J'ai imaginé qu'en nous adressant à l'Ambassadeur d'Angleterre, il nous seroit facile de l'intéresser au sort d'une des plus illustres Maisons de son Royaume; & que par ce moyen nous ferions rendre à cette Dame, & les biens qu'elle a perdus d'un côté, & la liberté qu'on lui a ravie de l'autre. Nous pourrions encore, lui dis-je, supplier ce Seigneur de traiter l'affaire de maniere qu'elle n'eût pas des suites ignominieuses pour Monsieur S***, & par conséquent mortifiantes pour sa femme. Cependant il est à craindre que l'infortuné *Hervey*, s'il est encore au pouvoir de son persécuteur, comme je l'appréhende, ne paie de la vie les démarches que nous faisons pour l'affranchir: car, ajoutai-je, comment s'assurer de la vérité des faits autrement qu'en arrêtant le coupable? Comment dissoudre son odieux mariage, qu'en travaillant à en prouver l'invalidité? Et s'il faut que la Justice prenne connoissance de cette affaire pour autoriser cette dissolution, n'avons-nous pas à appréhender qu'elle ne se croie obligée de punir l'auteur de pareils forfaits? Alors *Sophie* trop sensible à l'affront dont j'aurois pu faire couvrir son mari, ne voudra jamais consentir à me donner la main. Elle se plaindra de mon manque d'obéissance; elle se plaindra de mon manque d'égards. Mais, reprit *Villeni*, il faut pourtant bien travailler à retirer cette malheureuse famille des tourmens. Allons, nous ferons entendre raison à Madame S***. Elle ne pourra mettre en balance le plaisir de retrouver son pere, avec l'avantage de ne point diffamer son époux. D'ailleurs l'un par ses vertus honore la qualité que lui donne la Nature; l'autre au contraire est in-

digne du titre qu'il a usurpé, par conséquent on ne doit concevoir aucun autre sentiment que celui du mépris pour un homme de sa sorte. *Thurin* auroit encore ajouté mille raisons à celles-là, si j'eusse voulu consentir à l'accompagner dans ses démarches; mais je lui persuadai qu'il falloit au moins faire de nouvelles représentations à *Sophie*, & tâcher de l'amener par inclination pour son pere à ce que nous ne pourrions en obtenir par raison pour elle-même. Qui sait, lui dis-je encore, si le lieu qu'habite notre Anglois n'est pas connu de Monsieur S***. Si celui-là n'a pas ratifié ce mariage, ou s'il n'a pas placé sa fille dans ce Couvent? Ce sont des éclaircissements qu'il faut que nous ayons, avant que de rien entreprendre.

Tel est le désordre de la douleur & de la pitié: on s'attendrit sur le malheur de quelqu'un; on brûle d'y apporter remede; & l'impatience où l'on est de le faire, empêche qu'on n'en saisisse le vrai moyen. Nous finîmes par où nous aurions dû commencer. Nous nous déterminâmes à revoir *Sophie*, & à la prier de nous achever son Histoire, afin de savoir par ce qu'elle nous raconteroit, quel parti nous aurions à prendre, ou pour lui rendre sa liberté malgré elle, ou pour abandonner ses intérêts malgré nous.

Notre conférence achevée, je voulus me retirer; mais le généreux *Thurin* s'y opposa. Il me contraignit par ses sollicitations & ses caresses à dîner avec lui & son beau-frere. Nous amusâmes l'esprit, en contraignant le cœur. Nous nous efforçâmes d'égayer la conversation. Loin de nous entretenir des peines de l'amour, nous ne parlâmes que de ses charmes. *Villani* reprocha en badinant à l'Américain d'avoir résisté aux

appas des Dames de France. Hélas, nous dit ce jeune homme, je pense que les femmes sont partout de même. J'ai été si cruellement maltraité de l'amour, j'ai vu des exemples si frappants des maux qu'il occasionne, que je n'ose m'exposer à rentrer dans ses fers; ou plutôt, continua-t-il en soupirant, je sens qu'il n'a que trop d'empire sur moi; je ne veux pas le rendre plus tyrannique. Vous êtes bien secret, reprit son allié; vous ne m'avez jamais confié les chagrins de votre cœur; je me serois fait un devoir d'en effacer le souvenir, ou de les partager avec vous.

Permettez-moi de vous dire sans vous offenser, lui repliqua l'Américain, que peu de gens sont en état de soulager ou de sentir les maux que peut occasionner l'amour. J'ai éprouvé mille fois en ma vie, que le commun des hommes rend notre raison responsable des foiblesses de notre cœur, qu'on se rit de la ridiculité de nos chagrins, sans en plaindre la violence. Persuadé que l'aveu des miens ne pourroit que les augmenter, je me suis déterminé à les ensevelir pour jamais. Je veux mourir avec eux. Tels qu'ils sont, il est des moments qu'ils me plaisent plus encore que les consolations qu'on pourroit me donner. Laissons cela, interrompit-il, & ne nous occupons que de ce qui peut vous satisfaire; C'est sans doute l'incomparable *Sophie*. J'en juge sur ce que l'on m'en a dit, & je crois qu'elle seule est digne de faire le bonheur d'un homme délicat.

Monsieur *Rossignol*, ainsi se nommoit cet Américain, prononca ces derniers mots d'une maniere qui m'intéressa en sa faveur. Il y a si peu de bons cœurs, que lorsqu'ils se rencontrent, ils se rejoignent & s'accueillent avec un semblable empressement que des voyageurs du même pays qui

se feroient perdus dans d'autres. Je me proposai intérieurement de me lier avec celui-ci, d'en obtenir l'aveu de ses infortunes, & de les partager avec lui, en lui faisant partager les miennes. J'eus lieu d'en prévoir l'occasion ; car *Villani* me retint dès ce jour même chez lui, où il m'auroit forcé d'accepter le plus bel appartement, si je n'eusse préféré par goût celui qui étoit le plus isolé.

Enfin je respire, me disois-je & je me vois soulagé au plus fort de mes maux : j'ai lieu de m'attendre que la bonté de mon Hôte fera cesser ceux de mon amante : mais je crains encore qu'elle ne veuille pas appaiser les miens. Elle s'obstinera toujours à ménager son mari & *Julie* : elle me sacrifiera pour eux. Allons, continuois-je, attendons tout du généreux *Villani*. Il lui tardoit, ainsi qu'à moi, d'avoir un nouvel entretien avec sa chere Maîtresse ; c'est ainsi qu'il la nommoit toujours : mais il me fit sentir qu'il n'étoit pas prudent de retourner si subitement voir cette Dame : il crut même que nous devrions à l'avenir faire nos visites séparément, ou méditer un expédient encore plus sûr pour *Sophie* & pour nous. Il me dit qu'en attendant, il croyoit que nous devions aller voir l'ami qui nous avoit fait retrouver, & le remercier des services qu'il m'avoit rendus. J'acceptai volontiers son offre ; je crus même qu'il falloit faire cette démarche sur le champ. Monsieur *Gibles* nous reçut avec toutes les démonstrations d'amitié imaginables. Il se retira un instant avec *Villani* ; il me fit appeller ensuite, & m'entretint de la sorte :

De tous les moyens de faire fortune, je me résous enfin à suivre le plus prompt & le plus sûr. Il croît une Plante sur les montagnes de la Suis-

en Auvergne, aux confins de la Suisse & ailleurs, qui, produite par les influences du Soleil, a la propriété de convertir le cuivre en or. Il en croît une autre, qui, produite par l'influence de la Lune, a la vertu de convertir le plomb en argent. Je me fais fort, si vous voulez, de vous en avoir; mais il faut que vous me fournissiez au moins de quoi faire faire le voyage. Notre incrédulité ne put se comparer qu'à l'emportement du crédule *Orides*. Messieurs, nous dit-il, ma probité ne vous sera-t-elle jamais assez connue, pour ne plus douter de ma parole. Je vous assure que je tiens ce secret d'un honnête homme à qui j'ai sauvé la vie par un des miens. Je ne lui demandois pas. Quel intérêt auroit-il eu à me tromper? Quelle apparence qu'il l'eut voulu faire? Je le dirai toujours, l'ignorance est la mere de l'incrédulité; une chose passe la portée de ceux à qui on l'a dit; c'est assez pour qu'ils la révoquent en doute.

Monsieur *Villani* s'efforça de l'appaiser, lui promit de faire attention à son affaire, & le quitta. J'ai été obligé, me dit-il, lorsque nous fûmes dans le carrosse, de trancher de l'important avec ce pauvre Visionnaire; mais je vous avoue que j'ai cru devoir le faire pour le repos de son esprit. Nous ne donnâmes que quelques momens à cet entretien, & nous revînmes bientôt à celui qui nous intéressoit le plus. *Villani* voyant que le sort de *Sophie* me pénétroit, prétendit me distraire, ou du moins me disposer à la joie, en me faisant présager un avenir flatteur. Je ne puis vous voir toujours dans les fers, s'écria-t-il, il faut absolument rompre votre mariage; vous ressentirez les effets de la liberté même avant que d'en jouir. Vous pourrez marcher hardiment. Le Pu-

blic, instruit de vos raisons de divorce, cessera de se récrier sur votre conduite. En un mot, il me tarde de vous voir jouir du bonheur que vous méritez..... Je sens comme vous, lui répondis-je, les avantages que je puis tirer de cette dissolution; mais je sens aussi qu'elle m'occasionne mille inquiétudes dévorantes. Ce n'est pas tant l'éclat que peut faire une pareille aventure dans le Public, que les chagrins qu'elle occasionne dans le particulier, qui me touchent. Je ne puis me résoudre à appeller à un Tribunal une femme pour laquelle mon cœur plaide encore Quand je mets en balance ses mauvaises & ses bonnes façons, je ne puis m'empêcher de peser sur les dernieres; je me rappelle que la plupart de ses persécutions sont une suite de son excessif amour; enfin mon cher *Villani*, elle est ma femme, elle m'aime, elle est malheureuse, & je la plains, ajoutai-je en retenant mes larmes. Irai-je, aggraver ses maux; irai-je y mettre le comble par un procès dont la perte doit la mettre au tombeau.

Que le Lecteur me permette ici une petite digression. Si je me fusse adressé à un homme insensible & dur, plus frappé de l'inconséquence de mon esprit que de la délicatesse de mon cœur, il m'auroit reproché mon irrésolution, il auroit ri de mon embarras; mais je m'adressois à un homme compatissant & généreux. Il sentoit ma douleur, il la plaignoit & la partageoit avec moi. Il en étoit si pénétré qu'à peine avoit-il la force de me consoler. Cependant il surmonta sa tristesse pour soulager la mienne; sa naïve amitié devint ingénieuse. Il commença par enchérir sur mes propres réflexions, les approuva & s'efforça de les détruire sans les combattre. On auroit cru

qu'il m'éloignoit de l'idée du divorce, tandis qu'il me rapprochoit de celle de la rupture ; il me dit pour m'y déterminer ce que mon cœur me disoit mieux que lui. Je promis enfin ce que j'avois honte & ce que je souhaitois de faire. *Thurin* dès lors ne s'occupa plus qu'à me maintenir dans cette résolution en s'efforçant toujours de pallier ce qu'elle pouvoit avoir de désagréable. Il me fit envisager que nous serions tous les trois dans le même cas, & qu'un chagrin passager ne devoit pas l'emporter sur des tourments continuels. On persuade aisément quand on flatte l'amour. Ce généreux Consolateur parvint à me faire desirer le moment de rompre tous mes engagements. Il me mena chez un Avocat, qui appuya ses raisons avec tant d'esprit que je devins impatient de plaider pour ma liberté.

J'entrepris aussitôt le procès de *Julie*, & j'en aurois fait autant pour *Sophie*, si je n'eusse cru être obligé d'en obtenir la permission d'elle-même. Monsieur *Rossignol* pour qui je n'avois rien de caché, nous dit, à *Villani* & à moi, qu'il étoit bon d'aller voir cette Dame ; il ajouta qu'il ne croyoit pas qu'elle pût s'offenser de sa visite, & qu'il nous prioit de lui permettre de la lui faire, tant pour s'acquitter de cette commission de la part de sa sœur, que pour satisfaire lui-même la tendre impatience qu'il avoit de voir une personne dont il s'étoit formé une si haute idée. Son Allié sourit à cette demande & l'approuva, en disant qu'une pareille visite détromperoit entiérement ce frere sur le compte des femmes. Nous partîmes : les deux Dames parurent. Avant de leur apprendre les résolutions que nous avions prises, le jeune Américain s'acquitta avec grace des compliments dont il étoit chargé. Sa timidité

étrangers le servit mieux que n'auroit fait toute la suffisance Françoise. Il se plaignit si galamment du déplaisir qu'il sentoit d'être privé de voir la personne dont il avoit conçu une si haute idée; il blâma si adroitement l'usage des grandes coëffes & sut si bien persuader à ces Dames qu'elles devoient mépriser cette mode, qu'il les détermina à relever les leurs. La surprise qu'il marqua en voyant tant d'attraits, m'étonna moins que le profond abattement où il tomba l'instant d'après. Cependant je n'y pus faire qu'une attention passagere. J'appliquai toute celle dont j'étois susceptible à la suite du récit de *Sophie*, qui voulut bien le faire ainsi.

CONCLUSION
DES AVENTURES
DE SOPHIE,
AVEC MONSIEUR S***.

CE fut au moment de mon sacrifice que je commençai à me douter de la derniere supercherie de Monsieur S***. Cet homme que j'avois vu trois jours auparavant le visage pâle & défait paroître attendre à tout instant la mort du coup qu'il s'étoit donné; ce même homme, dis-je, les yeux brillans les joues enflammées sembloit n'être rien moins que convalescent. A peine eut-il consommé son crime qu'il prétendit en profiter avec toute la pétulance & la férocité dont il étoit capable. En vain voulus-je m'op-

poser à ses nouvelles persécutions, je devois y succomber après avoir été victime des dernieres. Il me tint dans de si grandes perplexités sur le compte de mon pere & de mon frere, que croyant ménager leur vie par ma contrainte & par ma soumission, je me fis une étude de complaire au bourreau qui m'avoit épousée. Alors il m'apprit que le coup qu'il s'étoit donné & le sang qui en étoit sorti n'avoient été qu'un effet de l'art, suggéré par son amour. Il prétendit que plus il prouveroit la violence de sa passion, mieux il parviendroit à la faire approuver & même à la faire partager.

Julie s'appercevant en cet endroit de ce discours, du plaisir secret que je goûtois à contempler les charmes de sa rivale, baissa elle-même sa coëffe pour déterminer *Sophie* à en faire autant, elle l'auroit fait si le jeune *Rossignol* ne se fût empressé de l'en empêcher. Ah! Madame, dit-il en sortant précipitamment de la place où il s'étoit toujours tenu en silence; tant d'attraits ne sont pas faits pour être voilés; de grace, laissez-nous jouir de cette vue enchanteresse. Elle fait tout le plaisir que je suis en état de goûter. La contemplation de vos charmes, est le moindre hommage qu'on puisse leur rendre! En disant ces mots, il jetta les yeux sur moi & rougit. Nos regards se rencontrerent & se troublerent réciproquement........ *Sophie* encore émue du mouvement précipité de ce jeune homme, reprit ainsi l'Histoire de son mariage.

Assuré de ma résignation, & pressé par mes instances, Monsieur *S**** me donna des nouvelles de mon pere, il m'en montra même une Lettre. Hélas! s'écria-t-elle, je l'ai cent fois mouillée de mes larmes; elle me sera encore fon-

vent de consolation. Elle étoit conçue dans les termes les plus tendres; elle contenoit les choses les plus pathétiques; mais comme il me parut que mon pere avoit été gêné en l'écrivant, je ne me persuadai que trop, qu'il étoit dans l'état le plus dur & le plus désespérant. Donnez-moi mon pere ou la mort, m'écriai-je avec amertume. Mon persécuteur me dit, vous le verrez ce pere tant chéri, Madame, daignez partager votre cœur entre votre mari & lui; ne lui accordez pas toujours une injuste préférence. Hélas! Que la nature & la raison me prouvoient le contraire. Je n'osois cependant justifier mes sentiments, je me bornai à renouveller mes instances. Monsieur *S**** éluda encore d'y répondre & ce délai me fit prévoir avec horreur quelques fâcheux événements. A peu près dans cet intervalle de temps, me dit *Sophie*, j'appris les démarches que vous faisiez pour me parler; je me méfiai d'abord que ce ne fut un piege que me tendoit la jalousie de mon mari; mais votre ingénieux amour sut bientôt me dissuader. Je hasardai de vous écrire la Lettre que vous avez reçue. J'étois en peine de l'effet qu'elle avoit produit sur vous quand mon époux me força de quitter la maison de Mont-Martre, il me fit conduire dans son carrosse & m'emmena. Je me ressouviens que je faisois encore des signes à la Jardiniere afin qu'elle vous instruisît de ma constance & de mes regrets. Mon ravisseur me fit successivement parcourir plusieurs Campagnes aux environs de Paris, & ce fut dans ces différentes courses que je vous rencontrai sur le chemin de Fontainebleau, & que je fus témoin auriculaire de la mort de Monsieur *de Senneval*.... Je soupirai au souvenir de l'époque la plus funeste de ma vie. *So-*

phie s'en apperçut, en fit autant & continua ainsi. J'allai passer encore quelques jours dans une terre de mon mari où je le pressai de nouveau de me faire voir mon pere.

J'étois enceinte alors, & le chagrin se mêlant aux incommodités de la grossesse; on fut obligé de faire venir un Médecin; il jugea qu'il falloit absolument remédier à mon affliction, & prévenir les suites funestes qu'elle pourroit occasionner, en faisant passer la bile dans la lymphe du sang. Monsieur S*** ne crut pas pouvoir mieux opérer ma guérison qu'en me procurant le plaisir de revoir mon pere. Nous partîmes encore de l'endroit où nous étions pour aller à une espece de Ferme que nous possédions dans le Gâtinois. Hélas! ce fut là que je revis ce trop malheureux pere, & que je le vis pour la derniere fois! Je frémis à son approche, vous eussiez dit qu'il sortoit du tombeau, ou qu'il fût prêt à y descendre. Il sembloit que les jours malheureux qu'il venoit de couler, étoit autant d'années sous le poids desquelles il fléchissoit. Son œil cave, son front sourcilleux, & ses joues pâles étoient les enseignes de la douleur de son ame. Il hâta sa marche tardive pour jouir plutôt de mes tendres embrassements. Il m'ouvrit les bras & s'écria, Ah! Ma!........ Il ne put en dire d'avantage, son corps déja affoibli par les souffrances, succomba aux mouvements de joie & de douleur qui l'agiterent; il chancela & seroit entiérement tombé, si je n'eusse recueilli toutes mes forces pour le soutenir. Le corps penché dans mes bras, les mains sur mes épaules, le visage tourné contre le mien, mon pere resta quelque temps les yeux & la bouche fermés. La forte émotion de son cœur étoit la seule preuve de son existence. Ah! Ma fille,

dit-il en relevant languissamment ses paupieres & en faisant un soupir ; ma chere fille......... embrasse-moi...... pour la derniere fois! En disant ces mots, ce tendre pere imprimoit ses levres sur les miennes. Je ne pourrois que foiblement vous exprimer les mouvements qui m'agitoient. J'avois éprouvé presque en même instant, la douleur & la joie; l'espérance & l'effroi. Les soupirs de mon cœur étoient la seule expression de ses sentiments. Que les droits de la Nature lui donne de force! Sentant mes genoux fléchir sous le poids de mon pere, je rappellois tous mes esprits pour soutenir ce vieillard, lorsque Monsieur *S**** qui nous vit prêt à tomber, s'efforça de nous pousser sur le canapé que je venois de quitter. Adieu donc, ma chere fille, reprit Monsieur *Hervey* avec un affoiblissement qui ne lui laissoit pas la force de pleurer......... Adieu......... puisque je ne puis résister au coup qui m'a tué!........ Toi Barbare, reprit-il en se tournant du côté de mon ennemi, je te pardonne ma mort....... Tes remords suffisent à ma vengeance. A ces mots, mon pere jetta encore un foible regard sur moi, essaya, mais en vain, de m'embrasser & détourna sa tête, sans doute pour dérober ses derniers soupirs à ma douleur. Ma raison se perdit avec sa vie. Je demeurai sans couleur & sans mouvement pendant plus d'un quart d'heure que mon époux employa à me faire revenir. Je revis enfin la lumiere; mais hélas! Je ne revis plus mon pere....... En cet endroit, *Sophie* s'interrompit pour se livrer toute entiere à sa douleur, nous la partageâmes avec elle, & il n'y eut pas jusqu'à notre Américain qui ne fondît en pleurs, en voyant couler celles de mon Amante. Il fut cependant le premier qui la conjura de calmer son désespoir.

Il pressa cette belle personne dans les termes les plus persuasifs, & avec les démonstrations les plus fortes de reprendre le fil de sa narration ce qu'elle fit ainsi.

Hélas! Que vous dirai-je de plus intéressant, Quel sujet plus triste, quel incident plus sensible, que la mort d'un pere! J'en étois tellement saisie que je ne pouvois en faire des reproches à mon odieux mari, car je ne rougis pas de vous l'avouer, je le soupçonnai capable d'avoir usé du poison pour se défaire de son vertueux ennemi.... Grand Dieu! Depuis ce temps je n'ai que trop persisté dans mon affreux soupçon..... Mon époux recommença à me faire faire des courses de Campagnes en Campagnes. Enfin je revins à celle où je vous avois laissé une Lettre; je m'informai de vos nouvelles; on ne put m'en donner aucunes. Faisant de nouveaux efforts sur moi-même, je crus qu'en l'état où j'étois je devois appréhender encore quelques barbaries de Monsieur S***. Loin de continuer à lui reprocher la mort de mon pere, je cherchai à faire cesser ses méfiances, à endormir sa férocité : je fis pour lui par contrainte ce que j'aurois fait par amour pour un autre. Je repartis de la maison sans avoir de vos nouvelles; j'allai faire mes couches à Lagny où j'essuyai une longue maladie. J'appris dans ma convalescence que l'enfant que j'avois mis au jour l'avoit perdu quelques minutes après. Trop sûre de la mort de mon pere, je priai au moins mon mari de me laisser voir mon frere; il y consentit après bien des sollicitations & des prieres. On fit venir cet enfant, & quand je voulus questionner la femme qui le gouvernoit, elle me fit comprendre par différens gestes qu'elle étoit muette. Peu de temps après j'eus de nouvelles,

souffrances à endurer. Le neveu de Monsieur S*** ayant enfin obtenu la permission de me voir, rendit hommage à mes foibles attraits. Je l'avoue, sa douceur, soit naturelle ou affectée, car qui peut juger du cœur des hommes! Sa douceur, dis-je, n'étoit que trop propre à intéresser en sa faveur...... Ces remarques de la part de *Sophie* excitoient en moi un ressentiment dont je n'étois pas le maître. Il me plaignit, continua-t-elle, de la maniere la plus compatissante. Il se fit un devoir de soulager mes ennuis par tout ce qui pouvoit le mieux y contribuer; & comme s'il eût craint de m'offenser en me parlant de sa propre passion, il cherchoit à me plaire en m'entretenant de la vôtre. Il vous plaignoit, il versoit des larmes sur votre sort; il m'en arrachoit à moi-même, puis prenant mes mains, pendant que j'étois troublée par la douleur il les couvroit de baisers. Je revenois à moi & prête à me fâcher de sa témérité, il me désarmoit par son air soumis & respectueux. Monsieur S*** qui ne se défioit pas de son neveu, & qui le croyoit d'autant plus dans ses intérêts qu'il l'avoit vu persécuter cruellement: Monsieur, ajouta-t-elle en montrant *Villani*, Monsieur S... dis-je, l'avoit choisi pour Ministre de sa tyrannie & l'avoit chargé de me la faire trouver moins odieuse en m'exaltant l'amour de mon mari. Mais ce jeune homme employoit pour lui-même les moments où il avoit promis de travailler pour son oncle. Il le faisoit cependant de maniere que j'attribuois à l'amitié, à la pitié ce que j'aurois dû reconnoître appartenir à l'Amour.

Je sens tous vos malheurs, me dit-il un jour, je les partage & je voudrois vous en affranchir. Que ne venez-vous, Madame, sous ma conduite

goûter un sort plus tranquille. Votre mariage est fait sous de trop malheureux auspices pour ne pas pouvoir se rompre. Venez avec moi : il m'en coûtera la vie, mais je ferai votre bonheur & celui du Chevalier, je saurai vous réunir, nous ferons même tous nos efforts pour retrouver votre pere ; car je ne puis me persuader que mon oncle l'ait sacrifié à sa barbarie ; enfin, Madame, ou vous retrouverez l'une de ces personnes, ou je m'offre de vous tenir lieu d'elles deux ; car je vous le cacherois en vain, j'oserois vous aimer, si je le pouvois sans crime, que dis-je, je vous aime dès à présent. Il se tenoit à mes genoux, serroit mes mains & s'écrioit : faut-il que tant de charmes soient la proie de la tyrannie ? Heureux Chevalier, que ne pouvez-vous connoître toute l'étendue de votre bonheur ! Monsieur *D**** me prioit de ne point l'épargner, il me pressoit de lui donner une Lettre pour vous, il me répondoit de sa fidelité à la remettre. Hélas, me disoit-il, vous me confondez avec le reste des hommes & vous craignez que la jalousie ne me rende perfide : non Madame, non, je conçois trop combien il est doux d'être aimé de vous, pour m'opposer à ce qu'un homme aussi estimable que le Chevalier jouisse d'une telle felicité. Avec des pareils propos continua *Sophie*. Monsieur *D**** gagnoit peu-à-peu mon estime, il auroit obtenu ma confiance si je n'eusse craint quelques effets involontaires de son amour. Je lui dis qu'il me suffisoit qu'il voulût vous avertir de ma situation, que je n'osois concevoir d'autres sentimens que ceux de l'estime pour vous. Dieu ! De quoi votre sexe n'est-il pas capable ? Il se plaignit pour vous de mon indifférence, il me reprocha ma perfidie ; il détruisit mes scrupules, & n'y parvint

que trop facilement. Il me promit enfin de vous faire parler en ma faveur. Il disparut quelque temps de Lagny, où nous étions, & il y reparut avec un air embarrassé qui me fit d'abord appréhender pour votre vie. Je lui marquois mes inquiétudes, mais il me rassura en m'apprenant que vous étiez en parfaite santé. Eclaircissez-moi donc, lui dis-je, ce qu'il est nécessaire que je sache, craignez-vous de m'apprendre que le Chevalier a perdu ses tendres sentimens pour moi? Qu'il me méprise ou me hait? Prononcez, je m'attends à tout. Ah! Madame me dit-il, vous l'offensez. Vous lui imputez des crimes dont il est incapable. Il est bien vrai qu'il n'est plus ce qu'il étoit autrefois; mais hélas, le pauvre malheureux, a été forcé de changer de sentimens en changeant d'état. Il est marié & content de son épouse, il ne prétend point voir celle des autres. Ce sont ses propres paroles, me dit-il, Madame, que je vous rapporte les larmes aux yeux. Je le regardois attentivement; mais n'appercevant aucune contrainte sur son visage, & persuadée de sa douleur par les marques extérieures qu'il en donnoit, je ne balançai plus à lui faire part de ma mortification. Je sens, Madame, me dit-il, que le Chevalier a peut-être autant de tort dans le fond, qu'il paroît avoir raison au-dehors. Il pouvoit, dans l'occurence où vous êtes, conserver des sentiments d'amour pour vous, sans rien appréhender. Hélas, disoit-il, que ne m'est-il permis de vous en témoigner; j'aurois bientôt rompu vos fers, je vous aurois bientôt fait passer de l'esclavage à la liberté. Loin d'être captive, vous seriez Souveraine; vous regneriez sur mon cœur; vous en feriez le charme & la félicité. Mais je ne puis jouir de ce bonheur; vous vous

y opposeriez toujours : vous aimeriez mieux le prodiguer à des gens qui en sont indignes. Ainsi s'expliquoit ce malheureux Officier, en inondant une de mes mains de ses larmes. Eh, Madame, reprenoit-il, en fixant ses regards sur moi, au moment où il voyoit que j'étois le plus affectée de douleur, daignez me plaindre au moins ; jugez de mes maux par les vôtres ; aussi innocent que vous l'êtes, je suis aussi malheureux. Je le regardois alors : A quoi tient-il, disoit-il, que vous ne rompiez ces fers odieux, & que vous ne me suiviez. Craignez-vous encore que je me prévale de l'absence du Chevalier, de votre abandon & de son tort. Non, non, Madame, je ne veux rien devoir aux événements ; mon amour est trop délicat pour ne pas exiger de retour. Je ferai plus, belle *Sophie*, j'étoufferai le feu qui me dévore ; je ne vous entretiendrai, si vous l'exigez, que de l'Amant qui vous trahit, & j'attendrai de votre bonté & du temps un remede à mon mal, sinon je périrai plutôt que d'offenser votre délicatesse & contrarier votre inclination. Ainsi Monsieur *D**** savoit-il, par l'expression du sentiment, intéresser un cœur qui en fut toujours susceptible. Il me quittoit peu ; & lorsqu'il me laissoit seule (il ne le faisoit presque jamais sans m'avoir fourni matiere à faire des réflexions avantageuses sur lui) ce n'étoit point de l'amour que je sentois pour ce jeune Officier, au moins j'aurois rougi d'en avoir. Je ne me pardonnois que l'amitié. Il me sembloit que je pouvois accorder ce sentiment à un ami si sensible à mes maux ; que je devois même ce retour à la passion à laquelle il avoit la générosité & la délicatesse de résister. Pouvois-je ne pas aimer un homme qui s'occupoit toujours à faire votre éloge ? Pouvois-

je me méfier d'un homme qui plaignoit sans cesse mon malheur ? Pouvois-je refuser de le suivre, quand il me promettoit de me faire retrouver quelques-unes des trois personnes qui m'étoient les plus cheres ? Je consentis à cette démarche hasardée. Nous arrêtâmes qu'il partiroit le premier, sous prétexte d'aller, suivant sa coutume, ou à la Cour, ou à Paris. Il le fit, & me promit de se trouver à quelque distance du Village, dans un endroit retiré, où j'irois le joindre vers le milieu de la nuit. Depuis le moment où je lui avois donné cette parole, je me trouvai dans une inquiétude continuelle; j'aurois voulu pouvoir la retenir. Je croyois même ne pas devoir la remplir; mais je me rappellois les bontés de mon pere, vos anciennes générosités, j'écoutois le mouvement qui me portoit à revoir mon jeune frere; je comparois tout cela avec les cruautés passées & présentes de mon mari. Je prévoyois avec la même horreur la naissance d'un second enfant; la perte de ma vie, qui pouvoit venir du même Auteur: enfin je me déterminai à remplir ma parole & à me trouver au rendez-vous. La nuit marquée, je me levai d'auprès de mon ravisseur; je marchai doucement dans la chambre, & je m'habillai à bas bruit à la lueur de la bougie de veille. Je revins près du lit de mon époux: je le vis dormant d'un profond sommeil. Je levai les yeux au Ciel, je dis du fond du cœur: Grand Dieu, permettez-vous que les ames criminelles goûtent tant de sécurité, ou si c'est une faveur que vous daignez m'accorder au milieu de mes malheurs, pour favoriser ma fuite ? Je me retirois d'auprès du lit, quand Monsieur S*** se retourna de mon côté, ouvrit les yeux, & me tendit les bras pour me saisir, en me disant à demi-

voix

voix : Arrête, arrête, c'eſt en vain que tu veux m'échapper..... Infame, pouvois-tu concevoir un tel deſſein ?

A cette circonſtance du récit de *Sophie*, Monſieur *Roſſignol* & moi nous frémîmes. Il nous ſembloit la voir retenue par ſon mari, prête à eſſuyer de nouvelles preuves de ſa tyrannie. Eh quoi! Madame, vous fûtes arrêtée? Que vous fit le barbare, demandâmes-nous enſemble? Que votre ſenſibilité eſt indiſcrete, Meſſieurs, nous dit *Julie* à tous deux avec affectation.

Si le Ciel que j'avois imploré me réſervoit de nouvelles diſgraces, reprit *Sophie*, au moins me fit-il échapper celle que vous croyez m'être déja arrivée. Mon mari étoit ſomnambule, & ces paroles qu'il venoit de prononcer étoient les premiers effets de ſes ſonges. Je me reſſouvins de cette eſpece d'incommodité, & je me remis de ma premiere frayeur. Je ſortis de la chambre avant que mon époux eut fait dix pas. Ne voulant pas me confier à l'indiſcrétion d'une femme de chambre, j'allai ſeule & tremblante au lieu indiqué. Monſieur *De**** y étoit arrivé. Il murmuroit déja de mon rétardement ; il appréhendoit qu'il ne fut occaſionné, ou par mon trop de foibleſſe, ou par la méfiance de ſon oncle. Il me fit monter dans une chaiſe de poſte qui m'attendoit. Comment pourrois-je vous exprimer ſa joie, quand il me vit en ſa poſſeſſion ? Que je ſuis heureux, me diſoit-il, en embraſſant mes genoux, en croirai-je la réalité, eſt-ce bien vous, Madame, que je poſſede ?......... & que j'affranchis de l'eſclavage ? Eh quoi, vous ſoupirez, continua-t-il ; blâmeriez-vous votre ſage réſolution ? Vous méfieriez-vous encore de moi ? Pourriez-vous craindre quelque choſe d'un homme qui vous ré-

vere autant qu'il vous adore? Ah! *Sophie*, divine *Sophie*, effacez des ſoupçons qui m'outragent? Guériſſez une mélancolie qui me déſeſpere. Je n'avois pas la force de répondre à ſes propos touchée de mon propre malheur, je n'étois que plus attendrie ſur ſa ſituation. Un ſoupir fut toute ma réponſe. Ah Madame, me dit-il, eſt-ce en ma faveur que vous pouſſez ce ſoupir? Et daignez-vous vous intéreſſer à ceux que mon amour & vos malheurs m'arrachent? Comme il me preſſoit de répondre, nous arrêtâmes à une maiſon où il me dit qu'il falloit ſéjourner, pour tromper la prévoyance de mon époux. Hélas, tel malheur que je préviſſe, je ne pouvois que me livrer à la diſcrétion de l'homme à qui je m'étois confiée. L'auberge où nous deſcendîmes me parut être ſituée dans un des fauxbourgs de Paris. Là, Monſieur *De**** commanda un grand ſouper, me força de manger, s'appliqua à diſſiper mon chagrin. Quelque idée que puiſſe vous inſpirer ma façon de penſer à ſon égard, je ne puis vous diſſimuler que je lui trouvois cette ſorte d'eſprit qui fait ſouvent le mérite des Militaires. Il eſt enjoué & complaiſant pour les femmes; il a l'art de les amuſer de mille manieres. Il me fit preſque oublier ma douleur. Il me força de boire; & quoique je réſiſtaſſe à ſes ſollicitations, je perdis bientôt aſſez de raiſon pour trouver du plaiſir à le voir à mes genoux. Il employoit tant de ruſes pour ſe rendre aimable, ou plutôt il avoit ſurpris mon eſprit de façon, que loin de m'offenſer de ſes careſſes, j'abandonnois machinalement mes mains à la pétulance de ſon amour.. Hélas, daignez-vous encore me regarder ſi j'acheve le reſte, reprit *Sophie*? Pourrez-vous me pardonner ce que je viens d'avouer?.... En cet en-

droit ses soupirs l'interrompirent, & personne d'entre nous ne l'invitoit à reprendre son récit. *Thurin* fut cependant le premier qui l'en pria. Elle le fit : mais, Dieu, de quelle maniere, en versant un torrent de pleurs. Fatale époque de ma vie, s'écria-t-elle, toi seule pouvoit en ternir toute la pureté. Un sommeil forcé me fit tout-à-coup perdre connoissance, & je me trouvai, je rougis d'en faire l'aveu, je me trouvai en m'éveillant dans les bras de mon perfide séducteur. Déja il s'applaudissoit de l'avantage qu'il avoit eu l'art de se procurer. Ah, Messieurs, s'écria-t-elle, en recommençant à verser des pleurs, plaignez-moi : l'instant où il alloit jouir de tout son triomphe, fut celui où je recouvrai ma raison, pour connoître toute ma honte. Je m'échappai des mains du scélérat, qui préparoit son bonheur, en me faisant de nouveaux outrages. Je me jettai en bas du lit ; je poussai les cris les plus aigus, en m'enveloppant dans les rideaux de la fenêtre ; c'étoit le seul rempart que je pusse faire servir à mon honneur. Le Militaire étonné de mes cris, se tenoit à mes genoux, imploroit ma bonté, me prioit de lui pardonner. Quel que fut son repentir, il ne pouvoit me toucher ; j'étois même trop effrayée pour y prêter aucune attention. L'Hôtesse vint au bruit que je faisois. Qu'il vous suffise, Messieurs, continua *Sophie*, de vous représenter cette scene, sans exiger que je vous la rapporte. Après bien des questions de la part de cette femme, des reproches de mon côté, & des prieres de celui de mon ravisseur, je sus le forcer à aller sur l'heure me chercher une pension dans un Couvent avec la maîtresse du logis. Ils y furent, & me dirent qu'ils en avoient trouvé une à Saint Chaumont. J'exigeai encore qu'ils

m'y conduisissent l'un & l'autre. Me voilà dans un asyle, me dis-je; mais le Ministre de mon odieux persécuteur sait que j'y suis; son infame passion le rendra capable de tout tenter pour se satisfaire ou se venger. Je sortis le jour même de ce Couvent, & me faisant voiturer à la nuit aux environs de celui-ci, je m'y introduisis à pied, chargée du petit coffre qui contenoit mon argent & mes pierreries. Ce fut sous un nom étranger, que je porte encore, que je me mis Pensionnaire ici. Personne, acheva *Sophie*, ne sait mon histoire au vrai, & je n'appréhende pas de la rapporter devant l'estimable *Julie*. J'attends, nous dit-elle encore en finissant, que le Ciel, lassé de me poursuivre, veuille mettre fin à mes maux.

Thurin, qui jusques là avoit gardé un silence attentif, le rompit pour remontrer de nouveau à sa vertueuse Maîtresse, combien il étoit essentiel pour son repos & pour celui de son pere, qui peut-être étoit existant, qu'elle nous laissât travailler à sa délivrance. Le spirituel *Rossignol* ne fut pas celui qui appuya le moins les raisons de son allié. Je représentai aussi à mon tour à *Sophie* qu'elle devoit préférer son pere & son frere à son mari. Cette Dame soupira, & nous pria encore de ne pas la presser sur une affaire qui ne pouvoit que deshonorer son mari, sans assurer son bonheur. *Julie* prétexta de prendre les intérêts de sa compagne, & nous invita à ne pas insister sur une chose qui renouvelloit ses chagrins. Nous nous séparâmes sans pouvoir rien obtenir de plus que la permission de revenir. Monsieur *Rossignol* la demanda pour lui-même.

Villani me fit sentir que souvent un excès de délicatesse nous fait autant de tort que nous en feroit un ressentiment trop vif. Madame *S****

est dans ce cas, nous dit-il : puisqu'elle n'a pas la force de faire son bonheur, nous lui devons ce soin. Je crains, lui répondis-je, de m'attirer par là son courroux, & de ne pouvoir plus prétendre à son cœur. Ah! Monsieur, s'écria l'Américain, ne craignez rien; ce cœur est trop à vous pour vous manquer jamais. *Villani* reprit: Eh bien, laissez-moi faire; je me charge de ce soin, & la faute tombera sur moi seul; mais quand il devroit m'en coûter la vie, je veux affranchir ma malheureuse Maîtresse. Dieu le veuille, lui dîmes-nous avec la même effusion de cœur. Hélas, le Ciel ne permit pas que je visse ce qu'il devoit tenter pour y parvenir; & l'horrible événement qui m'arriva bientôt après, me fit presque perdre l'espoir de revoir *Sophie*, &, si j'ose le dire, le goût de l'aimer. Tout le temps que je vêcus chez *Villani*, je me fis une agréable occupation d'aller voir Madame *S****; & un langoureux délassement de m'entretenir avec Monsieur *Rossignol*. Le caractere de ce jeune homme avoit tant de rapport avec le mien, que je me sentois entraîné par une espece de sympathie à me rapprocher de lui. Je le quittois peu: il étoit le premier à m'accompagner quand je sortois. Je prétendois distraire la mélancolie où je le voyois tomber tous les jous de plus en plus, en l'entretenant de mes propres chagrins. Hélas, ce malheureux ne les partageoit que trop, & devoit bientôt y être enveloppé.

Il semble quelquefois qu'un pouvoir surnaturel vous fait donner vous-même les mains à l'arrangement fortuit de ce qui doit vous arriver de funeste. Nous fîmes un jour *Rossignol* & moi la partie d'aller souper chez Monsieur *Giblet* : comme nous étions dans la plus belle saison de

l'année, nous nous proposâmes d'y aller à pied pour nous promener. Vers la fin du repas je sentis au-dedans de moi-même un certain trouble, dont je n'étois pas le maître. Je l'attribuai au souvenir de *Sophie*, que j'avois toujours présente à la mémoire. Je brûlois de m'en entretenir; & comme je ne pouvois pas satisfaire cette espece de maladie de mon esprit en présence du Maître de la maison, qui en ressentoit une encore plus grande, je proposai à *Rossignol* de revenir par les remparts, afin de profiter agréablement de la fraîcheur de la soirée.

A peine avions-nous fait quelques pas, que je me sentis saisir par derriere. Je voulus d'abord porter la main sur la garde de mon épée; mais on me l'avoit enlevée; & comme je voulois encore me retourner pour voir mon ennemi, des bras vigoureux me pousserent dans une voiture fermée de tout côté & pleine de monde. Tout cela se passa précipitamment & dans le silence. J'étois si étourdi, que je ne pouvois proférer aucune parole. Le carrosse alloit toujours. *Je n'étois* pas encore revenu de ma premiere surprise, lorsque je sentis qu'on m'appliquoit un bandeau sur les yeux. Cette nouvelle précaution redoubla mon effroi. J'eus encore moins la faculté d'articuler aucune parole; mais un moment après il m'échappa un soupir, & ce ne fut pas sans étonnement que j'en entendis aussi pousser dans le fond du carrosse. L'attention que je prêtai à cette nouvelle circonstance remit assez mes esprits pour me laisser la liberté de commencer à réfléchir sur cet événement. Que dis-je, y réfléchir; je ne pouvois que prêter une attention machinale à ce qui se passoit. Ce qui me frappoit le plus, c'étoit le mouvement du carrosse: il me

:mbloit qu'il tournoit ſans ceſſe. Je n'étois pas ſez maître de mon jugement pour me rendre iiſon de cette uniformité de mouvement; mais me reſtoit aſſez d'inſtinct pour le remarquer iand il s'arrêta.

Ne manquons pas notre coup, dirent les ſcé- :rats qui me tenoient, en me faiſant deſcendre e la voiture. Je paſſai dans une allée ſi étroite, ue je touchois les deux côtés du mur. Une nou- elle précaution que l'on prit acheva de me gla- er d'effroi. On me mit un baillon à la bouche. e préſumai que j'allois arriver au lieu où je de- ois recevoir le coup de la mort; & chaque pas ue l'on me faiſoit faire, ſembloit m'en appro- her de plus près. On me traîna ſur l'eſcalier. Tous es mouvements ſe faiſoient dans le ſilence; & ien ne l'auroit troublé, ſi je n'euſſe entendu un ruit ſourd, qui me fit conjecturer que des gens rmés me ſuivoient de loin. Enfin je compris ue j'étois entré dans un appartement, lorſque e ſentis qu'on m'eſſeyoit ſur un ſiége. Mes bour- eaux tout eſſoufflés, demeurerent quelque temps ıns parler. Peu de temps après, ils prirent la arole, & ſe dirent entr'eux : Eh bien, leur laiſ- :ra-t-on la vie? Ou qui des deux tuerons-nous?)n perſiſta long-temps à dire que ce devoit être ıoi. Enfin, après avoir délibéré encore quelque nſtant bas, on m'arracha mon bandeau. Je vis x hommes qui m'environnoient avec chacun un iſtolet, qu'ils tenoient à deux doigts de mon ront. Voyons tous tes papiers, me dirent-ils. 'ouillez-moi, leur répondis-je, ne m'en ſentant as la force. Ils ne trouverent ſur moi que quel- ues notes littéraires, un Livre & la Lettre à ouble ſens de *Sophie*. Malheureux, me dirent- ls, voilà ta condamnation, ils la prirent, la lu-

rent & la déchirerent en mille morceaux à me yeux. Il faut, reprirent-ils, que tu abjures l conquête de cette Dame; que tu fasses fermen de ne plus la revoir, & que tu foules aux pied cet écrit de sa main. Comme je répugnois à l faire; c'est assez différer, s'écrierent ces scélérats donnons la mort à son ami, pour le punir de s résistance. En disant ces mots, ils firent une évo lution devant moi, qui me laissa la liberté d voir le malheureux *Rossignol*, qui étoit vis-à-vi dans la même situation. Je l'entendis prononce d'un ton d'amertume: Ah, je suis mort, ce cı qui me perce encore le cœur, me fit perdre alo toute connoissance, & m'empêche d'achever cet te tragique Histoire de ma vie. Il est plus dur d causer la perte d'un ami, qu'il n'est doux de fai re son bonheur.

Fin du cinquieme Livre.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU

DE LA VIE;

HISTOIRE DES PASSIONS,

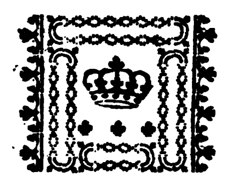
DES VERTUS ET DES ÉVENEMENTS

DE TOUS LES AGES.

Par feu M. l'Abbé PREVOST.

Quis est homo ? Omnis est ; nihil est.

LIVRE SIXIEME.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Permission.

L'HOMME,

OU

LE TABLEAU DE LA VIE.

LIVRE SIXIEME.

La mort, l'effroi du commun des hommes est l'espoir de quelques-uns : elle seule sembloit pouvoir me tirer du labyrinthe affreux où j'étois enfoncé. Pour cette fois mes maux étoient à leur comble ; quel moyen, quelle apparence que je pusse y trouver du remede ? J'étois donc condamné à verser à jamais des pleurs ; que dis-je : ils ne devoient avoir qu'un temps ; ce n'étoit que par l'objet qui les faisoit répandre, qu'ils pouvoient être taris. Le furent-ils enfin ? Fus-je vraiment heureux ? Étoit-il possible, & méritois-je de l'être ? C'est ce que l'on verra dans la suite de ma vie. Il est temps d'en reprendre la plus fâcheuse époque.

J'eus à peine recouvré la raison, que je faillis à la perdre une seconde fois, quand au premier coup d'œil j'apperçus que mon ami n'étoit plus à l'endroit où son dernier cri m'avoit annoncé sa mort. Je jettai un regard douloureux sur les traces sanglantes qu'il laissoit après lui, puis je relevai mes paupieres avec indignation sur les bourreaux qui avoient assassiné cet infortuné. Je voulus leur adresser les reproches les plus amers; mais ma bouche ne put en proférer aucun.

C'est peu, dit l'un d'eux de perdre ta maîtresse & ton ami, il faut encore renoncer à ta Patrie. Il faut la quitter pour jamais, abandonner l'Europe, & aller chercher un asyle dans quelque autre partie de la Terre. Il seroit pourtant plus simple de le tuer, reprenoient-ils entr'eux. Plus malheureux qu'un criminel qui a tout à appréhender de la sévérité de ses Juges, je n'avois qu'à frémir de la cruauté de mes bourreaux. Il eut été inutile de tenter de fléchir: aussi m'abandonnai-je à toute leur férocité. A la pointe du jour l'un d'eux me dit: On vous laisse la vie, vous m'en avez l'obligation; mais vous n'en jouirez pas long-temps, si vous ne vous résolvez à paroître sourd & muet pendant le voyage que vous allez faire avec nous. On me força de monter dans une chaise de poste; on recommanda la plus prompte diligence au Postillon, & nous arrivâmes en tres-peu de temps à Dieppe, où ces scélérats attendirent avec impatience un vaisseau qui pût me transporter dans des climats étrangers. Contraint par la fatale loi qu'ils m'avoient imposée, j'étois toujours témoin muet de leurs démarches; chaque jour j'apprenois ce qu'ils avoient fait, ou ce qu'ils comptoient faire, sans que je pusse leur adresser aucune plainte, ou leur faire aucune remontrance. Je

fûs qu'ils avoient parlé à un Capitaine de Vaisseau marchand, qui devoit me transporter à la Martinique.

Le Lecteur a sans doute déja prévu ce que je devois penser en pareil cas; les méfiances que j'avois sur le compte de Monsieur *S****, l'appréhension que m'occasionnoit sa femme, les regrets que pouvoit m'arracher Monsieur *Rossignol* & l'inquiétude que j'avois par rapport à moi-même. La ressource la plus naturelle au malheureux, c'est de se plaindre; mais c'étoit la premiere dont on avoit prétendu me priver. Je gardois donc un morne silence, qui n'étoit interrompu que par mes larmes; tandis qu'on travailloit à m'éloigner à jamais de ma Patrie.

On vint m'annoncer que ce seroit pour la huitaine d'après. J'avois déja résolu de communiquer l'Histoire de mes malheurs au Capitaine de Vaisseau, quel qu'il fût, quand on m'apprit que j'aurois encore une partie de l'escorte qui m'avoit accompagné. Je compris alors qu'il ne falloit rien attendre de moi-même; mais simplement de la Providence.

Tandis que je fondois ainsi sur sa bonté, elle me préparoit de nouvelles disgraces, d'où devoit découler un jour le bonheur dont j'ai joui par la suite. J'ai trop peu d'art pour préparer un événement qui m'arriva presque tout de suite : d'ailleurs la tristesse qu'il m'inspire encore, ne me laisse pas la faculté d'y rien changer.

L'Hôte de notre auberge vint nous prier d'assister à l'administration de quelqu'un qu'il avoit chez lui, & pour qui il paroissoit s'intéresser vivement. Ce bon homme, trompé comme les autres sur mon compte, employa tous les signes les plus expressifs pour m'inviter à cette pieuse, mais

triste cérémonie. Il m'a toujours suffit d'entendre parler d'un malheureux, pour m'intéresser à son sort. Quand le Maître du logis fut retiré, j'employai moi-même les prieres pour obtenir de mes persécuteurs la permission de voir la personne qui étoit malade. Ils y consentirent, à condition que je soutiendrois le rôle de muet.

Dieu ! que ce rôle me gêna ! & combien de fois fus-je prêt à le quitter, pour me livrer tout entier aux mouvements que la nature m'inspiroit; mais je devois me taire, & je gardai le silence pour conserver mes jours. Si je n'aimois pas la vie, du moins voulois-je la ménager comme un moyen de revoir *Sophie*.

Quel autre motif eut pu m'empêcher de parler, en voyant Madame *de Senneval* au lit de la mort? Car c'étoit elle qu'on administroit. Si je ne travaillois que d'imagination, je n'aurois pas hasardé ce fait, ainsi que celui de mon enlevement & de la contrainte où l'on m'avoit asservi; mais j'écris des vérités, & je n'en veux omettre aucune : d'ailleurs on sera moins surpris de cet incident, quand on voudra se rappeller que Monsieur *Giblet* avoit fait courir le bruit que j'étois prêt à m'embarquer à Dieppe. Ma femme étoit venue pour m'y joindre, & elle y étoit tombée malade en me cherchant.

Lorsque je la vis, elle étoit si préoccupée de son acte de piété, ou si effrayée de cette triste cérémonie, qu'elle ne me discerna point parmi les assistants. Je pris là résolution de me faire reconnoître, dans la crainte que mes persécuteurs ne m'en laissassent point la liberté un jour plus tard. Cependant c'étoit interrompre la sainteté de son action, que de se montrer à elle dans ce moment même. Je méditois encore sur les moyens

de me découvrir, lorsqu'elle s'écria : Que de graces à la fois, voilà mon époux / O! mon cher *Senneval*, venez au moins recevoir mes derniers soupirs, ce seront sans doute les seuls qui pourront ne pas vous déplaire! Commencez à vivre, je vais mourir / qu'il m'est triste de ne pouvoir vous rendre heureux qu'après ma mort, moi qui n'aurois voulu exister que pour faire votre bonheur.... Elle en auroit dit davantage si les gens qui la soignoient ne lui eussent imposé silence, autant, disoient-ils, pour l'intérêt de son ame, que pour la santé de son corps.

L'Hôte tout étonné de cette rencontre, nous tira à part, & dit à mes Gardes, qu'un Moine de l'Ordre de... étoit venu chez lui quelques jours avant que j'y fusse arrivé s'informer si je n'y logeois point, ayant, disoit-il, des papiers d'importance à me remettre. J'en avertirois Monsieur lui-même, ajouta cet homme, si je n'étois prévenu qu'il ne peut ni m'entendre, ni me répondre. C'est assez, lui dirent mes persécuteurs, on aura égard à votre avis.

Retiré dans l'appartement que nous occupions, je leur communiquai mes inquiétudes à ce sujet. Eh! que vous importent ces papiers, me répondirent-ils, vous allez quitter l'Europe; tout ce qui y est ne doit plus vous intéresser. Et ma femme, leur dis-je, malheureux, faut-il que parce que vous agissez en barbares à mon égard, je renonce aux droits de l'humanité & de la nature envers elle? Dois-je appréhender que vous poussiez la dureté jusqu'à me refuser la satisfaction de la revoir? Non; mon silence doit vous être une certitude du peu de risque que vous courez en acquiesçant à ma priere.

Quand on renonce à sa maîtresse, me direnț-

ils en substance, & sur un ton railleur, on peut bien abandonner sa femme. Ils accompagnerent ce refus de mille autres propos ironiques que ces gens stupides regardoient comme autant de pointes d'esprit. Trop assuré de l'inutilité de mes sollicitations, je les cessai pour me livrer à ma triste habitude de réfléchir sur mes malheurs: ainsi passai-je la nuit entiere à m'entretenir de ceux que j'éprouvois, & à exagérer ceux que je prévoyois.

Le jour me surprit encore sans que j'eusse pu fermer mes paupieres couvertes de larmes. Un de mes Gardes alla prendre de nouveaux arrangements pour mon départ : il revint aussitôt, & nous annonça qu'il seroit prochain. O Ciel! m'écriai-je du fond de l'ame, ne m'avez-vous fait échapper à tant de maux que pour m'accabler sous les plus grands. C'en est fait, je ne reverrai plus ni ma Patrie, ni mon amante, ni ma femme : Errant, sans fortune, poursuivi par la tyrannie, je me vois réduit à traîner ma malheureuse vie dans d'autres climats.

La précipitation de cet embarquement tant redouté ne me laissa pas le temps de m'abandonner à mes tristes réflexions. J'y touchois presque, & je me persuadois bien qu'il arriveroit sans que je pusse voir mon épouse, lorsqu'on vint m'appeller de sa part. On me pressa de la joindre, de maniere que mes Gardes furent forcés de m'y conduire. Hélas! c'étoit bien le moins que je lui accordasse cette satisfaction.

Approchez, Monsieur, me dit-elle, venez recevoir mon ame, le dernier de mes soupirs est encore pour vous. Je vous avois sacrifié mon repos, ma fortune & ma réputation; il ne me restoit plus que la vie. Je vous en fais aussi un sa-

crifice. Il est cependant le moins précieux, puisqu'elle m'étoit insupportable sans vous... A ces mots elle s'interrompit, jetta un profond soupir, & me regarda languissamment. Auriez-vous du regret de ce que vous avez fait souffrir à la plus passionnée des femmes, reprit-elle, & votre silence pourroit-il me donner du repentir de la violence de ma résolution? Ah! *Senneval*, vous ne pouvez pas me rendre la vie, ma douleur y a mis de trop grands obstacles? mais au moins pouvez-vous charmer mes derniers moments, en me faisant cet aveu. Je baissois les yeux, & je les tournois timidement du côté de mes Gardes. Leur air rébarbatif ne m'indiquoit que trop qu'ils exigeoient que je gardasse le silence. Cependant il étoit bien violent de le garder près d'une femme dont la situation & le péril m'attendrissoient jusqu'aux larmes.

Non, s'écria-t-elle avec amertume; c'est trop me flatter que de croire que le repentir étouffe votre voix; cet odieux silence est l'enfant du mépris, je n'en suis que trop sûre, vous détestez celle qui vous adore.... Elle voulut en dire davantage; mais les approches de la mort l'en empêcherent: ses yeux quoique éteints se fixerent encore sur moi, elle me tendit la main, me la serra, résista à son oppression, versa des pleurs, me dit: Ah! mon cher mari, & expira.

Le trépas est de tous les événements celui qui affecte le plus. C'est le seul où la raison ne puisse & ne doive même rien gagner d'abord sur la Nature. Il faut lui payer ses droits, & alors les larmes de l'humanité lui font honneur. La douleur que je ressentois étoit trop aigue pour pouvoir ne la témoigner que par des pleurs. J'eus à peine vu mourir mon épouse qu'il m'échappa

malgré moi les cris les plus amers. Les gens qui me conduisoient plus déconcertés du bruit que j'avois fait, que touchés de la mort de Madame *de Senneval*, s'efforçerent de m'arracher d'auprès de son corps inanimé.

L'excès de la douleur rend imprudent. Barbares, leur dis-je, pouvez-vous m'interdire jusqu'à la faculté de plaindre la mort de ma femme! Otez-moi la vie, & laissez-moi regretter la sienne. Ce que je venois de dire, excita un bruit sourd parmi les personnes qui étoient présentes, & détermina mes gens à m'entraîner malgré moi dans mon appartement.

Le monde s'attroupoit autour de moi, me suivoit avec émotion, & me demandoit pourquoi je parlois, & pourquoi j'avois gardé le silence si long-temps? Je fis quelques efforts pour intéresser les assistants en ma faveur, mais mes bourreaux s'y opposerent, ils me firent entrer dans le fon[illegible] mon appartement, & ils en renfermerent la porte soigneusement.

C'est assez garder de mesure, dit l'un d'eux, puisque celles que nous avons prises deviennent inutiles, il faut au moins nous assurer de notre proie : la mort est le seul moyen qui nous reste, que tardons-nous à en profiter? Il ne tient qu'à nous de la lui donner.

Si scélérats que soient les hommes, rarement se portent-ils sans troubles aux grands crimes; les voix furent partagées, chacun imaginoit un supplice, & aucun ne convenoit de celui qu'on devoit choisir. Enfin, ils déciderent entr'eux qu'il falloit me punir par ce qui avoit été cause de mon indiscrétion. Il fut déterminé qu'on me créveroit les yeux, qu'on m'arracheroit la langue, & qu'on acheveroit ainsi de me mutiler de ma-

niere à ne pouvoir plus goûter les plaisirs de la société. On met mes pieds, mes mains & ma bouche dans des entraves & l'on me charge à la fois de mille coups & de mille liens. En vain aurois-je voulu proférer quelques mots pour attendrir ces Barbares; on m'en ôtoit les moyens. Celui d'entr'eux qui avoit porté la parole, fut aussi le premier à éguiser une espece de dard destiné à me crever les yeux. Hélas, qu'étoit-il besoin de prendre cette précaution ? Le Ciel le permettoit sans doute ainsi, pour éprouver plus long-temps ma constance, ou plutôt pour me faire échapper à ce supplice. Un événement aussi inattendu qu'effrayant, suspendit le premier coup qu'on alloit me porter. On frappa subitement à la porte, cet incident démonta mes persécuteurs; ils se disoient tout à la fois, achevons-le & sauvons-nous. Pendant leur courte délibération, on frappa de nouveau & avec plus de force. Ils perdirent la tête, la peur des châtiments les porta à me délier; ils le firent avant que d'ouvrir, & ne s'y déterminerent qu'en s'en entendant sommer de la part du Roi.

Je vis alors entrer un Exempt accompagné d'une troupe d'Archers, & je fus très-surpris de le reconnoître pour le même Officier de Police, avec lequel j'avois eu quelque liaison à Paris. Mon étonnement fut au comble, quand il me dit qu'il étoit chargé d'un ordre de la Cour pour m'arrêter. Je ne doutai pas que ce ne fût un nouveau coup que me porta Monsieur *S**** je le regardai comma le plus assuré & le moins suspect dont il eut pu se servir. La trahison de l'Exempt si grande qu'elle fut ne me toucha que foiblement. Je me livrai à lui sans nulle résistance, & même avec une espece de satisfaction, si j'ose le dire,

de pouvoir me soustraire à la tyrannie de mes persécuteurs. Vous voyez, me dit cet Officier quel intérêt je prends à vous. Je ne daignai pas répondre à ce compliment que je regardois comme un outrage. Je vis *Rossignol* s'avancer au milieu de la troupe des Archers. Le voilà, leur dit-il, je ne le quitterai point. Mon esprit étoit tellement troublé que je fus effrayé en reconnoissant un homme que j'avois cru mort jusqu'alors. Quelques autres propos équivoques qu'il tint aux gens qui l'accompagnoient me le firent regarder comme un nouvel ennemi, & même comme l'Auteur du coup que l'on me portoit. Il me parut si méprisable que je ne daignai pas lui reprocher sa perfidie. L'Exempt força mes persécuteurs à le suivre; s'assura de nous tous avec la même attention, & nous fit reprendre le chemin de Paris.

J'étois seul avec lui dans une voiture; il profita de cette circonstance pour m'éclaircir sur la bisarrerie de ce dernier incident. Je m'empresse de le faire moi-même, pour tirer le Lecteur de l'inquiétude qu'il peut lui occasionner.

Monsieur *Villani* avoit fait des recherches pour découvrir ce qu'étoit devenu son beau-frere & moi. Sa diligence & l'exactitude de la Police l'avoient mis à portée d'apprendre la nature de mon événement. Cet Officier, ou plutôt cet ami s'étoit chargé lui-même du soin de me venir délivrer, & il me conduisoit à la Bastille, où je serois en sûreté tandis qu'on éclairciroit mon affaire, & qu'on travailleroit à me défaire de mes persécuteurs en les détruisant.

On me mit en effet dans la prison qu'on m'avoit destinée, & j'y passai quelques jours à y réfléchir sur la bisarrerie de mes aventures & à en

attendre l'issue. Le Gouverneur : homme aimable & spirituel, comme on en met ordinairement à cette place, se plut à me faire raconter mon Histoire & me fit espérer un bonheur à venir, des bontés & de l'intégrité du gouvernement. On m'annonça quelques jours après la visite de quelqu'un que j'avois regardé comme un de mes ennemis, & qui venoit me donner des preuves du contraire. C'étoit, comme on aura pu le soupçonner, Monsieur *le Blanc* qui se présenta à moi avec les marques les plus frappantes d'une joie mêlée de tristesse. Est-il bien vrai que je vous revoie, me dit-il, en m'abordant; mes yeux ou plutôt mon cœur ne me trompe-t-il pas? Est-ce bien vous, mon cher *Senneval*? Et le Ciel qui me rend mon ami & mon fils, me rend-il son estime & sa confiance? Ah Chevalier, si vous avez tardé jusqu'à présent à reconnoître mon innocence, ne différez plus à me rendre justice; je vous en conjure par les mânes de votre femme, dont vos soupçons insulteroient la mémoire. Pouviez-vous bien penser qu'à mon âge; avec les sentiments que je vous témoignois depuis si long-temps, j'eusse le front de joindre la perfidie à l'injustice & à la violence? Étois-je capable de vous trahir? Votre femme y eut-elle consenti? Méritiez-vous une pareille insulte? Ah, mon fils, oublions de tels soupçons, continuoit-il en m'embrassant, & ne nous occupons que de vos seuls intérêts actuels.

Sans doute vous ignorez ce qui se passe par rapport à votre affaire. Elle a fait un éclat considérable; & ce n'est que parce qu'elle est devenue notoire, que j'ai pu obtenir la permission de vous voir. Les gens qui vous avoient emmené sont tous arrêtés. On m'assure même que Mon-

sieur *S**** est soupçonné d'être l'instigateur de de leur scélératesse. Quoi qu'il en soit, mon cher, reprit-il avec un transport d'amitié, vous touchez au terme du bonheur, & j'aurai encore la satisfaction d'en être témoin ; mes vœux seront comblés, je doute même que mon ame puisse suffire à tant de joie. Si vous me rendez en outre toute votre estime & votre amitié. Mais, dit-il, en s'interrompant, vous a-t-on remis les papiers que je vous envoyois? Les avez-vous lus? Où sont-ils? Je répondis à toutes ces questions, en apprenant à mon ami ce que le Lecteur a vu plus haut. Charmé de savoir que ces papiers vinssent de Monsieur *le Blanc*, je le suppliai de me dire ce qu'ils contenoient. Ce fut en vain; il me refusa absolument.

Que n'aurois-je point à dire, si je rapportois tous les tendres propos que me tint mon ami dans cette premiere visite: mais j'ai des faits à rapporter; il s'en présentera peut-être même bientôt de plus intéressants à décrire; suivons notre récit. Au bout de quelque jours on me permit de m'entretenir avec mon cher *Rossignol*, triste compagnon de mes malheurs. Il se promenoit dans le jardin, & étoit absorbé dans ses rêveries. Ami, lui dis-je en l'abordant, que de reproches n'avez-vous point à me faire, combien m'en fais-je à moi-même d'avoir été la cause de vos maux. Je suis trop heureux, me répondit-il d'avoir pu vous accompagner dans vos peines, & de pouvoir vous retrouver au moment où elles sont prêtes à finir. Je vous l'avoue, cher ami, ce ne sont point les maux qui nous sont communs qui m'affligent : non, je ne puis vous dissimuler davantage les sentiments de mon cœur. J'aime, & l'amour joint ses fers à ceux qui m'accablent

L'auriez-vous cru, Monsieur, malgré l'antipatie que je vous ai témoigné avoir pour aucun engagement, je n'ai pu me défendre d'une passion qui me dévore. Dieu, que l'amour est puissant! Qu'il est difficile de lui résister! Je lui cede, cher ami, & j'en meurs de dépit & de douleur. Je vous plains, lui dis-je, je sais ce que c'est que d'aimer: mais, mon cher, continuai-je, achevez de me témoigner votre confiance, en me nommant la personne qui regne sur votre ame. La connoissai-je! Un soupir fut toute la réponse du Prisonnier. Je voulus le presser de s'expliquer davantage, quelques larmes qu'il laissa échapper me forcerent de suspendre mes questions. Je me séparai de lui, sans qu'il m'eut instruit du nom de la personne qu'il aimoit. Je ne pus que la soupçonner,

Tout ce qui intéresse l'amitié & l'amour, ne ne doit point paroître indifférent. J'eus assez de liberté pour voir mon ami chaque jour, & je continuai à soulager sa peine en la partageant. Cessez, Monsieur, me dit-il une fois, cessez de nourrir une passion que je sui contraint de déraciner de mon cœur. Je sais que le devoir m'y oblige, mais un charme secret s'y oppose sans cesse. Je proposai à mon ami d'essayer d'un peu de dissipation. Quoi, vous connoissez l'amour me dit-il, & vous pouvez me proposer un pareil expédient. Un jour que nous nous entretenions de la sorte, nous vîmes venir Monsieur *Villani*; la bonté de son cœur éclatoit en toute rencontre. On voyoit la douleur & la joie se combattre sur son visage & dans ses yeux. Ses expressions étoient d'autant plus tendres qu'elles étoient naturelles. Il nous confirma, & presque en rougissant, que c'étoit lui qui avoit travaillé à notre délivrance

en nous faisant arrêter. Ce qu'il m'apprit de plus flatteur, c'est qu'il avoit retiré Madame *S**** du Couvent où nous l'avions vue, & qu'elle logeoit chez lui, où nous pourrions dans peu la revoir.

Cet ami fut à peine sorti que *Rossignol* parut le féliciter lui-même du changement avantageux de *Sophie*. Nous la verrons bien plus librement, me disoit-il en fixant ses regards sur moi, nous n'aurons plus à craindre ni la présence de *Julie*, ni la contrainte du lieu; le temps ne sera plus limité. Mais ajouta-t-il, vous ne me dites rien, & vous êtes moins sensible à votre bonheur que moi. J'étois trop préoccupé de mes réflexions pour pouvoir les lui communiquer. Je pris le parti de le quitter & de me livrer seul à toutes les idées qui m'obsédoient.

L'amour si puissant qu'il soit, n'est pas le seul sentiment qui occupe les cœurs tendres. La mort de mon épouse m'arrachoit toujours des regrets. Ce n'est qu'après le trépas qu'on rend justice au mérite, qu'on daigne même le reconnoître. Ma femme n'étoit plus, & je sentois tout ce qu'elle avoit valu. Je versois des pleurs amers toutes les fois que je me reprochois d'être l'auteur de sa mort par les peines que je lui avois causées.

Les fréquentes visites que je recevois dissipoient foiblement mon chagrin; celle de Madame de *Saint-Hylaire* l'aggrava encore. Son compliment sur la mort de mon épouse auroit plutôt passé pour être de félicitation que de condoléance. C'étoit une femme qui le faisoit & je n'en fus point surpris. Le Ciel vous regarde en pitié, me dit-elle; je vous vois prêt à jouir de ses récompenses. Rendez-vous-en digne par de saintes préparations..... Elle en étoit là de son discours

lorsque

lorsque Monsieur *le Blanc* entra, elle pâlit & me parut décontenancée. Mon ami la salua de cette maniere froide qui dénote plutôt une civile indifférence qu'une tendre affection. Que je ne vous interrompe point, nous dit-il; ma présence semble vous troubler, continua-t-il en regardant Madame *Saint Hylaire*, & je vais me retirer. Cette Bigote interdite & confuse ne sut que répondre à tous les propos de ce galant homme.

J'ai toujours été ami de la vérité & curieux de la découvrir, je fis tous mes efforts pour pénétrer la cause de l'embarras de cette femme. Elle n'en revint que pour se soustraire à ma curiosité. Mais je la retins, & la pressai de rester, dans les termes les plus engageants, elle aima mieux se rendre à ma priere que de persister dans une résolution qui devoit nous paroître suspecte. Les amitiés que me faisoit Monsieur *le Blanc* inspiroient du dépit à son ennemie & augmentoient son embarras; il fut au comble lorsque mon ami feignit d'entrer dans mes intentions & me dit : Eh bien, Chevalier, vous devez à présent reconnoître toute mon innocence; daignez donc m'apprendre ce qui peut vous avoir indisposé contre moi; ne refusez pas de me nommer mon accusateur & de me fournir l'occasion de me justifier. Je fis quelque difficulté; mais ne pouvant plus résister aux tendres sollicitations d'un ami qui desiroit tant de me prouver sa candeur, je tournai de foibles regards sur la fausse dévote, & je répondis à Monsieur *le Blanc* c'est Madame..... Le trouble que j'excitois chez cette femme augmenta le mien au point que je ne pus achever. Qu'avez-vous à me reprocher, Madame, lui demanda mon ami, &

qu'avez-vous pu voir dans ma conduite qui fcandalisât votre fcrupuleufe confcience ? Voyant alors qu'elle ne répondoit rien, le vieillard reprit : Parlez, Madame, parlez ; vous avez noirci la conduite d'une époufe ; vous avez compromis la délicateffe d'un ami ; vous avez caufé la rupture d'un ménage. Il faut que vous difiez fur quel fondement. La Comteffe étoit mon ennemie, nous répondit la Bigote.... Et qu'avois-je de commun dans vos démêlés ?.... Ne vous disje pas que je la haïffois ? N'étoit-il pas naturel que lui voulant du mal, & appercevant en elle des chofcs équivoques, je les priffe du mauvais côté ? A dieu ne plaife cependant que je l'aie fait d'un propos délibéré.

Nous nous entre-regardions, Monfieur *le Blanc* & moi, & nous nous communiquions par nos regards mille réflexions fur la perfidie des femmes, & l'efprit de vengeance qui anime les hypocrites. La honte de fon crime fuffifoit pour punir celle-ci. Je rompis une converfation qui nous donnoit trop d'avantage fur elle, & je la priai feulement de nous apprendre quel avoit été le fujet de fon inimitié. Elle nous avoua que s'étant trouvée dans une Églife avec mon époufe, celle-ci avoit eu la hardieffe de fe placer au-deffus d'elle ; que non contente de cette groffiereté, elle avoit encore eu l'infolence de prendre le pas fur elle en fortant. Madame de *Saint-Hylaire* ajouta qu'elle avoit fait depuis de vains efforts fur elle-même pour pardonner cette infulte à la Comteffe ; qu'elle ne l'avoit jamais pu, & qu'elle avoit même fenti renouveller tout fon reffentiment, en apprenant que fon ennemie s'étoit arrogé de faux titres. Je paffe fous filence toutes les réflexions que m'occafionna

l'inimitié de cette femme, & je m'empresse d'achever l'Histoire de mes malheurs.

Un jour que je m'entretenois avec le triste *Rossignol*, & que je m'appliquois à dissiper sa mélancolie, Monsieur *Villani* vint m'annoncer ma sortie. Il m'emmena chez lui, où il m'avoit déja fait préparer un appartement. J'aurois voulu pouvoir hâter la course des chevaux, pour goûter plutôt le plaisir de revoir, d'entretenir & d'embrasser *Sophie*. Que l'imagination des amants est féconde! Je me figurois déja jouir de tant de satisfactions. Je revoyois ma maîtresse; la joie éclatoit dans ses yeux; j'étois ravi dans ses bras. Le moment tant desiré arriva : en goûtai-je toutes les douceurs? Hélas! que me serviroit-il de vous laisser ignorer le nouveau chagrin que j'éprouvai. *Sophie* n'étoit plus chez Monsieur *Villani*; & s'il avoit différé à me le dire, c'est qu'il avoit craint de m'affliger, ou plutôt c'est qu'il n'avoit été occupé que du plaisir de me voir libre. Que je vous plains, me dit *Rossignol* en soupirant. C'est un effet de la fatalité de mon étoile, lui répondis-je du ton le plus pénétré. Vous la reverrez, mon cher Monsieur, reprit avec affection le tendre *Thurin*; vous la reverrez, & dès demain, si je puis. Ah! mon ami, lui dis-je, ce seroit exposer ma vie que de tarder à me procurer cette satisfaction. Il s'efforça de distraire ma mélancolie. Il n'y eut que le seul *Rossignol* qui resta plongé dans la sienne.

Nous fûmes en effet le jour suivant voir cette Dame, qui étoit en pension au Couvent de Sainte Agnès. J'aurois peine à exprimer sa situation; sa joie étoit combattue par une espece de honte. Elle sembloit tout à la fois satisfaite & embarrassée en ma présence. Vous venez sans

doute me faire un dernier adieu, me dit-elle avec contrainte, & recevoir le mien. Qui pourroit me forcer à l'un & à l'autre, Madame, lui demandai-je ?.... L'usage, la bienséance, le devoir.... Ah! *Sophie*, l'amour est plus fort que tous ces motifs. Vous ne m'avez jamais aimé : si vous l'eussiez fait autant que moi, vous concevriez aussi peu qu'il fut possible de nous quitter... Que vous connoissez mal mon cœur ! Que vous rendez peu de justice à mes sentiments, Chevalier ! Je fais ce que je dois, & plus que je ne puis. Je m'arrache des bras de l'amour; mais je fuis la présence de l'auteur de l'affront de mon mari.... Hélas! Ne le suis-je pas innocemment: Que peut-il arriver à ce mari qui approche de ce qu'il m'a fait souffrir ?..... Votre innocence ne peut justifier la mienne aux yeux du Public. Il suffiroit qu'on sût que nous nous voyons, pour qu'on soupçonnât que nous avons travaillé de concert à faire faire le procès à mon époux. De telle maniere qu'il le fût, je dois au moins respecter en lui cette qualité.... Ah! Madame, vous m'êtes plus cruelle que lui-même. Il ne me privoit que de la liberté; mais vous, vous m'arrachez la vie; c'est la perdre à chaque instant, que d'être forcé à ne plus vous voir. De grace, ma chere *Sophie*, appellez du préjugé à la bonté de votre cœur. Eh quoi! mes maux, ma constance & mon amour ne peuvent-ils désarmer votre insensibilité?... Vous m'avez trop rendu de services pour m'être indifférent; vous ne méritez pas de l'être, & ce reproche nous avilit tous deux. Les genoux fléchis & la tête baissée, je serrois étroitement ses mains; je les arrosois de mes larmes, je soupirois, & je ne pouvois que prononcer du ton le plus pénétré : *Sophie*, vous

m'aimez & vous m'abandonnez! *Sophie*, vous ne voulez plus que je vous revoie, & vous vous intéressez à ma vie! Ah! cruelle, achevez l'ouvrage du scélérat que vous me préférez; donnez-moi la mort.

Non, Monsieur, me dit-elle d'un ton qu'elle avoit eu le temps de fortifier; non, je ne puis vous revoir, mon devoir l'exige. Il m'en coûte; mais j'obéis. J'allois lui répondre, lorsque je la vis détourner les yeux, se les essuyer & se retirer. Monsieur *Rossignol*, qui étoit présent, & qui avoit toujours été attentif à notre entretien, fut le premier à me dire qu'elle avoit raison, & qu'elle étoit fondée à ne pas vouloir souffrir mes visites. Vous avez *Julie*, me dit-il; ce ne devroit être qu'avec regret que vous lui refusiez votre cœur. Elle est digne de tout autre traitement. Vengez-la des caprices du sort; aimez-la, tout vous assure de la satisfaction que vous en retirerez. En disant ces mots, il m'embrassoit étroitement & il ajoutoit: me promettez-vous de l'aimer? Pouvez-vous me refuser cette grace? Et sur ce que je différois à lui répondre, il me disoit, au moins, promettez-moi, cher ami, que vous ne reverrez plus *Sophie*, que vous ne prétendrez plus à son cœur, qu'elle n'aura plus aucun droit sur le vôtre.

Le regard expressif que je fixai alors sur *Rossignol* lui fit pénétrer la nature de mes réflexions. Il me dit c'est pour votre intérêt personnel, c'est pour celui de la Dame, c'est pour le mien, puisque nos sentiments nous lient ensemble. Vous ne me dites que trop vrai, lui répondis-je à ces mots. Il se tu, & baissa la tête. La visite de Monsieur *Giblet* que nous reçûmes au même moment, nous fit rompre cet entretien, pour nous

livrer au plaisir d'embrasser un ami qui sembloit renaître en nous revoyant. Ce qu'il y avoit de malheureux en lui, c'est que sa tête étoit presque tournée depuis que nous l'avions vu. Pour donner une idée de son extravagance, & diversifier mon Histoire, je vais rapporter quelques-uns de ses traits.

L'or n'est pas si rare qu'on le pense nous dit-il après les premiers compliments, & le moyen d'en avoir n'est pas non plus si difficile qu'on se l'imagine. Enfin voici le moment où je pourrai me rendre heureux en dépit des hommes. Ce n'est point de leurs mains que je dois tenir mon bonheur; des Êtres plus puissants sauront me les procurer. Mais j'en dis trop, & je me réserve pour un autre temps le plaisir de vous instruire, & de vous surprendre. C'est irriter le délire d'un fou, que de l'entretenir dans ses extravagances. Nous laissâmes tomber la conversation de Monsieur *Giblet*, & nous reprîmes bientôt celle qui pouvoit intéresser & flatter notre cœur.

Il me restoit à voir la tendre *Julie*, Elle s'étoit aussi retirée dans un autre Couvent, où elle vivoit comme Pensionnaire. J'aurois peine à exprimer les transports d'alégresse qu'elle fit éclater en me revoyant. C'est bientôt me dit-elle, que vous pouvez combler mon bonheur, & que je puis calmer tous vos chagrins. Dois-je croire que, forcé par de puissants obstacles à renoncer à ma rivale, vous ayez la barbarie de dédaigner, & ma main & mon cœur? Ma situation étoit trop conforme à la sienne, pour ne pas la plaindre; mais j'étois trop sincere pour la tromper, fut-ce même par pitié. Un morne silence fut toute ma réponse. *Julie* étoit vive dans ses passions, ou plutôt *Julie* aimoit sincérement. Elle me prit la main, me la

ferra, & me dit tout ce que l'amour put lui suggérer de plus fort pour m'exagérer sa flamme, & pour dépriser celle de *Sophie*. Elle ne paroissoit pas prétendre l'égaler en beauté, mais elle assuroit la surpasser en amour ; le sacrifice même de son amie devenoit pour elle des armes contre sa rivale. Elle finit par dire : Connoître le Chevalier, l'aimer & renoncer à le voir ! Ah ! *Julie*, serois-tu capable d'une pareille indifférence ! Des propos si touchants me perçoient le cœur. Loin de me prévaloir des foiblesses de son sexe, je les plaignis. Je répondis peu à cette infortunée, je me contentai de l'embrasser, de payer ses sentiments de mes larmes, & je lui arrachai la permission de me retirer. Pour peu qu'on rende justice à la sensibilité de mon cœur, on jugera de l'oppression où il devoit se trouver entre les deux charmantes personnes qui l'intéressoient.

Quelques flatteuses que fussent mes espérances, je serois demeuré enseveli dans la plus profonde rêverie, si Monsieur *Villani* ne se fût appliqué à m'en distraire, non pas par des amusements bruyants, mais par des conversations tendres & sérieuses, seul remede qui convint à l'espece de maux dont j'étois frappé. L'ingrate, lui disois-je souvent, en interrompant toute notre conversation, la barbare m'abandonne. Hélas ! si son pere vivoit, il me rendroit plus de justice ..... Il la forceroit à m'épouser.... Mais que dis-je, ne seroit-ce pas blesser ma délicatesse, que d'obtenir sa main malgré elle ?.... Eh, que m'importe, je veux tout sacrifier pour la posséder ! Si ma tendresse n'a pu la vaincre, l'éloquence de l'amitié pourra la persuader ; l'autorité même saura la faire fléchir. Vous me pressez depuis long-temps, mon ami, de voir l'Ambassadeur d'An-

gleterre; je vais me jetter à ses pieds, lui demander la grace de Monsieur S*** & la main de son épouse. J'employerai les termes les plus vifs, les prieres les plus pressantes. Vous m'aiderez, mon cher *Villani*, & sans doute que nous obtiendrons des graces si importantes.

Ce tendre & généreux ami se prêta volontiers à tout ce qu'il crut pouvoir concourir à ma tranquillité. Il me promit de m'accompagner chez le Ministre, gueta le moment de son retour de Versailles, & m'en avertit.

Mylord *** étoit digne de la place qu'il occupoit, & faisoit honneur au Ministere qui l'y avoit nommé; bien différent des têtes éventées de certains Petits-Maîtres, il joignoit un grand fonds d'équité & d'humanité à une grande connoissance de la politique & des sciences; il ne savoit pas ricanner sur un théatre, ni figurer dans un ballet, mais il savoit agir dans une action, & délibérer dans un Conseil; il ne faisoit point l'agréable, mais il se rendoit utile, il ne persifloit pas comme un François, mais il pensoit, car il étoit Anglois. Les bontés qu'il eut pour moi m'ont engagé à esquisser son portrait. Ces même bontés serviront à le mieux faire connoître.

Il interrompit mon discours, avant même que j'eusse achevé mes demandes, me prit la main, me fit asseoir & me dit : Vos malheurs & vos sentiments sont les seules recommandations que j'exige de vous. J'ai pourtant causé vos dernieres peines, ajouta-t-il en souriant : car c'est moi qui ai sollicité l'ordre pour vous faire mettre à la Bastille. Je remerciai l'Ambassadeur comme je le devois, de ce service, & je le priai de vouloir bien encore solliciter la grace de Mon-

sieur *S****. J'ajoutai qu'il l'avoit déja dans mon cœur, depuis que sa femme m'avoit paru s'intéresser pour lui. L'équité l'emporta sur la tendresse dans l'ame de cet Anglois; il refusa fermement ma priere, & parut même indigné de ce que je m'intéressois pour un scélérat. Très-sensible à ses reproches, voici ce que je lui dis : Je ne demande cette grace, qu'afin d'obtenir la main de ma chere *Sophie*. Mylord sentit dès lors la difficulté d'y parvenir; il me la fit envisager, & me promit cependant de faire tous ses efforts pour y déterminer Monsieur *S****; mais il ne put me faire espérer qu'il prît sur lui d'obtenir le pardon de mon persécuteur. Je lui demandai la permission de lui faire la cour. Il me l'accorda, non pas sur ce ton ordinaire, qui semble faire envisager que c'est une faveur, mais d'un air affable, qui me marqua que ce seroit un plaisir pour lui; & cette maniere me fut d'autant plus satisfaisante, qu'elle s'accordoit avec mon éloignement pour tout ce qui sent la contrainte & la flatterie.

Comme j'étois prêt à sortir de chez lui, il me fit rappeller, & me dit qu'il me prioit de venir la semaine suivante lui faire moi-même le récit de mes Aventures. Je le lui promis, & je me retirai très-satisfait d'avoir trouvé un homme qui méritât personnellement les honneurs qu'exigeoit sa place.

A quelque temps de-là j'éprouvai une des plus cruelles situations de l'amour. Je surpris *Rossignol* seul dans sa chambre, le coude appuyé sur une table, qui fixoit d'un œil admiratif & langoureux une Lettre & un portrait de femme. Je manquai de tomber à la renverse à cette vue. Le portrait étoit celui de *Sophie*; l'écrit ne pouvoit

manquer d'être de sa main. Mon cœur étoit trop oppressé, pour que mon esprit fût capable de réflexion; aussi restai-je stupéfait, & ne pus-je que prononcer tout bas : Ah! les traîtres!.... Mon rival étoit si préoccupé, qu'il ne s'apperçut *pas* de ma présence. Il baisoit avec transport l'image de ma perfide, & se disoit à lui-même dans l'excès de son ivresse : Oui, je vous possede; mon bonheur est sans égal! Je crois que vous m'aimez; cette seule idée me fait supporter la vie: je veux conserver l'une & l'autre pour vous revoir & vous adorer sans cesse. Mais, hélas! disoit-il, en éloignant cette image de lui, à quoi pensai-je, sexe enchanteur; ne puis-je renoncer à vos charmes dangereux! Ensuite il reprenoit la Lettre, la lisoit, la parcouroit des yeux, la pressoit contre ses levres, soupiroit & retomboit dans une profonde rêverie.

L'amour & l'amitié étoient trop outragés dans cette scene, pour que je pusse la supporter longtemps. Je me retirai plein de désespoir & de rage. C'est donc ainsi, ingrats, me disois-je en moi-même, en m'enfonçant dans une allée obscure du jardin, c'est donc ainsi que pour trahir, insulter & désespérer l'ami le plus tendre, le plus sincere, l'amant le plus vif, le plus constant, vous renoncez à tous sentiments de délicatesse, & que vous vous couvrez du voile de l'hypocrisie pour violer les droits de l'humanité. Vous me tuez, cruels, & votre cœur se plait à me donner la mort. Perfide *Sophie*, je ne vivois que pour vous; & je péris de votre main! L'amour cherche à justifier ceux qu'il accuse. Je n'eus pas la force de me persuader que mon amante fût de moitié dans le crime de *Rossignol*. Ne pouvant la justifier en entier je cherchai au

moins à pallier sa faute : mais quel moyen d'imaginer qu'elle eût donné son portrait à mon rival, qu'elle lui eût même écrit une Lettre, & qu'elle fut innocente? Il est des actions trop méprisables pour être reprochées, & dont les auteurs sont indignes d'aucune explication. Je ne crus pas devoir faire des reproches à l'Américain; un parfait mépris devoit suffire à mon ressentiment. Mon infidelle étoit également indigne de ma vengeance & de mon courroux. Lui marquer l'un & l'autre, ç'eût été lui faire connoître, ainsi qu'à mon perfide ami, le chagrin que j'en ressentois. Je pris donc le parti d'éviter *Rossignol*, & de ne plus parler à *Sophie*. Mais Dieu! qu'il en coûte pour suivre de pareilles résolutions! Je ne pouvois m'interdire l'habitude d'y penser; & cette continuelle préoccupation me fit tomber dans la plus noire mélancolie. Le soin que mon rival prenoit pour la dissiper, l'aggravoit encore.

De tous les amis qui travaillerent à me guérir, Monsieur *le Blanc* fut celui qui persista le plus. Je ne rapporterai point tout ce que sa tendre amitié lui inspira pour me faire avouer la cause de mon chagrin. On rougit des crimes de l'objet que l'on chérit. Je ne pus jamais me résoudre à confesser celui de *Sophie*; j'aime mieux dissimuler & persuader à ce vieillard, que ma mélancolie étoit une suite des malheurs qui avoient toujours traversé ma vie. Il me connoissoit trop bien pour prendre le change. Il me regarda quelques instants & me dit : N'avez-vous plus entendu parler des papiers qu'on devoit vous remettre à Dieppe? Je l'assurai que je n'en avois eu aucune nouvelle. Je suis vieux, me dit-il, je craindrois de mourir avec un secret qu'il vous impor-

tant de savoir. Fermez les portes, mon fils, & préparez-vous à apprendre les choses du monde les plus surprenantes.

J'étois si accoutumé aux fâcheux événements, que je craignois encore que ce ne fût quelque chose de sinistre. J'allois fermer la porte; mais Monsieur *Villani* qui entra m'en empêcha, & nous força d'interrompre notre conversation.

Il me prit à part, & me dit que *Julie* & l'Ambassadeur me faisoient inviter chacun à passer chez eux. Il pria ensuite Monsieur *le Blanc* dans les termes les plus pressants à dîner avec nous. Mon ami accepta une offre qui le mettoit à portée de renouveller ses remercîments à un homme qui me rendoit tant de services. Il n'étoit pas moins flatté de l'occasion qu'on lui procuroit de me distraire de ma mélancolie, & de me donner de nouvelles assurances d'amitié. Il profita d'un court intervalle pour me dire que nous remettrions à l'après-midi l'entretien secret qu'il s'étoit proposé d'avoir avec moi; mais l'occasion ne s'en offrit point, & nous nous séparâmes sans pouvoir nous satisfaire.

J'allai le lendemain avec Monsieur *Villani* au lever du Ministre, qui me donna dès-lors des preuves réelles de la protection qu'il m'accordoit. Il se leva, ordonna qu'on nous laissât seuls, & m'invita à lui raconter mon Histoire. Ce fut moins la mienne, que celle de *Sophie* que je lui rapportai : car sans qu'on s'en apperçoive, on revient toujours à ce qui intéresse l'objet dont on est épris. Chacune de nos aventures étoit autant d'époque funeste. La mort de Monsieur *Hervey*, que je tenois, ainsi que sa fille, pour assurée; cette mort, dis-je, ne fut pas l'événement dont le récit me coûta le moins de larmes. L'Ambas-

Padeur fut pénétré de la part que j'y prenois, & je crus devoir à la bonté de son cœur le soin qu'il eut de distraire les conjectures qui me faisoient regarder cette mort comme certaine.

La fortune se lasse de ses persécutions comme de ses graces, me dit-il, après que j'eus achevé mon récit, & vous avez encore droit d'espérer quelque chose de favorable. Je vous promets de vous procurer une grande satisfaction avant qu'il soit peu. Hélas! Monseigneur, lui répondis-je, la seule qui puisse me faire impression, c'est l'honneur d'être connu & protégé de votre Excellence. Vous allez voir tout-à-l'heure, reprit-il, que ce n'est pas à des mots que je borne ma bienveillance. Approchez, dit-il, en élevant la voix du côté d'une porte vitrée voisine. Elle s'ouvrit: Ah Ciel! quelles furent ma surprise & ma joie! Je vis sortir l'infortuné *Hervey*. Il hâta sa marche tardive pour venir se précipiter dans mes bras. Il y seroit demeuré collé, si le tendre, fidele & reconnoissant *Villani* ne nous eût séparé, pour se livrer lui-même au plaisir d'embrasser ce respectable vieillard. Grand Dieu! s'étoit-il écrié, en le voyant entrer, mon Maître existe! Monsieur *Hervey* de son côté, presqu'assuré de la mort de ce garçon, & s'attendant d'ailleurs très-peu à le voir dans un état si opulent, n'avoit point fait attention aux propos de son ancien serviteur, n'étant occupé que du plaisir de me voir, & de confondre ses caresses avec les miennes.

Les faveurs de la fortune, ô mon cher Maître! disoit *Thurin*, ne m'ont point fait oublier que je vous ai servi. Tout riche que je suis, je ne rougirois pas de le faire. Les cruautés du sort, répondit l'Anglois, ne me feront jamais oublier que vous avez pourvu à mon existence. Hélas!

ma fille & vous, étiez toute ma consolation: on m'en a privé; on me l'a arrachée. Il ne me reste plus rien, mais je puis tout espérer des bontés de Monseigneur, ajouta-t-il, en s'adressant à l'Ambassadeur. Au moins si j'avois ma fille, ou si je savois où est mon fils continuoit-il, en laissant couler ses larmes. Plût au Ciel que vous l'eussiez, m'écriai-je, & qu'elle apprît de vous à ne pas dédaigner mon amour. Mais promettez-moi que vous la forcerez à m'aimer & à me satisfaire; que je tiendrai sa main de vous; & que vous joindrez au titre d'ami celui de pere, que je voudrois avoir pu vous donner dès l'instant de ma naissance.

Mon ami me promit de faire tout ce qui dépendoit de lui. Nous crûmes devoir prendre congé du Ministre, & emmener notre cher & respectable Anglois; mais Mylord* * * s'y opposa, & nous apprit qu'après bien des recherches, il avoit enfin découvert cet illustre Compatriote, & qu'il le gardoit auprès de lui.

L'ami comme l'amant ne quitte qu'à regret l'objet qui lui est cher. Quelque agrément que Monsieur *Hervey* eut chez l'Ambassadeur, nous fûmes fâchés de ne pouvoir l'emmener; mais nous nous en dédommageâmes bientôt par la multiplicité de nos visites. Les miennes étoient d'autant plus fréquentes, qu'elles étoient plus intéressées. Je revoyois un homme pour lequel j'avois tous les sentiments qu'on accorde à celui qui mérite d'être notre ami. Je voyois l'auteur des jours de celle que j'avois adoré, & que j'adorois encore; je voyois le maître de sa main, l'arbitre de mon sort; je l'en entretins. La seule chose qui put me distraire de cette idée, fut la suite de son Histoire, qu'il reprit du jour que sa fille l'avoit perdu dans le Gâtinois, & qu'il raconta de cette sorte.

CONCLUSION

DES AVENTURES

DE MONSIEUR HERVEY.

ON fait peu de cas de la vie, quand on perd ce que l'on aime. La mienne me devint presqu'insupportable après qu'on m'eut encore séparé de ma chere fille. Je jugeois de ses chagrins & des persécutions qu'on lui faisoit essuyer par les miennes propres. A chaque instant j'avois de nouveaux sujets de la plaindre & d'appréhender pour elle. L'inquiétude où j'étois aussi sur le compte de mon fils étoit encore un double supplice pour moi : en vain me trouvai-je retiré dans un lieu où la Nature offre de toutes parts des chef-d'œuvres dignes d'elle seule par leur singularité & leurs bisarreries. Les lieux que nous habitons se sentent de la situation de notre ame; la douleur sembloit se peindre sans cesse à mes yeux, & l'ennui suivoit par-tout mes pas; le sommeil même, loin de soulager mon esprit, aggravoit encore ses maux.

Non-seulement les dehors de mon espece de prison me paroissoient odieux, mais encore les dedans l'étoient réellement. Je n'y avois pour toute société que des gens dont la conversation étoit aussi dure qu'ennuyeuse : d'ailleurs j'étois privé de Livres ; & sans *Epictete* que j'avois pris dans votre Bibliotheque du Pont-aux-Choux, je n'en aurois eu aucun ; mais celui-là seul m'occupoit. S'il ne me tenoit pas lieu de tous les au-

tres, il m'apprenoit à m'en passer. Je lui devois la stoïque tranquillité avec laquelle j'essuyois tous les coups qu'on me portoit. Il m'en arriva cependant un contre lequel toute ma fermeté ne put tenir. Il intéressoit trop l'humanité pour n'être que du ressort de la Philosophie. Les gens chez lesquels j'étois, las de m'entendre toujours demander mes chers enfants, me promirent enfin de me procurer la vue de mon fils. Chaque jour je me plaignois de la durée du temps; chaque heure, chaque minute je prêtois l'oreille, & je courois à la porte pour m'assurer de son arrivée. Il parut enfin; mais grand Dieu! Que le plaisir de le revoir fut de courte durée! Si jeune qu'il fut, cet innocent me tendit les bras, balbutia les mots les plus tendres, pleura & se précipita dans mon sein. O Ciel! Je frémis encore en vous rapportant cette triste circonstance de ma vie. La bouche de mon cher enfant étoit à peine collée sur la mienne, que je vis son visage pâlir, son corps se glacer, & ses yeux se dérober à la lumiere. Le cri le plus aigu fut la seule marque de sensibilité que je pusse donner à un événement si tragique. Je tombai à la renverse avec mon triste fardeau. Hélas, quelles sont les entrailles de pere qui pourroient n'être pas déchirées en pareil événement. Je ne sais ce que je devins; je me rappelle seulement qu'à mon retour à la vie, je me trouvai dans mon lit, où l'on me dit que j'étois depuis long-temps sans connoissance. Qu'a-t-on fait de mon fils? demandai-je. Ne puis-je plus l'embrasser? Ne puis-je au moins conserver quelqu'un de ses vestiges? Il n'y a plus de fils pour vous, me répondit-on; n'y comptez plus. Telle fut la courte réponse qu'on me fit. . . . .

En cet endroit de sa narration, l'Anglois s'interrompit pour essuyer ses larmes, & pour appaiser celles du tendre *Villani*. J'en versai moi-même, en entendant les douloureuses exclamations de ces deux chers amis. Cependant je fis ce que je pus pour les consoler, & pour obtenir la fin de ce pathétique récit.

Ne vous offensez point de mon aveu, mes amis, reprit Monsieur *Harvey*, je n'avois plus rien de cher au monde que ma fille, & j'en étois privé? Que dis-je, non-seulement j'étois séparé d'elle, mais encore je n'avois nulle espérance de la revoir: car j'aurois dû vous dire qu'on me gardoit à vue dans cette Ferme que j'habitois, & dont je ne passois pas l'enclos; mes Gardes m'avoient même appris que j'étois condamné à une prison perpétuelle, & que si l'on ne pouvoit pas s'assurer de moi, ou l'on me resserreroit dans un cachet, ou l'on sauroit m'y faire enfermer d'autorité souveraine sous quelques prétextes.

Loin donc de travailler à m'échapper, je me mis à portée de soutenir fermement mes maux. Je poussai le stoïcisme, jusqu'à les regarder comme des choses aussi indifférentes que nécessaires. Mes surveillants étoient étonnés eux-mêmes que je fusse si ferme dans l'adversité. Le courage charme les cœurs qu'il ne peut pas vaincre. Je profitai de la confiance que ces bourreaux commençoient à avoir en moi, pour me livrer plus librement à la triste satisfaction de m'entretenir seul de mes malheurs. Je passois les jours entiers à errer dans le verger. A force de le parcourir, j'en avois appris tous les détours. Une fois que je m'y étois enfoncé plus que de coutume, je vis une espece de grotte: la fraîcheur qu'on y res-

sentoit m'invita à y entrer. Elle est pratiquée dans les grès, dont le pays est environné. Comme j'examinois ce réduit rustique, & que je ne pouvois me défendre d'en admirer le travail, j'apperçus une espece d'ouverture qui sembloit descendre sous terre. J'écartai les arbrisseaux qui cachoient cette issue; je m'avançai dans ce souterrein, & j'allai jusqu'à ce que la fraîcheur & l'obscurité du lieu m'empêchassent de pénétrer plus avant. Curieux d'en découvrir davantage, je me retirai de cet endroit, bien résolu d'y revenir incessamment, en prenant de justes précautions pour achever de me satisfaire. J'y retournai en effet dès le lendemain, muni d'une lanterne sourde & de plusieurs peaux dont j'étois affublé pour me précautionner, & contre l'obscurité & contre la fraîcheur de ce souterrein. Je m'y introduisis cependant avec quelque frayeur, comme si j'eusse appréhendé les suites de cette démarche. Je repris enfin courage, & je m'avançai à grands pas dans cette caverne. J'eus lieu d'être surpris de n'en point trouver l'issue, après plus de deux heures de marche. Retourner sur mes pas, c'étoit employer autant de temps pour rentrer dans l'esclavage, tandis qu'avec moins, je pouvois vraisemblablement m'en tirer. Je me déterminai donc à continuer ma route; mais quels furent mon saisissement & mon embarras, lorsque, malgré les précautions que j'avois prises, je vis éteindre ma lumiere. Alors m'asseyant à terre, je n'eus plus d'autre recours qu'en Dieu. Nous devons également le remercier des maux qu'il nous envoie pour nous éprouver, comme du bien qu'il nous accorde pour nous récompenser. Je restai ainsi quelque temps dans une profonde méditation. Je levai mes

mains, ma voix & mon cœur vers le Ciel : enfin je crus devoir à son inspiration le parti que je pris de marcher. Je hasardai de le faire au milieu des ténebres : ainsi allois-je à petits pas, une main devant moi, & l'autre appuyée sur tout ce qui m'environnoit. Ce qui excitoit le plus ma frayeur, c'étoit le bruit que ce sable mouvant causoit en tombant. D'ailleurs, je croyois aussi entendre que ce même sable entraînoit avec lui des cailloutages & des pierres, dont la chûte me faisoit à tout instant appréhender ma perte. Je n'eus que trop long-temps sujet de craindre. Je passai deux jours entiers dans cette caverne, sans pouvoir trouver non-seulement de quoi vivre, mais encore de quoi me rafraîchir. Dieu nous met quelquefois à des épreuves où nous perdons le mérite de la résignation. Je l'avoue à ma honte; je commençois à murmurer contre la Providence. Aveugle que j'étois, je lui reprochois la rigueur d'un sort si cruel. Je blâmois la bisarrerie des moyens qu'elle employe pour notre bien. N'espérant plus rien du Créateur, je ne comptai plus que sur moi, & je repris ma route avec une espece de fureur frénétique. Quelque lueur de lumiere que je vis peu de temps après à travers des fentes qui pénétroient dans cette cavité me firent présumer que je n'étois pas éloigné de la surface de la terre, & que je rencontrerois bientôt une issue. Je la trouvai en effet dans un bois épais, où la Nature sembloit avoir rassemblé ses horreurs & ses charmes. D'un côté un rocher sourcilleux défendoit le passage, de l'autre une allée couverte invitoit à marcher; mais l'espoir qu'elle me fit naître s'évanouit à l'aspect d'une haie vive, qui en fermoit l'extrémité. A l'aide d'une petite ou-

verture j'apperçus sous cette palissade une muraille où il y avoit une porte. J'y frappai à tout hasard. Elle s'ouvrit d'elle-même, & rien autre ne se présenta à ma vue, qu'une chambre sans meubles, dont les murs étoient revêtus de rocailles, entre lesquelles on avoit tracé des Sentences sur la Vertu, sur le Vice & sur la Mort. Comme je m'occupois à les lire, on me frappa par derriere, & on me dit en mauvais François: Que viens-tu faire chez moi? Que me veux-tu, vil mortel? Qui ose me traiter ainsi, demandai-je à mon tour, en me retournant avec indignation? C'est quelqu'un aussi méprisable que toi, me répondit une personne vêtue en Hermite. Je suis un homme, & par conséquent un être susceptible de toutes les foiblesses, capable de tous les crimes. Paix, continua-t-il comme j'allois lui répliquer, ne dis rien en faveur de notre odieuse race. Puis m'ayant interrogé sur la maniere dont j'étois entré chez lui, il ajouta: Tu dois avoir besoin de nourriture; je veux bien t'en donner; en voilà; mais uses-en modérément pour ta santé & pour l'honneur de ton espece. Quoique la collation fût très-frugale, je satisfis avidement & en silence mon extrême besoin, regardant toujours avec surprise l'Hôte qui me traitoit. C'est assez manger, me dit-il, en me desservant avant que je fusse entiérement rassasié. Suis mes pas, & tu sauras de moi ce que ta foible intelligence humaine ne peut pénétrer. Il me mena voir un champ qu'il cultivoit lui-même dans un très-petit enclos; de-là me faisant passer dans une salle destinée à ses travaux, j'y vis tout à la fois un attelier, où il construisoit ses outils, & une manufacture, où il fabriquoit ses vêtements. Tu as vu jusqu'ici, reprit-il, l'hom-

me supérieur à toi par l'industrie & par l'adresse, viens-le voir à présent ton égal par les sentiments & par les mœurs. Puis me conduisant au milieu d'une espece de jardin potager, il me montra un obélisque qu'il y avoit élevé. Ce n'est pas le dehors, me dit ce Solitaire, qu'il en faut considérer, c'est ce qu'il renferme, & qui va te surprendre. Dérangeant ensuite une pierre quarrée, il m'introduisit dans l'intérieur de cet édifice. Il me fit frémir en me montrant un gros monceau d'ossements humains, dont ce lieu étoit comblé. Voilà, s'écria-t-il, de quoi les hommes sont capables. Voilà les victimes que j'ai sacrifiées à l'amour & à l'intérêt, & que tu aurois peut-être immolées toi-même à ces divinités infernales, sans le défaut de courage ou la crainte des châtiments. Après cela viens défendre ton espece; vois ce dont elle est capable, & vante-la si tu l'oses.

Mais quoi lâche! Je te vois frissonner à mon aspect. Il semble que tu me juges le plus exécrable des hommes; Eh, dis-moi, quelle différence crois-tu qu'il y ait entre moi & les Héros de l'Histoire? Aucune autre, sinon qu'ils étoient des Princes & que je suis un particulier. Si tu en juges en raison du nombre de nos assassinats, ceux qui en ont fait commettre cent mille, sont mille fois plus coupables que moi qui n'en ai commis que cent. Si tu en juges en raison de nos motifs, je suis plus digne de compassion qu'eux, puisque la nécessité m'a contraint de sacrifier quelques hommes, & que la vaine gloire leur a fait détruire des Peuples entiers. Ils comptoient parmi les victimes de leur féroce ambition des sujets soumis, dont ils avoient exigé le bien, les travaux & les veilles. Moi, je

ne vois dans les victimes de mon aveugle férocité que des hommes dont j'avois éprouvé la trahison, la méchanceté & l'ingratitude. Ces Héros sont morts satisfaits & enorgueillis de leurs honteuses conquêtes, & moi je vis repentant & humilié de mes criminels attentats. Ce que tu vois d'extraordinaire ici te donne sans doute la curiosité de me connoître mieux. Je veux bien te satisfaire en partie.

HISTOIRE DU *SOLITAIRE.*

JE ne te dirai point mon nom & ma Patrie; tu pourrois trahir mon secret; je me méfie de toute l'espece humaine. Qu'il te suffise de savoir que je suis étranger, & d'une condition qu'on regarde comme bourgeoise dans ton pays & que l'on traite en esclave dans le mien; j'eus envie dès ma jeunesse de voir la Capitale du monde, j'y vins avec une honnête fortune, un cœur tendre & de bonnes mœurs, que tes compatriotes ruinerent, trahirent & gâterent bientôt. Il me fallut acheter à prix d'argent des amis & des maîtresses; en les payant fort cher, je ne pus me mettre à couvert des trahisons des uns & des infidelités des autres. Ceux-là employent le langage de la probité, les protestations de l'amitié, les sollicitations de la nécessité, pour exiger de moi des services ruineux; celles-ci abusoient de leur empire, se préva-

loient de ma foiblesse, pour troubler ma raison & détruire ma fortune. Leurs trahisons & mon bon cœur m'ayant réduit dans l'indigence, j'ai vainement recours à eux; l'ami que j'ai vu rempant dans le besoin me paroît insolent dans le bien-être, non-seulement il refuse de me rendre ce qu'il me doit, mais encore il insulte à la misere où il m'a plongé. La Maîtresse qui m'a flatté par ses caresses me désespere par ses rigueurs, non-seulement, elle me chasse pour jamais, mais encore je la vois dans les bras de celui qui me doit sa connoissance. L'abandon de ces malheureux est le moindre trait de leur ingratitude; ils employent le pouvoir de la justice & la force des armes pour me ravir le débris d'une fortune qu'ils ont renversée; pour m'arracher une vie qu'ils m'ont rendue odieuse. Je suis trop infortuné pour ne pas paroître méprisable' On me condamne d'un côté à payer ce que je ne dois pas; on me juge de l'autre comme assassin, tandis que je suis assassiné. Ne pouvant éprouver la justice des hommes, je suis forcé de fuir leur méchanceté; mais l'état misérable dans lequel ils m'ont réduit ne me laisse pas la faculté de retourner dans ma Patrie; je me retire dans un endroit écarté de Paris, où je me vois contraint d'aller les soirs mandier ma subsistance. Cette horrible nécessité me met encore à portée d'éprouver la cruauté des hommes; ils dédaignent mon infortune & refusent à leur semblable ce qu'ils donnent à de simples animaux. Je te l'avouerai le désespoir me rendit scélérat. J'en pleure encore de rage; la dureté de ces hommes me contraignit d'attaquer leur vie pour conserver la mienne. Un de vos inhumains concussionnaires eut un soir la barbarie de me refuser insolemment le plus léger se-

cours pour ma subsistance. La vue d'un pistolet me fit raison de sa cruauté: il m'accorda par lâcheté ce qu'il me devoit par pitié. Et cette honteuse ressource fut assez considérable pour me faire changer de situation & reparoitre dans le grand monde sous un titre & avec un train qui éblouit le François, chez qui il suffit d'en imposer pour en obtenir de la considération. A l'aide de mon nouvel état je fus bientôt initié parmi la Noblesse; l'imprudence m'y tint lieu de mérite; & le jeu de fortune. Mon cœur étoit naturellement trop tendre pour ne pas souffrir de la dureté où m'avoit contraint la misere. L'amour que je conçus pour une jeune, jolie, & spirituelle personne me consola en partie de la haine que j'étois forcé d'avoir pour tous les mortels. J'avois déclaré ma passion à cette aimable fille, mais elle avoit refusé d'y consentir en m'avouant ingénument qu'elle ne pouvoit le faire sans trahir un honnête homme qui avoit tout employé pour gagner son cœur. D'après cet aveu, l'amitié remplissoit agréablement chez moi la place de l'amour, quand cette infortunée me confia que celui qu'elle avoit pris jusqu'alors pour un amant sincere; étoit un perfide qui avoit trahi en même-temps qu'elle, sa meilleure amie, à qui elle étoit obligée de le sacrifier. Je me fis un devoir & un plaisir de la secourir: nous vécûmes en sécurité un an ensemble, mais la débauche de cette fille & mes escroqueries nous exposant à être arrêtés; j'enlevai ma maitresse de Paris & je la conduisis à une maison de Campagne, d'où je lui promettois de l'emmener un jour dans mon pays, pour lequel je l'avois prévenue favorablement, en lui en faisant connoitre les singularités, la langue & les habillements. Mais, hélas, les moyens que j'employois

pour

pour pouvoir faire un voyage aussi coûteux, étoient trop criminels pour m'être favorables. Une des caves de l'espece de Château que j'habitois, donnoit dans le souterrein que tu as parcouru & qui a une issue sur la grande route. J'allois les soirs par ces chemins secrets demander des secours aux passants, & lorsqu'ils me les refusoient, je leur faisois payer leur refus de la vie. Un d'eux m'ayant disputé vigoureusement la sienne, & m'ayant même poursuivi jusques chez moi par ces détours obscurs, je tirai plusieurs coups de pistolet sur lui pour m'en défaire, & ce ne fut qu'en ébruitant mon crime que je pus l'accomplir. La honte, la rage, le désespoir, s'emparant tout-à-coup de moi, ou plutôt le doigt de Dieu marquant cet instant pour celui de ma conversion, je courus à la chambre de ma maîtresse, je lui donnai de quoi se passer de moi & je la pressai de quitter un malheureux indigne de son amour. Depuis ce temps me méprisant moi-même & fuyant tous les hommes, je fais tous les jours des libations de larmes sur ces tristes vestiges, en expiation des péchés que m'ont fait commettre l'Amour, l'Intérêt & la Vengeance. C'est assez t'en dire, continua ce Solitaire ; évite la présence d'un monstre & ne te rappelle son souvenir que pour prier pour lui. En disant ces mots, il me conduisit sur la grande route, me montra mon chemin & s'enfonça dans le bois où je l'entendis encore, s'écrier en se frappant la poitrine : O mon Dieu ! O mon Dieu ! me pardonnerez-vous ?

L'Histoire de cet Étranger m'avoit trop affecté pour ne pas y reconnoître le Polonois de la *des Brillants*. Ce souvenir me fit frémir & soupirer. Monsieur *Hervey* s'en apperçut, & s'interrompit dans la crainte d'être la cause de mon

trouble; mais, je le rassurai en le priant de continuer son récit, ce qu'il fit en ces termes:

Le repentir des coupables leur attire de la compassion. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer sur les malheurs de cet homme en frémissant de ses crimes. Je me suis occupé de lui en suivant la route de Paris, qui m'a été d'autant plus pénible que je n'ai marché que de nuit pour n'être pas reconnu par des gens de la Ferme où j'avois été prisonnier. Je m'en suis enfin tiré, continua mon cher Anglois. J'ai revu cette Ville, & dès que j'y ai été, je suis venu me ranger sous la protection de notre Ambassadeur. Il m'a reçu avec cette tendresse & cette humanité qui lui sont familieres, & si je me répens de quelque chose, c'est de n'avoir pas recouru plutôt à ses bontés.

Nous ne nous occupâmes plus avec Monsieur *Hervey*, que de ce qui regardoit sa fille; je l'engageai de nouveau de la déterminer à me donner la main. L'Amour a une réthorique particuliere & les Amants la savent tous; moins elle leur est fructueuse, plus ils l'employent. Le tendre & reconnoissant Anglois me promit encore d'user de tout le crédit, & de tout le pouvoir qu'il avoit sur sa fille pour en obtenir ce consentement. L'amitié est presque aussi peu discrette que l'amour: je ne pus lui cacher plus long-temps quelle étoit la cause secrette de mes dernieres sollicitations. Je me montrai alors avec toute la jalousie & le ressentiment d'un Amant & d'un Ami indignement trahi.

Rendez plus de justice à ma chere maîtresse, me dit *Viltani*, mon frere est moins criminel que moi: ce Portrait que vous lui avez vu de *Sophie* m'appartient, & comme j'ai coutume de

le laisser sur mon bureau pour me procurer le plaisir de le voir plus souvent, sans doute que l'amoureux *Rossignol* aura voulu aussi se rassasier de cette vue délicieuse pour un Amant. Quand à la Lettre, elle n'est sûrement point de Madame *S****, ou si elle en est, Monsieur, soyez persuadé qu'elle ne contient rien qui puisse compromettre sa délicatesse, ni exciter votre jalousie.

Que l'amitié est persuasive quand elle plaide pour l'amour : j'embrassai *Villani*, & je lui dis : Cher ami, en fermant la plus sensible de mes playes, vous rouvrez toutes les autres, vous me guérissez de ma jalousie, mais vous rallumez en moi tous les feux de l'amour, allons voir *Sophie*, je dois à la sincérité de mon caractere l'aveu de mon injustice. Allons-y; je verrai par ce qu'elle me dira, & par ses regards mêmes, si je puis encore compter sur elle. Eh comment y compterois-je, reprenois-je du ton le plus amer; osois-je m'en flatter après la barbare & prompte résolution qu'elle a prise de ne plus me voir ?

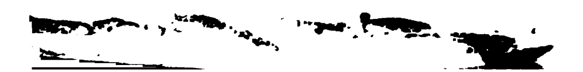
Le jour que nous avions pris pour y aller, nous en fûmes empêchés par l'arrivée imprévue de *Julie*; elle venoit de gagner son procès & pouvoit se regarder comme libre. Il ne lui restoit plus que quelques formalités à remplir pour achever en entier toute la procédure.

C'est à ce que j'ai de plus cher, nous dit-elle, que je viens faire part de la plus heureuse nouvelle. Amis réjouissons-nous, continua-t-elle, je suis libre. Hélas! Le suis-je en effet lorsque mon cœur ne l'est pas? Recevez mon sincere compliment, lui dis-je, & croyez que je suis sensible à votre joie, que je l'ai toujours été à vos peines. Vous la partagez comme ami, reprit-elle, je le crois : Mais qu'un tel intérêt paroît foible

à qui sait bien aimer, & qui le sait mieux que moi?
La beauté est la Reine des cœurs, celle de *Julie* brilloit d'un nouvel éclat & parloit en sa faveur. J'y fus assez sensible pour ne pas oser la contrarier. *Villani* craignant encore que ma franchise ne désespérât une amante si sensible, profita du moment de mon embarras pour faire rouler la conversation sur d'autres objets. Il offrit un Appartement à cette Demoiselle, elle l'accepta sur le champ.

Dieux! quel art ont les femmes pour venir à bout de leurs desseins. *Julie* que j'avois connue si vive, si passionnée, devint modérée, indifférente même avec moi: je l'avoue, si je n'étois pas assez vain pour être piqué de ce changement, du moins avois-je assez d'amour-propre pour qu'il me fût sensible. L'esprit, les talents & les mœurs de cette charmante fille me rendoient son amitié précieuse; il m'arrivoit assez souvent de rechercher l'occasion de l'entretenir seule, pour m'assurer des dispositions de son cœur. Mais quelque pénétrant que l'on soit, il est presque impossible de découvrir les véritables sentiments d'une femme qui prétend les dissimuler.

Tandis que je m'occupois de cette étude, Monsieur *Hervey* travailloit de tout son pouvoir à rendre sa fille favorable à mes desirs. Il fit plus, il exigea qu'elle vînt faire une visite à *Julie*, se persuadant sans peine que cette occasion serviroit de prétexte à une entrevue, où je pourrois avancer mes affaires. D'après les généreux procédés qu'elle avoit eu pour sa rivale, on jugera aisément de la sincérité des compliments qu'elle lui fit sur le gain de son procès. Un véritable amour ne va jamais sans jalousie; j'étois presque fâché des attentions de ma Maîtresse pour ma



amie. Si j'en avois cru mon impatience je les eusse interrompues: il me tardoit de les voir finir & de pouvoir m'entretenir sans témoin avec celle que j'aimois assez pour avoir souhaité de la haïr. *Julie* sembla s'y prêter d'elle-même; elle s'éloigna de nous, je profitai de cet heureux moment pour adresser des reproches & faire toute à la fois des excuses à la belle *Sophie*. En vain veut-on combattre l'amour près de l'objet qui le fait naître. Ce n'est point à des femmes à remporter un triomphe si difficile. J'étois aux pieds de mon amante, je lui peignois toute ma passion; je lisois dans ses yeux & je faisois parler les miens, j'embrassois ses genoux, je baisois ses mains, je la pressois de me satisfaire, elle ne put me répondre, mais elle soupira, & ce soupir même fut une réponse. Ah! Madame, lui dis-je, vous ferez-vous toujours un cruel plaisir de me sacrifier au plus détestable des hommes. Le mari le plus méprisable doit-il l'emporter sur l'amant le plus tendre? Ou plutôt accorderez-vous un titre si précieux au monstre qui vous a tant fait d'outrages pour l'usurper? Quel qu'il soit, Madame, vous avez porté son nom, cela suffit pour m'intéresser à son sort; il aura sa grace & s'il la tient de ma main, il ne la devra qu'à vous; mais vous, généreuse *Sophie*, me refuserez-vous la mienne, & faudra-t-il qu'après avoir conservé mes jours malheureux pour les partager avec vous, vous me contraigniez à traîner une vie odieuse en votre absence. En disant ces mots, j'épiois avec attention les moindres mouvements, les moindres regards de mon amante; & ne pouvant interpréter ni les uns ni les autres, je m'écriai... Quoi! vous hésitez, Madame: Ah! si mes sentiments, si mes malheurs, si mon amour ne peut

vent vous intéresser à mon sort, pouvez-vous au moins vous refuser aux ordres d'un pere aussi tendre que délicat. C'est en son nom, ma chere *Sophie*, que je vous demande, que je vous supplie de m'accorder votre main. Oui, Chevalier, dit Madame *S**** en voulant s'éloigner... J'obéis.... je rougis de le faire..... J'allois courir à elle lorsque Monsieur *Villani* entra avec *Julie*. Quelque fut la réserve de cette derniere, je crus m'appercevoir qu'elle ne voyoit pas ma posture sans émotion; les amis les plus intimes sont toujours des témoins incommodes, quand on est avec son amante. La présence de ceux-ci me devint insupportable. Si content que je dusse être de la réponse de ma chere *Sophie*, j'appréhendois encore quelqu'obstacle au bonheur qu'elle sembloit me promettre. Hélas, il y en avoit d'invincibles. Je touche bientôt au moment de les faire connoître.

J'allai trouver le pere de cette belle personne pour le remercier de l'important service qu'il m'avoit rendu auprès d'elle; je le pressai de nouveau de hâter le moment de notre union. Il me le promit dans les termes les plus flatteurs, il m'exhorta moi-même à faire promptement toutes les démarches nécessaires pour la célébration de notre hymenée. Je sortis à dessein de remplir sur le champ une si agréable commission, & comme Monsieur *le Blanc* s'étoit déja chargé de ce soin lors de mon premier mariage, je courus l'informer de cette nouvelle & le prier de m'instruire des formalités nécessaires à la conclusion de cette affaire. Il me dit qu'indépendamment des papiers qu'il avoit à moi, il fraudroit encore ceux de la Demoiselle, & qu'il seroit à propos que je lui procurasse le plaisir de la voir &

de lui offrir ses services pour cette recherche. Il me fit même des reproches obligeants sur ce que je ne lui avois fait aucune confidence de cette inclination. Je justifiai ma faute; je lui rapportai toutes les circonstances de mes amours en lui faisant l'éloge de *Sophie* & de son pere. Monsieur *le Blanc* prêtoit la plus grande attention à mes discours, paroissoit même curieux de savoir plus positivement l'Histoire de cette famille, dont je ne lui parlois qu'avec beaucoup de discrétion. Il fixoit quelquefois ses yeux sur moi & me regardoit avec un air pensif. Il étoit dans cet âge mûr où le cœur n'est plus sensible aux peines de l'amour, parce qu'il n'en peut plus goûter les douceurs: d'ailleurs il avoit un caractere assez tranquille pour que je susse expliquer les motifs de sa contemplation. Vous pensez ami, lui dis-je, que c'est l'amour qui flatte les portraits que je viens de vous faire, mais croyez qu'il seroit au-dessus de son pouvoir de vous représenter toutes les perfections des personnes dont je vous parle. Croyez que leur mérite est au-dessus de toutes expressions. Soyez heureux mon fils, me dit-il, il est bien temps que vous jouissiez des avantages que vous méritez; allez, allez, mon cher Chevalier, près de l'objet de votre amour, préparez votre bonheur, hâtez-en même le moment. Il me tarde de le partager avec vous. Obtenez de cette personne la permission que la voie, & soyez assuré que je ne négligerai rien pour que votre hymen se célebre à votre satisfaction.

Je volai chez *Sophie* pour l'instruire de la diligence que j'apporterois à la conclusion de notre mariage. Quoique mon Amante brûlât en secret des mêmes desirs que moi, la tyrannique bienséance la contraignit à paroître indifférente aux

nouvelles que je lui apportois. Je courus chez son pere à dessein de prendre avec lui les mesures nécessaires pour ce que je souhaitois si ardemment. L'Ambassadeur, me dit-il, demande à nous voir l'un & l'autre ; il m'a fait dire de l'aller trouver avec vous à son lever. Il a eu des nouvelles de notre procès, & je crains, mon cher fils, continua le tendre Monsieur *Hervey*, qu'elles ne produisent quelque retardement. Je l'appréhende plus que vous, lui répondis-je, & j'en serois moins surpris qu'affligé. Descendons, Monsieur, & joignez-vous à moi pour obtenir de ce Seigneur l'accélération de cette affaire.

Le Ministre nous reçut avec cette affabilité qui lui étoit ordinaire, il me dit : Je vais sans doute vous désobliger, dans la situation où se trouve votre cœur, il lui en coûtera sûrement beaucoup pour faire ce que je veux vous dire : j'apprends que votre affaire fait de l'éclat ; que Paris a les yeux ouverts sur vous, & je pense que votre mariage vous exposera à la censure d'un grand nombre de gens oisifs, dont ce pays-ci est rempli ; d'ailleurs ce que vous avez le plus à redouter, c'est le nombre d'ennemis secrets & puissants qui se proposent de le traverser. Je n'attendis pas que Mylord eut achevé pour lui exprimer toute l'inquiétude & le désespoir où me jettoit son discours. Il sourit de mon impatience, & me dit que ce qu'il regardoit comme désagréable pour moi dans cet hymen, c'étoit de le conclure si sécretement que personne ne pût m'en féliciter.

Il nous dit encore qu'il avoit résolu de nous mener à une maison de plaisance qui lui appartenoit à quelques lieues de la Ville. J'ai toujours été aussi fidele à l'amitié qu'à l'amour. Je fis l'éloge de Monsieur *le Blanc* au Ministre, & je le

suppliai de vouloir bien permettre qu'un si bon ami fût au moins le seul témoin de mon bonheur. L'Ambassadeur étoit trop susceptible de sentiments pour ne pas approuver les miens; il consentit à ce que je lui demandois & me promit même de faire conduire ce vieil Officier dans une voiture, par un de ses gentilhommes. Pour vous, dit-il, je vous conseille de prendre les devants, afin d'éviter l'éclat, & se tournant du côté de Monsieur *Hervey*, il ajouta: Mylord ira vous chercher demain matin avec *Sophie* pour vous mener à ma Campagne.

Je pris congé du Ministre, & je courus de nouveau chez *Sophie* pour lui rendre compte de ce qui venoit d'être arrêté, lui réitérer mes sollicitations, & lui confirmer la joie de mon cœur. De retour chez Monsieur *Villani* je ne pus cacher à *Julie* à quel point étoient mes affaires; loin de paroître en être mortifiée, elle affecta au contraire de m'en féliciter. Le bonheur de nos amis, me dit-elle, nous devient personnel, croyez au moins qu'à ce titre je partage votre satisfaction: il est inutile, Chevalier, de prétendre me rien dissimuler; une pareille précaution me feroit une insulte. Je vous le répete: je suis votre amie; je suis celle de votre adorable épouse, & je la serai éternellement. Il m'en coûte sans doute pour me borner à ce seul nom, mais au moins est-ce celui que je veux conserver avec des gens si estimables. Si la fermeté de *Julie* eut lieu de me surprendre, je le fus bien moins ou plutôt je reconnus mieux la foiblesse humaine à l'air pénétré avec lequel Monsieur *Rassignal* apprit la nouvelle de mon futur mariage. Qui l'eût cru, nous dit-il, que vous surmonteriez tant d'obstacles, que vous êtes heureux! . . . . .

Je sens tout le prix de votre bonheur. Et..... je le partage..... en disant ces mots, ses yeux se couvrirent de larmes, & il s'échappa pour nous les dérober.

Mon cœur étoit si satisfait qu'à peine pouvoit-il plaindre la situation de mon malheureux ami, l'avouerai-je, je l'oubliai même aussitôt, pour ne m'occuper que de l'objet de mon amour. Il me tardoit d'être au lendemain pour jouir des légitimes embrassements & des sages caresses de la plus estimable des femmes. Il suffit d'avoir aimé pour juger de l'impatience avec laquelle j'attendis la voiture. Je croyois toujours la voir paroître, & à chaque minute je me plaignois de son retardement.

Enfin elle arriva occupée par ce que j'avois de plus cher & ce que je trouvois de plus beau; je m'y élançai avec précipitation, & dès ce moment, j'embrassai mille fois une femme que je devois dans peu combler de caresses. Je serrois aussi les mains de Monsieur *Hervey*, & je lui réïterois mes remerciments de la maniere la plus vive, & dans les termes les plus reconnoissants; c'est ainsi que j'employai le temps du voyage en partageant toute l'affection de mon ame entre le pere & la fille.

Mylord n'étoit point encore arrivé, nous visitâmes sa maison en l'attendant. Nous nous arrêtâmes sur-tout dans le Jardin. C'étoit un de ces lieux enchantés, où l'air qu'on respire semble souffler la volupté. Il ne fit cependant aucune impression sur moi. L'amour que j'avois pour *Sophie* étoit au dernier degré, tout en elle y mettoit le comble; l'éclat de ses ajustements, la douceur de ses regards, la noblesse de sa taille, le charme de son esprit; toutes perfections dont

j'allois jouir & dont je devois être seul possesseur. Je les contemplois, je voulois réfléchir sur mon bonheur, & j'étois trop pénétré de plaisir pour en sentir toute l'étendue.

Comme nous étions, *Sophie* & moi, occupés à nous entretenir sur un banc, nous vîmes passer près de nous *Julie* & *Rossignol*; ce dernier jetta un regard langoureux, & dit à cette jeune personne en s'éloignant de nous: Que j'envie leur sort, j'ignore ce qu'elle lui répondit. La seule préoccupation de mon amour suffisoit pour remplir toutes les facultés de mon âme.

L'arrivée de Monsieur *Hervey*, interrompit nos plaisirs & nous en procura d'autres. Il avoit aimé & connoissoit tout le charme d'un amour satisfait. Il nous félicitoit sur notre bonheur, & sembloit aussi impatient que nous de le voir couronner. Il s'en entretenoit encore lorsque nous vîmes de loin l'Ambassadeur avec toute sa Cour. Comme il prenoit l'allée où nous étions & qu'il sembloit venir nous joindre, nous nous levâmes pour aller à sa rencontre. Je fus tout étonné d'appercevoir qu'à chaque pas que nous faisions pour approcher de ce Ministre, le visage de Monsieur *Hervey* changeoit de couleur. Je lui demandai avec transport quelle étoit la cause de son altération.

Il n'avoit pas encore eu le temps de me répondre, que je vis Monsieur *le Blanc* se détacher du gros des Courtisans du Prince & s'approcher précipitamment de nous. Quoi, Mylord, c'est vous, dit-il au Vieillard, c'est vous que je revois, Comment se peut-il que vous jouissiez l'un & l'autre sans moi d'une rencontre que je cherche en vain à vous procurer depuis nombre d'années? Ce que Monsieur *le Blanc*

nous disoit à tous deux n'étoit pas assez clair pour y répondre....... Que vous êtes heureux, mes chers amis, s'écria-t-il; que j'aurois bien voulu vous procurer ce bonheur, Mais, Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à Mylord *Walton*, où est l'épouse estimable que l'on destine au Chevalier ? la voilà mon cher, répondit l'Anglois; c'est le digne objet de ma tendresse... Et sans doute ce qu'il y a de plus parfait, interrompis-je avec transport....... En effet je reconnois ses traits, reprit Monsieur *le Blanc*: me trompai-je, dit-il d'une voix faible? N'est-ce pas votre fille ? Hélas! oui, lui répondit son ami, c'est ce que j'ai de plus cher; c'est le premier de mes enfans, eh! c'est le seul qui me reste. Juste Ciel, Qu'entens-je? s'écria Monsieur *le Blanc*, quelle horreur, Nature, parle, il est temps; Ah, Mylord, reconnoissez votre sang, *Senneval* est votre fils, & vous Chevalier, reprit-il, embrassez votre pere, abjurez votre amour & reconnoissez votre sœur.

La surprise de tous les spectateurs est plus aisée à imaginer qu'à peindre: Eh! quel étoit l'état où nous paroissions au dehors, en comparaison de ce que nous étions au dedans. Quelle confusion de sentiments agitoit nos ames! Je ne sais si celle de Monsieur *Hervey* étoit plus libre, ou si l'amour paternel est le plus fort, mais il est constant que ce Seigneur fut le premier à faire éclater son ravissement & sa tendresse. Mon fils, mon cher fils, me disoit-il, embrassez votre pere. Dieu! que je suis heureux, ajoutoit-il en baissant sur nous ses tendres regards: Quelle joie! Quel bonheur! Quel ravissement! d'avoir des enfans tels que vous! Mon fils, ma fille, continuoit-il avec un tendre sourire, oublions tous nos malheurs, nous

jouissons de nous-mêmes, c'est assez pour combler notre félicité. Mon silence étoit l'expression du violent sentiment que j'éprouvois ; à peine eûmes-nous appris, *Sophie* & moi, par quels liens nous étions attachés l'un à l'autre, qu'une honte secrette combattant avec un reste de penchant, nous fit retirer les mains que nous nous étions données jusqu'alors : cependant nous relevions l'un & l'autre nos paupieres, & cherchions à fixer pour quelques instants une passion que nous étions obligés de chasser pour toujours. Tandis que Monsieur *Hervey* nous parloit, ses tendres propos & l'amour que nous avions pour lui, nous affectoient de telle maniere que nous ne pouvions que nous dire de temps à autre ; eh mon pere ! Ah, mon frere ! Ah ! ma sœur. *Sophie* fut la premiere à rompre le silence. Renonçons à l'amour conjugal, me dit-elle, & qu'un amour fraternel le remplace s'il se peut. Oui, chere sœur ! j'y renonce à jamais ; la satisfaction de vous appartenir devroit être mille fois plus grande encore, ou tout au moins peut bien m'en dédommager.

Que je serois heureux, dis-je encore à *Sophie*, si le titre de sœur diminuoit de vos charmes ! Mais je suis forcé de renoncer à un sentiment, en voyant accroître les attraits qui l'ont fait naître. Cette aimable femme soupira, voulut me regarder & rebaissa sur le champ ses yeux.

Nos tendres sentiments furent interrompus par les amoureux transports de *Rossinol*, il ne put se contenir, & loin que la présence de l'Ambassadeur mît un frein à son amour, il prétendit s'en servir pour en assurer le succès. Monseigneur, dit-il en se prosternant aux pieds de son Excellence, c'est peu d'aimer, j'adore la belle *Sophie*,

une flamme ſecrette, que j'ai toujours regardée comme criminelle tant que mon ami m'a paru avoir des prétentions, me dévore & me conſume. Permettez que je la voie couronner au moment où elle devient innocente, & vous, dit-il encore en s'adreſſant à mon pere, vous, Monſieur, dont le cœur eſt ſi tendre, ſi généreux, conſidérez ma ſituation, réfléchiſſez ſur les charmes de Madame, & voyez s'il m'eſt poſſible de vivre ſans elle : mon ami, me dit-il à mon tour, étant ſon frere vous pouvez être mon protecteur : me refuſerez-vous ce ſervice? Et s'adreſſant tout à coup à *Sophie*, il imprimoit mille baiſers ſur ſes mains & s'écrioit; Ah, Madame! C'eſt à vous ſeule de faire mon bonheur; prononcez-en l'arrêt. Hâtez-en le moment, L'autel de l'hymenée eſt aujourd'hui préparé pour vous; courons-y tous deux.

L'air dont cette indifférente beauté regarda ſon nouvel Amant, ſuffit pour lui montrer le peu de cas qu'elle faiſoit de ſes ſollicitations : l'Ambaſſadeur lui-même perſuadé de l'inconſéquence de cette demande, la fit ſentir à l'amoureux *Roſſignol*, & l'invita à attendre un temps plus tranquille pour recevoir la main de ma ſœur.

Ce dont on s'étonnera ſans doute, c'eſt que Mademoiſelle *de Senneval*, cette Amante autrefois ſi paſſionnée & ſi vive fut la moins agitée de toute l'aſſemblée. Elle avoit choiſi pour y venir un ajuſtement dont la couleur relevoit ſes graces naturelles & lui attiroit tous les regards. Qu'on juge par l'aveu que je vais faire de mon foible pour la beauté. Je ſentis, peut-être après les autres, mais auſſi bien qu'eux, le prix des charmes de l'infortunée *Julie*, & ce qui me donna le plus de temps pour m'enivrer de cette vue délicieuſe, fut l'air de fierté qu'elle affecta pour ré-

fuser la propoſition que l'on fit de conclure mon mariage avec elle. Lorſque je le déſirois, dit-elle à ceux qui lui en parloient, l'égalité de nos conditions l'auroit permis ſans bleſſer mon amour-propre ; mais à préſent j'appercois trop de diſtance entre Monſieur & moi, pour ſouffrir qu'il me faſſe un pareil ſacrifice : d'ailleurs, je voulois que ſa main fut le prix de ſon cœur & non pas que ſon alliance ſoit l'effet de l'événement, ne m'en parlez plus, ajouta-t-elle, le Chevalier ſera mon ami, mais il ne ſera jamais mon époux.

L'Ambaſſadeur impatient d'apprendre toutes les particularités de ma vie, ſe fit raconter par Monſieur *le Blanc* l'Hiſtoire de mon enfance. Voici le précis de ce que mon ami raconta à ce Seigneur.

Je ne rapporterai point la mépriſe de Monſieur *Hervey* ; on ſait que croyant immoler à ſa jalouſie une Amante infidelle, il avoit égorgé une femme vertueuſe, & les derniers mots qu'elle dit en expirant ont dû faire connoître au Lecteur que le deſir d'embraſſer la Religion Catholique étoit le ſeul motif de ſes rendez-vous nocturnes avec un François. Mon pere n'eut pas plutôt poignardé ſon épouſe qu'il l'abandonna aux ſoins de cet étranger, qui étoit Monſieur *le Blanc*. Celui-ci voyant qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour la vie de cette vertueuſe femme, la fit ouvrir afin de ſauver le fruit qu'elle portoit dans ſon ſein. Je dus le jour à cette opération. Le généreux *le Blanc* preſſé de revenir en France, m'y fit paſſer avec la Nourrice qu'il m'avoit choiſie, mais comme cet honnête homme avoit moins de fortune que de générosité, il avoit engagé Monſieur *de Senneval* à prendre ſoin de moi. Le Comte l'avoit entrepris par humanité & l'a-

voit continué par tendresse. Du reste voulant m'épargner les chagrins que pourroit me procurer la malheureuse connoissance de ma famille; desirant d'ailleurs m'attacher intimement à lui, il avoit pris les plus justes mesures pour que je pensasse toujours être son fils, & pour que je ne susse jamais quel étoit mon vrai pere.

La curiosité de Mylord satisfaite, il nous fit ramener à Paris, où il nous donna de nouvelles preuves de sa protection & de l'intérêt qu'il prenoit à nos affaires. Il nous invita à les conclure par le mariage: Il insista d'autant plus qu'il voyoit que nous le pouvions facilement, étant tous quatre à portée de nous pourvoir avec avantage.

Les hommes sont élevés avec une antypathie décidée contre tout amour incestueux; ce fut sans doute à ce sentiment, qu'on nous inspire avec tant de soin, que je dus ma prompte guérison sur le compte de *Sophie*. Je l'aimai toujours ardemment, elle m'avoit été trop chere pour me devenir indifférente; mais c'étoit d'un amour pur, tel qu'il convient à des gens liés si étroitement par le sang. Mais *Julie* dont j'avois méprisé les caresses, dont j'éprouvois les dédains, *Julie* pleine d'attraits, d'esprit & de vertus, toujours présente à mes yeux; *Julie*, dis-je, l'image de *Sophie* & seule digne de la remplacer, y parvint en effet, je l'adorai, je brûlai de le lui dire, & j'appréhendai de le faire. Si mes soupirs ne furent pas totalement repoussés, du moins mon amour fut-il bien découragé par les froids refus de ma maîtresse.

Cependant avec le temps sa molle résistance de *Julie* me parut une espece de consentement. Je m'en félicitai, & je redoublai d'assiduité pour mieux constater mon bonheur. Tandis que j'y tra-

veillois de tout mon pouvoir, *Rossignol* en faisoit autant auprès de ma sœur. Mais ses soins avoient moins de succès. Il m'en parla avec toutes les marques du désespoir le plus vif, & me pria de m'intéresser à lui & de solliciter son Amante; je le fis avec tout le zele imaginable, mais avec aussi peu d'avantage & plus de découragement que lui. *Sophie* étoit pénétrée du mérite de cet Américain, elle connoissoit toutes ses bonnes qualités, les rapportoit & en faisoit l'éloge; tout cela me disoit-elle, lui prouvoit bien qu'il étoit estimable, mais ne lui donnoit pas d'amour pour lui, elle n'en sentoit point, ne pouvoit & ne voudroit jamais l'aimer; les goûts du cœur sont rarement produits par la réflexion. J'eus beau parler en faveur de *Rossignol*, je ne pus obtenir que de la pitié & non de l'amour d'un cœur tendre, mais libre.

J'hésitai à rendre compte à mon ami du mauvais succès de ma mission. La fermeté de ma sœur m'effrayoit pour moi-même. J'appréhendois encore que *Julie* ne m'en fit autant. Tandis que je me défiois ainsi de mon bonheur la fortune s'occupoit à le préparer. L'Ambassadeur avoit en peu de temps fait réhabiliter mon pere dans ses biens. Il avoit même trouvé le moyen de justifier Mylord *Walton* sur son changement de Religion, prétexte spécieux dont on se sert pour la confiscation du bien des familles, & qu'on avoit employé pour nous ravir le nôtre.

Mon pere n'eut pas plutôt remercié le Ministre de ses soins généreux (devoir que je partageai avec lui,) qu'il acheta une Terre de cinquante mille écus à quatre lieues de Paris, dont il me donna le nom & la jouissance, ensuite il se chargea lui-même de déterminer *Julie* à me donner la main. Il y réussit sans peine, car cette

spirituelle personne m'a avoué depuis que si elle avoit affecté tant d'indifférence, c'étoit pour me punir de mes irrésolutions & réveiller ma tendresse. Elle me confirma le consentement qu'elle lui avoit donné, en me faisant présent d'une boîte à mouches dans laquelle étoit son portrait. J'étois tranquille sur la situation de mes affaires de cœur, quand *Rossignol* vint renouveller mes inquiétudes en m'apprenant que *Sophie* avoit obtenu à force d'instances de mon pere & de l'Ambassadeur, la permission de se faire Religieuse. J'eus tout à la fois & la peine de mon ami & la mienne à supporter. Il perdoit une Amante chérie, qui pouvoit devenir son épouse, je perdois une sœur estimable, qui m'auroit consolé de la mort de mon pere. L'Américain ne me donna pas le temps de me livrer à mes tristes réflexions, il m'embrassa, me prit les mains, & fléchit le genoux devant moi pour me supplier de voir sa Maîtresse, afin de la résoudre à rompre cette résolution.

J'avois le cœur trop intéressé à y réussir pour ne pas faire au moins tous mes efforts. Je volai au nouveau Couvent que ma sœur avoit choisi. Je demandai à lui parler, mais je fus fort étonné de la voir arriver avec le voile blanc. J'employai en vain auprès de cette sage personne tous les raisonnements que purent me suggérer la raison & la tendresse, *Sophie* fut inflexible. Bien loin de la toucher par mes dicours, elle m'en tint au contraire de si patéthiques & de si pieux qu'ils me pénétrerent jusqu'au fond de l'ame. Elle y rappelloit tous ses malheurs, elle s'en reprochoit la cause, elle me peignoit le trouble & le désordre des passions qui nous attachent au monde; elle les mettoit en comparaison avec la paix

& la tranquillité de l'indifférence qui nous en détaché. A tout cela elle joignoit des idées pieuses sur un avenir éternel, de douloureux regrets sur ses fautes, de vives protestations de les expier aux pieds des Autels. Elle eut même le don de me dissuader de ce mépris que les gens du monde font de ceux qui s'en retirent; elle me fit presque rougir de l'avoir partagé avec le plus grand nombre. Enfin *Sophie* sans effort & sans art me persuada mieux que n'auroit fait un Orateur éloquent & subtile; celui-ci eut étalé les graces de l'esprit; mais celle-là exprimoit les sentiments du cœur.

Loin d'insister davantage pour détourner cette vertueuse fille du parti qu'elle prenoit, je sortis au contraire en louant une si sainte résolution. *Rossignol* ne s'étoit pas senti la force de m'accompagner; il m'attendoit impatiemment, & me força de lui apprendre les sentiments de sa Maîtresse. La maniere vive & attendrissante avec laquelle il me sollicita, l'air abattu & désespéré avec lequel il reçut ma réponse, m'attendrissent encore trop le cœur pour en faire le récit douloureux.

Si *Rossignol* éprouvoit un violent chagrin, j'étois peu éloigné d'en recevoir un nouveau. Il n'est point de bonheur parfait. L'Homme ne peut compter ni sur ce qu'il espere, ni sur ce qu'il possede, l'un & l'autre s'évanouissent & s'échappent au moment qu'on y pense le moins. Quoique *Julie* fût logée dans la même maison que moi, j'eus lieu d'être aussi surpris qu'affligé lorsqu'on me refusa la permission de la voir. En vain employai-je les termes les plus pressants pour l'obtenir; sa femme de chambre persista dans ses refus. Tous les gens du logis furent

informés de mon chagrin, tous furent dépositaires de mes regrets & de mes plaintes. *Villani* fut celui qui me rassura le plus, mais il s'obstina à ne pas vouloir m'apprendre la vraie cause de ce changement. Je passai ainsi onze jours sans pouvoir parler à mon Amante, ni même en recevoir des lettres. Qu'elle me fit verser de pleurs! Enfin, *Thurin* s'empressa de m'apporter un matin un billet de *Julie* il étoit conçu dans les termes les plus obligeants & les plus tendres. Mais Dieux! Que me demandoit cette chere personne? Elle me prioit, elle me pressoit, elle m'ordonnoit de lui rendre son portrait; elle exigeoit ce sacrifice de mon amour; elle le regardoit comme la seule preuve qu'elle en pût recevoir. Je ne savois que penser de la singularité & de l'ambiguité de sa conduite; Je protestai à mon ami que je ne me désairirois jamais d'un bijou si précieux. Je le prenois, je le regardois, je le baisois, je l'approchois de mon sein, je faisois, en un mot, mille démonstrations qui sont autant d'extravagances pour tout autre que les Amants. *Villani* me détermina enfin à le rendre, & je le lui remis.

Un obligeant écrit que je reçus encore de *Julie* en remerciment de ce portrait augmenta mon étonnement & ma perplexité; elle me marquoit que nous nous verrions dans peu, mais que je devois m'attendre à de grands événements. Elle me recommandoit de tout préparer pour la célébration de notre hymenée. Si ses sollicitations m'annonçoient des doutes sur mon compte, elles me montroient encore plus d'amour de sa part, & c'en étoit assez pour ne lui vouloir que du bien.

Je devois la voir le lendemain matin & j'é-

trouvai jusqu'à ce moment toutes les inquiétudes ordinaires aux plus parfaits Amants. Je me présentai à la porte de l'appartement de ma Maîtresse une heure avant celle indiquée. Animés du même amour, nous éprouvions la même impatience. *Julie* donna ordre qu'on me fit entrer. Je volai à sa rencontre, mais ne la trouvant pas dans sa chambre, je me persuadai qu'elle étoit encore au lit. Je m'en approchai précipitamment & sacrifiant le cérémonial à l'amour, je voulus ouvrir les rideaux; déja j'y avois porté la main, quand *Julie* s'y opposa d'une maniere qui me fit craindre de lui déplaire, cette fille spirituellle se mit alors à moraliser, & je ne sus pourquoi, sur l'inconstance des hommes, sur l'empire que la beauté avoit sur eux, sur l'injuste préférence qu'ils lui accordoient au-dessus du sentiment. Je la priai de ne pas confondre le particulier avec le général. Je lui protestai que comme ses vertus étoient au-dessus du commun, les sentimens qu'elles m'avoient inspirés étoient aussi au-dessus de tous les autres. Ma Maîtresse émue des tendres expressions dont je me servois, ma Maîtresse, dis-je abandonna mollement les rideaux qu'elle avoit toujours tenus fermés & ne put me répondre que par un soupir. L'expression du plaisir enflamme l'amour. Je m'élançai avec transport pour embrasser mon amante en reconnoissance de sa tendresse. Mais, Dieu! que vis-je? & que devins-je? .... *Julie*, ma chere *Julie*, celle dont les charmes m'avoient captivé pour jamais, celle dont je me promettois de posséder les appas. .... Hélas! le dirai-je......... Non-seulement elle n'en avoit plus; mais encore son visage étoit masqué par la laideur même. Je ne fus pas mai-

tre de mon premier mouvement. O Ciel! m'écriai-je en reculant d'horreur à un aſpect ſi hideux! Ma Maîtreſſe vaincue par mes ſollicitations, acheva de s'abattre par ma ſurpriſe; elle pleura amérement, & ſans écouter ce que je lui dis après m'être remis, elle maudit la petite vérole qui l'avoit ainſi défigurée. Je prévins les reproches qu'elle devoit naturellement me faire. Je lui proteſtai que mon mouvement n'avoit été que machinal; que la raiſon n'y avoit eu aucune part; que comme ſes ſentiments devoient être toujours les mêmes, mon cœur ne changeroit jamais. Je lui diſois ces choſes avec un air de ſincérité; je m'en croyois moi-même pénétré, & cependant je n'oſois prendre une de ſes mains encore couverte de rougeurs pour lui donner un baiſer, tant la beauté a d'empire ſur les hommes. Je l'avoue, je le faiſois plus par honte que par goût, je ſentois que l'eſtime où l'amitié avoient pour l'inſtant remplacé l'amour: je le fis revenir par réflexion. J'aſſurai *Julie* que cet événement ne changeroit rien à nos projets, que nous étant préparés pour nôtre hymen nous le célébrerions quand elle voudroit. Elle me promit que ce ſeroit pour trois jours après; accoutumez-vous à me voir, me dit-elle d'ici à ce temps. En effet je ne quitta preſque plus ſon appartement; je la fixois ſans ceſſe & j'avois preſque toujours le foible de ne pouvoir ſupporter tant de laideur ſur un viſage où j'avois vu tant d'attraits.

Mais, lorſque ravi de ſon entretien & vaincu par ſes careſſes, j'attachois mes yeux ſur elle, je cherchois à trouver des agréments au milieu même des difformités de ſa figure.

L'eſprit de cette aimable fille ſuffiſoit pour remplacer ſa beauté; il y réuſſiſſoit d'autant

mieux qu'elle ne l'employoit qu'à me distraire de tout ce qui pouvoit m'y fair penser. Elle eut un très-grand soin de s'associer les personnes que je chérissois le plus, & qui avoient le plus d'empire sur moi. Il n'est rien qu'une femme ne sacrifie à son amour-propre. *Julie* prévoyant bien que le séjour de Paris me mettroit à portée de faire souvent ma cour à des Dames qui pourroient lui nuire par leurs charmes; *Julie*, dis-je, me proposa de nous retirer à notre nouvelle Terre pour y passer le reste de nos jours. J'acceptai une proposition qui me plut davantage, dès que je sus qu'elle étoit aussi du goût de mon pere.

Le généreux Ambassadeur voulut encore nous donner une preuve authentique de sa protection à l'occasion de notre hymen. Il le fit célébrer aveo pompe à sa maison de campagne, que nous ne quittâmes que pour aller nous fixer à la nôtre. J'y ai vécu long-temps partagé entre l'amour paternel & l'amour conjugal. A la longue l'un de ces deux a fait place à un sentiment plus tranquille. Je suis devenu l'ami d'une femme dont je n'étois plus que le mari. Ce que la perte de ses attraits lui a retiré d'un côté, l'excellence de son caractere le lui a regagné de l'autre. Mes jours s'écoulent dans la nonchalante tranquillité que procure une vie retirée & un sage retour sur soi-même. Souvent occupé de la lecture, je sors de mon Cabinet avec cette misantropie que l'étude nous communique comme malgré nous. Delà revenant à mon épouse, je m'occupe des belles qualités de son ame, mais je me rappelle la perte de ses charmes, je soupire, & je vais promener mes tristes idées dans les allées désertes de mon parc. Si je voulois faire une brillante

description des agréments de la vie champêtre, je décrirois, après mille autres, le murmure des ruisseaux, l'éclat des fleurs, le tendre ramage des oiseaux; mais l'avouerai-je, je sens que tous ces objets voluptueux ne sont pour nous qu'une vive image de l'amour & que tout nous dit dans la Nature, que nous sommes faits pour sentir ses douceurs & pour suivre son empire. Trop heureux si j'éprouvois la même sensation pour la vertu. Mais hélas! Si nous l'estimons par raison, nous l'évitons par penchant. C'est ainsi que l'Homme est tout à la fois l'espece la plus raisonnable & la moins sage.

FIN.

EXPLICATION

Des Sujets Moraux.

L'Homme est si corrompu par lui-même, si rebelle aux leçons de la Morale qu'il seroit à souhaiter que les Arts représentatifs vinssent au secours de la Philosophie pour nous faire aimer la Vertu & haïr le Vice. Il est généralement plus aisé d'affecter nos sens, que de captiver notre cœur. Un Tableau horrible ou touchant, fait souvent plus d'impression sur la multitude, qu'un discours véhément ou pathétique. La magie du Peintre séduit tous les yeux; l'art de l'Orateur ne peut maîtriser tous les esprits. C'est d'après ces réflexions qu'un Dessinateur habile, un Génie créateur dans son genre, a choisi les endroits de cet ouvrage, non les plus agréables à la vue, mais les plus utiles à l'ame, pour en faire tout à la fois des Leçons de mœurs.

Il a rempli son objet en homme d'esprit & en grand Peintre. Comme Philosophe profond, il est entré dans les vues de l'Auteur; il a lui-même représenté L'HOMME & tracé le TABLEAU DE LA VIE, en le mettant sous nos yeux tel qu'il est.

1°. Les dangers où s'expose une jeunesse irréfléchie.

2°. Les horribles crimes produits par le défaut de principes.

3°. Les funestes effets des passions.

4°. Les malheurs attachés à nos foiblesses.

5°. Les viciſſitudes de la vie.
6°. La force du Naturel.

Comme ſavant Artiſte, il a caractériſé ſes perſonnages; il a peint leurs ſentiments & leur ames ſur leurs figures. La penſée ſe lit dans leurs yeux; l'expreſſion eſt ſur leurs levres.

Il a ſur-tout eu grand ſoin de conſerver les reſſemblances. Si l'on voit quelque différence dans les traits; elles proviennent de l'ordre des temps qu'il a obſervés, ou des ſituations qu'il a ſenties.

Le Chevalier *de Senneval* a une figure diſtinguée, qui annonce la nobleſſe de ſa naiſſance; un feu dans le regard qui exprime la vivacité de ſon caractere.

Sophie, plus intéreſſante que belle, n'a pas les charmes d'une Vénus, mais elle à les traits d'une Minerve, On diſtingue en elle la tendreſſe, la douceur, la modeſtie, & tout ce qui caractériſe une perſonne vertueuſe.

Quiconque n'auroit point d'idée de Monſieur *Hervey*, reconnoîtroit en lui un Anglois penſif, un pere tendre, un malheureux Illuſtre.

La part que Monſieur *le Blanc* prend à la ſituation la plus touchante de ces Tableaux, annonce ce Vieillard reſpectable, pour l'ami le plus tendre, le plus vif, le plus ſerviable & le plus généreux.

Monſieur *S**** ne s'offre jamais à nos yeux effrayés, que pour nous confirmer dans l'horreur qu'il mérite. On reconnoît toujours dans toute ſa perſonne un homme groſſier, que la ſtupidité rend eſclave de ſes paſſions, & un barbare dont la fortune fait un ſcélérat impudent.



LIVRE PREMIER.

SUJET MORAL.

Dangers où s'expose une jeunesse irréfléchie.

LA Scene se passe sur le soir & dans la rue. L'Acteur principal est le Chevalier de *Senneval* étendu par terre d'un coup d'épée qu'il vient de recevoir. Son œil fermé, sa physionomie pâle, ses narines retirées, caractérisent un homme évanoui.

Le Baron *de Latour*, est auprès de lui dans l'attitude d'un ami secourable, & aussi avec les yeux d'un ami allarmé.

Sophie, assise négligemment à terre, s'empresse de rappeller le Chevalier à la vie, & d'arrêter l'épanchement de son sang en pressant la plaie avec son mouchoir & sa main. Sa vue troublée & inquiéte épie attentivement le retour de celle de son Amant. Le sein de cette belle est découvert, mais c'est un désordre intéressant & non point un négligé deshonnête. A sa seule attitude l'on croiroit entendre les élans de son ame, on croiroit appercevoir le battement de son cœur.

ÉPIGRAPHE.

A ce trait reconnois Sophie.



LIVRE SECOND.

SUJET MORAL.

Horribles crimes produits par le defaut de Principes.

CEtte Scene de nuit se passe dans une cave, dont on reconnoît les issues obscures & la voute antique. A la clarté de plusieurs flambeaux, on distingue le barbare *S****. Il a l'épée nue à la main, & son attitude est ménagée de façon qu'on voit qu'il menace *Sophie* de tuer son pere ou son frere, si elle ne consent point à l'épouser. L'œil de ce scélérat exprime une rage amoureuse; sa physionomie dénote une tranquille férocité.

Sophie à genoux, détourne la tête & cache une partie de sa physionomie; cependant le profil de son visage & son penchement de tête, suffisent pour faire entrevoir la crainte, le trouble & le désespoir.

Monsieur *Hervey* est debout derriere sa fille. La peinture même ne pourroit exprimer sa douleur: il faudroit, si j'ose le dire, fouiller dans l'ame d'un pere pour voir combien elle est affectée, lorsqu'il est question d'immoler un enfant ou de deshonorer l'autre. Cette situation a quelque chose de celle d'Agamemnon, & le Déssinateur François a sagement imité le Peintre Grec.

Il n'y a pas jusqu'au petit Innocent qui ne figure très-bien avec les personnages raisonnables.

Son attitude penchée & même son foible regard intéressent presque autant que le danger dont il est menacé. Le Domestique qui le porte, semble reculer d'horreur, lorsque Monsieur S*** est prêt à le tuer. On voit tout à la fois, la frayeur & la scélératesse exprimées sur le front de cet odieux satellite.

Les autres complices sont aussi représentés de maniere qu'on reconnoît leurs âmes sordides & vénales.

Le manteau de la Religion est ici le voile du Vice; l'odieux Ministre de cet acte d'iniquité, les bras croisés sur la poitrine, l'œil sec au milieu de tant d'horreurs, attend sans émotion l'instant d'y mettre le comble. Le caractere de proscription est aussi bien peint sur toute sa figure que la criminelle tranquillité.

ÉPIGRAPHE.

Amour, peux-tu t'allier au Crime.



LIVRE TROISIEME.

SUJET MORAL.

Funestes effets des passions.

LE lieu de la Scene est une salle boisée, où l'on distingue jusqu'aux moindres moulures des paneaux. Six personnages sont assis autour d'une table de jeu. Un d'eux montre aux autres, son estomac à nu, que le désespoir de perdre lui a fait déchirer secretement avec ses ongles; la rage dissimulée de sa physionomie, les lambeaux dégoûtants de son corps font frémir tous les Acteurs. L'effroi de chacun d'eux est exprimé d'autant de maniere différenciée.

Mademoiselle *des Brillants* (qu'on reconnoît à son air coquet & noble,) se redresse d'horreur & laisse tomber une de ses mains de saisissement.

L'altération du visage de *Senneval*, montre assez la bonté & la sensibilité de son cœur.

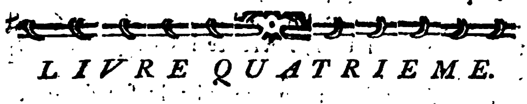
Une taille grosse & courte, une figure commune & stupide, caractérisent un massif Financier; son regard plus étonné qu'attendri, caractérise aussi son ame basse.

Deux autres personnages semblent pétrifiés de cet horrible spectacle, mais le saisissement de chacun est exprimé de différentes manieres.

Les oppositions des ombres & des clairs, sont encore si ingénieusement distribuées qu'on voit tous les effets de la lumiere sans en voir la cause, par le soin que le Dessinateur a pris de placer les bougies de maniere qu'on ne puisse pas les voir.

ÉPIGRAPHE.

Vois ce Joueur, & brûle tes cartes.



LIVRE QUATRIEME.

SUJET MORAL.

Malheurs attachés à nos foibleſſes.

LE vieux goût des meubles, les ſoliveaux du plancher font reconnoître le lieu de la Scene pour une chambre garnie ordinaire ; c'eſt celle de *Senneval*.

Un Commiſſaire ſuivi d'une troupe d'Archers y ſont entrés pendant la nuit. Cet homme de Loi en robe & en perruque quarrée ; a la morgue, la gravité & la dureté qui conviennent à ſa charge & à ſa fonction.

Les Archers portent tous des figures rebarbatives analogues à leur état, auſſi mépriſable qu'utile. L'attitude & l'attention de celui qui arrête le Chevalier ſont ſinguliérement dépeintes & ſont bien priſes dans la ſituation & dans l'eſpece du perſonnage.

Tous les autres Archers ſont auſſi bien caractériſés, ſoit par les ajuſtements, ſoit par leurs attitudes, ſoit par leurs figures.

Senneval arrêté, obéit avec ſoumiſſion aux ordres du Souverain. Cependant tout captif qu'il eſt, on découvre en lui le courage d'un Héros & la tranquillité d'un Philoſophe.

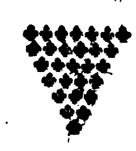
On voit dans l'enfoncement une femme le dos tourné, que deux autres Archers emmenent. Le Deſſinateur a laiſſé voir les regards ironiques qu'ils lancent ſur elle, de maniere qu'on diſtingue aſſez bien par leur profil, leur effronterie &

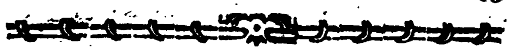
leur impudence. Les gens de cette vile condition semblent avoir une autre ame & d'autres traits que les nôtres; l'Artiste les a représentés distinctement.

Une foule de curieux remplit le fond de la chambre, leurs têtes élevées les unes sur les autres; leurs regards attentifs & inquiets, dépeignent leur avide curiosité.

ÉPIGRAPHE.

Il est peu d'asyles pour les Malheureux.





LIVRE CINQUIEME.

Sujet Moral.

Vicissitudes de la vie.

LA Scene se passe dans une chambre mal meublée d'une espece de Ferme. Elle ne paroît décorée que d'un tableau bordé à l'antique & d'un vieux sopha.

Monsieur *Hervey* est presque expirant dans les bras de sa fille; ses genoux tremblants, son corps penché, ses membres décharnés, & son front chauve, font reconnoître un homme vieilli par les souffrances & les malheurs: mais cette figure est dessinée avec un tel esprit, qu'on découvre à travers ses rides le caractere de vertu, de bonté & de noblesse qu'on lui a annoncé plus haut. Ajoutez à cela que cette physionomie caractérise encore un amour paternel que l'expression rendroit avec moins de vérité & d'énergie que n'a fait le crayon.

On rendroit aussi foiblement le caractere de douleur & de tendresse que l'Artiste a répandu sur la figure parlante de *Sophie*, affoiblie sous le poids de son pere qu'elle veut retenir.

ÉPIGRAPHE.

Triste & glorieux Fardeau.



LIVRE SIXIEME.

SUJET MORAL.

Force du Naturel.

LA Scene repréſente un Jardin. Une douce lumiere pénetre à travers quelques branchages écartés d'arbres hauts & touffus. L'Artiſte a ſaiſi le moment où une fille vertueuſe, une maitreſſe ſenſible reconnoît ſon Amant pour ſon frere.

Dès le premier inſtant de cette reconnoiſſance, elle ſe jette dans les bras de ſon pere qu'elle embraſſe. Le combat de l'amour & de la vertu, eſt ſi bien exprimé qu'elle n'a pas dans ce mouvement ſubit de caractere décidé; ſon ame eſt ſi troublée & aſſaillie de tant de penſées différentes qu'elle ne peut les diſtinguer, nous ne devons pas les mieux connoître.

Le frere eſt dans la même ſituation; il éprouve les mêmes ſentiments; cependant ſon attitude exprime différemment ſon trouble.

Cet inſtant de plaiſir & de bonheur ſemble avoir rajeuni le pere de ces aimables enfants. Comme dit l'Auteur de ces Mémoires, "L'expreſſion de la douleur eſt auſſi celle du raviſſement." Cet heureux pere laiſſe couler des larmes de joie; elles n'obſcurciſſent point ſes prunelles, mais elles jettent un brillant, & un éclat dans ſes yeux qui valent & qui ſurpaſſent même l'expreſſion.

Sans avoir jamais vu repréſenter le perſonna-

ge qui cauſe cette reconnoiſſance, on diſtingue auſſi ce Vieillard reſpectable, cet ami ſenſible, cet homme généreux d'après le caractere que lui a donné l'Auteur, à l'intérêt qu'il prend à l'action.

On apperçoit dans le lointain deux perſonnes qui ſe retournent au bruit agréable que cauſe cette heureuſe ſurpriſe. On diroit qu'elles vont accourir pour prendre part à cette joie générale, on diroit même qu'elles ſont en marche & qu'elles précipitent leurs pas ſur le devant de la Scene

ÉPIGRAPHE.

Véritable joie de l'Ame.

Fin de l'Explication.

